

# LES DÉCLASSÉS

DERNIÈRE PARTIE (1)

CEPENDANT Jérémie Fégère ne revenait pas au Bois du Feu. Les jours, les semaines, les mois passaient et il donnait à peine signe de vie. Il exerçait à Paris un bon métier, et il comptait revenir avec une belle somme d'argent. C'était la tout ce qu'on savait de lui. Péronne, dès longtemps malade, s'alita à l'entrée de l'hiver. Elle avait pris froid sous les châtaigniers, comme elle ramassait les châtaignes que Robert gaulait. Comme celui-ci voulait quérir un médecin, elle s'y opposa :

— Non, merci, chez nous, nous mourons nous-mêmes.

Les gens qui meurent eux-mêmes vivent, d'habitude, plus longtemps. Elle avait jugé son cas d'un œil lucide et résigné. Son temps était achevé. Elle avait surmonté la maladie, le chagrin, la mésentente conjugale tant qu'elle avait pu. Elle acceptait le départ en toute tranquillité d'esprit. Le curé de Saint-Paul, appelé en hâte, la trouva paisible, ses petits paquets éternels bien ficelés : une pensée pour sa fille, une autre pour l'enfant qui naîtrait, une amitié pour Robert, pour Jérémie le pardon de ses brutalités et de son indifférence, et par-dessus tout un immense désir qui s'apaisait dans la certitude de retrouver ses deux fils tués à la guerre. Elle ne voulut pas qu'on télégraphiât à son mari : à quoi bon cette dépense ? Elle avait deviné qu'il ne se dérangerait pas. Il se serait dérangé peut-être, s'il avait pu se dégager de sa chasse au

*Copyright by Henry Bordeaux, 1933.*

(1) Voyez la *Revue* des 1<sup>er</sup> et 15 juillet, 1<sup>er</sup> août.

TOME XVI. — 1<sup>er</sup> AOUT 1933.

million et si les voyages étaient moins chers. La compagnie de plus de vingt ans de labeur commun valait bien un déplacement, à la condition que ce déplacement ne fût pas trop onéreux. Il avait d'ailleurs été prévenu trop tardivement. Déjà il tenait à la gorge Alice Gisors par la peur qu'il lui faisait. Allait-il lâcher cette proie bientôt prête à tomber dans ses filets pour une ombre invisible et pour une visite au cimetière ?

Il éprouva néanmoins quelque remords et s'en fut jusqu'à l'Arc de Triomphe, à ce tombeau du Soldat inconnu que lui avait montré le chauffeur Thomas, afin d'y rassembler le souvenir de sa bonne femme et de ses deux fils. Il n'y resta pas longtemps, parce qu'il ne savait pas méditer, mais il y était venu, ce qui le rassura sur sa valeur conjugale et paternelle. On pourrait mettre, quand il mourrait à son tour, cette inscription funèbre sur une couronne de fleurs artificielles : *Bon époux, bon père.* Il n'en demandait pas davantage. Surtout il n'était pas pressé de s'en aller, quand il était sur le point de réaliser un coup magnifique.

En effet, Alice Gisors vivait dans la terreur de cet étrange partenaire. Tout l'été elle avait répété avec lui, au studio de la Villette pour les scènes d'intérieur et en bordure de la forêt de Fontainebleau pour les scènes en plein air, cette paysannerie, *la Fille du père Gaspard*, où les deux principaux rôles leur étaient dévolus, où Jérémie Fégère s'était peu à peu livré à une mimique surprenante qui avait achevé de séduire Magnol, le metteur en scène, déjà séduit par la plastique du fermier. Après *la Fille du père Gaspard*, Magnol, sans désemparer, les avait engagés tous deux pour *la Maison morte* qui était aussi un violent drame de campagne. En sorte que les deux acteurs se voyaient quotidiennement. Dans les entr'actes, il lui glissait des allusions menaçantes au chèque endossé et à la révocation des donations entre vifs pour cause d'ingratitudo. Et même, pour donner plus de précision à ses menaces, il avait cité l'article 953 du Code civil qui énumère les causes de révocation. De loin il se faisait diriger par M<sup>e</sup> Gravart qui lui donnait des conseils d'ordre pratique sous une forme objective et quasi abstraite. En vain avait-elle essayé de le combattre avec ses armes de femme, avec ses sourires, avec cette expression angélique qui donnait si aisément le change sur la dureté presque bestiale du bas de son visage, avec des changements

de costumes qui laissaient découvrir en détail toute sa grâce corporelle. Bientôt elle se rendit compte que c'était là peine perdue : elle avait affaire à un maquignon accoutumé à courir les marchés et à évaluer les choses à leur juste prix : tant pour une poule, tant pour un mouton et tant pour une vache. On ne lui ferait jamais admettre qu'une femme pût valoir, non pas un million, mais n'importe quelle somme d'argent. Une femme, à la campagne, n'est pas un objet de luxe, mais un objet de rapport. Non qu'il fût insensible à toutes les tentations qui l'entourraient pendant la confection des films. Il suivait d'un œil égrillard les allées et venues et les décolletages de tout le petit monde féminin qui, avant de s'exhiber sur l'écran, se dévêtait et remuait avec un sans-gêne de paradis terrestre. Et même il lui arrivait de penser un peu trop fréquemment à cette Céline Servoz qui était femme de chambre au Royal d'Évian, qui chantait si bien les chansons et qui passait pour n'être pas farouche : ne pourrait-il un jour la mettre légitimement dans son lit à la place de la vieille Péronne malade ? Et quand Péronne fut morte, il n'écarta pas cette pensée. Mais Alice Gisors, pour lui, n'avait rien d'une femme. Elle était le gibier qu'on traque. Il finirait bien par le forcer.

Elle résistait cependant. Un jour elle reparut, le sourire aux lèvres et l'air insolent. Elle aussi avait fini par consulter un avocat. L'article 933 n'était guère applicable. On ne pouvait revenir si aisément, après plus d'une année écoulée, sur l'endossement d'un chèque au nom d'une personne envers qui l'on pouvait avoir des obligations. Cette remise n'avait rien d'un contrat notarié. Rassérénée, Alice Gisors reprenait tout son aplomb. Elle devait le perdre à nouveau sous l'influence de M<sup>e</sup> Gravart. Quel pouvait bien être ce genre d'obligations qui expliqueraient, qui justifieraient l'endos d'un chèque d'un million ? Jérémie lança même les deux mots latins qu'il avait écrits sur un papier afin de les retenir : *prætium stupri*. Ce serait l'occasion d'un procès, d'un scandale auquel serait mêlé le jeune fils de famille, mineur s'il vous plaît, qui, présentement, se trouvait être le favori de la dame. Le scandale rejoignait sur elle. On ne réduit pas un grand nom à la misère d'un seul coup. Une femme qui se respecte, et même une femme qui ne se respecte pas, a d'autres procédés plus délicats : elle grignote son amant, elle ne l'avale pas d'un

trait. Ou bien elle partage. Si elle consentait à partager, Jérémie affirmait qu'elle ne courrait plus aucun danger : les hommes de loi régulariseraient l'opération.

Consternée par le latin et la crainte de la justice qui est, comme chacun sait, le début de la sagesse, elle recommença de montrer de l'inquiétude, car elle n'avait pas encore obtenu la maîtrise de ses nerfs, ce qui facilitait les manœuvres de Jérémie. Mais son conseiller dut la rassurer encore, à en juger par la mine satisfaite qu'elle montra quelques jours plus tard.

Le duel continuait ainsi, pendant les répétitions. Et peut-être les deux protagonistes devaient-ils à ce combat opiniâtre et clandestin une force d'expression dont triomphait le metteur en scène. Cette fois, il ne restait plus au paysan que le dernier argument fourni par son avocat, M<sup>e</sup> Gravart. Il l'avait réservé, mais c'était le plus redoutable. C'était même l'arme sûre, qui ne peut manquer son effet. Là-bas, au Bois du Feu, Robert et Pernette recevaient de temps à autre des demandes instantes sur l'état de la grossesse et sur la date de la future naissance. Le beau-père recommandait au gendre les soins les plus attentifs pour la surveillance de la santé de sa femme. Il ne faudrait pas se contenter de la sage-femme, le moment venu, il faudrait descendre à Évian chercher un médecin-accoucheur. Les deux jeunes gens s'étonnaient de tant de précautions, d'une telle prudence, d'une attention aussi inusitée et si peu en rapport avec le caractère avare et dur de Jérémie. Ils en riaient ensemble :

— Paris l'a changé, disait Robert.

— Il aimera le petit, répondait Pernette.

Et tout bas elle ajoutait : « plus que moi », ce qui ne pouvait signifier grand chose, tant elle avait toujours senti l'indifférence paternelle. Ils ne se doutaient pas de la partie qui se jouait à distance et que le père voulait gagner par le moyen de l'enfant.

Article 960 du Code civil : Jérémie l'avait copié tout du long. Il le récita de mémoire à l'oreille d'Alice Gisors, et comme le texte en est long, on crut qu'il lui disait des fadeurs : « Toutes donations entre vifs faites par personnes qui n'avaient point d'enfants ou de descendants actuellement vivants dans le temps de la donation, de quelque valeur que ces donations puissent être (Jérémie ajoutait : *et même d'un*

million) et à quelque titre qu'elles aient été faites, et encore qu'elles fussent mutuelles ou rémunératoires... demeureront révoquées de plein droit par la survenance d'un enfant légitime du donateur, même d'un posthume, ou par la légitimation d'un enfant naturel par mariage subséquent, s'il est né depuis la donation. »

Après cette récitation, il répéta :

— De plein droit. Tu as entendu : révocable de plein droit.

Car il la tutoyait, comme tout le monde. Les acteurs et les paysans pratiquent ainsi le tutoiement. Alice, suffoquée de frayeur plus encore que d'indignation, mais déjà initiée par son conseil aux discussions procédurières, essaya de regimber :

— Robert n'est pas marié.

— Avec ma fille.

— Quand ?

— Au mois de juillet.

— Eh bien ! il ne peut avoir d'enfant avant l'année prochaine.

— Pardon : ma fille en attend un, qui va naître.

— Ta fille s'est mal conduite.

Elle prononça cette phrase sans rire et la lança comme une condamnation. Cherchant des arguments, elle ne manqua pas d'en trouver :

— Dans tous les cas, l'enfant n'est pas né.

— On l'attend d'un jour à l'autre.

— Il peut ne pas naître vivant.

— Oh ! ma fille est robuste.

— Eh bien ! nous verrons.

— De plein droit, la dame, de plein droit.

Il réclama de Robert un télégramme pour apprendre plus tôt la naissance. Quand il reçut à l'hôtel de l'Europe et du Globe réunis le papier bleu, il déchira le pointillé avec solennité et lenteur :

*Beau garçon appelé Robert Mère en bonne santé.*

« Le père aurait pu épargner deux ou trois mots inutiles, car les télégrammes sont coûteux. » Mais sur ce bref reproche muet à son gendre, Jérémie courut chez Alice Gisors. Cette fois, elle serait contrainte à s'exécuter. Se contenterait-il

d'une transaction, comme le lui conseillait M<sup>e</sup> Gravart, ou réclamerait-il le million tout entier ?

## LE RETOUR

Jérémie Fégère avait pris un taxi pour se rendre plus vite au boulevard Suchet. Ce n'était plus l'auto gratuite de Thomas Dusonchet, car il avait manœuvré pour écarter celui-ci trop entreprenant et loquace et toujours disposé à se mettre en avant. Il apprenait peu à peu que rien n'est plus cher à Paris que les services que l'on ne paie pas.

— Je veux parler à la dame, tout de suite, déclara-t-il à la femme de chambre d'un ton autoritaire.

— Madame est dans son bain.

— Qu'elle en sorte !

Comme si l'on pouvait, à cet âge, prendre encore des bains qui ne sont bons que pour les enfants ! Il était sûr de son droit : il commandait. Tout, dans cet appartement, lui appartenait, jusqu'à concurrence d'un million. La servante, épouvantée par cette assurance, courut avertir sa maîtresse.

— Il y a là un individu qui réclame madame à grands cris.

— Qui est-ce ?

— Celui qui joue avec madame dans les films.

— Jérémie ! Qu'il s'en aille à tout prix ! Je n'y suis pas.

— Mais je lui ai dit que madame était dans son bain. Si madame n'y va pas, il entrera. Il a l'air échauffé. Il m'a fait peur.

Alice Gisors, gagnée par cette crainte, se fit promptement essuyer et frotter et passa un peignoir qui aurait pu impressionner tout autre que Jérémie. Celui-ci n'y prêta pas la moindre attention et agita triomphalement le télégramme :

— Le petit est né. Il est superbe.

— Qui ?

— Mais le fils de Robert et de ma fille.

— Toutes mes félicitations.

Elle tâchait de faire bonne figure sans avoir l'air de comprendre. Il brusqua la conversation :

— Mais le petit vaut un million. La donation est révocable de plein droit. Quand verseras-tu le million ?

— Jamais de la vie.

— Prends garde : il pourrait bien s'y ajouter des dommages et intérêts.

Atterrée, elle garda le silence. Car son conseiller l'avait prévenue : la naissance de l'enfant rendait en effet la donation révocable, et même révocable de plein droit. Seulement elle savait aussi que le donateur seul pouvait de son vivant se prévaloir de cette révocation, et après lui ses héritiers. Robert était-il de mèche avec son beau-père ? Toute la question était là. Mais comment n'aurait-il pas été d'accord avec celui-ci ? Était-il vraisemblable que, marié et père de famille, il ne cherchât pas à revenir sur un geste absurbe, un geste de théâtre, un de ces gestes qu'on improvise et qu'on regrette aussitôt ? C'était le raisonnement du conseiller d'Alice Gisors qui avait engagé sa cliente à transiger. Elle se taisait, attendant ce qui suivrait, et c'était la meilleure tactique, car Jérémie s'y laissa prendre. Aussi bien savait-il lui-même que la présence de Robert était nécessaire et que sa procuration, si générale qu'elle fut, ne suppléait pas, ne pouvait en aucun cas suppléer à l'acquiescement direct du donateur, ce qui devait le rendre prudent :

— Enfin quoi ! finit-il par dire. On pourrait peut-être s'arranger.

— S'arranger ?

— Mais oui, ma petite, s'arranger, faire une transaction.

— Je ne comprends pas bien.

Son conseiller, Me Aubard, l'avait priée de ne rien conclure sans lui et de tâcher de savoir les conditions de l'adversaire. Jérémie expliqua donc ses plans : on passerait un acte où lui, Jérémie Fégère, muni de la procuration générale qui lui accordait le droit de transiger sur toutes difficultés et litiges au nom de son mandant, traiterait pour son gendre, et même se porterait fort pour lui, garantirait Alice Gisors contre toute action ultérieure et la garantirait au besoin sur ses biens personnels. Il savait que la transaction même ne pourrait être définitivement valable qu'approuvée par Robert d'Ormoy : la clause personnelle n'était donc pas inutile. Mais il ne donna pas tous ces détails à Alice Gisors. Il commença par réclamer huit cent mille francs. Une scène de marchandage se déroula où l'ancienne maîtresse de Robert retrouva toutes

ses aptitudes à discuter avec les fourreurs, les joailliers, les tailleur au sujet des notes de ces fournisseurs. On finit par se mettre d'accord pour cinq cent mille francs, plus une commission de cinquante pour Jérémie. La bataille était gagnée, telle que M<sup>e</sup> Gravart en avait fixé les phases. Lui aussi réclamerait de beaux honoraires. Alice elle-même n'en était pas trop mécontente. Elle n'avait jamais osé dépenser ce million trop vite acquis. Elle l'avait réalisé tout entier en numéraire et l'avait entassé dans un coffre où il gisait, inutile et important, à peine entamé pour la commandite de son premier film. Maintenant elle profiterait de sa part en toute liberté et la destinait à assurer son avenir, car elle était ensemble, comme il arrive à beaucoup de femmes, prodigue et pratique.

L'acte fut rédigé régulièrement et Jérémie, ayant terminé son engagement avec Magnol le metteur en scène, put repartir pour Saint-Paul, les poches pleines. Non seulement la chasse au million ne lui avait coûté aucun frais, mais il revenait avec de belles économies réalisées sur ses appointements d'artiste de cinéma. Artiste de cinéma : il avait exercé cette profession par surcroit. Ce n'était pas difficile de se tirer d'affaire dans Paris : il suffisait de compter sur le hasard et de se prêter aux occasions. Par exemple, le travail était dur, aussi dur que dans les champs. On vous aveuglait de lumière, on vous faisait répéter cent fois la même chose, on vous pétrissait le visage, on vous contraignait à rester debout des heures et des heures, on vous injurierait, on vous méprisait et brusquement on vous célébrait et portait aux nues sans que le patient sût pourquoi ; on n'était jamais son maître, on dépendait des uns et des autres, tandis qu'à la ferme le fermier commandait. Néanmoins, ce fut sans plaisir, et même avec un obscur regret, qu'il prit à la gare de Lyon le train du retour. Thomas le chauffeur, avec qui il s'était réconcilié la veille, le conduisait. Il lui offrit une dernière tournée.

— Tu reviendras à Paris, lui prédit le chauffeur.  
 — Moi ? Pourquoi ? Je n'ai plus rien à y faire.  
 — Parce que Paris, c'est Paris. Quand on y est venu, on y revient. Et quand on y a vécu, on ne le quitte plus.  
 — Il y a trop de monde, et trop de maisons.  
 — Oui, mais à Saint-Paul il n'y en pas assez. Je te dis que tu reviendras. La terre, c'est fini maintenant. Tu n'y retour-

neras plus. C'est comme le lac pour moi : j'ai vendu ma barque à Meillerie et j'ai pris ce taxi. Toi, tu ne laboureras plus.

— Nous verrons, conclut Jérémie que ce raisonnement avait frappé et qui en était mécontent.

Il ne prévint personne de son retour. Sa femme était décédée depuis trois mois, et son petit-fils était né depuis trois semaines. La neige tombait à flocons serrés quand il descendit du train à Thonon où il voulait voir, remercier et honorer M<sup>e</sup> Gravart. Celui-ci prit le plus vif plaisir à obtenir de lui le récit de la fructueuse chasse au million.

— Qu'allez-vous en faire, Jérémie Fégère ? Et comment avertirez-vous M. d'Ormoy ?

— Oh ! maintenant qu'il est père de famille, expliqua le fermier, il sera plus accommodant.

— Oui, les pères de famille, conclut l'avocat, ne peuvent plus être honnêtes : la vie est trop dure.

A Évian, Jérémie s'en fut à la banque déposer son gros chèque barré et aussi ses propres économies. Puis il rendit visite au notaire, M<sup>e</sup> Aynard, avec une arrière-pensée.

— Et votre Américaine, monsieur le notaire, qu'est-ce qu'elle a fait du château ?

— Quelle Américaine ?

— Celle du château d'Ormoy donc.

— Ah ! oui, miss Mabel Cregeen. Eh bien ! mais elle le revend. Elle l'a découvert inhabitable. En effet, la Société qui l'avait acquis avant elle l'avait déjà presque entièrement aménagé en hôtellerie. Enfin, elle a pris subitement ce pays en grippe.

— Et pour quel prix ?

— Pour quel prix ? Oh ! pas cher. Personne n'en veut. Tout le monde spéculé aujourd'hui sur les valeurs de mines, de pétrole ou de métallurgie. Elle en demandait un million. Maintenant elle en demande n'importe quoi, pourvu qu'on la débarrasse de cet immeuble.

— N'importe quoi, répéta Jérémie. Pour cent mille ?

— Oh ! tout de même, non, pas pour cent mille. Mettons cinq cents.

— Non, quatre. Il faut garder un peu d'argent pour commencer.

— Pour commencer quoi ?

— Mais l'exploitation.

— Ah ! vous voulez l'exploiter ? La saison prochaine ?

En hôtel ?

— Parbleu.

On convint du marché et Jérémie qui avait bien employé sa journée, mais qui ne cessait d'agir pour le compte de Robert d'Ormoy comme s'il y était autorisé, prit le courrier du soir pour monter à Saint-Paul. Il laissa la voiture sur la grande route pour s'engager avec sa valise sur le petit chemin qui desservait le Bois du Feu. La maison de ferme était close. Il en avait la clef sur lui, il la rouvrit, il tourna le compteur électrique et fit le tour des chambres. Chaque chose était à sa place. La ménagère avait tout rangé une dernière fois avant de s'en aller pour toujours. Alors il pensa à Péronne et la regretta, peut-être pour la première fois. Son absence se faisait sentir à l'hostilité de la cuisine sans feu et sans marmite de soupe. La femme représentait le foyer : sans elle, comment s'accoutumerait-il à vivre là, tout seul, à préparer ses repas, à mettre en ordre les objets et à les entretenir dans leur propreté ? Le chauffeur Thomas avait peut-être raison : quand on a quitté la terre, on n'y revient pas sans peine. Et puis, elle vous accueille trop mal. Il accusait de son veuvage, de son isolement, du froid et du vide rencontrés chez lui le domaine retrouvé. Dégouté de cet accueil, il gagna le pavillon où vivaient sa fille et son gendre. Aussi bien ne serait-il pas fâché d'avoir une conversation avec Robert au sujet de son voyage utilitaire. Selon l'humeur de celui-ci, il parlerait immédiatement ou remettait à plus tard ses confidences. Enfin ne devait-il pas aussi une visite au nouveau venu, au rejeton qui lui avait permis d'obtenir la fameuse transaction ? Ce petit personnage avait déjà, dès sa naissance, joué un rôle considérable et avantageux. Et Jérémie, pour cette raison supplémentaire, l'entourait, avant de l'avoir vu, d'une sorte de respect.

Comme il approchait de la maison, il entendit un bruit de musique : on chantait avec accompagnement d'harmonica. Allons ! le jeune ménage ne s'ennuyait pas. Il ouvrit la porte sans que personne prêtât la moindre attention à son arrivée, parce que du dehors on entrait d'abord dans une antichambre dont la porte ouverte donnait sur la salle à manger où tout le

monde était rassemblé, de sorte qu'il put contempler à l'aise le tableau qui s'offrait à lui. Au centre, près du feu dont les flammes semblaient courir jusque sur les visages, Pernette donnait le sein à son poupon qui promenait sa petite main potelée sur la cause de son bonheur. Robert, à demi assis sur la table, débouchait une bouteille et remplissait les verres de Baboulaz le manchot, et d'un jeune homme que Jérémie reconnut, Joson Servoz, de Saint-Paul, le frère de cette Céline, présente elle aussi, mais à l'écart avec Marini, l'Italien de l'accordéon qui orchestrat ses chansons et lui fabriquait des refrains.

— Bonsoir la compagnie, se décida-t-il à lancer.

Ce fut aussitôt un grand tumulte, comme il convenait pour l'apparition d'un revenant.

— Eh ! crie Robert, Pernette, c'est ton père ! Ma foi, mon vieux Jérémie, nous t'avions cru égaré dans la capitale.

— On s'y retrouve. J'ai bien travaillé.

— Pour qui ?

— Pour vous deux, pour le petit.

— A quoi ?

— A des cinémas.

Tous les assistants pouffèrent. Jérémie devenu un acteur de cinéma, et qu'on verrait sur l'écran !

— Pernette, vite un verre pour l'artiste !

Pernette désigna des yeux l'armoire où Céline trouva la vaisselle. Mais l'enfant, apercevant cette tête nouvelle, ne dut pas l'estimer photogénique, car il se recula et se mit à hurler. Sa mère le cajola, le berça, et bientôt il s'endormit.

— Eh bien ! nous aussi, nous travaillons, déclara Robert devenu sérieux en s'installant dans un fauteuil d'autrefois, plus élevé que les autres sièges.

— A quoi ? répéta Jérémie.

— A la mairie.

Le fermier ignorait cet avancement de son gendre. Celui-ci fit comparaître Joson Servoz qui était venu le consulter, ou plutôt l'avertir de son départ :

— Alors, mon petit, tu veux t'en aller. Un électeur de moins, et un bon. Et surtout un brave garçon perdu pour la commune. Tu n'es donc pas à ton aise sur la terre de ton père ?

— Si, monsieur le maire, répondit le garçon avec un air contrit et différent tandis qu'il riait une minute plus tôt. Seulement, il y a la ville.

— Quelle ville ?

— Grenoble.

— Tu connais ?

— J'y ai fait mon service.

Il avait lancé ce nom de Grenoble avec exaltation. Un ancien camarade du temps militaire lui offrait une place avantageuse dans un garage.

— Ah ! oui, reprit sérieusement Robert, la ville, avec ses lumières, ses cafés, ses cinémas. C'est ça qui te retire de la campagne.

— Ça aussi, monsieur le maire.

— Et quoi d'autre ?

Joson frotta l'un contre l'autre son pouce et son index :

— La monnaie.

— Mais la terre rapporte davantage. On n'y manque de rien.

Enhardi, le déserteur tint tête à son chef :

— On n'y voit pas souvent la couleur de l'argent, monsieur le maire. Et puis, je reviendrai.

— Oh ! pour ça non, mon petit. Si tu quittes Saint-Paul, tu n'y reviendras pas. Si tu vas à la ville, tu y resteras, et tu n'y seras pas heureux.

Mais le petit gars, incrédule, secouait la tête. Cependant le maire ne voulait pas le laisser partir. Il s'avisa d'un aphorisme, bien que le genre fût périmé :

— Écoute, Joson, je vais te raconter une histoire. Écoute-la bien. Il y a quelques années, tout de suite après la guerre, j'ai rencontré à Paris une fillette de chez nous qui faisait danser une marmotte. Tu as déjà vu des marmottes, naturellement. Au pied de la Dent d'Hoche j'en ai tué une récemment.

— Oui, monsieur le maire, ça se mange, mais ça sent le rat. J'en ai pris une, avec un camarade.

— Où ça ?

— Au-dessus de Berne, pas très loin. Il m'a montré une sorte de taupinière qu'il a grattée. Il a mis à découvert une espèce de galerie et, tout au bout, une chambre. En étendant la main, il a ramené une bête qui avait le museau court

comme un lapin, des oreilles coupées au lieu des longues oreilles du lièvre, un corps rond avec des petites jambes et qui était recouverte de poils noirs et gris aux épaules et aux flancs et roux sous le ventre. Elle ne bougeait pas, elle était comme engourdie, mais chaude. Il parait que ces bêtes-là, ça dort tout l'hiver. Alors il l'a rapportée chez lui et sa maman nous l'a fait cuire. Ça ne vaut pas un bon lapin, mais la peau se vend cher.

Il s'arrêta, honteux et penaud d'avoir parlé si longtemps.

— Quand on la prend jeune, continua Robert, la marmotte s'apprivoise très bien. On peut lui apprendre à tenir un bâton, à saluer, à danser, à marcher sur les pattes de derrière, à faire des tours comme l'écureuil. Autrefois, on en voyait dans les rues de Paris qui dansaient au son d'un accordéon comme celui de Marini ici présent. Les passants s'arrêtaient pour les regarder et donnaient des sous au petit Savoyard qui les montrait. Quand les années étaient mauvaises, l'un ou l'autre petit gars de chez nous s'en allaient dans les villes avec leurs marmottes.

— Vous voyez, monsieur le maire : ils s'en allaient.

— Oh ! mais ceux-ci revenaient. C'étaient de pauvres gens de la haute montagne où la terre est avare et dure, et non pas grasse et généreuse comme la nôtre. Donc, il y a quelques années, comme je te le disais tout à l'heure, j'ai été bien surpris d'apercevoir une tarine, — tu sais, les femmes de Tarentaise qui portent une coiffure en pointe, et toute dorée, sur la tête, — une petite tarine qui tâchait d'attirer l'attention des passants sur sa pensionnaire. Si surpris que je me suis arrêté. La fillette était gentille, mais très mal nippée. Elle était accompagnée d'un vieux bonhomme, son grand-père probablement, qui gonflait ou dégonflait son harmonica. Elle chantait une chanson de chez nous. Céline, ta sœur, doit la savoir.

— Laquelle ? réclama Céline, devenue tout à coup attentive.

— Attends. Je crois que je vais retrouver le premier couplet :

En revenant des montagnes  
Ricocolaritralala  
En revenant des montagnes  
Une dame m'aborda.

— Je la sais, déclara Céline qui esquissa l'air pour l'oreille

musicale de son compère Marini, lequel ébaucha tout de suite un accompagnement.

La jolie voix fraîche lança la suite des couplets :

Ah ! bonjour, monsieur, dit-elle,  
Qu'as-tu dans ce panier-là ?  
— Madam' c'est un' marmotte,  
C'est ell' qui me nourrira.  
— Ah ! viens avec moi, dit-elle,  
Et laisse ton panier là.

Tu auras un' bell' tunique  
Et de l'argent tant qu' tu voudras,  
Une maison belle et grande  
Où tout l'monde t'obéira.  
— J'aim' mieux r'tourner aux montagnes  
Que d'aller dans ce pays-là.

— Bravo, Céline, applaudit le maire. As-tu bien entendu, Joson ? *J'aime mieux retourner aux montagnes que d'aller dans ce pays-là.* Ce pays-là, c'est la ville. Je me suis alors approché de la petite. Je pensais lui donner un peu de monnaie et m'en aller. Mais voilà qu'elle s'accroche à mon veston : « Oh ! monsieur, me dit-elle, achetez-la moi, je vous en prie. — T'acheter quoi ? — Ma marmotte donc. — Que veux-tu que j'en fasse ? — Personne ne s'y intéresse plus. Voyez donc ma recette d'aujourd'hui. Rien du tout. Et payez-nous le voyage. — Le voyage pour aller où ? — Aux Allues, dans la Tarentaise. — Je connais les Allues, ma petite, il ne fallait pas le quitter. — Papa est mort, et maman aussi. Ils m'ont laissé cette bête. Regardez comme elle danse bien... » Le fait est que la marmotte gigotait à plaisir, faisait mille grâces, minaudait, para-dait, gesticulait comme une dame du monde ou comme une commère à la foire. Elle était heureuse de vivre, et de vivre à Paris. Elle ne sentait pas la misère. Sa petite maîtresse devait se priver pour elle. Mais qu'est-ce que j'aurais pu en faire ? M'imagine-tu, Joson, avec cette marmotte sur les bras ?

Joson éclata de rire à cette idée, et aussi Baboulaz le manchot, et Céline la chanteuse, et Marini le chef d'orchestre et l'unique exécutant. Jérémie buvait en silence et ne perdait pas de vue l'ancienne femme de chambre du Royal : déjà il

l'associait à ses plans d'avenir. Quant à Pernette, ses yeux allaient de son fils endormi à son mari qui pérorait et leur expression adorante ne changeait pas en passant de l'un à l'autre.

— Eh bien ! reprit Robert, c'est pourtant ce qui s'est passé. La petite et son grand-père m'ont tellement embobiné qu'ils m'ont laissé leur gagne-pain contre de beaux écus.

Pernette hocha la tête. Elle reconnaissait bien là la générosité qui avait ruiné son mari et qui continuait de le ruiner à en juger par les réceptions du maire. Et pourtant, elle l'aimait comme ça, parce qu'il n'était pas fait comme les autres, parce qu'il était d'une autre race.

— Je me suis enquis d'eux plus tard, continua-t-il, en passant un jour aux Allues. Ils n'y sont pas retournés, ils se sont perdus dans le grand Paris, ils m'ont trompé avec leur histoire. Tu penses bien, Joson, que je n'avais qu'une pensée : me débarrasser de leur bête au plus vite. Je devais revenir au château l'été suivant, je l'emportai dans un panier. Elle me donna beaucoup de tracas le long du chemin. Elle était si bien apprivoisée que dans le parc je pouvais la laisser grimper aux arbres ; d'elle-même elle regagnait son gîte. Il fallait la nourrir avec des fruits, des racines, des choux ; mais ce qu'elle préférait, c'étaient des hennetons ou des sauterelles. Elle buvait du lait comme une petite chatte et même, en l'absorbant, elle laissait entendre un glossement de plaisir. Elle s'appelait Fanny. J'avais oublié de vous donner son nom.

— Fanny, répéta Céline. Un nom de femme.

— Ou de jument, compléta Jérémie.

— Fanny était si bien élevée que, dès qu'elle apercevait un visiteur, elle se dressait sur ses pattes de derrière et commençait à danser ou faisait la révérence. Il n'y avait pas besoin de l'exciter. Elle était devenue très civilisée et n'aimait rien tant que la compagnie.

— Quel dommage que tu ne l'aises plus ! s'écria Céline qui n'était nullement gênée devant Pernette, sans doute au courant de ses anciennes amours.

— Je l'avais offerte à tous mes amis et connaissances. On l'admirait, on riait de ses tours, mais personne n'en voulait. De guerre lasse, je résolus de lui rendre la liberté. Précisément, cette année-là, j'étais invité à chasser le chamois au lac

Lovitel en Dauphiné; j'arrivai à la cabane avec mon précieux fardeau. Fanny eut un succès extraordinaire auprès de mes compagnons de chasse et auprès des gardes. Le premier jour de repos, je partis avec le vieux Balme, le garde-chef qui portait mon panier. Quand nous fûmes parvenus à un endroit qu'il avait repéré, au-dessus des cascades, nous offrîmes à la marmotte le plus précieux des biens.

— Lequel? s'informa Jérémie intéressé par tout ce qui a de la valeur.

— L'indépendance.

Du coup, le fermier haussa les épaules, et Robert reprit:

— « Là, m'avait dit Balme, elle trouvera des camarades. On les entend siffler tous les matins. » Fanny commença par gambader et sauter et s'éloigna de nous assez vite. Nous en profitâmes pour aller nous cacher derrière un rocher. Elle donna des signes d'inquiétude en ne découvrant plus personne. Puis, insouciante, elle disparut.

— Elle était revenue chez elle, approuva Joson.

— Oui, elle était revenue chez elle. Tout allait donc pour le mieux. Mais voilà que l'année suivante, comme j'étais retourné à la cabane de Lovitel pour la saison de chasses, le vieux Balme me prit à part : « Vous savez, monsieur le comte... » En ce temps-là, on m'appelait monsieur le comte.

Pernette s'agita, en manière de protestation. Comme s'il avait perdu son titre, ce titre qui exerçait sur elle une obscure fascination!

— Enfin : « Vous savez, monsieur, votre marmotte? Celle que nous avons sortie ensemble du panier? — Oui. — Eh bien, c'était un drôle d'animal! — Vous l'avez donc retrouvée? Mais à quoi l'avez-vous reconnue? — Elle portait un ruban rouge autour du cou. — C'est vrai. L'avez-vous reprise? — Oh! non, monsieur, le garde Hébert l'a tuée. Mais c'est elle qui l'a voulu. — Comment! C'est elle qui l'a voulu? — Oui, monsieur. Nous étions partis ensemble pour aller relever la piste d'une harde au-dessus des cascades, quand une marmotte est sortie de son trou. D'habitude, quand une marmotte voit un homme, ou un chien, ou un aigle, elle avertit les autres par un coup de siflet et rentre aussitôt. A peine laisse-t-elle le temps de l'apercevoir. Cette marmotte-là, en nous voyant, au lieu de se terrer, se met sur ses pattes de derrière. Elle

dansait, monsieur. J'ai dit à Hébert : « Tire pas. » Mais déjà il avait tiré. La pauvre bête s'est couchée pour ne plus bouger.

— On l'a assassinée, conclut Céline.

— Et le vieux Balme, qui connaît la vie, a ajouté : « Elle ne s'était plus habituée. — Habitée à quoi, Balme ? — A la montagne, monsieur. Faut pas la quitter, ou faut pas y revenir. Cette bête-là voulait du monde pour la regarder danser. »

L'histoire était achevée. Le maire, alors, fixa Joson Servoz dans les yeux et répéta la sentence du garde-chef :

— Faut pas quitter la terre, Joson. Parce qu'on ne peut plus s'y habituer si l'on y revient.

Le petit paysan baissa la tête, ne s'attendant pas à cette morale quand il avait suivi comme un film, pour le seul plaisir, l'aventure de la marmotte. Resterait-il dans son village, libre avec les biens paternels, ou s'en irait-il servir dans un garage de Grenoble ?

Céline, sa sœur, qui avait de l'imagination, s'était laissée prendre, elle, à l'apologue :

— Non, non, fit-elle avec autorité, il restera.

Mais Joson résistait. A quoi bon perdre du temps ? S'il cédait cette fois aux conseils du maire, il savait bien que, tôt ou tard, il prendrait le chemin de la ville après en avoir entendu la voix. Jérémie Fégère intervint quand personne n'attendait son avis :

— Il y a des garages à Évian. Il y en aura bientôt à Saint-Paul.

— A Saint-Paul ? s'esclaffèrent les assistants.

— Bien sûr. On ouvrira un hôtel à Saint-Paul. C'est le plus bel endroit du pays.

— Le château peut-être, opina Céline en regardant Robert d'Ormoy.

— Pourquoi pas le château ?

— Il a été revendu, expliqua Robert.

— Il est à vendre.

Ainsi lançait-il son idée. Il y amènerait tout le monde peu à peu. Le château offrirait du travail à tout le monde. Un garagiste, une femme de chambre, déjà il entreprenait le recrutement de son personnel. Ah ! non, il n'était pas revenu de Paris pour gratter la terre. Thomas le chauffeur avait raison. Quand on avait tâté de la ville, on n'allait plus suer sur

les champs. Mais lui, il introduirait au village les mœurs des gens des villes et cela lui rapporterait des mille et des cent.

Comme on continuait de boire sans aucun souci de l'heure, Pernette, devinant les volontés hospitalières du maître, déposa son fils endormi dans le berceau et s'occupa de la cuisine où Céline lui prêta main forte. Avec une soupe aux légumes, sorte de minestrone à l'italienne que Robert appréciait, des pommes de terre en robe de chambre et un morceau de fromage, les hôtes auraient de quoi manger. Le maire tenait table ouverte, mais la femme veillait à la dépense et simplifiait les repas.

Au dessert, Jérémie, harcelé de questions comme un taureau de course lardé de banderilles, dut raconter sa vie à Paris. Il ne manqua pas d'éblouir le jeune Joson, déjà oublioux de la marmotte. A Paris, il n'y avait qu'à ouvrir l'œil et l'on voyait passer la fortune. Par exemple, il ne fallait pas rater l'occasion. L'occasion pouvait être le premier venu.

— Et si c'est un filou ? interrogea la sage Pernette.

— Un filou ne roule pas un Savoyard, décrêta son père.

Elle savait bien le contraire, et comme les Alice Gisors triomphent aisément de la faiblesse des hommes. Mais elle se tut, n'aimant guère sortir de l'ombre.

— Toi, Céline, déclara Jérémie qui, durant tout le repas avait reluqué la femme de chambre, avec tes chansons tu ferais un numéro dans un café-concert.

— Un numéro ?

— Oui, quoi ! Tu serais une vedette.

— Une vedette !

Certes, elle savait ce que signifiait ce terme. Mais, dans la bouche du fermier, il prenait un relief extraordinaire. Elle éclata de rire, ce dont il ne parut point vexé. Pour parvenir à ses fins, il était résolu à la patience. Et même, d'un ton bourru qui recouvrirait sa convoitise, il lui réclama une de ses chansons. Au dessert, on chante toujours.

— Ah ! tu veux une chanson, Jérémie ? Une à ma convenance ?

— A ta convenance, Céline.

Agacée de ses œillades, tandis que Robert ne daignait plus la regarder, elle pensa aussitôt se venger du vieux bonhomme en se servant contre lui de son arme qui était sa voix. Elle

fredonna un air à l'oreille de Marini qui avait pris son accordéon et qui attrapait la musique au vol comme on prend un papillon posé avec un filet. Puis elle jeta cette annonce dans la figure de Jérémie :

— *Mon père a voulu m'marier.*

— Je ne connais pas celle-là, dit le fermier.

— Tu vas la connaître. Pour sûr, elle te plaira.

Et de toute sa verve elle accumula les couplets agressifs :

Mon père a voulu m'marier,  
Vive le rossignol d'été !  
Mon père a voulu m'marier.  
Tout à sa fantaisie.

A un vieillard il m'a donnée,  
Vive le rossignol d'été !  
A un vieillard il m'a donnée  
Qui a la barbe grise.

Oh ! mais j'ai fait fair' mon lit,  
Vive le rossignol joli !  
Oh ! mais j'ai fait fair' mon lit  
Tout à ma fantaisie.

J'ai mis la plum' de mon côté,  
Vive le rossignol d'été !  
J'ai mis la plum' de mon côté,  
Le vieillard sur la dure.

J'ai mis aussi de mon côté,  
Vive le rossignol d'été !  
J'ai mis aussi de mon côté  
Une brebis tondue.

Tout' la nuit il l'a embrassée,  
Vive le rossignol d'été !  
Tout' la nuit il l'a embrassée,  
Croyant qu' c'était sa mie.

C'était pour apprendre au vieillard,  
Vive le rossignol gaillard !  
C'était pour apprendre au vieillard  
A caresser les filles.

Les filles sont pour les garçons,  
Vive le rossignol mignon !  
Les filles sont pour les garçons,  
Les garçons pour les filles.

C'est une chanson qui se chante volontiers aux noces dans les villages de Savoie. Céline l'avait lancée à plein gosier, comme si elle la prenait à son compte pour se défendre contre les entreprises du veuf du Bois du Feu qu'elle avait devinées, car elle avait assez fréquenté les hommes pour lire dans leurs yeux. Mais Jérémie fut le premier à rire. Il riait faux et riait beaucoup. L'amas recouvraila qualité. Volontiers il eût étranglé la fille qui le bravait ouvertement sans que l'assistance s'en doutât. Qui donc, sauf elle, eût pensé, eût osé penser qu'à peine rentré dans sa maison où Péronne était morte sans qu'il se fût dérangé pour l'assister, il envisagerait de se remarié, et de se remarier avec une courueuse ? Une courueuse ? il était vrai qu'elle ne jouissait pas à Saint-Paul d'une bonne réputation, mais il saurait bien la mater et la garder. A la campagne, les filles courent quelquefois avant le mariage, mais guère après. Avec les gros travaux et les grossesses elles sont bientôt assagies. Et puis quoi ? tous ces bruits, tous ces racontars, toutes ces rumeurs, ça n'était pas toujours vrai. Il convenait de se méfier de la malignité publique. Céline servait au Royal à Évian. Cette circonstance suffisait pour qu'on l'accusât de se mal conduire. On n'en ferait pas accroire à Jérémie. D'avance il l'innocentait pour s'ôter un prétexte de reculer devant un projet qui avait son agrément et qu'il avait caressé plus d'une fois à Paris, tandis que les figurantes du cinéma trottaient, peu vêtues, autour de lui.

Restait l'heure de lui plaire. Il n'envisageait pas cette éventualité. Quelle fille intelligente s'aviserait de refuser un beau mariage, c'est-à-dire un mariage avec des biens au soleil ? Or il offrirait à celle-ci un château. Car il dirigerait avec elle le nouvel hôtel de Saint-Paul. Cette fine mouche se débrouillerait à merveille pour attirer la clientèle avec ses chansons et sa bonne humeur et pour veiller sur le linge, sur les chambres, sur la vaisselle. Au lieu de rétribuer une gérante qui n'eût pas manqué de réclamer un prix exorbitant, il en aurait une sous la main, pour rien, et même pour le plaisir.

Enfin, par elle, il pouvait encore avoir un fils. Un fils, et non pas une fille comme Pernette qui portait un autre nom et continuerait le säng d'un autre. Sur le tard il remplacerait les deux gars tués dans la guerre qu'il avait visités au tombeau du Soldat inconnu. Il n'aurait pas travaillé et économisé pour rien. Oui, cette union n'offrait que des avantages. Et satisfait de lui-même, il adressait à Céline des sourires épouvantables qui consternaient celle-ci et lui inspiraient un désir de mordre ou de crier des injures. Il devinait ses révoltes et ne s'en préoccupait pas. Elle serait sa proie. Il se jurait de la décider. A Paris il n'en était pas certain, mais, l'ayant revue, il acquérait cette certitude. Elle aurait beau se débattre : l'oiseau est destiné à l'oiseleur. Il avait réussi à la chasse au million. Celle-ci ne lui donnerait pas tant de peine, ne lui coûterait pas tant d'efforts.

Mais tout à coup il s'arrêta dans ses plans d'avenir, comme si quelqu'un abattait ses cartes. Le château transformé en hôtellerie et géré par lui et par Céline devenue sa légitime épouse, tout cet échafaudage s'écroulait par la base si Robert d'Ormoy refusait de ratifier la transaction qu'il avait passée avec Alice Gisors. L'argent qu'il rapportait de Paris avec un contentement si naturel ne lui appartenait pas. Et pas davantage le château s'il le rachetait avec cet argent. Il n'était que le mandataire de son gendre. Se taire ? il y songea. Comment passerait-il l'acte d'acquisition ? Tôt ou tard, Robert serait averti. Dans quelle colère entrerait-il quand il découvrirait cette machination menée en dehors de sa volonté ? A moins que, à moins que...

La mairie devait lui revenir cher, avec cette hospitalité qu'il offrait à tous et à chacun. Peut-être s'était-il endetté pendant le voyage de Jérémie à Paris. En outre, il était maintenant père de famille. Les hommes ne sont plus les mêmes quand ils ont des charges et des responsabilités. Comme le disait le sage avocat de Thonon, les pères de famille ne peuvent plus aujourd'hui être honnêtes, à plus forte raison généreux. Allons, allons ! les choses s'arrangeraient.

Cependant le pavillon se vida. Céline et son frère, le manchot et le musicien se décidèrent à prendre congé du maire et de Pernette après d'interminables remerciements. Ils allumèrent une lanterne pour se diriger dans la nuit épaisse par

la tombée de neige et ils s'en furent en musique, Marini maniant son accordéon et Céline reprenant les derniers couplets de la chanson destinée à Jérémie :

Les filles sont pour les garçons,  
Vive le rossignol mignon!  
Les filles sont pour les garçons,  
Les garçons pour les filles.

Le fermier avait fait le geste de se lever pour les suivre, mais Robert, toujours grand seigneur, s'y était opposé :

— Ta maison est fermée, mon vieux. Elle doit être glacée. Tu coucheras ici. La place ne manque pas.

La place ne manquait pas, ni le travail pour la femme. Tandis que les deux hommes se remettaient à boire, Pernette sortait des draps de l'armoire à linge et mettait en état la chambre et le lit destinés à son père. Celui-ci, gagné par le bien-être, considérait son gendre d'un œil favorable. S'il le mettait au courant des choses, là, tout de suite, puisque l'on causait entre amis? Mais le petit se réveilla et Jérémie garda le silence.

#### L'INCENDIAIRE

Quand on a commencé de garder le silence, il devient bientôt difficile de le rompre. Chaque jour oppose de nouveaux obstacles. Que de secrets ont ainsi développé leurs poisons, qui, révélés à leur heure, n'eussent pas entraîné des conséquences funestes!

Jérémie Fégère avait-il perdu à Paris le goût de la terre, comme le lui avait prédit le chauffeur Thomas? Le fait est qu'il descendait à Évian presque chaque matin et ne reparaissait qu'à la nuit tombante. Son gendre et sa fille l'hospitalisaient. Il n'était pas gênant, sans cesse absent et, quand il était là, absorbé et taciturne. L'affaire avançait à son gré. La procuration générale, obtenue de la complaisance ou de la négligence de Robert d'Ormoy, l'autorisait à acquérir pour le compte de celui-ci. Il pouvait donc racheter au nom de son gendre le château. M<sup>e</sup> Aynard, le notaire, circonvenu par des démarches presque quotidiennes, et ne trouvant pas d'autre acquéreur dans le pays en raison des trop vastes proportions de

l'immeuble, baissa encore le prix. Avec trois cent mille francs, et en laissant échapper quelques lopins morcelés, le fermier finit par rentrer dans la possession du domaine. Ainsi lui restait-il assez d'argent liquide, — surtout s'il y joignait sa commission et ses économies personnelles, — pour compléter l'aménagement intérieur sur les conseils d'un associé découvert en Suisse et dressé à l'industrie hôtelière, installer des courts de tennis et un jeu de golf et engager le personnel pour la saison d'été. La Société qui, la première, avait eu l'idée de cette exploitation, en avait mesuré les difficultés et avait été bien aise d'abandonner des chances de succès qu'elle estimait problématiques quand l'occasion inespérée, créée par un caprice de miss Mabel Cregeen, lui avait permis de se retirer avec un bénéfice appréciable. Mais Jérémie, qui avait pesé le pour et le contre, comptait sur sa prudence et sur son entregent. N'avait-il pas la promesse de Magnol, le metteur en scène, de venir avec toute une troupe de cinéma, — sans Alice Gisors, — pour tirer un film de montagne dont la Dent d'Oche et les cornettes de Bise composeraient le décor ? Rien n'est plus bruyant que ces gens de théâtre. Tout le pays connaîtrait leur présence. Ils lancerait à eux seuls le nouvel hôtel et lui feraient une publicité gratuite.

Dans le même temps, Jérémie, tout en surveillant les travaux, poursuivait son projet matrimonial. Il avait raconté à Céline et à son frère tant de boniments que ceux-ci avaient fini par être éblouis. La jeune fille, certes, avait très convenablement résisté aux offres du barbon. Elle lui avait débité des insolences, tantôt directement, tantôt par la voie musicale, avec des chansons appropriées où les vieillards amoureux étaient tournés en ridicule. Mais il revenait, avec des cadeaux achetés au plus juste prix. C'était une femme légitime qu'il cherchait, et non une maîtresse. Céline n'était pas accoutumée à ce genre de propositions, en sorte qu'elle s'en trouvait flattée. Après tout, le fermier n'était pas si vieux : il portait beau, maintenant que Paris l'avait dressé et façonné. Surtout il était bien plus riche qu'on ne le soupçonnait à Saint-Paul. N'avait-il pas confié à la femme de chambre du Royal, sous le sceau du secret, qu'il était maître du château d'Ormoy transformé en hôtellerie et qu'à eux deux ils en feraient les honneurs pour de belles sommes d'argent ? Ambitieuse comme tant de

femmes, elle voyait là un avenir assuré et important. Et quelle revanche à prendre sur Peruette qui lui avait volé Robert d'Ormoy, le comte d'Ormoy, le maire de la commune ! Elle eût préféré, évidemment, le jeune au quinquagénaire. Mais, dans la vie, on ne peut tout avoir et il faut se contenter du solide. En sorte qu'elle laissait Jérémie lui conter fleurette à sa manière, avec des chiffres. Cependant elle ne chantait plus. L'oiseau est destiné au chasseur, mais, s'il flaire le danger, il perd la voix.

Le printemps était venu, et avec lui tous les travaux des vignes et des champs. Or le fermier s'en désintéressait absolument. Son gendre lui en fit l'observation :

- Vous êtes le maître au Bois du Feu, reconnut Jérémie.
- Mais tu m'en dois les fermages.
- Je les paierai.
- Avec quoi ?
- Avec l'argent de Paris.
- Et les redevances ?
- Prenez-les.

A Paris il avait tutoyé les camarades de cinéma, à la campagne il tutoyait tout le monde, mais il n'avait pas osé tutoyer Robert d'Ormoy, maire de Saint-Paul, son gendre pourtant. Tour à tour, et d'une façon pressante, M<sup>e</sup> Gravart, l'avocat de Thonon, et M<sup>e</sup> Aynard, le notaire d'Évian, l'engageaient à informer Robert des opérations faites en son nom et si bien réussies. Il ne pouvait vraisemblablement les lui cacher plus longtemps. Il devait lui rendre compte de son mandat et le lui faire approuver. L'homme d'affaires d'Alice Gisors exigeait une ratification. Ainsi pressé de toutes parts, il cherchait le moment favorable et ne le trouvait pas. Son gendre lui inspirait une sorte de gêne qui confinait à la peur. Ah ! s'il avait pu prendre barre sur lui ! Tandis qu'il avait trois secrets redoutables à lui confier, celui de la transaction, celui du rachat du château et celui des secondes noces avec Céline Servoz. Comment se tirerait-il d'embarras ? Se servir de Pernette ? Il méprisait les femmes dans les circonstances importantes de la vie et avait toujours relégué Péronne à la cuisine. Après tout, ce qu'il avait à dire ne pouvait que réjouir Robert d'Ormoy s'il eût été comme tout le monde, mais précisément il y avait en lui quelque chose de particulier qui

échappait au jugement commun. On ne pouvait prévoir comment celui-ci réagirait.

De si longues tergiversations eurent leur récompense inattendue. Ce fut Robert en personne qui sollicita l'entretien, ou plutôt qui en fournit l'occasion. Ce fut lui qui se montra devant Jérémie dans une posture qui ne voulait pas paraître humiliée, mais dont l'autre distingua bien vite l'humiliation. Oui, la mairie lui revenait cher avec ses habitudes reprises de grand seigneur. Il tenait table ouverte et malgré l'adresse et l'économie de Pernette le budget familial s'alourdissait. Or il savait que le fermier avait un coffre à Évian. Il lui emprunterait donc de l'argent. Au besoin, il lui laisserait prendre une hypothèque sur les terres du Bois du Feu.

Jérémie l'écouta sans l'interrompre, avec un grand contentement intérieur. Et même il changea instantanément d'attitude. Il tenait son gendre à sa merci. Au lieu de s'excuser et de prendre des circonlocutions, il irait droit au but. Car il apparaissait désormais comme le sauveur, le vainqueur, l'homme nécessaire qui débrouille les situations embrouillées. Et il osa, — enfin ! — traiter de haut ce comte d'Ormoy, maire de Saint-Paul, devant qui il s'était toujours senti petit garçon. Il alla même jusqu'à le tutoyer :

- Mais non, tu n'as pas besoin d'argent.
- Je t'explique que j'en ai besoin, Jérémie.
- Non, non et non. Tu es de nouveau maître **chez toi**.
- **Chez moi** ?
- Oui, **au château**.
- Crois-tu ?
- J'en suis sûr. Tu l'as racheté.
- Avec quoi ?
- Avec ton argent. Mais tu ne vas pas y **reentrer** pour recommencer.
- Pour recommencer quoi ?
- La dépense. Chacun son métier dans cette **usine**.
- Qu'appelles-tu cette usine ?
- Ton château.
- Le château d'Ormoy ? Tâche d'être poli. Et d'abord qui t'a permis de me tutoyer ?
- Vous me tutoyez bien, vous.
- Ça n'est pas pareil.

— Baboulaz, le manchot, vous tutoie.

— Un camarade de guerre.

— Et Céline Servoz ?

— Oh ! Céline a ses raisons. Ou plutôt elle les avait.

Il ne daigna pas expliquer davantage pourquoi le tutoiement des autres n'autorisait pas celui de son beau-père, mais le coup avait porté. Cependant, Jérémie n'entendait pas perdre l'avantage qu'il avait acquis avec la demande d'emprunt :

— J'appelle le château une usine, défit-il, parce qu'il va servir enfin à quelque chose.

— A quoi ?

— A gagner de l'argent au lieu d'en perdre.

— Précisément, je ne sais qu'en perdre.

— Plus maintenant : je vous ai trouvé un métier. Moi, je veillerai sur les recettes, et Céline sur les dépenses.

Décidément il était déchainé et jetait toutes les nouvelles à la fois.

— Céline ? interrogea Robert. Que vient-elle faire là-dedans ?

— Je l'épouse.

— Toi ?

Et le jeune homme pensa s'étouffer de rire.

— Eh bien ! quoi ?

— Mais elle se moque de toi avec ses chansons.

— Plus maintenant, répeta Jérémie, tout est changé.

— Mais elle court avec tout le monde.

— On l'a dit. On ne le dira plus.

— Et avec moi, Jérémie, et avec moi, avant mon mariage.

Il faut pourtant que tu le saches pour ne pas commettre cette sottise.

— On l'a dit aussi. Qu'est-ce qu'on ne dit pas ?

— La vérité ricana Robert. Enfin, libre à toi, si tu veux être la fable du village.

— Le village ? je m'en f... Puisque j'habiterai le château avec ma femme.

— Toi ? tu habiteras le château, avec cette Céline ?

— Bien sûr. Je tiendrai l'hôtel. Il y aura un gérant élevé en Suisse qui est le pays des hôteliers, et bien élevé, je vous en réponds.

— Parfait. Tout est réglé d'avance. Et moi, j'ai mon rôle dans cette histoire ?

— Vous, parbleu, riposta le fermier presque avec insolence, vous serez le maître des jeux. Ils appellent ça de drôles de noms : le tennis, le golf, le bridge, le tir aux pigeons, et autres balançoires. Vous organiserez les parties. Vous amuserez les clients afin de les amener à payer plus cher. Ça, voyez-vous, c'est dans vos cordes. Quand on a un château, il faut savoir le garder.

Sans doute avait-il une manière à lui de le garder, comme de le récupérer. Jamais Robert d'Ormoy n'avait encore subi pareille humiliation. Il venait à son beau-père, le bec enfariné et le nez au vent, l'estimant à peine digne de lui prêter une somme d'argent qu'il lui rendrait aux calendes, et c'était lui-même qui empochait la plus cruelle avanie. On lui apprenait tout de go que le château, converti en hôtel, serait exploité par le couple assorti de ce fermier rapace et de cette fille, établis aux lieu et place des ancêtres cérémonieux et considérables, consacrés par le temps et les hauts offices seigneuriaux, et que lui-même, engagé dans l'aventure, serait employé à rabattre les clients. Cependant il ne pouvait se mettre hors de cause. Sa propre déchéance était à l'origine de tout ce bouleversement. Il s'était abandonné à la vie sans réagir. Il avait cru s'être acquitté avec la guerre de toutes ses obligations sociales, et l'on ne s'en acquittait jamais, surtout quand le sort vous désignait pour un rôle de chef. Pourquoi, mais pourquoi avait-il jeté à la figure d'Alice Gisors ce chèque d'un million ? Que ne le pouvait-il rattraper pour mettre tout ce monde à la porte ? Mais, au fait, avec quoi Jérémie Fégère avait-il racheté le domaine, et pourquoi lui avait-il annoncé, au début de cette conversation, que ce domaine était à lui ? Qu'est-ce que le vieux bonhomme avait bien pu manigancer ? Voilà donc pourquoi il avait entrepris ce voyage prolongé à Paris. Il fallait que sans retard il fournît des explications.

Jérémie les fournit enfin. La fréquentation des acteurs et le texte des films parlants lui avaient communiqué l'usage d'une parole un peu emphatique, mais ses habitudes paysannes le maintenaient dans la précision. Il dramatisa la poursuite d'Alice Gisors et s'attribua un rôle plus reluisant que dans la vérité. Lui aussi, avait joué au grand seigneur. Le fameux article 960 du Code civil révoquait de plein droit la donation entre vifs, à la naissance d'un enfant légitime. Or, interpré-

tant les volontés du donateur, il avait fait cadeau de la moitié à la demoiselle. Avec cette moitié, et même avec un peu moins, il avait, en vertu de la procuration générale, profité de la débâcle provoquée par le caprice abandonné de l'Américaine pour rentrer dans le château, achever de le mettre en état d'hôtellerie, préparer son exploitation pour la saison prochaine. Ainsi méritait-il la gratitude de son gendre dont il avait si excellemment administré la fortune. Et devant les preuves accumulées de cette bonne administration, il s'admirait lui-même en parlant. Un chétif paysan de Saint-Paul avait roulé une dame de Paris, une autre d'Amérique, rattrapé un domaine stupidement perdu, organisé son redressement. C'était lui qu'on aurait dû choisir pour le maire du village, et non pas ce dépensier qui trouvait moyen de s'endetter encore.

Il se gargarisait avec son apologie. Robert l'avait écouté jusqu'au bout, sans l'interrompre, stupéfait, médusé, au point d'en oublier de se mettre en colère. Lui aussi, il admirait la savante manœuvre. C'était vraiment du beau travail, du travail d'artiste et Jérémie était un homme redoutable, un type nouveau, audacieux et astucieux ensemble. Mais quel rôle lui attribuait-on ? Il avait l'air de s'être prêté à un chantage. Un d'Ormoy ne revenait pas sur un geste généreux. Un d'Ormoy ne s'encanait pas ainsi, jusqu'à reprendre à une fille la moitié de ce qu'il lui avait donné. Il avait honte de la complacétié qui lui était infligée, et en même temps il ne pouvait s'empêcher de se rendre compte du service extraordinaire que lui rendait son fermier : tandis que lui-même s'endettait avec la mairie, s'enfonçait chaque jour un peu plus et compromettait non seulement son propre avenir matériel, déjà si réduit, mais encore celui de sa femme et de son fils, cet étrange Jérémie avait découvert le moyen de le remettre en possession de son domaine et de le rendre plus productif que dans le passé. Par surcroit, on l'appelait lui-même par dérision à la direction des jeux. Ainsi le combat se livrait-il en lui entre son honneur et son intérêt. Mais, s'il abdiquait, il tombait sous la coupe du bonhomme qui, déjà, commençait de se montrer insolent. Avant toutes choses, il ne devait pas tolérer cette supériorité.

— Ah ! ça, de quel droit, réclama-t-il, as-tu agi de la sorte sans me prévenir ?

Jérémie, se voyant écouté, avait cru la partie gagnée. Il s'attendait à des remerciements, si naturels, et non à une algarade. Mais on ne le prenait pas sans vert :

— Vous m'aviez signé une procuration générale.

— Une procuration générale pour l'administration de mes biens, non pour reprendre à Alice Gisors ce qu'elle avait reçu de moi. Je ne connais pas bien la chicane, mais cette histoire de transaction pour cinq cent mille francs me paraît bien louche. Et si tu es mon mandataire, tu dois me rendre compte de ton mandat et me quémander mon approbation.

Le fermier fut quelque peu décontenancé par ce doute. Il savait bien que la procuration générale était inopérante sans cette approbation. Fallait-il tenter de duper son gendre quand celui-ci ne manquerait pas de consulter à son tour un avocat ? Mieux valait jouer franc jeu :

— En effet, il vous suffira de ratifier l'acte que j'ai passé en votre nom avec cette dame Gisors.

— En mon nom ? Tu as passé cet acte en mon nom ? Tonnerre de Dieu !

— Mais je me suis porté fort sur mes biens personnels.

— Eh bien ! tu vas lui restituer son argent.

— Cinq cent mille francs ? Vous n'y pensez pas. C'est impossible. Ils sont déjà dépensés.

— Tu les as dépensés ?

— Pour racheter votre château. Vous êtes le propriétaire. Vous pourriez bien tout de même être content.

Ce n'était pas si simple en effet. Il fallait défaire toute l'opération quand l'hôtel était terminé et prêt à être ouvert. Trouverait-on même un nouvel acquéreur ? Ce diable de Jérémie le mettait en présence d'une série de faits accomplis. Il était devenu son prisonnier. Du moins ébranla-t-il la cage dans une tempête de fureur.

La scène s'était passée à mi-chemin entre le pavillon et la maison de ferme où Jérémie avait voulu rentrer avec les beaux jours, où il s'apprétait à recevoir Céline Servoz avant de s'installer avec elle dans un appartement réservé au château, puisque le couple devrait résider sur place pour diriger l'hôtel. Robert quitta brusquement son beau-père, toujours menaçant et agitant les bras en l'air.

« Il se fâche, mais il signera », pensa philosophiquement le fermier.

Le jeune homme s'élança chez lui où Pernette apprétait le repas, tout en berçant de temps à autre le petit qui ne voulait pas s'endormir. Il allait exhale sa colère, mais sa femme lui fit signe de se taire pour ne pas troubler le sommeil de l'enfant. Quand il put parler, cette colère était tombée. Comment expliquerait-il à sa femme cette histoire compliquée de transaction, de procuration et d'acquisition ? N'approuverait-elle pas son père d'avoir si bien administré la fortune ? N'était-elle pas de la même souche paysanne, avare et cupide, et peu sensible à l'honneur ? Nos déconvenues personnelles nous amènent si souvent à râver notre entourage, à lui prêter des sentiments inférieurs. Il avait épousé une servante, non une associée, ni une conseillère, ni une amie qui vous soutient dans l'infortune ou dans l'embarras. Une servante : elle-même se donnait ce titre, ne s'estimait pas au-dessus de son mérite. Et il se contenta de lui annoncer le remariage de Jérémie.

— Avec qui ? demanda-t-elle, curieuse, malgré sa tristesse, au souvenir de sa mère si vite oubliée.

— Devine.

— Oh ! je ne sais pas deviner. Une jeune ?

— Oui, une jeune qui se moquait de lui ici même le soir de son retour de Paris.

— Céline ?

— Oui, Céline, une coureuse que moi-même...

Allait-il se montrer assez indélicat pour rappeler qu'il l'avait amenée au pavillon ? Pernette l'interrompit avec une vivacité qu'il ne lui soupçonnait pas.

— Tais-toi.

Et même elle ajouta :

— Mieux vaut encore elle qu'une autre. Elle est gentille.

Elle n'aurait pas su expliquer à Robert son indulgence pour cette Céline aux mœurs légères et dont elle avait toutes les raisons du monde de se dénier. Elle n'aurait pas su se l'expliquer à elle-même. Ce qu'il y avait d'obscur en elle, de mystérieux, qu'elle ne saurait jamais exprimer, qui demeurerait toujours enfoui au fond de son cœur, cet amour auquel elle s'était donnée toute et qui participait de son sens religieux au

point de s'épanouir à l'église dans ses prières, elle le retrouvait au dehors, et fleuri dans la voix pure et dans les chansons de Céline Servoz, dans la *Belle au jardin d'amour*, dans la *Belle Rose*, ou dans *Là-haut sur la montagne*. Quand Céline, inconsciente de l'effet qu'elle produisait, chantait, elle l'écoutait en extase, comme si cette musique sur des paroles trop tendres émanait d'elle-même, était sa respiration, le souffle de sa vie. Jamais elle n'avait osé confier cela à personne. C'était un secret entre elle et cette voix jaillie d'un gosier de femme et qui n'appartenait plus à cette femme. Elle avait éprouvé quelque chose de pareil dans le petit bois au bord de l'étang qui est au-dessus de Saint-Paul, où elle avait entendu les rosignols tandis que Robert l'embrassait. Alors, elle était reconnaissante à la chanteuse de ce trouble si doux qu'elle lui causait sans le savoir. Elle ne lui en voulait plus d'avoir appartenu avant elle à son mari. Car elle connaissait par elle que ce qu'elle éprouvait d'inexprimable était bien réel, puisque d'autres avaient su le dire. Ce n'était pas une folie intérieure et il n'y avait pas à en rougir. Elle pouvait y penser avec plaisir quand elle était seule. Mais la présence de Robert l'empêchait d'y penser.

— Oui, reprit celui-ci étonné de cette complaisance, et même elle s'installera avec ton père dans mon château.

Pernette crut à une plaisanterie. Ainsi fut-il amené à lui raconter les beaux résultats du voyage de Jérémie à Paris. Son père, à la ferme, ne parlait guère à Péronne que de questions d'intérêt. De bonne heure elle avait été dressée à attacher la plus grande importance aux choses matérielles. Mais elle n'avait pas oublié le geste du comte d'Ormoy jetant à la figure peinte de la jolie dame de Paris le prix du domaine. Ne devait-elle pas son mariage à ce geste ?

— Que vas-tu faire ? s'informa-t-elle peureusement.

Voulut-il l'éprouver ou lui dit-il la vérité ? Si souvent se mêle au désintéressement le cabotinage !

— Renvoyer cet argent dont je ne veux à aucun prix.

Elle ne répondit rien. Elle n'avait pas à s'opposer à ce refus. Mais il s'irrita de son silence :

— Oui, tu voudrais que j'accepte cette belle opération. Je lis ça dans tes yeux.

— Oh ! essaya-t-elle de protester.

— Tu te dis que ton père nous sauve, que la mairie achève de me couler, que je ne suis bon à rien et que sans Jérémie je vous mettrais sur la paille, toi et le petit.

— Moi, j'ai l'habitude, murmura-t-elle, ainsi écrasée.

— Oui, tu n'as pas épousé pour rien le comte d'Ormoy. Tu pensais bien un jour ou l'autre rentrer dans le château. Eh bien ! tu n'y rentreras jamais, entends-tu. J'y mettrais plutôt le feu.

Il tournait sa fureur contre elle plutôt que de la tourner contre lui-même, dans la persuasion qui peu à peu s'emparait de lui qu'il finirait par ratifier la transaction de son mandataire bénévole. Le vacarme qu'il menait finit par réveiller l'enfant que Pernette en larmes alla cueillir dans son berceau. Elle serra son fils contre elle et marcha vers la porte :

— Où vas-tu ? J'ai faim, c'est l'heure.

Déjà elle soulevait le loquet.

— Tu vas remercier ton père. Ah ! vous êtes bien de la même race !

Elle se retourna, le visage ravagé :

— Je m'en vais, Robert. Tu rentreras seul dans ton château.

— Et toi, répéta-t-il, où vas-tu ? Je veux le savoir.

— Je ne sais pas. Je gagnerai bien ma vie et celle du petit.

Il s'élança, la rattrapa et la ramena de force. Mais cette force était sans violence :

— Pauvre Pernette ! Il n'y a que toi ici qui vaille quelque chose.

L'après-midi, elle ramassa les lilas qui fleurissaient dans son jardin, en tressa une couronne et la porta au cimetière, toujours l'enfant au bras. Là, elle la déposa sur la tombe de sa mère déjà abandonnée. C'était donc le sort des femmes d'être rudoyées toute la vie et si vite oubliées. Elle-même mourrait sans doute à la tâche, mais cette tâche, elle l'accepterait et même elle garderait au cœur jusqu'à la fin ce que chantait Céline :

Je m'en irai sur la montagne,  
J'y ferai construire une tour  
Pour y enfermer mon amour.

Il y a des amours qui appartiennent à deux, mais il y en a qui n'appartiennent qu'à un seul et celui-ci aime alors pour deux.

Ce même après-midi, Robert d'Ormoy, ayant reçu la visite de l'un de ses créanciers, marchand de vins en gros, et considéré le gouffre qu'il avait creusé depuis qu'il occupait la mairie, s'était décidé à retourner chez son beau-père :

— C'est bien, mon vieux Jérémie, je signerai.

Le vieux Jérémie n'avait pas paru étonné. Il s'y attendait et il avait été assez malin pour dissimuler sa joie. S'il avait manifesté le moindre contentement, Robert était bien capable de revenir sur une décision prise avec dégoût.

Ce dégoût, Robert le promena tout le reste de la journée, ne pouvant se décider à reprendre le travail que réclamaient les vignes. Quand il rentra au pavillon, il y trouva Pernette :

— Regarde-moi, lui dit-il, si tu veux voir une ignoble brute.

Elle comprit ce que ce jugement signifiait et conseilla, elle qui n'osait jamais intervenir, car une servante n'intervient pas :

- Écoute, il ne faut pas signer.
- Trop tard.
- Il faut rendre l'argent.
- Et le petit?

Elle s'inclina devant cette raison préemptoire. Au fond, elle était contente, mais Robert n'était plus Robert d'Ormoy. Elle en avait conscience sans pouvoir se l'expliquer à elle-même.

« Tant pis! » soupira-t-elle intérieurement.

Le mariage de Jérémie Fégère fut célébré en catimini, son veuvage étant trop récent. Péronne était décédée au début d'octobre et mai tirait à sa fin. Usant de son influence de maire dans la commune, Robert réussit à éviter à son beau-père le charivari qui, selon un usage établi, accompagne dans les villages les secondes noces. Le dîner fut lugubre, car Pernette pensait à sa mère et Céline à son mari du matin qui serait son mari du soir. Elle n'était encouragée que par le dépit des filles de Saint-Paul qui auraient voulu loger au château. En vain les convives lui réclamèrent-ils au dessert l'une ou l'autre de ses chansons.

— Je ne chante plus, refusa-t-elle.

Et se penchant à l'oreille de Pernette, elle ajouta :

— C'est à cause de la Péronne.

Les deux femmes s'embrassèrent et se mirent à pleurer, pour des causes différentes.

Jérémie emmena sa femme à la ferme en attendant l'ouverture prochaine de l'hôtel. Toujours conseillé par l'avocat de Thonon et le notaire d'Évian, il avait mis son entreprise hôtelière, immeuble, matériel et exploitation, en société par actions dont la plus grande part appartenait de toute évidence au propriétaire; mais Robert lui en avait cédé gratuitement un assez bon nombre, soit pour reconnaître ses services, soit par suite de l'horreur que ne cessait de lui inspirer cette affaire. Cette affaire, d'ailleurs, jetait le trouble dans toute la commune où grandissait la popularité de l'ancien fermier capable de réaliser de telles prouesses commerciales. Elle commençait aussi une œuvre de déclassement, attirant les filles pour les emplois de femmes de chambre, les garçons, trop mal dégrossis encore, pour ceux de garagistes et de jardiniers, et jusqu'à deux enfants séduits par une livrée de groom ou de chasseur. Non seulement Jérémie, selon la prédiction du chauffeur Thomas, se détournait définitivement de la terre, mais il en retirait la jeunesse de Saint-Paul. Le maire aurait pu raconter sur la place publique son apologue de la marmotte qui, d'ailleurs, n'aurait convaincu personne.

Lui-même, pourtant, était revenu. Il s'était fait paysan. Il avait repris en mains la charrue et la herse. Mais, pour en arriver là, il avait abdiqué. De chef il était redevenu simple soldat. Maître d'un vaste domaine agricole, il aurait dû, la guerre achevée, revenir sur ses biens, les administrer, perfectionner son outillage, grouper autour de lui les habitants, leur inspirer confiance, être celui qui, sur place, demeure le soutien naturel et le conseiller. Tandis que toute la débâcle était la suite de sa désertion. Jérémie Fégère s'était substitué à lui comme un hôtel se substituait au château familial.

Il ne pouvait s'habituer à cette transformation. Ni la mairie, ni le soin des vignes et des champs, ni la récolte immédiate du foin qu'il faudrait engranger ne le retenaient plus. Il laissait à l'adjoint le soin de la commune, et à Pernette la direction de la culture. Celle-ci avait beau se multiplier avec

Prosper, le domestique, grandi au Bois du Feu et attaché à sa maîtresse par un de ces dévouements de chien fidèle qui n'ont jamais cherché leur cause et seraient confus de la découvrir dans un amour secret; elle était obligée d'engager des ouvriers agricoles à la journée et c'est ainsi que se mangent les revenus des terres.

Comment employait-il tout ce temps perdu? Il errait autour du château, ou même il en visitait l'intérieur, aux heures où il savait n'y pas rencontrer son beau-père ou cette singulière belle-mère que le sort lui avait amenée. Dehors et dedans, il constatait les améliorations, les modifications. Chaque changement lui causait une blessure, heurtait un souvenir ou une habitude.

La veille de l'ouverture, la veille du jour où Jérémie et Céline allaient enfin réaliser leur désir et s'installer eux mêmes dans un petit appartement aménagé au rez-de-chaussée, — composé de deux pièces seulement, afin de ne pas empiéter sur la location des chambres, — il ne reparut pas au pavillon. Pernette l'attendit en vain pour le repas de midi, et pour celui du soir. Elle coucha le petit, puis demeura longtemps sur le pas de la porte, surveillant le sommeil de l'enfant et guettant un bruit de pas sur le chemin. La nuit était venue, tardivement, une de ces belles nuits de juin toutes remplies du parfum des foins coupés et laissés en motte sur les prairies pour y sécher. Les rossignols chantaient dans les arbres, s'appelant de très loin en notes monotones, envahissantes et prolongées. Par une nuit pareille, elle s'était sauvée pour aller mourir. Robert l'avait rejointe au bord de l'étang. Lui-même, à cette heure, n'était-il pas en danger? Elle en rassembla les indices, tous ces gestes violents et généreux qu'il semait le long de sa vie et dont il n'était pas le maître, comme s'il en recevait l'ordre de ce passé dont le curé avait parlé si bien le jour de leur mariage à l'église et dont elle comprenait vaguement le poids et l'importance. Peut-être ne pouvait-il supporter l'idée de voir son vieux château saccagé et occupé par d'autres. Elle savait confusément qu'il était différent des autres hommes à cause d'un héritage invisible qu'il portait tout de même dans sa personne, dans ses façons d'être auxquelles on ne résistait plus quand il voulait s'en servir, auxquelles elle n'avait pas résisté, bien qu'elle fût une fille

sage et réputée dans la paroisse, car elle n'eût jamais pu fauter avec un autre avant le mariage. Cette fois, elle ne resterait pas inerte et passive. Elle irait à son secours. Elle ne le laisserait pas dans la peine. Elle lui témoignerait, tout au moins par sa présence, puisque ses lèvres étaient inhabiles à la parole, cette tendresse qui retient les hommes et qu'elle n'avait pas su lui montrer.

Elle prit son fils dans le berceau sans le réveiller, l'enveloppa dans un châle épais et chaud, appela Bob dont elle aurait besoin, et s'en fut à dix heures du soir jusqu'à la ferme où son père et Céline passaient leur dernière nuit avant de devenir châtelains. Ils n'étaient pas encore couchés, car ils achevaient les préparatifs de leur déménagement.

— Céline, appela-t-elle.

Et Céline apparut sur le seuil :

— Écoute. Robert n'est pas rentré. Je suis en peine de lui et je vais le chercher. Veux-tu me garder le petit ?

— Donne-le moi, accepta Céline.

Mais Jérémie souleva des objections. A quoi bon se mettre martel en tête ? Robert ne tarderait pas à revenir. Il avait dû s'attarder dans les cabarets de Saint-Paul avec l'un ou l'autre de ses administrés. Les femmes se comprennent mieux entre elles. Céline s'était déjà emparée du précieux fardeau et comme la discussion avait réveillé l'enfant, elle se mit à chanter pour le rendormir. Pernette découvrit que sa voix n'était plus la même. Cette voix laissait traîner des notes déchirantes, arrachées sans doute à ce que la jeune femme ressentait le plus profondément et qu'elle ne connaissait pas elle-même, sa jeunesse passée, sa fantaisie perdue, sa soumission à une triste vie régulière, mais Pernette y introduisait ses propres angoisses conjugales.

Déjà elle s'était jetée dans le chemin avec Bob qu'elle avait attaché pour ne pas le perdre, et la chanson la poursuivait encore, à travers les arbres, de sa mélancolie. Elle n'hésita pas sur l'endroit où découvrir Robert. Le château l'attirait, l'envoûtait, il devait errer aux alentours, s'imprégnier de dégoût et d'amertume au lieu de se réjouir des beaux revenus qui lui reviendraient. Mais voilà : c'était un homme comme ça. Il ne digérait pas les affronts. Elle prit l'allée de hêtres. Une chouette silencieuse la frôla. Ce n'était pas encore le

temps des amours où elles emplissent les bois de leurs ululations plaintifs et désespérés. Elle s'arrêta devant la façade énorme qui portait l'infamante étiquette : *Hôtel du château de Saint-Paul*. Un croissant de la lune à son premier quartier et la lueur des étoiles permettaient de lire les hautes lettres dorées. Elle détacha Bob qui se mit à flairer le sol et agiter la queue. Le chien saurait bien retrouver la trace du maître qui l'avait durement dressé à la chasse. Il parut hésiter, fureta à droite et à gauche, revint au point initial, fit le tour des bâtiments et, sur l'autre façade, il se précipita vers une porte latérale qui avait dû rester ouverte, car il s'engloutit dans cette ouverture. Pernette avait eu le temps de reconnaître le lieu de sa disparition. Nul doute : son mari devait être là.

Cette porte donnait sur un escalier qui s'enfonçait dans le noir. Elle dut se tenir à la rampe. Comme elle s'efforçait d'amortir le bruit de ses pas, elle entendit une voix étouffée qui ordonnait presque bas :

— Couché, Bob, couché. Sale bête !

Le stratagème avait réussi. Mais Robert pouvait croire que le chien, seul, l'avait poursuivi dans la nuit. Elle acheva la descente plus silencieusement encore. À la lueur d'une petite lampe électrique, l'homme versait un bidon de liquide sur un amas de bois mort entassé dans le sous-sol du château, toute une réserve ancienne qui séchait là depuis des années et dont la suite rapide des propriétaires ne s'était pas souciée, tandis que lui connaissait bien ce bûcher. Elle comprit instantanément le drame qui se préparait. Robert allait mettre le feu à son château. Plutôt que d'en supporter l'exploitation sous ses yeux, plutôt que d'y subir la présence quotidienne de Jérémie et de Céline installés à la place de toute la suite de sa famille, il préférerait le réduire en cendres. Et la petite paysanne qui, toute seule, avait cru à cette noblesse, à cette aristocratie qu'elle n'aurait jamais su définir, en vertu d'une sorte de foi occulte et presque mystique, héritée, elle aussi, d'ancêtres terriens guerroyant et labourant sous la garde de leur seigneur, — ce qui avait tant amusé son fiancé, ou plutôt son amant, puisqu'elle n'avait jamais connu la douceur des fiançailles, — eut un sourire de plaisir intérieur en retrouvant le Robert d'autrefois, celui du million jeté à la face canine d'Alice Gisors, de la vaisselle lancée par la fenêtre, des Américaines

bafouées, celui aussi qui avait bien voulu la prendre pour femme à cause de l'enfant à venir et qui l'avait protégée contre la mort un soir de chagrin, et non plus celui qui avait signé la transaction et accepté de rentrer ainsi dans ses biens. Elle le préférerait fou ou criminel, plutôt que pareil aux autres gens de campagne, c'est-à-dire intéressés et vivant dans la jalouse du voisin et la crainte des juges. Pourtant, cette fois, elle ne pouvait le laisser achever son geste et devenir un incendiaire. Un incendiaire ? il serait arrêté par les gendarmes, mis en prison, condamné. Certes, elle ne l'abandonnerait pas. Mais que deviendrait le petit ?

Alors elle se lança en avant et prit le bras qui soulevait le bidon. Déjà son mari s'était retourné, prêt à la bataille.

— Robert, c'est moi.

— Toi, que viens-tu faire ici ?

— Te chercher.

— Je ne suis pas perdu.

Et riant il ajouta :

— Tu vois : je travaille. Un joli travail.

— Je vois bien. Il ne faut pas.

— Et pourquoi donc ? Ce château est à moi. S'il me plaît de le détruire, je suis le maître. Je l'avais vendu : on me l'a rendu malgré moi. J'en dispose. Je ne vole personne. Il y a assez de terres autour pour indemniser ton père et cette Céline s'ils veulent réclamer. Va-t'en et laisse-moi finir. Tout ce bois est imbibé d'essence. Il suffit d'approcher une allumette. Mais toi, ma petite, il te faut partir. Parce qu'on pourrait t'accuser de complicité.

— Je ne veux pas m'en aller.

La petite lampe électrique éclairait leurs deux visages rapprochés. Celui de l'homme était dur et tendu par la volonté de l'acte à accomplir. Celui de Pernette était presque tendre, avec de beaux yeux voilés, mais tout aussi volontaire. Il dit rudement :

— Tu n'as qu'à obéir. J'ordonne. Allons, décampe.

— Non, je serai ta complice. Cette fois, je n'obéirai pas.

Surpris de cette résistance, il projeta sur Pernette le jet de la petite lumière et comprit qu'elle était butée, qu'il devrait la raisonner :

— Écoute, reprit-il plus doucement, ce que je vais faire

ne regarde que moi. C'est la dernière nuit où le château est inhabité. Demain il ne serait plus temps. L'incendie pourra se développer à son aise jusqu'au matin. Demain, il ne restera que les quatre murs qui sont solides et que rien ne renversera.

— Demain, on cherchera le coupable, murmura-t-elle.

— Oh ! je ne me cacherai pas. Je me dénoncerai. Je donnerai en cour d'assises mes raisons.

— *Ils* ne te comprendront pas. *Ils* te condamneront.

— Tant pis pour eux. Mais je me serai soulagé. Vois-tu, j'en ai besoin et le bras me démange. Ce n'est pas la première fois. Je ne suis bon qu'à détruire. Je ne suis gai qu'en détruisant ce que je n'ai pas su maintenir. Laisse-moi tranquille et va-t'en.

Elle se tordait les mains, désespérée de ne pas trouver les mots qu'elle aurait voulu prononcer. Ceux qu'elle prononça contenaient pourtant tous les autres :

— Robert, je suis ta femme. C'est toi qui l'as voulu.

Il y avait tant de détresse et de supplication dans cette voix qu'il cessa de vouloir la chasser :

— Tu es ma femme. Alors, tu ne vas pas m'empêcher de mettre le feu.

— Si tu le commandes, c'est moi qui le mettrai.

— Ah ! vraiment, si je te dis : allume, tu allumeras ?

— Oui, je te jure.

Déjà auparavant il avait soupçonné, à diverses reprises, l'absurde adoration qu'il lui inspirait et ce don total d'un être à l'autre qu'il n'avait jamais rencontré dans ses bonnes fortunes. Il sortit son briquet de sa poche et en fit jaillir du feu. C'était si simple, il suffisait de l'approcher du papier accumulé sous les fascines imbibées. Elle attendait, immobile et muette, ce qu'il allait ordonner. Cependant il hésita et éteignit le briquet.

— Oui, mais si l'on nous coffre et nous condamne tous les deux, que deviendra le petit ? Tu vois bien que tu dois t'en aller.

— Le petit est à nous deux, et tu dois y penser autant que moi. Mais je suis à toi avant d'être à lui.

Cette phrase lui était venue d'un seul coup, et si facilement qu'elle en fut étonnée. Il y avait donc des instants dans la vie où l'on parvenait à sortir ce qui était en dedans, enfoui

dans le cœur et si loin des lèvres ! De sa main libre, — tous les bidons d'essence étant vidés et gisant sur le sol, — il prit sa femme et la tira contre lui :

— Pauvre petite, je ne veux pas que tu passes en justice. Allons-nous-en. Mais je ne peux plus vivre ici.

— Allons ailleurs, Robert.

— Où ?

— N'importe où. Il y a de bonnes terres partout. Allons à un endroit où tu n'entendes plus parler de ton château, d'où tu ne puisses plus le voir.

— Il faudrait aller très loin.

— Eh bien ! partons.

Gagné par cette confiance et cette ouverture inattendue sur l'avenir, Robert entraîna sa femme hors du bûcher. Mais elle ramassa deux des bidons vides avant de remonter l'escalier. Dans la cour intérieure, une fontaine coulait dans une vasque de marbre :

— Je les remplirai, dit-elle à son mari, et tu descendras les vider sur les fascines afin de noyer l'essence.

Ils travaillèrent ainsi de concert. Un arrosoir abandonné favorisa leur ouvrage de sauveteurs. Quand ce fut fini, Robert ferma le caveau et en jeta la clef. Puis, bras dessus bras dessous, comme deux amoureux, ils s'en furent dans la nuit. Elle goûtait cette plénitude de bonheur qui lui avait toujours été refusée depuis qu'elle s'était donnée dans la crainte auant que dans le désir. Il découvrait dans cette compagnie, qu'il avait toujours traitée de haut en bas, presque en servante, une vraie femme, si différente de ses maîtresses anciennes, et de cette Alice Gisors à figure de chien qui le dégradait et l'avilissait. Cependant ils ne parlaient pas, ils se contentaient de s'écouter respirer. Tout naturellement, comme ils marchaient au hasard, leur promenade nocturne les conduisit au bord de cet étang caché dans un bois de sapins et de bouleaux au-dessus de Saint-Paul où Pernette avait rencontré tour à tour l'amour et la mort. Presque sous leurs pieds des rainettes effrayées sautèrent dans l'eau. Un oiseau dérangé lança un appel auquel un autre répondit. Le pas à peine perceptible du chien sur les feuilles mortes, frôlant les buissons, soulevait tout un mouvement mystérieux des êtres et des plantes troublés dans leur paix nocturne. La clarté des étoiles et de la lune en croissant

ous  
prit  
ice,  
ons  
l'ou  
sur  
elle  
lier.  
que  
dras  
nné  
bert  
ous,  
gou-  
été  
que  
tou-  
raie  
cette  
sait.  
uter  
au  
e cel  
ssus  
hour  
sau-  
quel  
sur  
nou-  
leur  
sant

avait peine à traverser les branches épaisses des arbres. Robert serra sa femme contre lui dans l'ombre :

— Te souviens-tu ?  
— Oui, murmura-t-elle.  
— De la première, ou de la deuxième fois ?  
— Des deux.  
— Te souviendras-tu de cette nuit ?  
— Toujours.  
— Pourquoi ?  
— Parce que...

Et comme elle ne savait pas l'exprimer, il dit enfin :

— Parce que je t'aime, petite fille qui vaut mille fois mieux que moi.

Elle voulut protester, mais elle ne le put, sa bouche n'étant plus libre. Il y avait donc en elle quelque chose que son mari avait découvert et qu'il aimait par delà son corps sain et frais, par delà sa jeunesse, ce quelque chose que le seul sentiment religieux, transmis par sa mère et spiritualisé par les sacrements, lui avait fait entrevoir à elle-même et qui était son âme. Et quand une femme a senti cela dans la tendresse de l'homme, elle a connu le bonheur, le seul bonheur.

Sans doute à travers ce bonheur la même pensée devait-elle leur venir à tous deux ensemble : le petit. Ils l'avaient laissé bien longtemps. Vite ils coururent à la ferme du Bois du Feu. Légère, elle le devançait. Elle ne s'était jamais sentie si légère. Quand ils entrèrent dans la maison, c'était Jérémie qui tenait l'enfant sur ses genoux, tandis que Céline chantait :

J'ai fait l'amour à une blonde,  
Mais sans savoir si je l'aimais.

La jolie voix de femme était couverte par les hurlements du petit dont Robert s'empara aussitôt. Il avait cru surprendre une mauvaise lueur dans les yeux du père de Pernette. Maintenant que l'enfant avait joué son rôle en provoquant, de plein droit, la révocation de la donation entre-vifs, il représentait, dans l'avenir, l'héritier qui aurait dans la Société immobilière du château-hôtel la plus grosse part. Il serait le concurrent qui, plus tard, primerait les enfants de Jérémie, s'il en avait du second lit. Sans doute, c'était prêter à celui-ci une perversité peut-être gratuite : mais la cupidité s'arrête-t-elle en chemin ?

Le jeune couple s'en alla au pavillon avec l'enfant que Pernette recoucha et, quand il fut endormi, Robert dit à sa femme :

- Alors tu le veux ?
- Quoi donc ?
- Partir.
- Oui.
- Je sais où nous irons.
- Où tu voudras.
- Hors de France. Loin, très loin.
- Aussi loin que tu voudras...

#### LE DÉPART

*L'Iméréthie* de la compagnie Paquet, qui fait le service entre Marseille et Casablanca, est un petit bateau bien équilibré, simplement confortable, que ne recherchent pas les personnages importants ni les touristes avides de luxe, et qui plait aux bourses moyennes. Robert d'Ormoy est seul monté sur le pont supérieur auquel il n'a pas droit, n'étant qu'un passager de seconde classe. Mais l'équipage, au cours de la traversée, lui a manifesté toute sorte d'égards. C'est une heure bien matinale, et sa femme et son fils doivent dormir à poings fermés dans leur cabine. Il sait que la terre est proche et il a voulu voir, le premier, cette côte marocaine où il va vivre désormais.

Le printemps est venu, et même il doit être en Afrique plus avancé qu'en Savoie où il n'arrive que lentement à desserrer l'étreinte de l'hiver. Il a fallu attendre des mois et des mois avant de réaliser le projet de départ : vendre les actions de la Société du château-hôtel de Saint-Paul (et Jérémie Fégère en a ramassé la plus grande partie), louer le pavillon à un couple d'amoureux désireux de se cacher dans le voisinage du lac Léman et donner à bail la ferme du bois du Feu, s'entendre enfin avec l'office du Maroc pour une concession de terrain. L'administration du Protectorat mettait encore en vente chaque année un certain nombre de lots de colonisation, d'une superficie allant de cent cinquante à trois cents hectares, dont le prix, inférieur au cours moyen des terres, était payable en quinze annuités. Robert avait pu être favorisé de l'un de

ces lots, en raison de ses titres d'ancien combattant plusieurs fois cité, de la mairie de Saint-Paul, de son nom, de sa famille, de ses connaissances agricoles, mais il avait dû prendre l'engagement de fixer son domicile au Maroc, car l'institution avait pour objet, non seulement de mettre en valeur des terres jusqu'alors improductives, mais encore et surtout d'attacher au sol des familles françaises. Le lot qui lui était attribué se trouvait dans la région de Meknès, entre Meknès et El-Hajeb, chez les Beni M'Tir. Déjà d'autres colons l'y avaient précédé et même un village s'y était créé, Bou Fekrane, avec une petite population d'artisans, charrons, menuisiers, cordonniers, en sorte qu'il y rencontrerait les ressources nécessaires à son installation.

Toutes ces opérations ont pris du temps. Les délais qu'elles réclament permettent même de réfléchir, de revenir en arrière. Robert n'a connu que la hâte d'en finir. Plus d'une fois il a voulu tout casser, s'en aller à l'aventure. Sa femme, qu'il écoute désormais, et qui peu à peu a pris confiance en elle-même, lui a communiqué cette patience qui est la plus grande force paysanne, celle qui résiste aux mauvaises saisons, à la grêle et aux éléments, celle qui, dans la guerre, a résisté à la boue et à l'ennui des tranchées. Elle a obtenu de lui que, durant cette trop longue période d'attente, il ne passât jamais plus devant son château, et pas même à la veille de partir. Il a donné sa démission de la mairie où Jérémie l'a remplacé, Jérémie satisfait de son exploitation, chien couchant devant les hommes politiques du gouvernement et dogue hargneux en face de son personnel, Jérémie le triomphateur que le malheur guettait.

Car Céline l'a quitté pour suivre un artiste de cinéma, un acteur de cette troupe bruyante amenée par Magnol, le metteur en scène. Après deux mois de fugue, elle est revenue. C'est au pavillon qu'elle est tout d'abord allée. Pernette ne l'a pas écartée. Elle lui a toujours été indulgente à cause de ses chansons. Mais Céline ne chantait plus. Elle lui a juré qu'elle était déjà enceinte de son mari avant de se sauver avec un amant. Était-ce vrai ? Qui le saura jamais ? Pernette l'a prise par la main et l'a ramenée au foyer conjugal. Jérémie a battu sa femme, mais il l'a reprise. Jusques à quand ? Elle a même recommencé de chanter : c'étaient des scies de café-concert, appor-

tées de Montparnasse, ou de ces airs satiriques qui ont cours dans les campagnes savoisiennes où l'on préfère la moquerie au sentiment :

Dis donc, vieille carcasse,  
Tu veux te marier,  
Au lieu de faire place  
Aux enfants du quartier...

Pernette se détournait pour ne pas les entendre. La jolie voix pure de Céline, c'était dans son propre cœur, maintenant, qu'elle l'écoulait. La vie, au château, devait être insupportable entre cette femme qui s'ennuyait et son vieux mari tracassé de chiffres et de comptes, qui suait de l'argent par tous les pores et qui se croyait toujours volé et trompé...

Robert d'Ormoy, appuyé à la lice dans l'aurore qui se lève et commence à révéler le voisinage de la terre, retourne quelques instants encore vers son passé avant de se donner tout entier à la tâche nouvelle qui l'attend. Il n'a jamais goûté beaucoup la méditation. Si peu d'hommes acceptent de méditer, et la plupart ne le savent pas. Quelquefois à la guerre, à la veille d'une offensive, il s'est interrogé et du moins ne s'est-il jamais approuvé. La guerre lui a fourni de belles occasions qu'il n'a pas laissé perdre : là il s'est révélé lui-même, brave et prudent ensemble à cause des autres, pour soi-même audacieux, et sachant conduire ses hommes avec le sourire qui attire et rassure. Mais depuis l'armistice il s'est abandonné au bien-être stupide, aux femmes faciles, au jeu, à toutes ces corvées de la vie parisienne qui se prolonge la nuit dans les bars. C'est le geste absurde du chèque jeté et de la céramique brisée qui l'a tiré de cet enlizement, et ce geste n'est pas venu de lui. Il lui a été comme imposé par une longue suite d'ancêtres irrités de sa désertion et le forçant à la consommer tout entière. Héritier d'une race ancienne, il avait compromis l'œuvre lente des siècles. Cette race qui avait mis des générations à monter à son rang, à franchir successivement les étapes, s'usait donc à la longue, descendait tout à coup à moins de se renouveler. N'était-ce pas le phénomène qu'il avait observé autour de lui chez tant de ces descendants des vieilles familles, des vieux noms illustres de France, qui tombaient de déchéance en déchéance, s'acoquaient à des filles, ou se

flétrissaient dans les affaires plus ou moins vêreuses à quoi ils n'étaient point aptes ? Faits pour diriger et commander dans la société d'autrefois, les temps nouveaux, les temps démocratiques ne les avaient pas employés. Eux-mêmes, trop souvent, ne s'y étaient pas prêtés, car il leur restait tout de même l'armée, la diplomatie, la politique, et surtout la terre. Ils avaient commis la faute d'émigrer à l'intérieur, quand il est toujours possible de servir. Désencadrés, désaxés, ils étaient devenus des déclassés.

Lui, c'était le retour à la terre qui l'avait sauvé. Et voici qu'il tirait de ses années de collège un souvenir de mythologie : Antée luttant contre Hercule et reprenant des forces chaque fois que son pied touchait le sol. Hercule représentait le destin. Ainsi était-il devenu paysan. Mais ce retour lui avait été imposé en des conditions peu à peu devenues intolérables. Une sorte de jeu de bascule avait élevé au-dessus de lui son propre fermier. Les travaux agricoles avaient aussi leurs déserteurs. Tant de laboureurs fuyaient les campagnes pour la ville, quémandaient une place de facteur, de cheminot, de garagiste, d'employé à traitement fixe et à retraite, devenaient pareillement des déclassés, car ils gardaient leur empreinte primitive, comme ces yeux des filles de la mer ou de la montagne perdues dans Paris qui ont encore une expression de nostalgie, de désir et de rêve. Le déclassement s'opérait ensemble par en haut et par en bas, par les chefs naturels et par les tenanciers de la glèbe, les uns épuisés ou écartés, les autres attirés par le gouffre des cités ouvrières, dans un monde bouleversé et voué au désordre parce qu'il semble résolu à n'en plus sortir, à ne plus accepter la direction d'un chef et d'une élite.

Quelques-uns de ces déclassés d'en bas se débrouillaient avec assez d'astuce pour monter dans l'échelle sociale avec promptitude. Tel Jérémie Fégère s'emparant du château de Saint-Paul et y plantant sa bannière sous la forme d'une enseigne d'hôtel. Ce spectacle, Robert n'avait pu le supporter. Il était parti, non pour fuir la vie paysanne, mais pour la reprendre à sa manière de chef qui lui convenait mieux. Il l'agrandissait, la transportait sur un autre continent soumis à la métropole, la portait à trois cents hectares qu'il faudrait défricher. Il dirigerait la main-d'œuvre indigène, il diviserait

le terrain selon les cultures, il le labourerait, l'ensemencerait, le couvrirait de l'or des moissons et supporterait auparavant les déboires de l'attente et de l'insuccès.

Pour cette rude tâche de colon, il ne serait point seul. Prosper, le fidèle domestique du Bois du Feu, n'avait pas voulu quitter sa maîtresse à quoi l'attachait un lien inconnu de lui-même. Il était devenu un gars solide et résistant, bon connaisseur des graines et des terrains. Surtout, Pernette était là, avec tout l'avenir dans ses bras, ce gros petit homme, dernier Robert du nom, qui à quinze mois commençait de marcher et tendait vers le plaisir de vivre ses bras potelés et sa figure à fossettes : Pernette, devenue vraiment sa compagne, ayant pris pour lui l'habitude de se soigner et s'habiller, — car pour elle-même elle se fût laissée couler à la dérive, une fois mariée, comme les paysannes, — toujours sage, toujours prudente, et gaie là-dessus, s'essayant même à chanter les chansons de Céline pour distraire son fils, et s'arrêtant parfois au milieu d'un couplet, soit qu'elle ne retrouvât pas la suite, soit qu'elle fût tout à coup saisie de l'impossibilité d'exprimer ce qu'on sent en dedans, si profond, si doux, si mystérieux.

Tanger, où ils devaient débarquer pour prendre la voie ferrée de Meknès, lui apparut enfin dans l'aube rosée, baignée d'une eau bleu pâle, en amphithéâtre sur la pente d'une colline, toute blanche et prolongée par cette colline calcaire, avec ses maisons à terrasses, ses minarets, sa kasbah à demi mangée par la verdure fraîche. Il descendit aussitôt pour appeler sa femme. Pernette, pressentant l'arrivée, achevait de se vêtir. Elle s'apprêtait à monter avec lui sur le pont, mais elle revint sur ses pas pour prendre dans ses bras son fils endormi.

— Vois, lui dit-il, ton nouveau pays. Tu ne regretteras pas l'ancien.

— Oh ! mon pays... répondit-elle, détachée, tout en fixant curieusement son regard sur la ville africaine.

— Ne l'aimeras-tu pas ?

Ses yeux abandonnèrent la vision claire dans l'aurore et se posèrent sur son mari :

— Mon pays, c'est toi. — Puis, se penchant sur l'enfant : — Et lui...

HENRY BORDEAUX.

---

## LA FIN DU CENTRE ALLEMAND

Avec la délicatesse de vocabulaire qui caractérise son parti, M. Gœbbels, dans un discours prononcé à Stuttgart à la fin de juin, donnait au Centre allemand le charitable conseil de « fermer lui-même sa boutique », avant de s'y voir contraindre par l'intervention du gouvernement national-socialiste. Le conseil a été suivi. Les conseils hitlériens le sont toujours en Allemagne. On sait la rapidité avec laquelle ils se changent en consignes.

Donc le Centre « a fermé lui-même sa boutique ». Il a mis les volets et quitté la maison, laissant en s'en allant à ses membres des directives sans netteté, sentant l'improvisation et le désarroi des gens dont on a pressé le départ. Les membres du parti étaient laissés libres de choisir eux-mêmes leur avenir : rester au Parlement sans appartenance à aucun groupe ou postuler la grâce suprême, l'admission au titre d'*hospitanten* dans le saint des saints, dans le parti qui règne aujourd'hui sans partage. Il y a dans le mot *hospitant* une éloquence d'humilité et en même temps une ironie particulières. On lui a généralement donné dans la presse française un sens d'hospitalité : admission à titre d'hôte dans le parti hitlérien. Ce n'est pas tout à fait cela. Le verbe allemand *hospitieren* a proprement une signification universitaire ; il s'emploie à propos des auditeurs libres qui suivent un cours sans être régulièrement inscrits. C'est bien la faveur que postulent aujourd'hui les survivants d'un parti défunt : suivre le cours, le cours hitlérien, en auditeurs bénévoles, avoir, — sans partager les titres

des disciples réguliers, — tout de même quelque droit à la manne spirituelle, recueillir les miettes de la table professorelle, s'instruire en s'asseyant sur les bancs de l'école, des vraies, des seules méthodes de l'avenir. Mélancolique enseignement ! Amers retours sur le passé ! Les membres du Centre apprendront des lèvres de l'ennemi comment il convient de tenir le pouvoir, quand le destin vous l'a donné.

Avant de se dissoudre, le Centre publiait deux manifestes. L'un signé du chef du parti et où subsistaient quelques restes de fierté :

« Le Centre a su donner à des millions d'Allemands, avec l'amour du pays et le respect de la conviction des autres, une conscience de leur devoir de citoyens d'État qui ne peut être pour le III<sup>e</sup> Reich que d'un prix inestimable. Ces millions d'Allemands, qui ont appris à s'oublier pour le service de l'État et de la nation, constituent dans l'ensemble de la vie du pays un facteur précieux, qui ne pourra et ne devra être négligé quand il s'agira de défendre l'État et le peuple contre les puissances de décomposition... Que l'heure de l'adieu soit une heure de respectueux souvenir à l'égard de nos grands chefs, et aussi de sincère reconnaissance envers tous les fidèles de l'ancien drapeau. Nous nous séparons aujourd'hui dans la ferme volonté de continuer à mettre toutes nos forces au service du peuple, fidèles à notre tradition allemande qui a toujours placé l'État et la patrie au-dessus du parti. Vive l'Allemagne ! »

Que, dans l'état d'abaissement où l'autocratie hitlérienne a mis les caractères en Allemagne, il y ait quelque courage à terminer une proclamation par un *Heil Deutschland!* plutôt que sur un *Heil Hitler!* c'est ce dont nous donnerons acte, sans nous faire prier, à Henri Bruning.

L'autre manifeste restait fidèlement dans le ton de servilité du jour. Pas un regard de fierté sur le passé. Pas un adieu aux troupes. Mais le vocabulaire de bassesse, auquel nous a habitués la *Gleichschaltung* de la presse, les protestations éperdues de fidélité et d'empressement au service du régime nouveau, l'affligeante odeur du *ruunt in servitutem*. Il n'était question que de « contribution positive » (*positive Mitarbeit*), de « dévouement sans réserves » (*rückhaltlos zur Verfügung stellen*), à l'affermissement du « nouvel ordre du droit ».

Affligeantes et vaines courbettes. La plus altristante servilité est la servilité inutile. En lisant ces pauvres mensonges, nous éprouvons quelque difficulté à dominer notre envie de crier à leurs auteurs : peines superflues ! on ne vous croira pas !

\* \* \*

Nous ne pouvons réprimer un mouvement de mélancolie devant cette fin sans grandeur d'un parti qui fut grand. « Le maintien ou la dissolution de ce parti, écrivait le 1<sup>er</sup> juillet la *Kölnische Volkszeitung*, ne pourra s'accomplir que dans des formes dignes de son histoire de soixante ans. » On sait l'ironique démenti que, huit jours plus tard, les faits donnaient à ces lignes. Mais la *Gazette populaire rhénane* avait raison quand elle pensait que soixante années d'histoire et de pouvoir créaient à un parti des titres au moins à une mort entourée de dignité.

Que le pouvoir hitlérien, avec sa prétention à la *Totalität*, à l'intégration sans réserves de toutes les forces du pays dans la notion d'État, n'ait pu admettre à ses côtés la présence du Centre, qu'il n'y ait vu qu'un « obstacle » à son action (*Hindernis*), c'était dans la logique de la situation. Enfin tous les partis allemands, le Centre est celui qui s'est, au nom même de la doctrine spirituelle dont il se réclamait, le plus violemment opposé à la notion de l'État-roi. A cette lutte, il avait dû sa naissance. Les années de *Kulturkampf* furent pour lui, malgré toutes les tristesses de la persécution, de belles, de pleines années, s'il est vrai que pour un parti politique la mesure profonde de la vie est moins la sécurité que l'intensité et même l'apréte de l'effort. L'Europe entière eut alors les yeux fixés sur les adversaires de Bismarck, sur les Windthorst, les Mallinckrodt, les Schorlemer, les Porsch, les frères Reichensperger, sur les hommes sans défaillance qui puisaient dans leur foi le courage de dresser en face de la force la protestation du spirituel, et réussirent à enlever au chancelier de fer son nimbe d'invincibilité.

Plus tard, ce fut sur le plan social l'organisation du terrain conquis, le grand mouvement de München-Gladbach qui, par la création des syndicats chétiens, sut réaliser dans l'action les doctrines de Ketteler, de Hitze et de Jäger.

Par cet exemple d'organisation du travail, sous le signe

pacifique de la croix, cette victorieuse tentative d'arrachement de la vie ouvrière à la lutte de classes, ce n'était pas seulement à l'Allemagne catholique, c'était à l'Allemagne tout entière que le Centre rendait à cette époque le plus signalé des services sociaux et le bolchévisme raciste d'aujourd'hui est bien mal fondé à lui reprocher son marxisme.

Oui, ce furent de belles années que celles où Léon XIII pouvait, sur le terrain social, prononcer le *Germania docet* et proposer l'Allemagne en exemple aux nations européennes.

Grand sous Bismarck, le Centre fut tout-puissant sous le signe de Weimar. Déjà les années de guerre avaient emporté dans la tombe les lois d'exception contre la Compagnie de Jésus. Mais la définitive réintégration dans la plénitude de leur liberté, ce fut à la charte républicaine que les catholiques la durent. Les années qui suivirent la guerre furent pour eux les plus éclatantes de leur histoire. Avec le pouvoir extérieur allait de pair, par un merveilleux et exceptionnel accord, le renouvellement intérieur. Une indulgence insigne de la Providence leur donnait à la fois la puissance matérielle et l'élan du cœur, leur mettait en même temps dans les mains les ministères et les monastères. Les congrégations religieuses rentraient en masse. La vie catholique renaissait de partout. Ce furent les beaux jours de la *Jugendbewegung*, du mouvement de jeunesse à la tête duquel se plaçaient des hommes comme Romano Guardini, comme Ildefons Herwegen, l'abbé du monastère bénédictin de Maria-Laach. C'est le moment où le philosophe rhénan Peter Wust lançait comme une fanfare de joie son manifeste du « Retour de l'Exil » (*Rückkehr aus dem Exil*) et célébrait la sortie d'une longue nuit d'humiliation et d'infériorité, l'évasion du « Ghetto », — c'est le terme même dont il se servait, — dans lequel pendant de longues années l'Allemagne luthérienne avait enfermé l'Allemagne catholique.

La victoire avait la fraîcheur de l'aube et la saveur de la surprise. Pour la première fois dans un éblouissement, un étourdissement de lumière, les catholiques d'outre-Rhin jouissaient de ce prodigieux étonnement : ne plus se sentir des Allemands de seconde classe. Quoi de surprenant à leur reconnaissance envers les couleurs de Weimar ? Ils leur doivent l'existence. Quoi d'étonnant à leur indulgence et souvent à leur sympathie aux socialistes ? Ils furent leurs camarades

de front dans la lutte pour la liberté et la victoire fut pour eux commune.

De cette logique fidélité du cœur des catholiques envers un passé qui leur a tout donné, les maîtres de l'heure en Allemagne ne peuvent douter. En conséquence, ils les traitent en associés de la dernière heure et en alliés peu sûrs. Toutes les protestations de loyalisme, tous les empressements de *Gleichschaltung* n'empêcheront pas ce fait si clair et capital : « les années de honte » (*Schandjahre*) des uns sont les années de gloire des autres. Tous les hauts de l'histoire des catholiques ont coïncidé avec les bas de l'esprit de Potsdam. Hitler n'a été que logique en célébrant dans la *Garnisonskirche* et sur la tombe de Frédéric l'avènement du troisième Reich. Il est logique en supprimant le Centre.

\* \* \*

Nous ne dirons pas que celui-ci avait le devoir, par fidélité envers son passé, d'engager contre les chefs nouveaux de l'Allemagne une lutte ouverte. Hitler est un maître plus dur que Bismarck et, en raison d'une concentration inouïe des pouvoirs dans une seule main, plus puissant aussi. Une déclaration de guerre sur le terrain politique, (sur le terrain moral et spirituel, dans les régions hautes, la question se posait tout autrement), ne pouvait qu'aboutir à l'écrasement.

Les événements contraignaient le Centre à replier son drapeau. Il pouvait ne pas « l'abandonner ». C'est le terme même dont s'est servi Hitler et dont nous ne pouvons nier qu'il ait eu le droit d'user. Rappelons les termes du discours de Dortmund du 8 juillet au cours duquel le Führer faisait avec fierté le bilan de l'œuvre accomplie : « Il y a encore des hommes embusqués au fond de leurs haines qui caressent l'espoir que la suppression des partis politiques n'est que passagère. Erreur ! Les partis sont supprimés pour toujours en Allemagne. Jamais le pays ne les reverra. Ils ont voulu barrer le chemin à la volonté de fer de la nation. Nous avons le droit de reconnaître avec orgueil que nous avons fait quelque chose de grand dans l'histoire d'Allemagne : qui eût jamais pu croire que cinq mois après la prise du pouvoir par nos mains, le Centre abandonnerait son drapeau ? »

La faute la plus lourde du Centre, à partir du moment où

les dés eurent décidément roulé en faveur d'Hitler, fut peut-être moins la carence de la volonté de lutte, — encore une fois, cette lutte était sans espoir, — que l'aveuglement, l'obstination d'illusion avec lesquels il persista à croire qu'il se ferait tolérer en se faisant tout petit. Un parti qui pendant dix ans avait dirigé les destinées du pays, qui avait connu cette fierté, étant minorité, de donner à l'Allemagne une suite presque ininterrompue de chanceliers, commit l'erreur de caractère et plus encore d'intelligence d'espérer se sauver en se raccrochant. En se raccrochant à un ennemi sans merci, qui « ne connaît pas de pardon », il l'a lui-même proclamé, à l'adversaire qui pendant des années l'avait traité de « peste noire » (*die schwarze Pest*). On ne se résignait pas à se voir exclu du gouvernement, du « soulèvement national », ainsi que s'intitulait officiellement le pouvoir hitlérien. Jusqu'au dernier jour, jusqu'à la dernière minute, on protesta de sa volonté formelle, — qui ne trompait personne, — de consacrer toutes ses forces au service de l'État national-socialiste. « Loyalisme et davantage encore fidélité et dévouement absolu à l'État », c'est le titre qu'un grand organe centriste qui eut jadis de la fierté, la *Rhein-Mainische Volkszeitung*, donnait le 1<sup>er</sup> juillet (!) à son article de tête. Comment les hommes du Centre si intelligents ne compriront-ils pas aussitôt qu'à partir des élections de mars, la partie était perdue pour eux, qu'il fallait s'en aller d'eux-mêmes et tout de suite, que toute chance de se faire entendre dans la caricature de parlement qu'était le Reichstag hitlérien était vaine ?

Mais, justement, ils furent perdus par cette forme mauvaise de l'intelligence : l'esprit de finasserie et de manœuvre. Il leur avait jusqu'alors réussi : ils le continuèrent trop longtemps. Ils continuèrent à croire qu'on pouvait manœuvrer quand les temps de la manœuvre, du jeu parlementaire, le seul plan sur lequel ils fussent imbattables, étaient irrévocablement clos. Et ce fut le lamentable vote des pleins pouvoirs et aussi le vote d'approbation au Fuhrer pour son grand discours de politique étrangère du printemps. Hitler avait besoin des voix catholiques pour se donner une base plus large devant l'étranger. Il prit les bulletins et supprima le parti. Tout ce passé si proche est de la plus parfaite en même temps que de la plus mélancolique netteté. Quand on jette un coup

d'œil rétrospectif sur l'histoire des cinq derniers mois, on est contraint de constater que le Centre, — après sa condamnation décisive par les urnes de mars, — est resté tout juste le temps qu'il fallait à la fois pour se déshonorer et pour servir son adversaire.

\* \* \*

Mort sans grandeur d'un grand parti, écrivions-nous plus haut. Il nous fut donné, ces derniers jours, de voir plus triste encore : la lâcheté qui n'ose pas accompagner au cimetière la dépouille d'un ami. Dans toute la presse catholique qui avait vécu du Centre, pas un article nécrologique, pas un faire-part décent. En dépit de tout ce que nous avions déjà vu, nous ne pouvions croire que la lâcheté de la *Gleichschaltung* allât si loin. Il ne s'est trouvé que des journalistes autrichiens pour rompre ce silence déshonorant autour d'une tombe et faire au grand parti catholique d'Allemagne des obsèques convenables. La *Reichspost* de Vienne a écrit d'une plume émue, dans son numéro du 7 juillet, un bel « adieu au Centre » (*Abschied vom Zentrum*).

Mais quand la lâcheté humaine a bien pris son parti, a bien définitivement renoncé à toute pudeur, elle trouve moyen de se dépasser elle-même. Nous avons vu pis que le silence : des pierres jetées contre une tombe. Mort, le Centre a été insulté par les journalistes catholiques dont il avait fait la fortune et qui, de son vivant, n'avaient pas eu assez de fleurs pour lui. Une grande feuille catholique lui a reproché son « caractère démodé, périmé, à cheval sur le passé et l'avenir, sans lien avec l'âme allemande » (*undeutsches Gewese zwischen dem Alten u. dem Neuen*). La *Rhein-Mainische Volkszeitung*, jadis si vaillante, a tenu à se surpasser en bassesse. Selon elle, le rôle du Centre n'a été qu'un « rôle d'entr'acte, aussi éphémère, aussi caduc et provisoire que le système de Weimar ». *Das Weimarer System!* — on croit rêver quand on trouve ce vocabulaire dans une feuille qui, hier encore, était une feuille du Centre. Le système de Weimar, c'est, dans la phraséologie hitlérienne, l'étiquette collective et générique appliquée aux quatorze « années d'infamie » de la république allemande, à une sentine d'horreurs, de trahisons et de scandales. Voilà les mots que la presse catholique unifiée ramasse aujour-

d'hui dans le vocabulaire raciste pour les jeter contre le Centre et contre Weimar. Cependant la *Gazette du Rhin et du Main* trouve que ce n'est pas assez d'insulter ses anciens amis et qu'à cette partie négative du programme doit s'adoindre pour la rendre plus efficace une partie positive. Pour bien prouver que son ralliement est bon teint, elle se jette sans hésiter dans un véritable délire de servilité :

« A nous autres catholiques d'Allemagne, il ne suffit pas d'accomplir notre tâche religieuse, confessionnelle dans le cadre de l'État nouveau. Il ne suffit point que des journaux se bornent à proclamer leur loyalisme envers l'État en accomplissant par ailleurs leur tâche dans l'Église. Il ne suffit pas de constater que, grâce à notre position religieuse ouverte à la vie (*weltoffene religiöse Haltung*), nous nous trouvons aussi à l'aise pour reconnaître l'État nouveau qu'auparavant l'État de Weimar, et, plus anciennement, la monarchie. En vérité, non. Tout cela ne suffit pas. En présence du destin nouveau de l'Allemagne, de sa mission nouvelle qui nous laissent tout tremblants d'émotion et d'admiration, nous ne pouvons nous retenir de trouver bien pâles, bien anémiques, les protestations de loyalisme et de désir de collaboration que font entendre tant de catholiques. Il semble que ne soit pas encore pleinement réalisé l'intime, le véritable contact avec l'esprit de la révolution nationale-socialiste, avec son contenu positif et ses tendances historiques... Il faut que la flamme s'allume, que les meilleures têtes du catholicisme et principalement la jeunesse ne se contentent pas d'une simple et insuffisante adaptation, mais se vouent avec passion (*mit Leidenschaft*) à la tâche historique du national-socialisme. »

Faut-il traduire plus avant ? Cela continue encore longtemps de cette encre.

Nous voudrions cependant citer la fin, empreinte d'une particulière allégresse devant la beauté des perspectives ouvertes au catholicisme par l'hitlérisme : « Maintenant que les obstacles de Weimar sont tombés, maintenant que la dissolution du Centre fait la route libre... nous n'allons pas nous contenter d'être des rêveurs, nous allons faire du bon travail » (*rechte Arbeit tun*).

Tout commentaire affaiblirait un texte de cette nature. Un

parti politique qui a de pareils soldats était voué à une mort sans beauté.

Avec ces témoignages d'abandon nous ne pouvons nous empêcher de comparer les pages que dictait tout récemment à un grand écrivain israélite d'Allemagne, Martin Buber, la situation plus pathétique encore faite à sa race par le régime hitlérien. Le thème de ces pages ? La persécution, principe de la grandeur du destin d'Israël. Non pas la résignation, mais l'acceptation active de l'humiliation et de l'insécurité. L'appui pris sur elles. Il est mélancolique de constater qu'entre les deux témoignages du catholique et du juif, la grandeur morale ici n'est pas du côté du premier.

• \* \*

Le lecteur voudra bien nous permettre en finissant quelques lignes personnelles, rendues peut-être nécessaires par ce qui aura pu paraître de l'apréte dans les pages qui précédent.

L'auteur de ces notes a eu beaucoup d'amis en Allemagne, notamment parmi les catholiques. Il les a presque tous gardés. Plusieurs sont dans des camps de concentration ; plusieurs sur les routes de l'exil ; beaucoup, sur leur propre sol, condamnés au silence, qui est la seule issue laissée à la dignité par les circonstances actuelles en Allemagne. De ces derniers nous arrivent sans cesse, par des voies détournées, improbables, les seules que permette le régime et qui sont sa honte, des témoignages qui tous ont le même contenu : « Ne nous jugez pas sur ce qui s'imprime. Nous rougissons de notre presse catholique unifiée. »

L'Allemagne qui se tait fait oublier celle qui parle.

ROBERT D'HARCOURT.

---

## LETTRES DE FLORENCE

*Il y a un an, nous perdions en Robert de la Sizeranne un de nos plus précieux et plus chers collaborateurs. Nous ne saurions mieux commémorer le souvenir du brillant écrivain si regretté, qu'en publiant ces lettres adressées à une amie digne de communier avec lui dans la religion de la beauté. Nous remercions M<sup>lle</sup> Jane Bertrand, à qui il a confié le soin de ses œuvres, de nous avoir réservé ces lettres d'un si beau sentiment artistique et d'une forme si raffinée.*

Nice, 16 mars 1905.

À PRÈS une journée passée dans l'attente fièvreuse d'une lettre qui n'arrivait pas, voici, enfin, le soir et avec le soir, dans l'ombre, tendue au milieu de dix autres choses, par un portier gravissant, la lettre ! Reconnue avant d'être vue, comprise avant d'être lue, projetant autour d'elle une immense lumière... Saura-t-on jamais ce qui peut transformer l'heure, le ciel, et les *depths of the immemorial* (1) ? Je ne sais dans quel état d'esprit, ni avec quelle patience, les ermites, les solitaires que vous voyez dans les tableaux des Primitifs (au Louvre il y en a un) attendent le pain que leur apporte le corbeau céleste chargé de les nourrir... Mais je sais que pour le solitaire dans la foule, ce pain de l'âme est plus nécessaire encore. Toute vie s'arrête, tout flétrit, quand le corbeau des Postes et Télégraphes ne l'apporte point... Quand il l'apporte, toute solitude, toute rudesse des rochers, tout désert s'embellissent et, déjà, les visages, dans l'incessante foule, semblent devenir, peu à peu, presque humains...

(1) Les profondeurs du subconscient.

A peine cette lettre arrivée et la lisais-je, sous les retombées d'eucalyptus dissimulant une « suspension » infâme, que la voix profonde d'un ami retentissait et la haute stature d'un passant grave et toujours un peu triste s'encadrait dans la porte. C'était l'auteur du *Roman russe* et de *Jean d'Agrève*. Toute la soirée passée avec lui, avec eux seuls, tous les deux, mais environnés de bien des fantômes et prolongés sur les bords déserts de la Méditerranée :

Tu réclamas le soir : il descend, le voici...

La vague battait lourdement et rythmiquement le rivage. Les premières belles heures passées, ici. Le palais de la « Jetée » flamboyait dans l'obscurité de la mer. Mais la foule n'était plus, — et des figures lointaines ou disparues l'avaient remplacée. Elles marchaient devant nous, sans se presser, sans se troubler, sachant qui nous étions et confiantes en nos paroles. Sur le gravier, sous les arbres, la ville retrouvée, la foule, c'est-à-dire la solitude, — mais avec la nourriture céleste du corbeau !...

Hôtel Milan, Gênes, 22 mars.

**O**ù ! le grand niais de coq, qui éprouve le besoin de me faire savoir qu'il triomphe sous ma fenêtre ! Au moment où je croyais, enfin, dormir ! Mais où est-il, ce vantard ? Sur un toit, sous ma fenêtre. Té ! je domine une tonnelle, qui domine une terrasse, qui domine un toit, — qui est très haut sur quoi diable ? Des précipices de maisons, de fenêtres, de cheminées, puis une fissure noire dans ces murs : c'est une rue. Des trous noirs : des fenêtres, des lucarnes, des murs rouges, des éventails verts, tout désarticulés : leurs persiennes, — tout cela tombe, chevauche, et par là-dessus, des cordes comme sur un violon, des cordes blanches d'une maison à l'autre, sans fin, un écheveau interminable accroché à toutes les fenêtres, transversal, horizontal, oblique, en guirlande, en arc, serré comme entre poteaux télégraphiques, et ce qui pend, ce qui traîne, ce qui s'accroche à ces fils, est inénarrable ! Des milliers de draps, de carrés blancs, de robes rouges, de culottes, de fantômes traversant l'abîme noir, côté à côté d'une lucarne à l'autre, d'un trou à un second trou, percé au loin dans le dédale des ruelles. Et les couleurs de ces choses pendantes !

Tout ce qui bave sur une palette, tout ce qui ruisselle d'un tube pressé entre l'index et le pouce, tout ce qui claque au vent sur une frégate pavoiée en l'honneur d'une infante, se colle ici, par mille touches carrées ou oblongues, sur le gris-jauni des murs, le rose-orangé des façades et le trou noir des lucarnes et la perspective infernale des ruelles... Et de ces milliers de loques le soleil, qui est si loin, fait des milliers de choses précieuses...

Qu'est-ce qui transformera en beaux fantômes les loques de notre vie ?

Tout d'un coup, les fenêtres s'ouvrent, par centaines, et, dans l'immense amphithéâtre de maisons peintes, une tête apparaît, dans chaque chambranle, comme si tous les portraits d'un musée revenaient dans leurs cadres, ayant cessé de dormir. Et chaque figure se met en devoir de tirer à soi les loques, ce qu'elle fait au moyen d'une petite fort ingénieuse poulie. Tout cela grince, tout cela crisse, et, au bout d'une minute, il ne reste plus rien... Seul, un petit enfant, penché sur le balcon, fait tous ses efforts pour attirer à lui une harde étincelante, que je ne distingue pas bien, dont les petites Sœurs des pauvres elles-mêmes ne voudraient pas, mais qui doit être une chose fort précieuse et fort désirable, si j'en juge par les efforts inouïs et imprudents que fait le pauvre petit pour la détacher de la corde et l'attirer à lui... Sa tête trop lourde le penche sur le vide. Heureusement la mère paraît et l'ôte de là.

Qui sait si pour quelqu'un qui nous regarde du haut de Sirius, nous ne paraissions pas, dans nos efforts pour saisir le bonheur, au-dessus du vide, dans la vie, aussi risibles que ce geste d'enfant désespérément tendu vers le néant ?

Et voilà Gênes!... la ville des palais de marbre : « Genova la Superba ».

Elle a aussi un stupéfiant cimetière là-haut, et, en bas, toute une flotte prête à prendre la mer. Des palais, des masures, des navires et des tombes. A-t-elle une âme qui vaille qu'on lui donne la sienne ? Le passant, perdu dans l'ombre de ses ruelles et les flots de ses foules, ne la cherche même pas. Ses palais ne contiennent pas le tableau qu'il aime; ses navires ne peuvent le mener là où va son rêve et ses tombes fameuses ne gardent rien de ce qu'il pleure... des heures disparues...

Pour moi, je me dirige sur Florence, où je ne pourrai descendre à la pension Bellini, — mais j'irai y chercher mes lettres, s'il y en a et je giterai, probablement, à l'hôtel Citta di Milano, — mais ce n'est pas sûr...

Vendredi 24 mars, hôtel de Milan.  
Via Cerretani (Florence).

C'EST dans un massif et carré palais, immense, à pierres en taille de diamants, sur l'Arno, sous les nuages, que votre lettre m'attendait. Et cette immense pierre de taille dressée là, jadis, par un fou pour une danseuse, au bout de la ville, sur la route des Cascine, m'apparut un bien petit coffre pour tout ce que contenait cette lettre. Encore fallut-il beaucoup d'instances pour l'en extraire. Le vieil homme qui semblait préposé à la garde de ce trésor, poussa, en me voyant, un profond soupir, et jura qu'il n'avait rien pour moi. Sur mon énergique protestation, il condescendit à monter par d'immenses escaliers où sa silhouette se perdait sur les hauteurs où il supposait que se tenait la Signora Bellini, car celle-ci n'apparaît aux simples François que tard dans le jour. Ce fut très long. La Signora supputait sans doute laborieusement les titres que je pouvais faire valoir pour m'emparer de cette chose précieuse, — et de plusieurs autres, — que ses mains, dépositaires fidèles, mais invisibles, gardaient au haut de ce palais. Enfin, l'homme redescendit, mais alors, je voulus monter, — je montai éperdument, — jusque sur les terrasses qui dominent et le Palais et la ville : et tout d'un coup, Florence et ses collines, et Fiesole et San Miniato, et l'Arno tors, tumultueux et vert, et les montagnes et Carrare, et les clochers et les dômes et les campaniles et les ponts et les tours se rangèrent comme un immense troupeau de moutons, à perte de vue, autour de moi, — et, le cadre en étant digne, j'ouvris et je lus votre lettre...

Ce fut par une pluie battante qu'hier j'entrai en Toscane. Pise dégoulinait par toutes ses tuiles et la Tour exagérait encore sa ressemblance célèbre avec M. A. J... Je ne me dissimulai pas un instant que Charles VIII avait fait une entrée plus brillante, — mais ce matin, pas une goutte d'eau n'était plus visible sur les dalles bien lavées de la Cité de la Fleur. Comme sur un beau visage les larmes glissent sans laisser de

traces, ce matin a rayonné sur une Florence plus belle que jamais.

Un air gai souffle dans les rues et des arbres entiers en fleurs obstruent les portes. Les chevaux trottinent sec sur la pavé sonore; les pèlerins, par groupes, vont d'un château de dominos à un autre château de dominos, c'est-à-dire de Santa Maria del Fiore à Santa Maria Novella. Partout, des amandiers en fleurs, comme des torches, portés pour témoigner dans la ville que le printemps est aux portes. Rien ne change. Le même boulanger qui me fournissait des brioches, en 1893, au même endroit, enfourne, quand je passe, — et l'on vend de tout sur le Ponte Vecchio. Ah! voilà bien Florence : Dieu merci, on n'a pas effacé une seule de ses rides! On n'a pas mis un doigt de poudre de riz! Elle n'a pas trouvé peut-être, si elle m'a vu, le même visage. Dans le même miroir se reflète-t-il un même passant? Douze années m'accompagnent que je ne connaissais pas quand je marchais dans ces rues pour la première fois. Que contiennent-elles dans leurs mains au moment où elles passent, toutes les douze, avec moi sur ce vieux pont où Béatrix rencontra Dante et où l'on vend des mimosas avec le *Secolo*?... Quelles silhouettes font leurs douze figures s'enlevant, en clair sur le vieux faubourg noir, aux maisons tachées, trouées, tragiques, décrites par George Eliott dans *Romola*?... Que leur dira Florence, en les rencontrant? Au moment où je dispute avec moi-même, les cloches commencent à se saluer et à se répondre dans les airs... « Si vous ne cédez pas, nous tirerons nos canons! disait le Roi de France. — Et nous, Sire, répondirent les Florentins, nous sonnerons nos cloches! » Ce qu'elles me diront, je vous le dirai, madame, une autre fois. Aujourd'hui, elles disent que mon hommage est respectueux et dévoué.

25 mars.

**L**'APRÈS-MIDI aux jardins Boboli. Par les rues sinuées et désertes, sur les dalles sonores et plates, entre des maisons noires cadenassées, verrouillées pour soutenir l'assaut, et de hautes tours parsemées de bas-reliefs de terre cuite, on arrive jusqu'au Ponte Vecchio sur la rive gauche de l'Arno, celle où les maisons plongent dans le fleuve. Au Ponte Vecchio, on tourne, on retourne, on monte et, tout d'un coup, on débouche

sur une place énorme, écrasée par un palais de Titans : un Versailles construit en blocs cyclopéens, non dégrossis, pointus, ventrus, cocasses, colossaux, inabordables. Ces Médicis avaient leurs salons sur des blocs de rochers, et avec les rochers, ils cintraient leurs fenêtres. On passe sous une voûte, et, toujours montant, en pente, voici les jardins Boboli...

Puisque le Luxembourg est venu d'ici, puisque Versailles s'en est inspiré, sans doute, on peut se croire, ici, un peu au Luxembourg, ou un peu à Versailles... Non. Il est impossible de croire cela. Car voici bien les allées montantes, les gazons carrés, et les fantômes blancs des statues collés aux murailles de verdures géométriques : voici bien les Pomones et les Mercures et les vasques et les Junons et les escaliers monumetaux, déserts, qui s'arrêtent en plein ciel, où il semble que vont glisser et rouler les nuages, mais la couleur est tout autre et la Nature traite autrement les choses d'art qui lui sont confiées.

Voici les cyprès d'un ton chaud où le vert que vous savez laisse transparaître des tons inexpressibles de rouge brique ; voici les pins parasols, dont la doublure, aussi, est ardente et enflammée, sous le vert criard de leur tissu ; voici des casinos, des tours, des « fabriques » rougeâtres sous le ciel d'un bleu invraisemblable ; et voici, dans l'ombre, le blanc taché de noir, taché de roux, de vert, de tons indescriptibles, le blanc cassé, élimé, rongé, attaqué de toutes parts, toujours blanc, le blanc de marbre, de ces vieux dieux que le temps et l'humidité et le soleil et les graines des plantes et le vent ont crible littéralement de confettis parisiens, — non de confettis florentins, — confettis vieil or, les lichens, confettis noirs, confettis violacés, et qui continuent, sous ce travesti fantastique, leurs besognes héroïques ou sentimentales. Et toujours des massifs, des labyrinthes de verdure, des bassins entourant des îles, de vieux marbres décrépits, humides, moussus, le soleil, le silence, l'éternité, et toujours, au-dessus de l'horizon, sur quelque hauteur, un cyprès,

Long soupir de feuillage étancé sur les cieux...

26 mars.

**L**a messe à Santa Croce. Oh ! l'ineptissime capitaliste qui a enrichi la plus vieille église franciscaine d'une façade de marbre blanc et noir ! Plaquée sur ces murs roux, on dirait

une floriture de sucre sur un gâteau de Savoie ! Le soleil inonde la place déserte. Dante, au milieu, sur son piédestal, songe. J'aimerais mieux celui qui regarde arroser le gazon au Collège de France. Dans le cloître, du gazon vert, puis des tombes. Les cloches sonnent doucement. Dans la chapelle des Pazzi, une espèce de cercueil ouvert, avec quelque chose d'indéfinissable au milieu et, aux voûtes, des terres cuites éclatantes, blanches sur bleu, de Luca della Robia. Ça et là de grands Christs archaïques et mal crucifiés, qui ont les genoux tout de côté, comme des gens qui dorment en wagon sur une banquette trop courte...

Enfin, entrons dans la vieille, vieille église, presque une haute grange, avec son armature de bois. Au premier pas, on trébuche : on a marché sur une tombe. Au second, on trébuche : une autre tombe... Celle de Galileo de Galileio, endormi, souriant, le nez un peu aplati par les pieds inattentifs. Au troisième pas, on est averti. Mais à droite, un tombeau immense ; à gauche, un tombeau ; puis sans fin, les monuments, les uns admirables, les autres infâmes, jusqu'au bout. C'est un musée de sépulcres comparés.

Rien de triste, rien de lugubre, sinon la canaillerie du goût contemporain, osant braquer des statues de génies et des allégories blanches, crues, à côté des délicieuses harmonies de vieilles pierres de Rossellino et de Desiderio da Settignano... Oh ! qu'est ceci ? Ah ! la canaille ! Mais quoi ? Comment ? Je ne connaissais pas cette trahison ! Voyons mon Bœdeker de 1893 ? Il n'en parle pas ! Elle est d'hier ! Non, non : cela ne s'imagine pas ! Il faut être venu ici, l'avoir vu pour le croire ! A côté du monument de Leonardo Bruni par Rossellino, qui est le poème de la paix, de la paix éternelle, le mort dormant doucement reposé, veillé par des anges délicieux, sous une Vierge, en un médaillon candide, ils ont perpétré un monument semblable, mais plus haut, mais plus grand, mais avec deux fois plus de relief, mais tout blanc, mais tout riche, éclatant, avec de grandes figures éploées, à Rossini ! Il me semble entendre le *Stabat* et dans un médaillon semblable au médaillon d'à côté, ils ont mis, à la place de la Vierge jeune, fine et modeste, la tête épanouie et glabre et grasse de ce veau !

26 mars, soir.

**L**e soir, le retour des Cascine, le long des quais, en remontant l'Arno, vers Florence. Florence s'endort. Le jour meurt bellement : la ville, dans une harmonie en mauve, s'assombrit progressivement, à mesure qu'on marche vers elle. Derrière des collines violacées, San Miniato avec ses cyprès, se violent encore. Au loin, les Apennins, à peine devinés, sont roses, conservant plus longtemps la couleur de l'astre qui tombe, mais d'un rose indicible qu'il faut supposer et non décrire. A chaque cent pas qu'on fait, la cité paraît plus sombre. On se fait à soi-même l'effet d'un messager de nuit, celui qui apporte le sable qui alourdira les yeux des petits enfants et les inclinera au sommeil. A l'instant, sur les bords de l'Arno, une lumière paraît, jaunâtre dans le violet noir des maisons et, tout de suite, l'eau répond, en renvoyant le reflet de cette lueur unique. Puis d'autres s'allument, une bande de petites folles qui accourent. Ce n'est plus joli du tout. Chaque fenêtre veut avoir la sienne. Fil ! Pourquoi n'aurait-on pas toujours avec soi, en voyage esthétique, un *éteigneur* de réverbères ! Ce serait un emploi bien utile à créer pour laisser sa valeur à l'étoile lointaine, imperceptible, mais qui est tout un monde et qu'on n'oublie pas.

27 mars.

**L**a rue à Florence ! Chose unique et précieuse ! Non, les photographies n'en donnent pas l'idée, pas la moindre idée. Car elle est toute : couleur, air, lumière, fleurs, parfums, bruits chantants, bruissements de volière ! Des morceaux de soleil cassés net sur les vieux chefs-d'œuvre de marbre, au coin des rues. Des gerbes de mimosas éparpillées sur le rebord noir et moisir de palais gigantesques, où le premier étage atteint la hauteur de notre troisième, à Paris : un sanglier de bronze parmi les légumes et les marchandes de chapeaux, des lys partout, jusque sur les bouches des égouts, des géants blancs sur les fontaines, entourés de diables noirs, de bronze, tout verts, comme des académiciens, étonnamment assis, tortillés comme des cobras, aux têtes de faunes et finissant inconsidérément en chèvres après avoir commencé comme des hommes ou à peu près. L'un d'eux ressemble beaucoup à M. Combes.

Comme on ne me croirait pas, je vais en faire prendre la photographie. Puis d'une grande place inondée de soleil, partent mille ruelles, torses et noires, comme les bras d'un poulpe à la tête de marbre, et dont les ventouses seraient des campaniles !

Mais la physionomie d'une ville est faite autant de ce qu'on y trouve pas d'accoutumé dans les autres, que de ce qu'on y trouve, aussi bien des *vides* que des *pleins*, comme la physionomie morale d'un être. Or ici, pas de cafés, pas de bars, pas de gens s'empiffrant ou buvant, débordant en terrasses, pas d'affiches ! pas de réclames ! pas de crieurs de journaux ! pas ou presque pas d'automobiles : à peine, au long des noires rues, le brillant et silencieux sillage de la bicyclette ! Des cartes postales par millions, des coffrets de cuir, des parchemins, des bijoux, des lys, par milliers, des mosaïques, des marbres, des albâtres, des stucs et des chapelets de fiasci ou de fiaschetti, au col fin comme les Florentines de Donatello, à la panse garnie d'osier ; des chocolateries et des marchands de « dolce » ou de « délicatesses », par centaines et de toute sorte de choses de paille et partout, partout des branches d'arbres en fleurs...

Le soir à San Miniato.

C'est la plus vieille église d'ici, perchée sur la plus haute colline qui touche la ville. Par de larges lacets, au milieu de hauts cyprès sombres et pointus, on y monte pas à pas. Vieille église de marbre, aux fantaisies décoratives délicieusement simples. Voici la vraie mosaïque, la vraie décoration : symétrique de loin, fantaisiste et infiniment variée de près, comme ces âmes banales et géométriques, en apparence, et qui ne révèlent leur diversité que de près et au regard attentif de l'artiste...

De la terrasse de l'église, de ce coin modeste, — où la petite maison du gardien se tient, gardant aussi le Campo-Santo, — voici toute Florence, son campanile de marbre, son dôme de brique, aux arêtes de marbre, tous ses clochers, toutes ses tours carrées. Et plus haut, ici, voici les tombes de marbre blanc. J'y relève ces inscriptions étonnantes : *Quos conjunxit amor nec separat mors* et *La vita sine te, caro, dolce Miltiade, è come una città priva di corde*. Puis des bustes en bronze de bersaglieri à grandes moustaches. On a envie de leur mettre une pipe. La vue : premier plan, plat, éblouissant de tombes

blanches; second plan, des cyprès noirs dégringolant de droite à gauche, en escalier; et au fond, les toits, les dômes, la ville de marbre, claire, puis dans la vapeur bleue, les collines de Fiesole. C'est là que s'assit Giotto, pour regarder Florence. « Il vit toutes ces tours, dit Ruskin, mais pas la plus belle (le campanile). Elle n'existe alors que dans les profondeurs de son propre cœur... »

29 mars.

**L**e matin au cloître vert, à Santa Maria Novella.

Un soleil chaud et un grand souffle parfumé qui, par en haut, pénètre tous les coins et recoins du cloître. Voici la chapelle des Espagnols, largement ouverte sur le gazon... Qu'est ceci? Est-ce un rêve? Si je veux décrire ce que j'ai vu, ce malin, je serai obligé de redire, mot pour mot, la première page de *Ruskin et la religion de la Beauté*. Un compagnon que j'ai avec moi demeure penaud : est-ce un office, une messe inconnue que lisent toutes ces formes immobiles dans la lumière, sur les tombes des Espagnols? Dans ce livre, qui manifestement est celui de Ruskin? Pas un mot, cependant : immobilité, extase..., devant quoi? Rien. On ne voit rien. Les minutes s'écoulent, les quarts d'heure. Pas un mot, pas un geste : l'office continue... Les cloches sonnent... Il y a de ces formes qui sont gracieuses dans l'ombre lumineuse et silencieuses à ravir... Telles, je les ai vues le 7 mars 1893 et décrites jadis. Sont-ce donc les mêmes? Écoutent-elles, depuis douze ans, le même chant intérieur? Est-il un endroit, dans le monde, où le temps ne puisse entrer? et où, dans une éternelle jeunesse et une ineffaçable lumière, se ressemblent tous les matins de la vie?

Le soir à Fiesole.

C'est une heureuse coutume qu'avaient les Italiens de donner à leurs grands artistes le nom du village où ils avaient joué, enfants. Le nom de ces villages s'enrichit aujourd'hui, quand on le prononce, de tout ce qu'évoquent leurs tableaux. Et en montant vers Fiesole, par les lacets de la route, il semble qu'on va, au détour de chaque vieux mur, apercevoir un ange rose, aux ailes de paon, levant dans un ciel d'azur sa longue, longue, éperdument longue trompette d'or... On n'aperçoit point cet ange, mais de blondes compatriotes de

Burne Jones qui font ce qu'elles peuvent pour lui ressembler. Elles ne posent pas les pieds sur un nuage, mais montent en tramway. Elles ne tiennent pas une trompette, mais un kodak. Elle n'ont pas d'ailes, mais des ombrelles qui volontiers ressemblent à des champignons splendides et malfaisants, dans le lointain des verdures.

Mais d'ailleurs, tout Fra Angelico, et mieux, tout Benozzo Gozzoli, que j'ai revu ce matin au Palais Riccardi, est contenu dans cette lumière fine, joyeuse, douce, dans ces villas étagées sur les collines, cette lumière sinueuse de l'Arno dans la plaine, ces vignes torses et retorses, ce gazon violemment vert, ces oliviers doucement gris, ces maisons à peine, à peine peintes, cet accent toujours juste, sobre, profond des cyprés. On monte, on monte. Toute la nature est contenue ici. L'Orient, avec un aloès ou deux, quelques oliviers, un mur blanc éclatant, un coin de rocher dénudé, fulgurant sous le soleil. Mais surtout la France méridionale, avec ses vignes, ses vergers, ses rares cyprès ; la douceur de la France du nord est dans ces verdures, ces eaux, cette plaine ; la barrière de glace de la Suisse est là, au bout de l'horizon, sur l'Apennin bleu à balcon de marbre blanc. Enfin, il y a, ici, Florence, à peine visible dans la vapeur lumineuse de la plaine, décelée par ses fumées bleues encensant le soleil, et le profil bombé de son dôme et le profil anguleux de son campanile. Et, par là-dessus, en premier plan, à deux pas, les amandiers en fleurs, criblant l'ombre de leurs mille lueurs roses...

30 mars.

**C**E matin, au musée archéologique.

Personne ! Quelles admirables salles pleines de tapisseries anciennes, très vieilles, menues, qu'on dirait en cendres : des cendres peintes, suspendues en l'air par un procédé magique et charmant ! Des fenêtres ouvertes sur un cloître, sur un jardin rempli de fausses tombes étrusques, plein de parfums et de chants d'oiseaux, de vieux arbres tors, de trous ingénierusement pratiqués... Des salles désertes où le soleil fait tout ce qu'il veut, silencieuses, admirables. Je veux revenir travailler et étudier tout ceci...

31 mars

PAR les faubourgs jusqu'à Monte Oliveto, par la porte **San** Frediano.

La rue à Florence est une chose sans seconde. Sur les dalles s'utillent des attelages légers et sonores, avec beaucoup de plumets, de grelots, de loques rouges, et presque rien dedans. Le cheval ou le mullet est presque toujours accompagné d'un petit âne, qui lui vient à l'épaule, et qu'on appelle chez nous un « avocat », parce qu'il aide son client, mais pas beaucoup... Des charrettes passent, légères comme des sauterelles, rouges comme des arbres de corail, ne portant jamais que de maigres denrées : sous la gigantesque porte aux battants cloutés, elles apparaissent bien comme les pourvoyeuses d'un peuple de poètes... A peine, un petit café, tout le long de la rue, et il porte ce nom : Caffe *Donatello*. Il y a aussi par là un cordonnier qui s'appelle Giotto... Que mange ce peuple ? Rien, — mais il chante : il ne mendie pas ou très peu. Dans les recoins, se tiennent des gens avec un peu de feu et une immense poêle à frire où ils découpent, pour le passant, une mince chose jaune collée au fond de ce plat ustensile. Et en voilà pour toute la matinée ! Curricolo ! Curricolo ! Ce mot, qui est à peine italien, peint bien la rue et ses véhicules. Au coin des ponts, sur les carrefours, se tiennent des officiers, élégants, corsetés, les moustaches en fleur de lys, les pantalons collants, le sabre blanc qui traîne, et vêtus de la tête aux pieds de l'azur frissonnant des plis de leurs manteaux. Que font-ils là ? Nul ne le sait. Ils sont là *per la bellezza*!... Et en somme, nous devons leur être reconnaissants comme à tous les gens qui « posent ». Cela nous amuse, et c'est si fatigant !...

Nous voici au Monte Oliveto. C'est une espèce de maison de convalescence pour les militaires. On franchit leur jardin et par des vergers, des vignes, des murettes, des oliviers, on arrive à un tertre semé d'iris, et entouré de hauts cyprès, comme une couronne de ses pointes. De là, on regarde Florence et, au loin, Fiesole ; et, plus près, les Cascine.

Mais retournons-nous du côté de la campagne, des fermes, des champs. L'olivier, quel joli fond de tapisserie, vieil argent, fin, changeant ! Là-dessus brodez tout ce que vous voudrez : cela chantera ! Pour le moment, le printemps y met

une voie lactée de fleurs de cerisiers et y sème par myriades les points rouges des amandiers en fleurs et des épines fleuries. Là-dessus, brochant, tranchant sur le tout, les fers de lance des cyprès noirs, et, à travers le grésillement des oliviers lumineux, le lumineux marbre blanc du campanile, à ombres bleutées, infiniment douces, et les crêtes bleuâtres aussi du dôme, — et l'établissement massif des palais carrés, — de ces monstrueux blocs de pierre grise, aux lourdes chaînes, qui, perdus dans la brume dorée du matin, semblent de petites taches grises, qu'un coup d'éventail imprudent ferait s'évanouir en poussière sur la surface du tableau que Florence compose pour nos yeux...

1<sup>er</sup> avril.

**L**'HISTOIRE de tous ces palais est celle de toutes les infamies et de tous les crimes. L'humanité n'en a pas inventé qu'on n'ait commis ici, et avec un luxe de trahisons et de cruautés que notre temps ne connaît pas. « Assassinat », « assassinats », telles pourraient être les devises de toutes ces vieilles pierres. Ici, assassinat des Médicis, par les Pazzi, — et ici, supplice des Pazzi par les Médicis, — et ici, meurtre par un Buondelmonte « Buoni del Monte » (les bonnes gens de la montagne) par antiphrase : « les brigands qui infestent le défilé ». Presque chaque chapelle est une expiation d'un meurtre, chaque cloche a sonné pour une conspiration, presque chaque fenêtre a servi de meurtrière ; chaque monument glorieux est un masque pour l'échafaud où fut brûlé, pendu, décapité, le glorifié...

Et pourtant, ce n'est pas un paradoxe que de douter du présent en faveur du passé. Pour l'infamie on n'a qu'à lire les manchettes des journaux collés au pied de ces vieux palais noirs, alternant avec les branches d'amandiers en fleur : « *Processo Murri* » : on se convainc que notre temps n'est pas meilleur. Pour l'astuce, voici toute une armée de mercantilis qui déshonore Galileo ou Savonarole, en les débitant par milliers sur toute sorte d'ustensiles inglorieux, en des reproductions inanes. Les apôtres d'alors furent sacrifiés, oui, mais ils furent suivis par quelques-uns. On les nia, mais on les crut. Ils n'entendirent pas dire de leurs œuvres : « Oui, oui, il y a du vrai ! » Enfin les traditions se perdent. Au bout des

Cascine, est le monument d'un rajah qui s'est fait incinérer là : insulte à toute l'histoire de Florence, car dans ses plus mauvais jours, au plus fort de ses querelles entre Guelfes et Gibelins, les Florentins n'admirent jamais cette coutume païenne, et ne brûlèrent jamais que des vivants ! Ils enterrent les morts.

2 avril.

L'APRÈS-MIDI à San Gervasio, à la villa Fontallerta, où se passa, dit-on, le Decameron, puis à Settignano, à la villa Gambereria.

Il faut venir, ici, pour avoir l'idée de « gens du monde » qui ne paraissent pas appartenir à ce monde, ni à aucun monde possible. Ils parlent, mais de choses inentendues avant. Ils marchent, mais dans des inflexions et des disparitions si subites qu'on doute qu'ils fussent là. Ils sont vêtus, mais de choses qui flottent, s'accrochent, s'en vont. Ils lisent probablement des journaux, mais y suivent, des yeux, quelque sens mystérieux qu'aucun protége n'y a mis. A l'heure de la *collazione*, je traversais un hall immense, froid, haut de deux étages, plein de soleil, vide, d'un vide solennel et répereuteur du moindre bruit, avec un grand balcon circulaire, bien haut, et des portes simulées, peintes, ouvertes, là-haut, très haut, et je m'appliquai fort à ne pas glisser misérablement sur une surface infinie, luisante, froide comme une glace, comme ces montagnes de glace que les chevaliers doivent gravir, dans les contes de fées... Traversant cet espace pour aller du salon à la salle à manger, nous nous faisions l'effet d'être tout petits, tout petits et d'une caravane égarée dans un désert sans fin et avec peu d'espérance d'arriver au but...

Nous arrivâmes. J'avais bien vu, dans le vestibule, un gentilhomme occupé à mettre en ordre un ballon rouge, mais il ne m'avait témoigné que très peu qu'il fût le maître de la maison. Il l'était. Oh ! les anémones par groupes sur la longue table ! Et les portraits d'ancêtres, ovales, arrangés en grappes, en pendeloques, noir et or, sur les murs blancs ! Et le lévrier long et frêle insinuant son interminable tête horizontale entre les convives, comme dans le « Festin d'Isabelle » de Millais, et ce dragon, avec un casque de pompier incommensurable à corne d'or, et cette dame, dont on m'avait dit qu'elle avait eu

la figure mangée par un gros chien, et cette autre, qui achète des palais pour les arracher aux Américains, et des forêts pour qu'on n'y bâtisse pas de vilaines maisons, et cette petite princesse de conte de fées!...

Le coucher de soleil à Gambereria. Solitude, dans les collines, au delà de Settignano. Il y a des pays où tous les villages ont des noms de bataille. Ici, ils ont tous des noms de peintres ou de tailleurs de marbre ou de poètes. Mais, il est loin, le dernier village, et à peine arrivent, en mourant, les sons affaiblis de la cloche. La grille de Gambereria passée, rien de ce monde ne nous suivra. C'est la porte enchantée où toute vie s'arrête. Et cependant, ce n'est pas la mort, — puisqu'on en revient pour conter ce qu'on a vu. Vous avez vu, parfois, dans des tableaux primitifs ou renaissants italiens, un fond de paysage encadré par une fenêtre ou interrompu par le baldaquin, ou par les têtes de Gabriels, tenant des lys, ou de donateurs stupides et bienveillants : de petits jardins carrés, pleins de tulipes rouges et droites, avec beaucoup de sentiers sablés, des murailles d'ifs ou de buis, montant très haut, des balustres de pierre usés, des levrettes ou des paons, des eaux tranquilles, des portiques un peu craquelés, des cimes noires de cyprès. On aurait envie de pénétrer dans le fond de ces tableaux de primitifs, de laisser là le grand dadais de Saint Georges et les vieux donateurs à genoux et les anges bellâtres et tors, et de traverser la salle dallée où ils font des grâces et de descendre dans le jardin, aperçu par fragments.

Hier, j'y suis descendu, — ou plutôt monté, car il est très haut, — et personne au monde n'a troublé ce voyage. Les êtres qui étaient avec moi n'avaient pas de paroles. Les pieds sur l'herbe courte n'avaient pas d'échos. La princesse qui habite, dit-on, ce palais n'a pas montré son visage. C'était le « jour » de son amie, — et son amie n'existe que la nuit. Elle dort toujours sur la terrasse, le nez aux étoiles dont elle sait tous les noms, et entre deux énormes chiens couchés dans l'herbe, pendant que vingt chiens de pierre moussue se profilent sur les balustres des terrasses, en arabesques noires sur la campagne blanche de lune et d'oliviers... Pourquoi ? Afin de ne pas dormir d'un sommeil trop profond, qui lui fait mal, mais afin d'être réveillée par le moindre craquement de branche, la chute d'une pierre, l'envol d'un oiseau lourd...

Elle étudiait une curieuse carte astronomique, *the White-fer's planisphere*, quand j'arrivai. Elle semblait à peine autre chose qu'une figure de tapisserie, qu'une illusion des yeux eût détachée du mur. Elle glissa, et des portes s'ouvrirent. Immenses salles nues, marbres luisants, — murs vides, à peine une longue, longue planche de vieux bois portant, à intervalles réguliers, de fins flacons de cristal remplis de tulipes rouges, s'évasant comme des lustres renversés. Là-dessous courant de longues, longues banquettes, à soies mauves, — avec des écharpes, des cahiers de musique, des pinceaux jetés au travers. Seulement, entre deux hautes fenêtres de géants, un piédestal en vieux bois, à plusieurs marches, afin de pouvoir se hausser jusqu'à la table à écrire... Pour quels épistoliers géants cette table fut-elle faite ? Eh ! qu'est-ce que c'est que cette chose lourde et chaude sur mes genoux ? C'est la tête d'un des chiens colosses, l'un noir, l'autre blanc, qui servent à couper les lignes des balustres aux bons endroits, l'un allant se mettre à l'ombre où il fait une tache blanche, l'autre allant donner un accent au gazon ensoleillé.

Mais voici que d'immenses valets de pied, silencieux, saisissent des barres de fer : à deux battants, dans toute la profondeur du palais, les portiques s'ouvrent ; le soleil couchant, rouge, sanglant là-bas sur les collines et les monts de Carrare, traverse le palais de part en part : son rayon rouge, à mesure qu'il passe par l'ombre des salles, devient un rayon d'or, — et c'est une gerbe d'or qui secoue tous ses grains sur le haut mur, blasonné de hauts cyprés, qui clôt la cour du palais par derrière. Cela suffit : on referme les portes, sans bruit. Les grands chiens rentrent sous le hall. La figure de femme s'identifie avec la tapisserie. Les bassins se remplissent de la cendre du soir. Et, au pas des chevaux qui nous emportent, les cyprés referment sur la vision des Primitifs leur rideau noir.

4 avril 1905, après-midi.

Ces grands seigneurs italiens, avec qui j'ai déjeuné tout à l'heure, n'ont pas perdu un seul instant le contact du peuple. Ils ne sont certes pas moins bien élevés que les gens du monde français, — mais ils n'ont aucune de leurs vieilles manies de s'atteler à toutes les charrettes pour les tirer en arrière... Hugo a dit, je crois, en un vers extraordinaire :

Les uns vont au progrès, les autres *y reculent*.

C'est le cas des Français, « gens du monde ». Ce n'est pas le cas de ces Italiens. Et, de fait, parmi ceux qui ont les plus vieux blasons de cette histoire terrible des Républiques d'Italie, voici le député actuel de Florence, voici l'ancien maire de la ville, voici l'ancien maire de Turin. Le frère de cette « grande dame » est le maire actuel de Milan... Et, dans le plus somptueux salon, j'entends des gens qui parlent avec intelligence du peuple où ils vivent, — chose qui n'arrive jamais en France... Je ne doute pas qu'ils n'aient, aussi, un grand goût des potins, mais ils font une consommation bien moindre de stupidités politiques...

A la bibliothèque Médici-Laurentienne, l'après-midi. Immobile depuis quatre siècles et demi, et inchangée. Les livres sont retenus aux pupitres par les mêmes chaînes de fer, et ces milliers de volumes enchaînés dans leurs niches, tirant du cou sur leurs attaches, ont l'air de chiens méchants, dont on craint la morsure... Beaucoup d'hommes furent mordus, en effet, ici, par le Doute... Sur ces bancs, des milliers d'êtres depuis longtemps disparus, cherchèrent l'image confuse du monde, de l'histoire et de la vie. Voici une mappemonde, sur vélin, aux bleus des mers splendides, aux ors étonnantes, avec une fantaisie géographiste délicieuse : l'Angleterre, chassée par un coup de vent du côté de la Suède, la Suède supprimée, le Danemark aplati, la côte d'Afrique toute droite, horizontale. A ces chercheurs, curieux de vérité, le monde apparaissait incertain et splendide! Aujourd'hui, une bécasse, dont le père aura vendu beaucoup de quelque chose qui est déjà mangé et digéré par des estomacs contemporains, a un yacht et une auto-Mercédès de 24 chevaux, fait le tour du monde, suit la forme exacte des continents et des îles et croit qu'elle a joui autant de l'immensité du globe que le pauvre étudiant penché naïvement, il y a trois siècles, sur cette folle arabesque, pleine d'espoir et d'éclat! Ainsi la géographie de l'âme : on la connaît mieux aujourd'hui; elle était bien plus belle jadis! Je dis « l'âme » en général.

Voici les manuscrits modernes : oui, la géographie a fait des progrès. Ce cahier rédigé à Brienne par un jeune élève sauvage, au nom bizarre de « Bonaparte », est assez exact,

mais il est inachevé : les dernières pages sont blanches ; le dernier mot qu'aït écrit le jeune homme, l'enfant rêveur, quelque soir, est celui-ci :

« Sainte-Hélène petite isle... »

Le directeur de cette assemblée de trésors se penche gravement, sobre de paroles, de gestes, plein de pensées, sur les vitrines et a conscience que, sous sa garde, sont là les titres d'ancienneté, les titres de noblesse de la Pensée humaine. Voici le premier manuscrit de Sophocle, — le plus ancien connu, — voici un Virgile du <sup>iv<sup>e</sup></sup> siècle. Voici des Évangiles avec miniatures du <sup>v<sup>e</sup></sup> : comment au temps de saint Augustin, on se représentait la crucifixion : le Christ est entièrement vêtu d'une tunique brune, les pieds sont séparément cloués. Voici des livres écrits par Pétrarque, de sa main, et son portrait et le portrait de Laure, faits de son temps, et, encore, les manuscrits grecs venus de Byzance : des écritures parfaites, lisibles, infiniment plus que ceci, qui est écrit avec le « Waterman's fountain pen ». Voici la vie de Benvenuto Cellini, de sa propre écriture, avec l'histoire de ses tribulations ; une grande tache d'encre faite par Paul-Louis Courier, en 1809, avec cette déclaration de sa main : « Je confesse que ceci est dû à mon étourderie. » Mais voici de gigantesques missels et des antiphonaires, faits pour les mains des statues de l'Arc de Triomphe, — voici celui sur lequel on disait la messe, lors de l'attaque subite des Médicis par les Pazzi, à Sainte Marie des Fleurs. Et surtout des enluminures indescriptibles, plus fraîches que des pastels de La Tour, — des entrelacs, des orfèvreries, des lointains bleuâtres, des lys blancs fleurissant aux doigts des anges, des lys d'or sur la couronne de Charles VIII et des lys rouges jusque sur le bât des ânes...

— Si tout cela périsse ! Où sont les pompiers ? où, les grenades Warden ? Où sont les tuyaux, et la lance ?

Le conservateur sourit et soupire.

5 avril 1905.

**O**ui, madame, j'entends bien : vous êtes une personne *incontestable*, vous m'avez prévenu, ce matin, par une *téléphonade* et vous trouvez que M. Guillaume avait l'air *si/ent*. Savez-vous que si vous n'étiez Italienne, vous seriez digne d'être considérée comme un « auteur nouveau » et un néolo-

giste remarquable, en langue française ! car toutes ces expressions sont justes, pittoresques et nécessaires !

Voilà ce que je dis, ou à peu près, à la comtesse Maria, qui parut, brilla et disparut, à travers Florence et les collines et les villas, avant qu'on ait eu le temps de dire « Ave Maria ».

Pas néologue du tout, mais fort gaie et malicieuse, se montra aujourd'hui M<sup>me</sup> F..., devant le tombeau de l'évêque Federighi, dans l'église Santa Trinita, à deux pas de son hôtel. Je l'y avais menée pour juger de son aptitude à envisager la mort. Ce tombeau est une merveille, — indiquée seulement, mais indiquée dans des pages qui ont ressuscité quelque chose, vous rappelez-vous ? M<sup>me</sup> F... et son amie sont restées longtemps devant le bon évêque endormi. Elles n'ont pas fait de bruit, et n'ont dit que peu de choses biscornues.

Notre Dame de Lourdes est là, sur l'autel, auprès de ce chef-d'œuvre de Luca della Robbia, et l'on est tout estomaqué, tout « enrhumé », comme disent les Allemands, de cet anachronisme, car c'est un anachronisme. C'est comme si l'on parlait de « féminisme » en Orient ou de l'idée de patriotisme chez le seul habitant d'une île déserte. Sans doute, la Vierge et son culte ont précédé infiniment l'évêque Federighi et Luca della Robbia. Mais ceux-ci sont morts des siècles avant que naquit Notre Dame de Lourdes avec son écharpe bleue et ses roses sur les pieds. Elle est bien second Empire ! Et c'est pourquoi, ici, elle est si mal.

Couru, le matin, dans la campagne, sous Fiesole et sous Fontallerta et sous la Gambereria. Des bouleaux, au bord des routes, frêles et blancs et frissonnents d'un autre frisson que les oliviers, — de l'eau courante... Mon compagnon me racontait, hier, qu'après une longue colonne en Afrique, privé d'eau, la première fois qu'il revit de l'eau « courante », il se mit à pleurer... Sentiment très naturel : le besoin physique et moral de la *vie* dans les choses, uni au besoin de la stabilité, c'est le fleuve, toujours changeant et coulant toujours à la même place, embellissant toujours la même ville, qui en donne l'image la plus diversement vraie.

San Antonio, le saint Antoine des animaux, est un grand saint. Mais on ne s'en doute jamais tant qu'ici, en Toscane. Dans toutes les fermes, dans toutes les étables des paysans, comme dans les écuries et les porcheries des grands seigneurs,

il y a son image, en terre cuite grossièrement émaillée : blanc et bleu, entouré de bêtes domestiques : un cheval, un bœuf, un cochon.

Debout, sur la porte des clubs, les élégants de Florence devisent. Les omnibus, qui ressemblent beaucoup à nos omnibus funéraires, passent lourdement. On crie : *Fieramosca ! Corriere de la Sera !* Allons ! il est tard : il faut rentrer à l'auberge, où les cloches, de leur voix cassée d'avoir inutilement annoncé à chacun ce qui devait lui advenir, répètent leur vieille, vieille histoire... Cloches, cloches, vénérables radoteuses, que me voulez-vous ? Les choses que vous me dites, je les sais vraies, mais je sais aussi que la volonté humaine et le dessein de Dieu sont plus forts que le temps, votre patron, et que les tempêtes, vos rivales. Je sais qu'il y a des prières qui se disent, même quand vous vous taisez et des drames intérieurs qui se déroulent, même quand vous êtes pacifiques. Vous jetez sur toutes nos heures le même avertissement funèbre. Je ne vous écouterai plus. Vous n'avez sonné aucune des heures joyeuses de ma vie : trop tôt, jadis, aujourd'hui trop tard. J'écoute une voix plus lointaine. C'est à elle que je demande comme les Félibres à la Coupo Santo, quand Mistral l'élève au-dessus de la table :

*Vuejo-nos lis espèrence  
Et li rêve dou jouvent  
Don passa la remembrence,  
Et la fé dius l'an que ven...*

7 avril.

Un déjeuner dans les collines de Fiesole.

Le printemps, vu comme l'a vu Fra Beato l'Angelico, dans un des replis du vallon endormi où il découvrit le paradis. Pas de routes, pas de tram, pas de clôtures, pas de barrières, pas de grandes cultures. Des sentiers sinués descendant dans les ruisseaux, regrimpent sur le dos des collines rondes, bâties de petites villas comme des ânes, — villas à peine perceptibles dans leurs gaines de glycines, sous leur couronne de cyprès. Pas de portails, d'allées sablées, de volets verts, de grilles. Des aspects de fermes rurales, ouvertes à tous, gardées par de gros chiens, — et des choses enchevêtrées, pendues aux

arbres, fleurissant de toutes parts, qui naissent, grandissent, interceptent le ciel, comme une résille de verdure. De longs et minces peupliers qui se vêtent de vert avec timidité et tremblent de se montrer ainsi aux vieux ancêtres, impassibles et pointus ; les cyprès noirs, et l'herbe nouvelle éclatante, comme des millions de rayons verts d'un soleil souterrain ; puis la dentelle grise des oliviers, montrant à chaque souffle de vent sa doublure argentée ; enfin, pour illuminer toute la terre, les illuminations ordonnées d'un bout à l'autre du paysage par les amandiers en fleurs, n'arrivant pas à jeter la moindre clarté sur les robes des ifs et, au bout du coteau qui descend, de ce cyprès !...

Mais pour un homme qui vient de Florence sur le coup d'une heure après le méridien, il ne s'agit pas de trouver le Paradis : il s'agit de trouver le déjeuner. Celui-ci apparaissait probable, si l'on parvenait à dénicher la villa « Il Palmerino ». Grâces soient rendues à la femme étrange qui l'habite, à cette Anglaise enracinée à Fiesole, à cet auteur singulier qu'on appelle *Vernon Lee* ! Sa villa n'est pas une villa. C'est la vieille maison de quelque Florentin modeste, verrouillée de fer, mais pleine de fleurs, d'ombre, d'assiettes peintes, d'aquarelles invisibles à force de lumière, d'eaux-fortes invisibles à force d'ombre, de trous sur tous les horizons de la plaine et de la montagne, de recoins ensoleillés, d'escaliers raides et bas comme ceux des anges, et un certain parfum de fruits séchés et de fleurs nouvelles, et un air libre et gai qui circule et anime les vieux livres à lourds fermoirs et même, quelquefois, tourne la page à l'endroit où apparaît le texte de la destinée... Au cours d'un rêve, le déjeuner est, ou peut être facilement une pierre de scandale et une dissonance. Il n'en sera rien. Il n'y a sur la table que des risottos, de longs artichauts frits, des gelées, des figues, des pruneaux violets, des amandes, des cristaux et des fleurs... Un subtil Florentin sourirait en apportant et en nous consacrant « ces prémisses » comme dit le sieur Racine, en son *Athalie*. La maîtresse de maison, sous un béret vert, toute en blanc, parlait. Elle parlait de cette façon qui lui est propre, où il est impossible de relever ni de l'apprêt ni de la méchanceté, mais qui est infiniment drôle, et, tout à coup, cocasse. Je ne sais au monde qu'une voix qui soit, lorsqu'elle le veut, plus amusante à entendre, avec aussi peu

de recherche et autant de simplicité ! Mais avec cette voix il est impossible, même de bien loin, de rien comparer ! Seulement, dans le reste du vaste monde, il faut venir jusqu'ici, et seulement ici, pour ouïr quelque chose d'aussi libre, d'aussi fin, d'aussi naturellement comique et spontané. Cela dura peu. A peine le café turc avait-il disparu dans les profondeurs des auditeurs interloqués, il fallut s'en aller dans le vallon, empêtré des ébrouements et des retournements et renversements fous de *Neve*, le grand chien blanc, et du chien noir, *Balthazar*, puis après quelques minutes, la femme blanche au béret vert s'exprima ainsi : « Allez par là ! toujours, évitez les blés, marchez dans les trèfles, ne vous occupez jamais du ruisseau. Prenez toujours le chemin qui monte ! Pour moi, je vous quitte et je quitte ma maison. Mais mes chiens restent avec vous, et ils savent tout. Quand vous reviendrez, demandez du thé, si vous en avez envie et faites généralement ce qu'il vous plaira. » Après ce, dans les treilles, elle disparut...

8 avril.

**L**e matin, sous un soleil éblouissant, sur les bords de l'Arno vert qui semble couler dans les fenêtres, un grand seigneur florentin me fait visiter son palais. Dans les salons immenses, innombrables et vides, ses paroles prennent une allure solennelle. Rien ne bouge, rien ne vit. Des milliers de portraits noirs et rouges ou blancs, dans leurs cadres d'or, regardent, — fixes, — cette continuation d'eux-mêmes, qui essaie, par ses gestes, de les galvaniser. Tout le passé de l'humanité, toute l'histoire tient dans cette évocation de sa famille. Il palpe les bustes de cet ancêtre qui fut pape et il touche le portrait de celui-là qui fut vice-roi, — et il s'appuie sur la table offerte par Louis XIV à cet autre qui fut nonce, et il manie le médaillon de ce dernier, qui fut tué à Thionville, aux côtés de Condé. Et le voici qui parle de l'Italie moderne, de ses oncles, de ses cousins, blessés ou tués à Novare, à Melegnano, à Magenta, à Solférino... Mais le voici, enfin, qui parle de lui-même, avec une modestie charmante de vieux savant et d'ingénieux architecte et il raconte brièvement ce qu'il a fait. Mais c'est beaucoup plus intéressant et plus rare que d'être mort, — fût-ce pour la patrie... Il a visité ses châteaux, ses fermes,

ses greniers, ses caves, et, — de la poussière, de l'oubli, des armoires, des chambres de domestiques, — voici ce qu'il a tiré ! Des Vierges, des Annonciations, des anges, des lys, quelques panneaux délicieux, — à demi primitifs. Il a mis cela aux côtés des ignobles « Carlo Dolci » que vénéraient ses ancêtres, et que l'on copiait fermement au milieu du dernier siècle. Il appelle ces richesses, ses « enfants trouvés ». Il n'en dit pas plus. Mais il est aisément de voir combien il s'estime plus heureux qu'un Pierpont Morgan obligé, pour s'entourer de belles choses, d'aller écumer les mers, avec une grande pique ferrée, une gaffe de naufragé, guettant les navires, les fortunes européennes qui font naufrage... Lui, il s'ennuie un jour, monte dans les chambres des domestiques, et y découvre un Pollaiuolo, ou, la nuit, insomne, il entend rouler quelque chose au-dessus du plafond, dans le grenier : c'est la tête énorme d'un Pape, en cuivre repoussé, monstrueuse, oubliée, que les rats habitent et roulent sous eux, éperdus... Le soleil enflamme les grenades brodées sur les brocarts, et il éclaire, l'une après l'autre, toutes les rues de Florence peintes au XVI<sup>e</sup>, au XVII<sup>e</sup>, au XVIII<sup>e</sup>, au XIX<sup>e</sup> siècles. On remonte, lentement, ce cours majestueux du Temps, ce fleuve où nous ne descendons jamais le même, pas plus qu'il ne nous reçoit identique à lui-même. On réédifie les monuments disparus ; on efface de la réalité les choses neuves. On sent que, pour un tel homme, la vie du monde s'est arrêtée au jour où sa famille a atteint son apogée. Ne le blâmons pas ! Chacun de nous a, dans sa vie, une heure à laquelle il ramène toutes les heures et qui sonne éternellement, toute seule, en dépit des heures nouvelles, dans son cœur.

Florence, 9 avril.

**L** a messe à Santa Trinita.

Comme la vie humaine change un monument ! Est-ce, là, cette chose froide, noire, muette que je connaissais animée ou plutôt refroidie encore par quelques Anglais lardés de buffetterie touristique ! Il semble qu'une âme remplit la nef, et circule sous les voûtes peintes, avec le plain-chant grave, avec les agenouilements dans les coins noirs, sous d'obliques et longs bâtons de lumière, qui viennent des vitraux, des fenêtres et touchent les têtes des fidèles prosternés. Pas d'alignements, pas

de troupeaux de chaises, comme chez nous. Des groupes épars, épais, ici, en tirailleurs, là, refluant sur les balustrades, gagnant sur les tombes, laissant de grands vides, s'amassant et pyramidant autour des piliers. Alors toute l'église s'anime. Les piliers semblent sortir de la foule et avoir des racines humaines. Les voûtes semblent bénir des têtes émerveillées. Les bouches et les trompettes des anges peints dans les fresques ne s'ouvrent plus vainement dans le ciel. L'orgue invisible remplit jusqu'au plus petit recueil de ses ondes sonores. Et l'on comprend pourquoi, sur son tombeau, sourit encore, en dormant, l'évêque entouré de faïences peintes, l'évêque Federighi...

— Bon ! bon ! Qu'est-ce que vous voulez ? Que je vous achète le *Secolo* ? Je veux bien. Voilà un sou. Qu'est-ce qu'il dit, le *Secolo* ?

« Ce matin, est mort, à Rome, le général de Sonnaz. Comme il était très pieux, son frère, en le voyant entrer en agonie, lui demanda s'il voulait un prêtre. Le général répondit que oui, pourvu que ce ne soit pas un prêtre qui lui dit du mal du roi, ni de la patrie. Avant de le recevoir, il se fit revêtir de son grand uniforme, passer le collier de l'Annonciade, et mettre toutes ses décorations. Après s'être confessé, il ordonna qu'on apportât une bouteille de Champagne, et que tous, même le prêtre, bussent à l'Armée, au Roi et à la Patrie ! » — Non. Ce n'est pas ainsi qu'est mort l'évêque Federighi.

10 avril.

### L'APRÈS-MIDI à la villa de la Doccia, sur les hauteurs de Fiesole.

C'est un ancien couvent, qui appuie son dos au nord contre un bois de chênes noirs et qui étale ses arcades au midi, en pente raide vers Florence, dans un fouillis d'oliviers ou de vergers, jalonné par ces jalons étranges et noirs que sont les cyprés. Quand les Franciscains furent chassés de ce couvent qu'ils habitaient depuis le xve siècle, un Yankee arriva, l'acheta, en bloc, tout, avec ses cellules, ses croix, avec ses chapelles, avec ses tombes et Maple fut mandé avec tout le *Chippendale furniture* et les plus grands fleuristes du monde, et les cellules devinrent d'exquises chambres à coucher ; pitchpin, *mahogany*, oh ! yes ! et le réfectoire et la salle du chapitre se tournèrent insensiblement en hall de musique et en *dining-room*, —

*really!* et le promenoir à arcades en terrasse, se remplit d'hortensias et de rocking-chairs, — et la chapelle, avec ses tombes et ses naïves fresques, resta vide... et Mr Yankee se promène là-dedans comme un Japonais se promènera un jour, une fois l'Europe conquise, dans la chapelle des Bénédictines, désaffectée...

Cet Américain est souriant et amène, — mince, dispos, bienfaisant, blond argenté, et il s'encadre, sans embarras, entre les cyprès ou les colonnes, grimpant dans le bois, montrant la chapelle qui fut élevée en expiation, là où un moine tua un de ses frères : il entre dans ce réduit humide et sacré. Il me montre, toujours souriant, la fresque au-dessus de l'autel, deux moines à genoux près d'une croix dont le bois s'élève jusqu'à la voûte, — sans qu'on voie le Christ, — mais seulement de longs filets de sang qui ruissellent sur le sol que le crime a profané... Au dehors, l'étendue immense où s'endort la Villa des Fleurs. Que signifient donc tous ces cyprès, ici en couronnes, là en rideaux, là seuls, comme des appels ou les relais, les signes mystérieux d'une route ?... D'une route pour qui ? Quelle est la puissance qui doit venir, à travers les campagnes, conduite par ces indices, conquérir chacun de nous ?

Ce matin, j'ai reçu, hélas ! une de ces nouvelles que je redoute toujours : la disparition d'un des amis en qui j'avais mis un peu d'espoir pour sauver l'humanité de la régression jusqu'à l'animal ! Je me souviens de tous les paysages où j'ai reçu les mauvais messages et chacun d'eux s'est trouvé ainsi ensevelir, dans ma mémoire, la figure que je ne devais plus revoir jamais ! Hier, j'ai promené la mort avec moi dans tous ces sentiers de Fiesole et je lui ai associé ces innombrables cyprès, et aussi ce brin de laurier parfumé que m'a tendu le Yankee et qui vient peut-être de la semence qui donna les lauriers de Dante et de Pétrarque ! Mais peut-être la Mort ne sait-elle pas bien son chemin et s'embrouille-t-elle entre tous ces jalons révélateurs ? Peut-être, une fois qu'elle est tombée dans une de ces couronnes de cyprès qui se tiennent sur les hauteurs, tourne-t-elle, tourne-t-elle sans fin, sans pouvoir rompre le charme qui l'a emprisonnée ? Elle est, sans doute, occupée à tourner et à retourner en cercle, là-bas, sur le coteau ; elle ne saura jamais reprendre son chemin capricieux et ne viendra pas jusqu'ici. Étrange jeu où l'enjeu n'est pas grand

chose, si le cœur n'y risque rien, si ce n'est que la vie!...

Le soir, dans un salon diplomatique sur les bords de l'Arno, une jeune, toute jeune chanoinesse hongroise, s'est mise à raconter un conte de sa façon. Elle parle un peu gutturalement, hésitamment, en français, mais elle semble si bien avoir vu ce qu'elle raconte! Tout le monde écoute. Combien de nations, de races mélangées sont représentées ici, dans ce petit groupe, aux lueurs des tableaux de la Touche, aux environs de minuit? La chose qu'elle raconte est stupéfiante d'audace inconsciente, et, en vérité, on voit bien qu'elle est jeune; et hongroise; et chanoinesse! Que de Hongrie, que de jeunesse, que de canonicat il faut pour, froidement, concevoir et raconter cette histoire! « Des pèlerins revenant de Jérusalem trouvent sur le sommet d'un mont un ancien temple païen. Dans leur ferveur, ils le dédient à la Vierge. D'une vieille colonne de marbre grec, ils sculptent une image de la Mère de Dieu. Elle est là, avec honneur, la tête entourée d'un grand nimbe d'or byzantin. Mais un beau matin, le soleil est si chaud que, peu à peu, le marbre s'anime: les veines bleues du marbre deviennent des veines charriant du sang. La statue vit; elle regarde, elle voit, par le porche ouvert, la Nature rayonnante au printemps. Elle a envie de la voir de plus près. La Sainte Vierge descend du socle, les yeux extasiés. Elle sort de la chapelle. Elle est ravie. Son grand nimbe d'or lui pèse. Elle le prend et le jette dans l'herbe. Elle découvre toute la Nature... Derrière les arbres, les faunes; dans les ruisseaux, les naïades... Elle se souvient vaguement d'avoir connu tout cela, quand le monde était jeune. Elle sent, tout d'un coup, près d'elle... »

Mais ce serait trop long à redire. Enfin, l'histoire finit bien, mais les belles dames pieuses, qui étaient là, ont eu bien peur!...

Hôtel de Milan, Via Cerretani.  
Lundi, 11 avril 1905.

Je puis vous donner de bonnes nouvelles de M<sup>me</sup> F... Je l'ai rencontrée, avec son amie, dans la Via Calzaïoli, en arrêt devant la vitrine d'un magasin « de blanc ». Je vois que Verrocchio, Carpaccio et même Baldonnetti ne lui font pas perdre la tête. Je suis fort attristé de la perte de mon ami de Bonnieres. C'était un très grand cœur.

12 avril.

**L**a fin de la journée au palais dell'Arte della Lana, qu'un arc-boutant joint mystérieusement à Or San Michele, au beau milieu de la ville, et que des maçons réparent et reconstruisent en ce moment. De toutes les associations de marchands, celle de la *laine* était la plus puissante ; elle avait élevé ce grand bloc de pierre où se concentrat sa puissance, dès le moyen âge, et, partout, elle avait mis ses armes : un agneau avec une bannière portant une croix. Dans les temps anciens, un Médicis avait construit cette étrange arche, qui permet de monter de la Lana à l'église Or San Michele et, dans les temps modernes, ce vieux et rude donjon était tombé en désuétude. On le répare : on me guide à travers les plâtres : je monte sur le toit en terrasse : voici Florence, les clochers et les tours empêtrés dans de gros nuages, aux dernières heures du jour, les centaines de trous noirs d'Or San Michele où nichent les pigeons, le profil plat et noir d'un agneau de tôle avec sa bannière, planté en girouette au sommet du donjon : on respire le passé à pleins poumons. D'ici est parti le mouvement dantesque ; ces fenêtres sont celles de la salle où deux mille personnes se tiennent à l'aise, et où, chaque semaine, on parle de Dante, où demain Sabatier parlera de saint François d'Assise. On vivrait toute sa vie sur cette terrasse...

Qu'est ceci ? A une fenêtre d'un étage supérieur d'une grande maison, toutefois bien au-dessous de nous, des coudes appuyés avec de grandes manches, de belles mains blanches, une tête de jeune fille, penchée, écrasée, regardant vers la rue..., s'ennuyant mortellement. Toute l'infexion du corps témoigne de l'ennui. Vivre à Florence à l'ombre d'Or San Michele, près du Saint Georges, — et rêver d'être ailleurs, — et regarder dans la rue !...

14 avril.

**L**a nuit sur l'Olti Arno.

**L**a ville, dans l'ombre, reprend un peu de sa physionomie tragique du moyen âge. Les ruelles étroites, vides, les recoins sombres : à peine une lumière ça et là, telles qu'en met un paysagiste pour faire bien dans le tableau, mais telles qu'une municipalité moderne ne les concevrait jamais pour éclairer

les rues. Au loin, coupant le fleuve, dans les petites maisons de Ponte Vecchio, quelques lampes veillent encore pour éclairer le travail de quelque *astucciaio* ou de quelque ciseleur, qui, ensuite, s'endormira, suspendu sur le fleuve. Dans les immenses salons du palais où je suis venu dîner, il y a plus de salons que d'invités; au milieu de gerbes de fleurs, et des belles reliures, le maître de céans apporte une canne. Il la brandit, il la fait retentir sur le marbre. Cette canne porte, gravée, cette date : 30 septembre 1891. C'est celle que le général Boulanger portait quand il s'est tué au cimetière d'Ixelles. On parle de Boulanger, — de Syveton, — du procès Murri, — de la fameuse Linda. On conte la gaffe d'un de nos amis, qui, apprenant la mort de Bonmartini, s'est dépêché d'écrire au beau-père pour le féliciter de la mort de son gendre! Des potins! des potins, — sur les bords de l'Arno! A Florence?... Il est temps que je rentre à Paris...

Mentone, 16 avril 1905.

QUAND la semeuse, qui sème contre le vent, — ce qu'on n'a jamais vu faire, — et qui a des ombres portées du côté du soleil, — chose très imprévue, — remplace le jeune roi, c'est signe qu'on a passé l'excavation du ruisseau Saint-Louis, et qu'on est en France. Ouf! Que les *ferrovieri* recommencent maintenant leurs exploits d'oisiveté s'ils veulent! Je n'aurai point besoin de teuf-teuf pour ma marche à l'étoile! Mais, hier, tout le long du train, aux journaux brandis, aux mines inquiètes, à une vague atmosphère lourde et soucieuse, on sentait le *sciopero* général dans l'air. Et il faut lire Gebhart pour se faire une idée du *sciopero* général. Cela, même, ajoutait le piquant de quelque difficulté à la joie et au désir du retour.

Car pourquoi s'en va-t-on, s'il vous plaît, si ce n'est pour revenir? Et pourquoi voyage-t-on, sinon pour ne pas changer? Pourquoi s'éloigne-t-on d'un paysage délicieux, sinon pour le mettre en un arrière-plan désirable au fond de tous les palais, de toutes les Vierges et Anges, derrière tous les donateurs, les chevaliers, les mages et les lévriers?

C'est ce que je demandais à ce personnage étranger de moi-même, qui me quitte rarement, cette nuit, tandis que le train courait par les stations silencieuses et sur la côte tragique de

la Riviera italienne. Un clair de lune empanaché de nuées blanchissait ceci, argentait cela, et rendait le reste fantastique, — mais la nuit adoucit les effets orageux, violents, heurtés, véritablement passionnés de ce rivage réellement (le jour au moins) tragique. Dans le ronronnement du wagon, il semblait qu'on traversait les limbes ou la mort douce ou le silence ou l'Oubli. Mais dès qu'on s'arrêtait, à chaque station, voici que la sourde et régulière rumeur de la vague blanche sous la lune venait dire que la mer était toujours là, — la mer, recétrice de trésors et chemin des rêves. Il semblait qu'on courût éternellement le long du corps, aux pulsations régulières, d'un géant endormi...

L'homme qui vint avec une lanterne, moins sourde que lui-même, ouvrir la grille de l'hôtel, au bord de la mer, désert et *silent*, où je venais frapper, était

Déjà, sous le labeur, à demi sommeillant,...

comme, dans sa vieillesse, l'*Hélène* de Ronsard, mais je doute qu'il eût jamais rivalisé avec elle, jeune, et d'ailleurs il ne lui eût servi de rien. Mais le silence, ici, en plein jour, est terrifiant. On se croit subitement devenu sourd! Ah! c'est bien le Mentone que j'ai habité, il y a vingt ans, celui qui se bat toujours contre cette phrase célèbre de Saint-Genest : « A Cannes, les fiançailles; à Nice, les noces; à Menton, l'enterrement. » Le ciel est lourd, implacable et fermé, — couleur d'acier. Le silence est terrifiant. Les cloches sont muettes. La mer est là, immobile, elle aussi, comme une Destinée. Il y a un clocher disparu : tremblement de terre... Les promenades sont vides, les balcons, vides, les balustres, vides, la mer est vide, — immensément vide. Tout cela est vide, hélas! aussi d'autre chose : les rêves que j'y ai mis, il y a vingt ans, et qui sont morts.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

---

## LA DISPUTE DE GERGOVIE

Aller vers la Limagne, c'est aller vers le printemps. Le train roule encore dans les gorges, et déjà, parmi les rochers, les genêts sont en fleurs. Au seuil de la plaine, des peupliers se lèvent pour l'accueil en mâts de verdure brillante. De leurs cent mille feuilles vives, aussi menues que des gouttes, chacune est visible comme l'est chaque bouton des pommiers; de sorte que les choses, aujourd'hui, ont un air à la fois de jeunesse enchantée et de naïve précision. Quelles belles campagnes d'avril, sous un ciel laiteux de pervenche! Mais ce qui plaît tant, ce sont ces monts roses ou bleus, dans une demi-vapeur, suivant l'ombre ou le soleil : les uns en bosse, les autres en table, de profil escarpé ou de ligne bien montante, et faisant à la plaine une enceinte de grandeur.

Des souvenirs d'estampes, d'un romantisme venu d'Italie, comme César, nous montent peut-être l'imagination. Entendons-nous pourtant comme nous le devrions ce que peut nous dire un tel site? A lire Sidoine Apollinaire ou Grégoire de Tours, on comprend comme ce pays, si riche et si frais, et d'une majesté si singulière, a dû parler aux hommes des anciens âges : à ceux qui, n'ayant pas perdu le contact avec les *elementa mundi*, sentent encore les choses naturelles. Certainement, pour eux, la Limagne était un des grands lieux du monde.

Savons-nous quelles destinées se sont jouées là? Son histoire remonte très vite vers une ombre où, de loin en loin, ne courent que quelques lueurs. A voir pourtant cette aire immense devant les monts, ces promontoires, ces buttes déta-

chées, tout ce qui parle aux yeux et donne à l'homme une idée plus heureuse du monde, on a le sentiment qu'à ce carrefour les peuples ont pu changer de route.

### Une communication sensationnelle

Je me le rappelle : vers 1910, de la place de la Poterne, à Clermont, regardant les hauteurs du nord, je demandai ce qu'il y avait là-haut. Rien, il n'y avait rien. Ce n'étaient que terres vagues, à pierrailles, à broussailles, à vipères. De la ville, nul chemin, ou malaisé. Le mont n'a même pas de nom : les côtes de Clermont, disent les gens. C'est, en avancée du plateau qui porte les Dômes, une masse calcaire, aux flancs bosselés, aux bords sinueux, et couverte d'une plate carapace de basalte. Au levant, au midi, plusieurs puy s'y rattachent : ceux de Chanturgues et de Var et de Quême, et les côtes de Cébazat.

On sait ce qui est arrivé. Le 10 février 1933, M. Auguste Audollent a fait à ses confrères de l'Académie des Inscriptions une communication sensationnelle. Il a annoncé qu'on venait de trouver un oppidum de sept kilomètres de tour, près de deux fois aussi vaste que le mont Beuvray, plus de deux fois plus vaste qu'Alésia. Et cette ville insoupçonnée, couvrant autant de terrain que notre chère métropole de cent mille âmes, elle était là, aux Côtes, à une demi-lieue soit de Royat, soit de Clermont.

Une histoire à n'y pas croire, mais comme il en arrive en Auvergne. Vers 1730, les Auvergnats furent bien surpris lorsque Guettard et Malesherbes, le Malesherbes qui défendit plus tard Louis XVI, retournant d'Italie et passant par ces monts, découvrirent leurs volcans. Les deux naturalistes, voyant les mêmes roches et les mêmes coulées qu'au Vésuve, en concluaient que les Dômes avaient jeté des laves. Ils furent pris pour des extravagants. Un régent du collège, professeur de physique, admettait que ce pouvaient être là des scories, mais tout au plus les scories des forges que les Gaulois, grands chaudronniers, avaient dans les montagnes.

Et n'a-t-on pas été assez ébahi, lorsqu'en 1875 a été retrouvé au sommet du puy de Dôme le fameux grand temple de Mercure, vu et décrit, mais non situé, par Grégoire de Tours. Si

quelqu'un l'avait imaginé là, n'aurait-on pas montré l'invraisemblance de la chose? Impossible de bâtir sur cette cime et de rendre un tel édifice habitable durant la mauvaise saison. Puis, Grégoire de Tours eût-il pu ne pas indiquer que le temple était assis en un lieu si remarquable?

C'est vrai qu'il aurait dû être plus explicite. César aussi, parlant de Gergovie. La brièveté des historiens mériterait parfois un nom moins obligeant. Mais, à la longue, la terre elle-même parle. Et l'Auvergne est terre profonde qui tient encore bien des mystères en réserve.

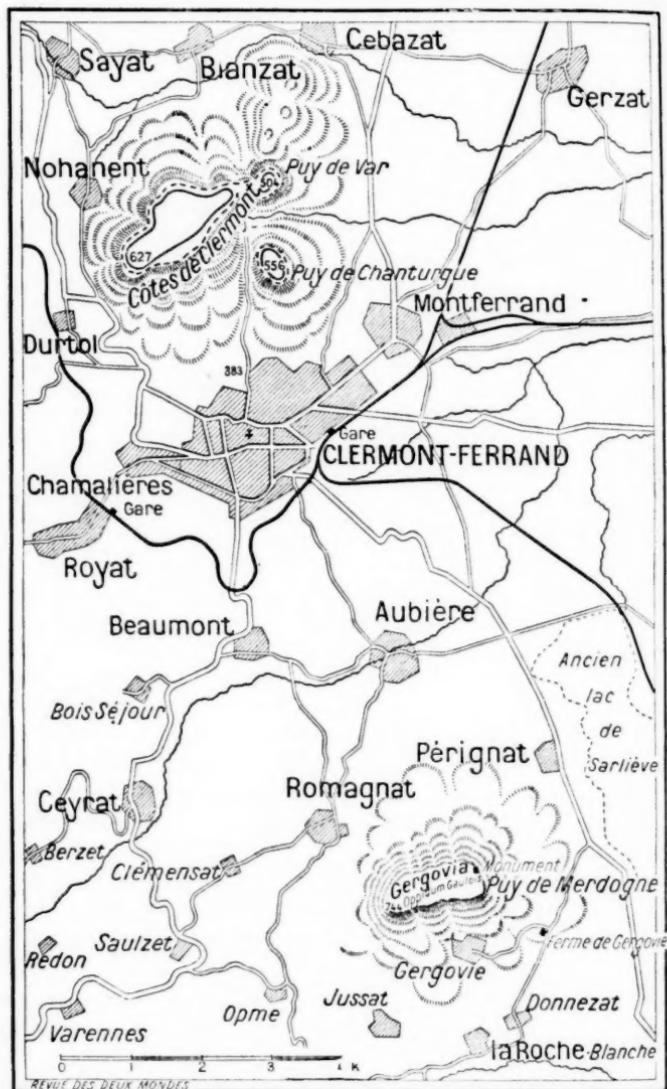
En 1903, lorsqu'on inaugura la statue de Vercingétorix, œuvre de Bartholdi, on invita à la cérémonie M. Camille Julian. Sur la carte d'invitation, une mention manuscrite faisait savoir à l'éminent historien qu'une place assise lui serait gardée « sur le coin d'estrade réservé à la famille ». La famille? M. Camille Julian lut, relut, n'en croyant pas ses yeux. Fallait-il comprendre que ces Auvergnats avaient retrouvé parmi eux les descendants de Vercingétorix? Renseignements pris, il s'agissait de la famille Bartholdi. Mais en Auvergne comme tout arrive, demain peut-être...

### Comment fut faite la découverte

Tout de même, on aimerait comprendre comment une découverte telle que celle des Côtes est possible. Ce formidable oppidum, vis-à-vis de Clermont, presque à longueur de bras, et qu'un peintre, M. Maurice Busset, découvre un beau jour? Était-il enchanté, comme le château de la Belle au bois dormant? Des sources pétrifiantes s'élevait-il une vapeur qui l'entourait d'un cercle magique?

On a dit que ces pierres des Côtes, aux beaux jours, l'herbe, la ronce, les feuillages les masquent. Aux mauvais jours, la neige. De sorte que la découverte ne pouvait être qu'un phénomène de demi-saison. Elle aurait eu lieu en mars 1932. M. Busset avait été chargé de peindre à fresque dans la nouvelle préfecture la bataille de Gergovie. Il cherchait en vain de tous côtés un rempart gaulois. Alors il se souvint de certains vieux murs vus aux Côtes. « Que l'auvergnat y aille, si le gaulois n'y peut aller. »

Le voilà sur le plateau. C'était après de grandes pluies. Un



DEUX EMPLACEMENTS PRÉSUMÉS DE GERGOVIE

talus éboulé lui laisse voir comme en coupe une sorte de casemate. Quel curieux assemblage ! des dalles en porte à faux, imbriquées les unes dans les autres, formant une voûte à encorbellement.

Il faut dire que M. Busset, qui a étudié les procédés des artisans terriens, imagiers, papetiers, potiers, et les vieilles habitudes des campagnes, est devenu un érudit de l'Auvergne jusqu'en ses mystères; c'est-à-dire un archéologue. Ces murs, ces pierailles, il les regarde mieux. Il voit des huttes rondes, il voit des huttes carrées, voûtées à coupole, « évoquant les civilisations antiques des régions égéennes ».

Il retrouve des voies dallées, des murailles coupées de portes, flanquées de tours : peu à peu, devant lui, c'est un oppidum qui s'organise.

En réalité, si je comprends bien M. Busset, tandis que nous suivons le chemin qui, du cimetière de Durtol, monte aux Côtes, ces tas de basaltes et ces antiques murs depuis l'enfance ont fait travailler sa tête. Il ne prétend pas d'ailleurs avoir inventé l'oppidum. Divers érudits locaux, dit-il, l'avaient signalé, depuis près de cent cinquante ans.

### Une visite aux Côtes

Nous grimpons, par le flanc ouest. La pente est roide. Les semelles glissent sur les herbes sèches; le pied s'embarrasse dans les éclats de basalte. On traverse une parcelle nue, où poussent de petits chênes tout rognés, tout noueux. Et l'on s'enfonce dans un bois en désordre, mi-bois, mi-hallier, embroussaillé sous les châtaigniers de ronces, de bruyères, de pousses folles. Le soleil tape : ce coin sent la vipère.

Une dame, ces jours derniers, a écrit à Busset qu'enthousiasmée par sa découverte elle allait venir visiter les Côtes; elle le priait en conséquence de commencer par débarrasser l'oppidum de tous vipères et serpents. Après tout, selon les meilleures traditions reçues, les serpents jouent le rôle de gardiens des trésors. Je fais promettre à Busset d'en épargner au moins quelques-uns.

Il y a là, sous bois, d'inexplicables trainées de pierailles, larges de trois, quatre mètres et davantage. D'un tracé sinueux, tremblé, enfantin, elles descendent du plateau vers la rivière,

comme les nervures de la rampe. On dirait des murailles éboulées, affaissées sur place. Des niches sont ménagées dans leur épaisseur, de place en place, bâties de blocs en porte à faux. La plupart sont effondrées, à demi comblées de pierres, de feuilles mortes. Il paraît que les archéologues nomment ces murs, ainsi partis en rameaux d'autres murs, des murs à antennes. Ce seraient les antennes des remparts qui couronnaient l'oppidum. Clôtures de pacages pour les troupeaux des clans? Mais ces clôtures auraient été sur certains points bien rapprochées les unes des autres. Travaux de défense, permettant de mener sans confusion les troupeaux à la rivière? Et ces petites casemates seraient des postes à la fois de veilleurs et de pâtres? Il y a tant à imaginer! Ces échines contraignaient peut-être les assaillants à monter par des couloirs ou faire dérouler des quartiers de roc qui rompaient leurs assauts?

Nous nous hissons, redescendons, cheminons sur ces amas, agrafés parfois par un églantier griffu, tapant à coups de bâton sur des ronces mortes, qui cassent. Au plus haut, le bois est encore plus désordonné, plus forêt de légende. Sur l'escarpement courent trois étroites terrasses. Une bousculade de blocs s'égrène, en noyaux érodés, usés, d'un aspect assez cyclopéen, culbutés parmi les racines et sous les basses branches. Voilà de quoi rêver, certainement. Encore que tout cela soit si brut, si proche de la nature, que ce n'ait presque rien à nous dire.

Sur presque tout le pourtour on trouve la falaise basaltique, ou le rempart à trois gradins. Ces gradins auraient été destinés à empêcher les machines de guerre de venir battre la muraille. On voit mal de lourdes machines hissées au haut d'une pente aussi raide. Dira-t-on que ces terrasses permettaient de lancer en plus grand nombre, traits, flèches, pierres de fronde? Les imaginations ne manqueront pas. Le beau serait de ne pas imaginer plus qu'il ne faudrait...

Ce côté-là devait être le mieux remparé, puisque c'est par là, vers l'ouest, que le mont se rattache aux montagnes et que l'escalade est la plus courte. Lorsqu'on arrive au haut, on tombe sur des carrières de basalte. D'énormes blocs gisent à l'abandon, et ailleurs la roche s'étage en minces lits rouilleux. N'est-ce pas de ces carrières que fut tirée la pierraille entassée sur la rampe? En tout cas, les aurait-on ouvertes, si

l'on n'avait fait les « murs à antennes » que pour se débarrasser des pierres qui gênaient les cultures?

Nous suivons le bord du plateau. Bussel me fait remarquer un fossé qui le longe et dont on ne peut donner aucune raison agricole. Certainement les Côtes forment une place bien forte. De l'autre côté de la vallée du Béda, remontent les flancs boisés et fortement creusés du socle où s'aligne le troupeau des puys. Le puy de Dôme, maître et dieu de ces espaces, domine de sa tête haut levée au centre de la horde. Et quelles grandes vues vers le nord, vers les plaines!

Nous pouvons bien replonger à vingt siècles de nous. C'est de la jeunesse qu'on respire ici, ce soir : une odeur aussi fraîche que le printemps même : celle des églantiers verts et des cerisiers sauvages aujourd'hui tout en fleur. Des pentes elle monte vers nous, sur la grande esplanade. Il y a plaisir à avancer face à tant d'air libre. L'herbe courte est fleurie de larges violettes, de fleurs de coucou, d'une plante aussi, à petites boules jaunes, qui doit être une sorte d'ellébore. Ailleurs, ce sont des champs de prunelliers, durs de fibre et rougeâtres d'écorce. Sur ces landes, où l'on a mis le feu par places pour faire pacager les moutons, s'en va une sente, un chemin ferré que des fers de mulets ont marqué d'empreintes rondes.

— Les mulets des mitrailleurs...

Les soldats viennent ici le mercredi; les lycéens le jeudi; les amoureux le dimanche. Et les imbéciles probablement tous les jours. Déjà nous avons croisé des promeneurs et entendu de notables réflexions. Un jeune homme avantageux tantôt commentait les carrières; nous le retrouverons expliquant aux siens que les huttes de pierres sèches devaient être des cisterne où l'on conservait l'eau de pluie!

Devant nous le plateau s'affaisse, légèrement. Il y a là un vallonement où court un ruisseau et où M. Bussel a cru relever des travaux de barrage établis pour former des abreuvoirs.

Par delà s'étend un versant de gazon, où l'on voit des amas et des cordons de pierres grises. Si ce sont des ruines, comme elles sont ruinées! *Ubi Troja fuit...* Quel chiffre écrivent-elles, presque effacé, sur cette basse bande verte? Leurs bâtons, leurs gros points, en runes énigmatiques, trace-raient-ils le signe d'on ne sait quelle civilisation perdue?

Maurice Busset me fait constater que la voie dallée arrive entre deux restes de murs; et il veut que je voie la porte, en échancreure sur le ciel, près d'un petit arbre. Il va me montrer les remparts, empâtés ça et là d'un monceau qu'il dit

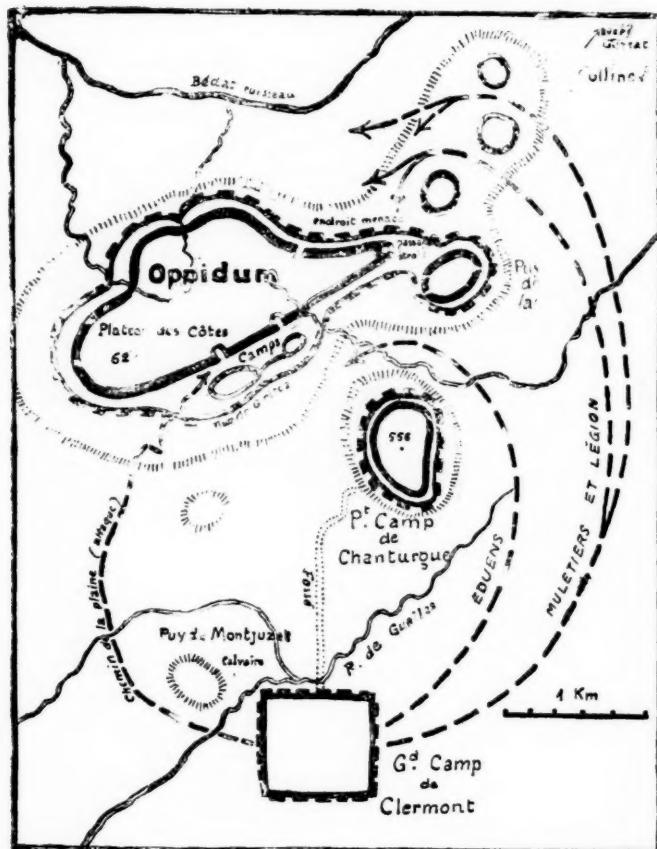


SCHÉMA DE L'ATTAQUE DES CÔTES, D'APRÈS M. BUSSET

être une tour éboulée, des enceintes carrées, des passages entre les portes, des corps de garde, des abris de guetteurs.

Oui, peut-être... Nous errons sur ces pâturages. Un peu de papier d'étain à chocolat marque les traces des lycéens, des

étuis de carton pour cartouches à blanc celles des mitrailleurs, du papier noir à rouleau de pellicules celles des photographes. Certainement ces cahutes ingénieusement faites de basaltes ont un biais barbare. Mais peut-on nommer murs ces tracés de pierres qu'on enjambe comme on ferait d'un tronc couché?

### S'agit-il d'un oppidum pré-romain?...

Sur le désert des Côtes, deux voix maintenant se font entendre. « Indiscutablement, clame l'une, nous nous trouvons ici en face d'un oppidum pré-romain. — Sans aucun doute, riposte l'autre, il n'y a là que des vestiges de travaux agricoles. — Plus d'un millier de huttes... — Quelques dizaines! — Postes ronds et voûtés, d'aspect oriental, huttes carrées à coupole, linteau triangulaire et parfois arc de décharge... — Simples cabanes de bergers ou de vignerons, telles que nos paysans en construisaient il n'y a pas quarante ans encore. — Remparts, casemates, abreuvoirs, chemins de ronde... Nous proposons cette vue cavalière de l'oppidum. — Cavalière, c'est le mot : un peu trop cavalière! — Ces restes constituent un ensemble raisonné qu'on ne peut de bonne foi à tribuer au travail des bergers. — Impossible de voir ici autre chose qu'un puzzle informe de travaux d'épierrement et de clôture. »

M. Busset a tout relevé au décamètre et à la boussole. Les tronçons de murailles se sont rejoints. Il a pu suivre le tracé des remparts. D'ailleurs, dit-il, les photographies prises d'avion permettent de lire l'oppidum mieux que sur un plan.

Il me communique ces photographies, en m'emmenant de ce qui est la « vieille ville » à ce qui est la « ville gallo-romaine ». En cet endroit, le mieux assis, au midi, la vie s'est plus longtemps maintenue. Là sont les plus gros tas de basalte. On y tombe dans des sortes de ruelles où des cubes de murs sombres, maconnés de blanc, dorment sous les sureaux ; pas une pierre taillée, mais en quantité des débris de tuiles à rebord. Avec les siens, M. Busset a tenté quelques fouilles. Il a mis à jour une pièce carrée, recouverte d'un enduit rosâtre, des tessons, des fragments de moulins à bras, de lampes, un tronçon d'épée ou d'outil.

Du bout de sa canne ferrée il écarte la terre fine des taupi-

nières. Quelquefois, les taupes ramènent de leur galerie quelque bout de poterie ou de verre irisé, quelque pièce de monnaie même.

Nous nous sommes assis dans un de ces courtils herbus. Il tire de sa poche de petites boîtes. Voici ce qu'on a trouvé par là, et dans les huttes de guetteurs; des tessons de cette poterie rose ou grise qu'on dit gauloise; une mince fibule de bronze vert, des monnaies, entières ou coupées en deux, empereurs en couronne à pointes, le crocodile et le palmier nimois; de grosses perles d'ambre, en couronne, terreuses, rouilleuses, opaques, d'autres grains rongés, verts ou bleus, comme de la turquoise ou du jade. Et aussi, enfoui précieusement dans l'ouate, un fer de javelot ébréché relisé d'entre les pierres d'une muraille.

Pauvre trésor, qui retient, qui intéresse, qui parle lui aussi d'une vie enterrée sous les décombres des âges.

Ensuite, nous sommes allés à l'extrémité du plateau, du côté du levant, de la Limagne. A main droite, par delà le petit puy des Mouchettes, et devant les Côtes mêmes, se lève la haute motte de Chanturgues. A main gauche, en motte, lui aussi, et montant de la plaine d'une seule pente, le puy de Var. Entre eux se tord et s'enfonce le ravin : et là, sous nos pieds, la cité ouvrière de la plaine, la cité Michelin, dispose géométriquement ses maisonnettes rouges et blanches. Une église neuve les commande, boudinée en stalagmite, tout cela minuscule et colorié comme des jouets. Les routes s'en vont, sillonnées d'autos, les pièces de terre, le grand carrelage des « ténements » fondus dans le bleuissement des lointains.

Mais Busset veut me conduire aux murailles à contreforts.

La pente est si roide dans les graminées, les cailloux, que, sans le gros bâton de châtaignier coupé au-dessus de Durtol, je serais bien en peine... Les fameux murs ont dû me décevoir. Le mot rempart appelle plus d'ampleur. Je ne les trouve pas absolument convaincants. Peut-être parce que je revois des travaux de vignerons, des étages et des étages de terrasses, dans les gorges de la Loire, de l'Allier, de l'Alagnon. Je le dis à M. Busset, et il m'assure, d'un air un peu peiné, qu'il n'a jamais vu de travaux paysans de cette importance. Il a couru pourtant toute l'Auvergne, haute et basse.

... Ou de travaux agricoles?

Le monde est livré aux discussions. Je repense à un article de M. Lucien Gachon sur l'oppidum des Côtes. Pour M. Gachon, qui fait autorité, parlant en géographe, Busset paraît surtout avoir découvert ici « d'humbles faits de géographie humaine ». Le plateau des Côtes, comme ceux de Châteaugay, de la Serre, de Corent, de Bergonne, de Chalus, d'autres encore, embossés sur la Limagne, a été, à une ou plusieurs époques, un labyrinthe de cultures, de clôtures, d'amas d'épierrement, de constructions en pierres sèches. Probablement, l'homme a commencé par cultiver les basses terrasses au-dessus de l'Allier, la bonne terre à blé profonde et sans cailloux. Puis les pentes, faites pour la vigne. Mais aux époques de surpeuplement, il a entrepris l'aménagement des plateaux basaltiques supérieurs. Pour cultiver, il fallait d'abord épierrer, et l'on pouvait s'y résoudre, quand la main d'œuvre ne comptait pas. Le problème était de faire tenir les pierres amassées sur le plus petit espace. On en bâtissait des chemins, des murs, des abris pour la pluie, des resserres à outils. On tâchait de les reporter aux bords de la pente, là où l'abrupt interdit la culture. Aux âges de décrues humaines, les gratteurs de terre redescendaient aux bons terroirs, laissant aux moutons les solitudes du plateau, là-haut, sous le vent. Les abris abandonnés font ainsi figure de postes et les basaltes lentement entassés, de remparts. Voilà tout expliqué, sans romantisme, l'oppidum des Côtes.

M. Busset me fera remarquer que s'il ne s'agissait que d'épierrement on devrait trouver surtout la pierraille là où le terrain se prêtait à recevoir des façons agricoles: et c'est tout au rebours. Là, plus de basaltes: ils ont été déblayés, emportés. Les murs à antennes ont subsisté surtout sur les rampes difficiles qu'on ne pouvait songer à travailler, au milieu des hâlliers et des bois.

Pour des tours, des murailles, j'aimerais à voir plus de pierres. Seulement ces pierres, ne seraient-elles pas, comme le veut M. Busset, sous la terre et sous l'herbe? Quant aux logis, il est probable qu'ils étaient faits de bois, de torchis, de chaume.

On peut bien, comme M. Gachon, voir dans ce dédale de cailloux l'œuvre de paysans-maçons. Mais en se donnant assez

de recul, en remontant, comme il fait, aux âges de la pierre taillée, on s'avise que ces paysans, autant qu'à leurs cultures, avaient à songer à leur défense. Leurs travaux d'épierrement n'étaient-ils pas à deux fins ? En amassant les blocs aux endroits où la falaise s'interrompant laisse place à une pente plus douce, ils constituaient un camp retranché où se réfugier, où parquer les troupeaux, où poursuivre même les cultures.

Qui sait sice ne sont pas ces nombreux plateaux-forts au-dessus des terres grasses qui, en assurant aux Arvernes des conditions de choix, leur ont permis, à un moment donné, de croître en nombre et en puissance jusqu'à la suprématie ?

Beaucoup de gens à Clermont n'ont pas voulu croire à l'oppidum, parce qu'eux-mêmes, dans leur enfance, ils ont vu des paysans pâtrir des huttes à voûte en encorbellement et linteau triangulaire. Mais parce qu'on fabriquait encore au siècle dernier de grossières poteries grises, dira-t-on que celles qu'on retrouve dans telles ou telles fouilles ne sont pas gauloises ? Le « fessou » de vigneron, au musée gallo-romain, est-il sans intérêt parce qu'à l'heure actuelle on travaille encore la vigne avec un outil semblable ?

Ces huttes côniques, oui, ce peuvent être des cabanes de bergers datant de Jules Grévy ou de Sadi Carnot ; mais aussi des habitacles de l'âge de la pierre polie ou de l'âge du bronze, des abris, des chapelles funéraires du temps qu'on faisait brûler les morts. — Car on les trouve surtout hors des enceintes de la ville. — Des photographies en montrent de semblables dans le Gard, dans le Jura. Ici et là, au Mont d'Or, près de Lyon, des archéologues étudient des ensembles pareils à celui des Côtes, et qu'ils tiennent pour des oppidums. — Ne disons pas *oppida* ; il faudrait, parlant latin en français, dire *gérania*, *palmaria*, et faire d'*alba* le pluriel d'*album*. — Le temps viendra peut-être où on les étudiera en Auvergne sans plus faire rire ou jeter les hauts cris.

En attendant, ce printemps, un communiqué du ministère a fait assavoir que les Côtes de Clermont ne seraient pas classées. Deux messieurs des monuments historiques sont venus à la préfecture, ont mené une enquête : deux hauts fonctionnaires, l'un architecte en chef, — un architecte est toujours « en chef », — attaché au palais de Versailles, l'autre inspec-

teur spécialement chargé des objets d'art, et extrêmement compétent en matière de bahuts Renaissance ou de bergères Louis XVI. M. Audollent, l'auteur du mémoire à l'Académie des Inscriptions, n'a été ni visité, ni même averti. Ces messieurs ont relevé aux Côtes les vestiges d'une villa gallo-romaine; ils se sont refusés à y voir les restes d'un oppidum.

Un peu d'humour vient agréablement dans le débat. Mais après comme avant, le débat reste ouvert.

### En lisant le « *De Bello Gallico* »

Il est une autre façon plus aisée de rendre pour un moment vie et voix à ces lieux : c'est de prendre en main le *De Bello Gallico*.

On sait qu'en janvier 52 d'avant notre ère la Gaule se souleva. Vercingétorix, d'abord chassé de Gergovie par son oncle et les chefs favorables à Rome, put bientôt y rentrer, les en chasser à son tour et prendre la tête du mouvement d'indépendance. Mais il ne réussit pas à empêcher César, revenu d'Italie, de rejoindre les légions hivernant en pays éduen, ni d'assiéger et prendre Bourges.

Bourges prise et les habitants massacrés, César donne quatre légions à Labiénus pour marcher sur Lutèce, et lui marche sur Gergovie avec les six autres. Vercingétorix avait une armée beaucoup plus nombreuse, mais peu aguerrie et il savait qu'il devait refuser la bataille. Il suit César sur l'autre rive de l'Allier et lorsque César réussit par une feinte à passer le fleuve, il retraite en hâte et va s'établir sous les murs de Gergovie.

César arrive, reconnaît la place, désespère de l'emporter d'assaut. Établissement du camp. Escarmouches. Puis César enlève de nuit, au pied même du mont, une colline très forte où il installe un petit camp.

La-dessus, il apprend que le contingent envoyé par ses alliés éduens s'est mutiné en route. Il le rejoint à marches forcées, le ramène au devoir et retourne aussitôt à Gergovie. A mi-route, des courriers lui apprennent que les deux légions qu'il a laissées à la garde des camps ont eu à résister à de furieux assauts. Se hâtant, il regagne ses positions avant le lever du soleil.

Cependant il s'attend à la défection des Éduens et, dans la crainte d'une révolte générale, il veut se tirer, lui et son armée, de devant Gergovie. Il importe pourtant que sa retraite n'ait pas l'air d'une fuite.

Comme il en est là, il lui semble qu'une occasion s'offre. En visitant le petit camp, il remarque qu'une colline qui, les jours précédents, était couverte de Gaulois, en est maintenant dégarnie. Les transfuges lui apprennent que les Gaulois craignent beaucoup pour le revers de cet endroit. De sorte que Vercingétorix les a tous appelés pour travailler là à des fortifications.

Cela vu, César détache vers minuit plusieurs escadrons, les envoie battre ces quartiers avec un peu de fracas. A l'aube, il camoufle ses muletiers en cavaliers, leur adjoint des cavaliers véritables qui pousseront des pointes pour se faire mieux voir et, les faisant suivre par une légion, il les dirige tous vers l'endroit pour lequel les Gaulois craignent.

Les Gaulois qui, de Gergovie, suivaient ces mouvements, s'y portent aussi. César, voyant leurs camps vides, fait couvrir casques, boucliers, enseignes, fait passer ses légions dans le petit camp (ou simplement en renforce la garnison), parle à ses légats, leur recommande de retenir leurs hommes que pourraient emporter l'ardeur de combattre ou l'espoir de piller et stipule bien qu'il s'agit d'un coup de main, non d'une bataille. Puis il donne le signal et par un autre chemin envoie les Éduens monter sur la droite. Les légions s'élancent, arrivent à un mur bâti par les Gaulois à mi-côte, enlèvent si promptement trois camps que Teutomat, roi des Nitobroges, surpris dans sa tente où il faisait la méridienne, s'en tire à grand peine à demi nu sur un cheval blessé. César prétend qu'à ce moment, son propos se trouvant rempli, il fit sonner la retraite et arrêta sur place la dixième légion avec laquelle il était. Mais les autres, n'ayant pas entendu, poussèrent la poursuite jusqu'aux murs de l'oppidum. Clameur, panique. Les femmes, du haut des murs, jettent de l'argent, des effets, supplient les Romains de ne pas les massacrer comme ils ont fait à Bourges. Plusieurs, se suspendant par les mains et se laissant glisser, se rendent.

Cependant les Gaulois, occupés aux travaux de défense de l'autre côté de la ville, arrivent au pas de course, précédés de

leur cavalerie. Ils se reforment au pied des murs, leur nombre augmente, tandis que les femmes, à la mode du pays, tout échevelées, leur présentent leurs enfants et les encouragent. Les Romains ont la position et le nombre contre eux; ils soutiennent mal le choc des troupes fraîches sans cesse grossissantes.

Tout à coup ils voient paraître les Éduens sur leur flanc découvert. Ces auxiliaires avaient bien, — signe ordinaire de paix, — l'épaule droite nue; mais les Romains n'étaient plus en humeur d'y regarder de si près: ils s'émeuvent. Un centurion, Fabius, qui avait escaladé le rempart avec trois hommes, est jeté à bas. Un autre, Pétronijs, est massacré devant la porte qu'il essaie de forcer. Et César couvre habilement de leurs actions d'éclat, le récit de moments difficiles.

Ayant perdu quarante-six centurions, pressés, bousculés, les Romains redescendent. La dixième légion retarde la poursuite, appuyée à son tour par les cohortes sorties du petit camp. Dès qu'elles ont gagné la plaine, les légions se reforment. Mais Vercingétorix ramène ses troupes derrière les murs. La journée a coûté aux Romains près de sept cents hommes.

Après cela, par deux jours, César offre la bataille, pour rabattre la jactance gauloise, puis, levant le camp, il gagne les pays éduens pour faire sa jonction avec Labienus.

### Où se trouvait Gergovie? Était-ce à Merdogne?

Voilà. Les *Commentaires* ont été bien commentés. C'est en effet assez passionnant. On y trouve des particularités dont chacune parle; — ainsi de ce que Teutomat a été surpris faisant sa méridienne il s'ensuit que l'attaque a été déclenchée vers midi; de la reddition des femmes, de l'escalade de Fabius, on peut conclure que le mur n'avait pas beaucoup plus de trois mètres, etc. Tout comme dans un roman policier, il s'agit par le raisonnement de reconstituer le crime: il faudrait ici, avec les données fournies par le texte, identifier les lieux, et refaire la bataille.

Gergovie était Clermont, jusqu'à la Renaissance; et même bien par delà, puisque j'ai en main telle traduction publiée en 1803, où Gergovie est traduit par Clermont. Je renvoie à l'excellent cahier sur *Gergovia*, de MM. Émile Desforges et

**Pierre Balme.** Vers le milieu du **xvi<sup>e</sup>** siècle, Gabriel Syméoni, Florentin, ingénieur, imprimeur et humaniste, vint découvrir l'Auvergne. Au pied du puy de Merdogne, il vit « les ruines d'une tour en forme d'églisette, que vulgairement on appelle Gergoye ». Il avait une assez belle imagination. Il n'hésitait pas à croire que la Limagne, — pour servir sa thèse, il écrit l'Alimagne, — est ainsi nommée à cause de l'abondance des aliments qu'elle produit. Lorsqu'il se fut avisé que Romagnat et Aubière, au pied de la montagne, devaient avoir tiré leur nom de *Romanī hac obiere*, — là furent ensevelis les Romains, — il se persuada de tout son cœur que Gergoye, c'était la Gergovia de César.

D'autres avaient-ils déjà eu la même idée ? Il y a bien une charte de 1149 parlant de la mesure de l'antique Gergobia : mais c'est un faux du **xvi<sup>e</sup>** siècle, peut-être postérieur à la découverte de Syméoni. Toujours est-il que Gergovie de Merdogne fut lancée par le Florentin. Et il eut à lutter contre la tradition bien enfoncée dans les têtes. Pour nos pères-grands, Gergovie ne faisait qu'un avec Clermont.

Ce qui peut mettre en doute sur Merdogne, c'est précisément que c'est la solution facile ; celle qui se présente de prime abord. Ce promontoire en table, aux rebords taillés net, qui barre si fortement le sud, devant Clermont, semble d'avance, par destination, une citadelle. Comme il parle au regard, à l'esprit ! Sur le plateau désert, entre ses lignes de pierrailles, les graminées pâlement dorées, les églantiers, les cerisiers sauvages tremblent dans un vent éternel. A l'ombre du puy de Dôme, et en si large vue, le lieu est une grandeur. Si Gergovie n'avait pas été ici, Gergovie serait dans son tort.

L'esprit humain est fait de telle sorte qu'une fois intéressé par une donnée, il part là-dessus et répugne à revenir. Il fera des prodiges d'ingéniosité, accumulera les combinaisons plutôt que de se reprendre et de critiquer la donnée première. Comment travaille-t-il de son naturel dans le rêve ? Lancé sur quelque absurdité, ne suit-il pas toujours, en la corrigeant par d'autres complications ?

Syméoni, pourtant, n'a pas imaginé Gergoye. Plusieurs chartes du **x<sup>e</sup>** et du **xi<sup>e</sup>** siècles en font foi, comme M. Marc

Dousse l'a établi : il y aurait eu là, au pied de la montagne ou même sur le plateau, une « villa » nommée Gergoia, et une autre nommée Gergoïeta. Les géographes estiment que cette perpétuation du nom est un fait décisif : Gergovie est ainsi identifiée.

Gardons-nous d'avoir une opinion contraire à celle des géographes. Tout de même, entre Gergovie et cette ferme dite Gergoia, s'étend une nuit de mille ans. Sidoine Apollinaire mentionne que devant les collines de Gergovie César trembla pour sa fortune : mais cinq siècles avaient passé, rien ne dit qu'on savait où prendre ces collines. Et plus tard, vers l'an neuf cent cinquante, la bataille était encore plus perdue dans le lointain des âges qu'elle ne l'est aujourd'hui. Ne se peut-il qu'un patricien lettré, lisant les *Commentaires*, — qu'on attribuait alors à Suétone, — devant Merdogne, se soit dit comme Syméoni : c'est ici le vrai lieu d'une citadelle, c'est ici véritablement Gergovia.

Aussi bien on signalerait de nombreux exemples de trois, quatre lieux-dits pour un même nom dans la même région. Gergovie est un mot semi-générique, — la Gergovie des Arvernes, la Gergovie des Boëns, — qui signifierait la place de guerre du pays. — Et l'on trouverait tant et plus de fermes portant le nom d'une ville, loin de la ville, le plus souvent. Gergoia, simple villa, marque-t-il l'emplacement de Gergovia même ? N'est-ce pas bien osé de l'affirmer ? Ce genre de preuve n'émeut guère, a écrit M. Pierre de Nolhac, quand on songe à la façon dont les noms voyagent au moyen âge.

Enfin, ce puy était unanimement nommé puy de Merdogne. Merdogne n'a été baptisé Gergovie qu'en 1862 par Napoléon III, lorsqu'il vint visiter les lieux pour écrire son *Histoire de César*. Comment expliquer que si l'oppidum était là, le nom de Gergovie aurait disparu pour faire place à un autre nom celtique ?

Puis nuls vestiges : à peine ceux d'une villa gallo-romaine, ou d'un château du moyen âge. Les amas de pierre du plateau ne seraient que travaux d'épierrement. L'abbé Lancelot, délégué par l'Académie des Inscriptions, en 1729, pour étudier les prétendus sites de Gergovie, critiqua toutes les hypothèses. Selon lui, Gergovie ne pouvait être Merdogne. On n'avait découvert ni monnaies, ni quoi que ce fût de gaulois.

Aujourd'hui les érudits clermontois affirment que sur le plateau abondent monnaies, bronzes, ferrures, fragments de poteries...

Ce qui parlerait très haut pour Merdogne, ce serait le résultat des fouilles du colonel Stoffel, entreprises par ordre de Napoléon III. Stoffel assure avoir retrouvé les deux camps de César, le grand à Orcet, le petit à la Roche-Blanche. Une lettre de lui à l'historien anglais Rice Holmes, exposant sa méthode, est assez impressionnante. Cependant, MM. Desforges et Fournier dans leur *Bataille de Gergovie*, étude très consciencieuse, très bien faite (*Mémoires de l'Académie de Clermont*) disent ne pouvoir faire état de ces fouilles que comme complément d'information, le résultat étant insuffisamment connu.

### Désaccord entre les « Commentaires » et le site de Merdogne

A Merdogne, le difficile, c'est de voir les lieux répondre aux précisions données par les *Commentaires*.

Les difficultés sont telles qu'on est allé jusqu'à dire que ce texte n'avait pas de valeur topographique. M. Camille Jullian a noté qu'il a choisi l'hypothèse de l'attaque partant du petit camp pour monter droit au flanc sud comme celle qui lui a le moins déplu. Quel aveu de l'embarras où se trouvent les historiens! Il faut voir dans *Gergovia* le tableau des emplacements supposés des deux camps : les érudits ont essayé de les placer partout sans arriver jamais à monter une bataille vraiment satisfaisante. Osera-t-on écrire que César a rédigé sa relation d'après des souvenirs brouillés? Cette relation a la valeur d'un rapport, peut-être tendancieux, peut-être volontairement vague sur certains points, — mais dont les précisions ne peuvent avoir été inventées à faux.

Du crédit à accorder à ce texte on a discuté jusqu'à table d'hôte. Que de fortes choses se sont dites! Rapporterais-je la finale d'une de ces discussions? Un monsieur corpulent, dans le genre jovial et très à la page, tenait pour les Côtes, ou, comme il disait, pour l'oppidum. Un monsieur maigre, dans le style averti et distingué, rectifiant d'un peu haut, parlait de l'oppidum; et sous son faux-col, il faisait bomber sa cravate, « César, tranchait-il enfin, César savait ce qu'il disait : Ger-

govie, c'est Gergovie ! — César ? reprenait l'autre, il était comme les copains : il n'allait pas se mettre sous la montagne pour recevoir des cailloux ! »

Croyons pourtant, jusqu'à nouvel ordre, que César a bien regardé à Gergovie, et donné des lieux un état exact, comme il a fait à Alésia. Mettons l'oppidum au plateau de Merdogne et essayons de voir ce qu'a été la bataille.

Le lac ou marais de Sarliève, aujourd'hui desséché, s'établait au levant sous les contreforts. On peut admettre que César arrivant des bords de l'Allier, face à l'ouest, soit venu établir son camp sur un rehaut de terrain, entre le lac et l'Auzon, assez marécageux. Sa route de retraite aurait été au levant, non au nord, où longeant le lac, sous le puy même, elle aurait par trop prêté le flanc à toute attaque descendue de l'oppidum. La situation n'est pas bonne. Enfin elle est admissible, et César n'aurait pas dit un mot du lac parce que ce lac n'a joué aucun rôle dans les opérations. Cela est admissible encore.

Pouvait-il écrire que Gergovie est sur un mont très élevé dont toutes les avenues sont difficiles, — *omnes aditus difficiles habebat* ? Par le col des Goules, isthme étroit, mais facile, qui relie le plateau au massif, une auto même passe fort bien.

Où trouver la colline du petit camp, « forte et escarpée de toutes parts » ? La Roche-Blanche n'est qu'un contrefort dont le nord est relié à la montagne. On dit à cela que le copiste a dû laisser tomber un « presque » ; et que des éboulements ont pu, depuis deux mille ans, adoucir, étaler la pente. Mais en position si désavantageuse par rapport à l'oppidum, impossible de croire que ce petit camp n'aurait pas été repris par les Gaulois, tandis que César allait ramener les Éduens au devoir. MM. Desforges et Fournier pensent donc que la Roche-Blanche n'a été enlevée par César et le petit camp installé qu'après l'incident éduen. Ce serait pour des raisons littéraires que dans son récit César paraîtrait placer cet incident après l'occupation de la Roche-Blanche. Ces raisons, je ne les vois pas. Et César dit expressément : *Dum hæc ad Gergoviam geruntur*, tandis que ces choses, — surprise et organisation du petit camp, — se passaient à Gergovie, l'Éduen Convictolitan... Il note d'ailleurs que l'étendue des camps rendit la défense difficile.

A Merdogne, on ne retrouve pas non plus l'autre colline au revers presque plat, relié à l'oppidum par un passage resserré.

Les hauteurs de Risole ? C'est trop vague, il s'agit d'une colline. Il faut remarquer que Polyen, parlant de la surprise de Gergovie dans ses *Stratagèmes*, place à droite de l'oppidum le secteur menacé : à Merdogne il serait à gauche. MM. Desforges et Fournier sont obligés de retourner ce récit comme un gant et de remplacer partout gauche par droite.

Je reprends leur *Bataille* : c'est une étude longuement méditée, en pesant chaque mot des *Commentaires*, et minutieusement construite sur le terrain par des hommes qui ont fait la guerre, qui savent donc ce que postule tel ou tel mouvement de troupe. Ils établissent que l'hypothèse d'une attaque par le sud ne peut tenir. Des hauteurs de Risole, que César avait feint de menacer, les Gaulois massés auraient vu monter toute attaque lancée sur ce versant. La feinte portant sur l'ouest, l'attaque a dû être tentée par l'est, *ad alteram partem oppidi*.

Mais alors, il fallait une marche tournante d'approche de trois kilomètres et demi, et l'assaut n'aurait pu être déclenché qu'une heure et demie après l'heure H. Honnêtement, MM. Desforges et Fournier écrivent : « Il aurait suffi d'un seul guetleur sur tout le front de l'est pour donner l'alarme et faire échouer dès le début le plan de César. » Comment croire que César ait pu espérer sans folie qu'il n'y aurait pas un guetleur et ait manœuvré avec ses vingt mille hommes à midi dans la plaine, sous l'oppidum, en espérant n'être pas découvert de l'oppidum ?

Ses dispositions prises, quelque peu de soldats envoyés au petit camp, César parle à ses légats et donne le signal. Le signal donné, les troupes arrivent promptement au mur des camps gaulois...

Voilà ce que disent les *Commentaires*. On est tenu de croire que tout s'est passé là aussi uniment, directement et rapidement que possible. César n'aurait pas manqué de faire état d'une marche d'approche pour mieux marquer la fatigue de ses troupes, ainsi désavantagées.

MM. Desforges et Fournier ont soin d'écrire qu'ils ne présentent leur reconstitution du mouvement que par provision. Peut-on la tenir pour suffisamment vraisemblable ? Mais alors, que penser, l'attaque par le sud étant à écarter, et l'attaque par le nord, aux flancs trop abrupts, étant impossible ?

## Concordances entre les « Commentaires » et les Côtes

Revenons. C'est aux Côtes que nous sommes, regardant la Limagne du rebord de la grande esplanade, entre le puy de Var et le puy de Chanturgues. Et si pourtant nous étions ici à Gergovie? César, avec ses légions, arrive par la plaine. Il a devant soi un très haut mont, tel qu'il désespère de l'enlever d'assaut. Vercingétorix y a établi ses camps, aux abords de l'oppidum, plaçant séparément à peu de distance les uns des autres les contingents de chaque peuple; présentant un spectacle terrible, *horribilem speciem*, ses guerriers occupent ainsi toutes les hauteurs du massif. *Omnibus ejus jugi collibus occupatis*: comme cela répond bien à l'aspect des lieux, tous les puys du groupe, les Côtes mêmes, Var et ses satellites et Chanturgues!

Pour l'oppidum, César écrira tantôt *mons*, tantôt *collis*; et il emploiera un même mot, *collis*, pour désigner l'oppidum, le petit camp et l'autre colline, le cantonnement gaulois qu'il verra vide un jour. A Merdogne, désigner par le même mot le plateau, un contrefort tel que la Roche-Blanche et les hauteurs de Risole n'est guère admissible. Ici, au contraire, les Côtes, Chanturgues, Var sont des mottes d'importance différente, mais de même forme, de même chiffre, sans grands écarts d'altitude: des puys, aux Côtes seules s'appliquant ensemble les deux noms de mont et de colline.

César établit son camp sur l'emplacement du Clermont actuel. Chanturgues, ce serait le petit camp. Le sommet est plat et semble fait précisément pour y installer deux légions. En 1840, un archéologue, Bouillet, y relevait les traces d'un camp gaulois, traces encore visibles. *Erat e regione oppidi collis sub ipsis radicibus montis, egregie munitus, atque ex omni parte circumcisus*. C'est cela même: Chanturgues par rapport aux Côtes, c'est bien *collis* par rapport à *mons*, une colline en face de l'oppidum, au pied même du mont, sortant de ses racines, en altitude moindre, et fortifiée par la nature, isolée, escarpée de toutes parts.

Les Gaulois étaient deux ou trois fois plus nombreux que les Romains. Mais quelle étendue de positions à tenir! Ici on s'explique que César leur ait enlevé facilement Chanturgues,

et sans que la garnison ait pu être secourue à temps. Chassés de ce poste avancé, ils se voyaient interdire la vallée au midi, et la plaine au levant, bien autrement que par l'établissement du grand camp; et ils perdaient en grande partie, comme le texte le porte, la commodité de l'eau et du fourrage. Le double fossé de douze pieds de large que César fit tracer d'un camp à l'autre serait devenu le chemin creux qu'on voit encore.

Après cela, César doit marcher au-devant de son contingent éduen. — Ici on comprend comment, assis en lieux forts, les camps ont pu résister aux assauts gaulois. — Revenu, il sent proche la défection des Éduens, proche un soulèvement général. Que tenter? Son embarras se peint aux yeux, ici. A Merdogne on imagine encore une attaque de vive force par le versant sud, qui est aisément accessible, ou par le col des Goules. Mais aux Côtes? Impossible de songer à des lignes de circonvallation. Ou à une terrasse, comme à Bourges. Et comment donner l'assaut?

Le seul point praticable, ce serait au sud-ouest, par où monte le chemin le meilleur, le grand chemin venu de la plaine...

Soudain César s'avise que les Gaulois se croient menacés à l'opposé de ce point. Un jour, de Chanturgues, il a aperçu le puy de Var dégarni de leurs troupes. — De son grand camp la vue de ce côté lui était masquée par Chanturgues même. — Le revers du massif presque uni, — le mot massif est celui qui convient, car il y a là tout un système de hauteurs, — le passage étroit et boisé qui donne accès à l'autre partie de l'oppidum, toutes ces indications du texte sont d'une étonnante précision. Et l'on comprend ici l'inquiétude des Gaulois. L'oppidum entouré de ses camps était par trop vaste. Les Romains ne pouvaient l'encercler de leurs lignes: mais comment défendre à temps les points qu'ils attaquaient en force? Ils s'étaient emparés si vite de Chanturgues, sans qu'on pût ni le secourir, ni le reprendre. Vercingétorix devait craindre beaucoup pour le puy de Var, et surtout pour le revers, où la falaise s'interrompt et où la cavalerie descendait par une rampe plus douce pour aller au fourrage.

Les *Commentaires* disent bien: les Gaulois sentaient que si une colline leur ayant déjà été enlevée, l'autre le leur était

aussi, ils seraient presque entourés, sans plus pouvoir aller à l'eau ni au fourrage. C'est exactement cela encore. *Uno colle ab Romanis occupato, si alterum amisissent* : une colline, l'autre : le texte ne marque-t-il pas qu'il n'y avait là avec le mont que deux puys ? Devant les Côtes, Chanturgues et Var : cela répond tellement bien au latin de César ! A Merdogne, où prendre ces deux puys, formant à eux seuls le principal du massif avec le mont ?

César à ce moment eut l'idée de sa manœuvre : fixer par une feinte les craintes des Gaulois, les attirer sur les points qu'ils supposent menacés, et alors, profitant de l'étendue de l'oppidum, attaquer directement, au plus près du grand camp, par le chemin le plus rapide.

Aux Côtes, le récit de Polyen s'accorde avec la relation de César ; et le passage étroit, dont il parle lui aussi, est bien par rapport aux Romains sur la droite de l'oppidum. Les lieux mêmes éclairent le *De Bello gallico* : on s'aperçoit que César ne pouvait être plus net sans longueurs. Il n'y a pas à solliciter ces lignes pour les appliquer au terrain ; c'est le terrain qui les explique et qui leur donne tout leur sens. La reconstitution de la surprise tentée aux Côtes par l'excellent doyen de l'Université de Clermont, M. Desdevises du Désert, correspond à la fois à la topographie et aux textes.

Donc, César expédie, « par un long détour », vers les collines qui se rattachent au nord du puy de Var une colonne de muletiers couverte par des cavaliers ; il la fait suivre par une légion qui, lorsqu'elle sera assez avancée, se cachera dans un fond parmi les bois (1). Il envoie quelque peu de soldats au petit camp, soit pour paraître toujours menacer la droite, soit pour s'assurer une réserve plus proche du point attaqué. — De l'oppidum on avait vue plongeante sur son grand camp, sans pouvoir, à cause de l'éloignement, se rendre un compte exact des choses. — Puis de ce grand camp il passe derrière le Montjuzet qui le masque ; et, parvenu au ruisseau, à la plaine, il

(1) Il ordonne que les muletiers « fassent le tour par les collines », a traduit M. L.-A. Constan, et envoie la légion « par la même ligne de hauteurs ». Cette traduction cadre avec les lieux : par la plaine, muletiers et légion arrivaient aux collines qui prolongent le puy de Var, les contournaient ou s'y engageaient pour approcher des Gaulois et les fixer. Leur situation paraît aventureuse : mais César savait à n'en pas douter que les Gaulois ne prendraient pas l'initiative d'une attaque.

déclenche l'attaque à douze cents pas (1800 mètres), — distance en effet du calvaire de Saint-Alyre au plateau, — à peu près à l'opposé du point visé par la feinte.

Les Romains atteignent en quelques minutes le mur de six pieds élevé à mi-pente, le franchissent, emportent trois camps gaulois. Mais à peine si Fabius et quelques autres peuvent escalader le rempart. Les fuyards ont donné l'éveil : une clamour est montée de toute la ville ; — ici seulement et en un autre passage, César emploie le mot *urbs*, l'*oppidum* étant le plateau même, ville et parcages (et Camille Jullian dit bien de ces vieux oppidums de montagne que leurs espaces vides les faisaient ressembler plus à des champs de foire qu'à des résidences). Toujours est-il que dans le moment la cavalerie gauloise surgit. Probablement, elle accourt vers le sud-ouest, vers le chemin par où les légions sont montées, tombant à présent sur leur gauche. Peut-être a-t-elle dû contourner la ville et ses ruelles ? Elle se jette, pour combattre au pied des murailles, sur le chemin de ronde. Les fantassins suivent. On imagine la furie gauloise, le déferlement de ces milliers d'hommes, les Romains désespérément contenus d'abord, puis rejetés, submergés dans l'énorme tumulte.

Par le pâtrage encore ras, devant Clermont si proche, massé et étalé à la fois, qui fume et bleuit et vit de ses cent mille vies dans le soir, nous marchons à la corniche du sommet désert. M. Busset me ramène vers ce qu'il croit être les portes. Parmi les arbres et les buissons fous, voici les monceaux de pierres des tours ; voici les murs qui faisaient couloir et les postes où les sentinelles s'abritaient par le mauvais temps, comme elles firent à Bourges, à leur grand dommage. Dans une de ces murailles de basalte, on a retrouvé le fer de javelot ébréché que Busset m'a montré tantôt. Peut-être était-ce là cette porte que Pétrониус tenta de forcer, là les ruines quasi disparues du rempart d'où furent précipités Fabius et ses trois hommes?... Peut-être tout cela n'est-il que rêverie. Mais si ce lieu devenait un jour, comme l'écrit M. de Nolhac, un des lieux sacrés des Gaules ?

Entre ces décombres et l'arête d'où la pente plonge, s'étend un léger vallon, vert et vide. Serait-ce la *satis magna vallis*, dont parle César ?

Il était un peu en arrière avec la dixième légion. MM. Desforges et Fournier l'établissent : il entendait forcer Gergovie. Aurait-il, s'il ne s'était agi que d'enlever trois camps, mis en action toutes ses forces ? Les instructions à ses légats n'auraient-elles pas été données en conséquence ? Et Fabius se serait-il vanté par avance avec indiscipline d'escalader le premier le mur de la ville ?

De sa tente César avait dû se demander, avec une dure curiosité, ce qu'il y avait là-haut sur le mont, ce qu'était au vrai cet oppidum invisible. Et il ne voulait pas lever le camp sans avoir tenté sa chance. Mais il fallait ne pas se laisser accrocher : tenir les soldats bien en main de façon à pouvoir toujours faire front et les ramener en terrain favorable.

MM. Desforges et Fournier supposent que c'est en entendant la clamour de la ville qu'il fit sonner la retraite par ses trompettes. S'il n'y avait eu que cela, il aurait dû au contraire précipiter le mouvement : prendre pied dans Gergovie, c'était retourner la situation à son avantage. Pourvu qu'il eût le temps d'y établir les légions comme il avait fait à Chanturgues, il se sentait invincible. Affaire de minutes, presque de secondes. Mais sans doute il a vu brusquement les cavaliers gaulois déboucher sur sa gauche.

D'un coup d'œil il est fixé : l'occasion s'est envolée. Il fait sonner les trompettes, ce qui arrête la dixième légion. N'est-ce pas la crête, dont il ne devait plus être bien loin, qui pour les autres intercepte la sonnerie ?

A Sextius, il envoie l'ordre de sortir du petit camp, et de se poster au pied de Chanturgues, sur la droite des Gaulois qui semblaient devoir refouler les Romains dans la direction sud-est. Lui-même il avance un peu avec sa légion, peut-être jusqu'à la crête.

Ou peut-être était-il resté beaucoup plus bas, sous la montée. Sur ce poste, sur celui vers lequel il fait rétrograder la dixième légion, en terrain plus égal, alors que l'apparition des Éduens débouchant du ravin entre Var et Chanturgues a provoqué l'émotion et la retraite des légions qui le précédaient, sur le poste aussi pris par Sextius qui appuie son repli par la suite, on souhaiterait une étude aussi complète, aussi minutieusement et honnêtement faite que celle de MM. Desforges et Fournier. Une reconstitution qui semble fort bien tenir, ainsi,

en gros, vérifiée et critiquée en détail s'effondrerait peut-être.

Ce qu'il faut louer chez les érudits, c'est moins leur ingéniosité à proposer des solutions que leur honnêteté. Comme on aimerait les voir aborder les questions avec la plus entière disponibilité d'esprit et si possible quelque bonne humeur ! Jusqu'ici les chercheurs clermontois ont mis dans le débat un grain de passion juvénile.

### Mais le problème est-il résolu ?

Je suis allé plusieurs fois à Merdogne. C'est d'allure légendaire, cet énorme autel de pierrailles, avec ses petits rosiers sauvages et ses grands cerisiers donnés aux vents. À l'écart de Clermont, quelle largeur de solitude devant les sublimes espaces : la plaine, ses routes, ses bourgs, le sinueux bocage de l'Allier, le chaos puissant de buttes fauves, les ruines des châteaux, les points fameux de la province, les étendues qui ne sont qu'une zone bleue, une notion où placer un nom et des souvenirs. Tant de pays, et l'idée de ce qui s'est passé là, peut-être, il y a deux mille ans, tout cela monte l'imagination. Mais on hésite entre les conjectures, les lieux ne font pas mieux comprendre l'histoire, ce qui a pu jouer alors dans les têtes, et comment les événements ont pris forme.

Il se peut que Gergovie ait été à Merdogne. Si l'étymologie, l'archéologie viennent à le prouver, nous ne devons pas faire porter à ces lieux la faute de notre demi-impuissance à démêler les textes. Et il se peut que l'oppidum des Côtes ne soit qu'un songe. Je crois sentir que pour M. Busset c'est une magie d'enfance, une de ces choses qui mordent sur l'imagination et la font travailler. Tout enfant, sans doute, aux jeudis de congé, il s'est arrêté devant ces huttes, ces remparts, il a fait la provision de rêves et d'éénigmes. Dans le détail, ces organisations de pierres me semblent peu de chose : un mur qu'on enjambe, ou bien un tas de basalte sous des ronces. Mais cet ensemble ? Ces épaisse trainées de rocallles sur la pente, ces blocs, la falaise, tant d'amas épars traçant de grands signes rompus sur le gazon... Ce chiffre si ancien... Quel singulier bastion où la garnison pouvait évoluer à cheval !

On voit bien là des hordes de chevaux poilus, toute une sauvagerie montagnarde, une sorte de camp à la fois désert

et fourmillant d'un peuple paysan et primitif. L'endroit est étrange, aéré, comme porté en l'air. Il est plus énigmatique que Merdogne, plus brouillé, plus barbare. Peut-être a-t-il eu vie. Une ville? Mais si antique qu'il n'en est plus que des traces rongées; si isolée, sur le sommet de ce mont, qu'on la dirait tombée de la lune; et si lointaine, si perdue! Une autre grandeur que là-bas, inattendue, mystérieuse.

L'étonnant ici, et en conscience je dois le dire, c'est que les *Commentaires* y prennent un singulier relief. La précision, l'expression nette et significative dans les détails topographiques qu'a, selon M. Camille Jullian, la description d'Alésia, se retrouvent dès lors également dans la description de Gergovie. Adaptés à ces lieux, les chapitres du siège ont cette transparence colorée qui laisse voir la vie. Ce qu'ils rapportent cesse d'être une notion pour parler aux yeux et devenir une sorte de souvenir. Nous voyons pourquoi César a désespéré d'emporter le mont d'emblée; comment la colline du petit camp et l'autre camp ont pu résister, assaillis par une multitude; son impatience, alors qu'il est pris entre ce mont inexpugnable et le soulèvement qui gronde; mais aussi l'inquiétude de Vercingétorix qui, devant disséminer ses forces, craint de ne pouvoir parer à temps des coups puissamment portés. Sur-tout nous comprenons comment César a cru à sa fortune, lorsqu'il s'est aperçu que les Gaulois se gardaient de tous leurs soins, de toutes leurs inquiétudes à l'opposé même de l'objectif qui véritablement le tentait. Il a vu là une faveur de la déesse, une occasion offerte qu'il se devait de saisir au vol. Voilà ce que fut la surprise de Gergovie: l'acte téméraire d'un chef acculé, qui préférant l'imprudence à l'inertie, se fia avec présomption en son étoile, mais qui sut arrêter ses dispositions comme s'il n'y avait pas d'étoile et dans l'échec même reprendre barre sur les événements.

C'est possible que Gergovie, ce soit Merdogne, comme nombre d'érudits locaux en ont la conviction opiniâtre. Le nom de Gergoye, les fouilles de Stoffel peuvent le donner à penser. Quelle malice du hasard, alors! Ce qu'on ne trouve pas à Merdogne, où aurait été Gergovie, on le trouve aux Côtes où il n'aurait jamais été.

Mais il est de ces amusants prodiges. Et n'ayant aucune compétence, je ne veux avoir aucune opinion.

A propos de l'oppidum des Côtes, M. de Nolhac a fait remarquer que les titres de la Gergovie traditionnelle ne sont pas très sérieux. Il ne fait pas bon les mettre en doute, pourtant. Jadis, toute discussion sur Gergovie avait dû être interdite à l'Académie de Clermont. Dès qu'il portait sur l'emplacement du petit camp ou sur la manœuvre de Sextius, l'entretien donnait l'impression qu'il cessait d'être de bonne compagnie. Un vieux professeur, M. Mathieu, ayant la main déformée par les rhumatismes, se fit fabriquer une main articulée et s'exerça à tirer au pistolet dans son jardin, afin de pouvoir provoquer en duel ses contradicteurs. Jusqu'à ce dernier printemps, on aurait pu croire de tels jours bien lointains...

D'où viennent ces passions sur un terrain dont le climat devrait être d'entièbre soumission à la vérité?

Les hommes croient aimer la vérité toute nue : ils ne peuvent aimer que les couleurs qu'ils lui prêtent. Tandis qu'elle reste au fond du puits, ils espèrent l'éclairer d'en haut, sous le rayon de leur lanterne ; et cet espoir les passionne. La passion paraît chez les érudits toute naturelle. Le sectarisme même le serait. N'est-il pas naturel, chez eux, ce sentiment de s'être, par leurs études et leurs efforts, conquis un royaume : d'où colère légitime contre l'amateur qui, à l'étourdie, veut tout y bouleverser par amour, leur semble-t-il, du tapage ?

Cela bien vu, qu'attendre d'un débat ? Et comment ne pas bouillir devant certains arguments ? « Je ne croirai jamais à Glozel, déclarait à M. Maurice Constantin-Weyer le président d'une société scientifique régionale : on ne me fera pas admettre que des gens soient venus s'installer dans ce fond, alors qu'à cinq cents mètres de là ils pouvaient s'établir sur le bord d'une route ! — Dites mieux, riposta M. Constantin-Weyer, et qu'ils auraient sûrement poussé jusqu'à la voie ferrée, puisqu'elle n'est pas à deux kilomètres cinq cents. » Mais supposons la discussion moins pittoresque. S'entendra-t-on sur le poids de telle expression des *Commentaires* ? Un coefficient personnel joue toujours, même en supposant qu'aucune humeur n'intervienne. Et l'objection qui portera sur tel ou tel ne touchera presque pas tel autre.

Ainsi tels et tels historiens sont peu satisfaits de la façon dont le texte du *De Bello gallico* s'adapte à Merdogne. Au contraire, MM. Desforges et Fournier seraient portés à s'émer-

veiller avec M. Constans, voyant les indications de César tellement exactes et précises (1). Sur ce pied, si l'on sait, comme l'a fait observer M. Camille Jullian, que César exagère toujours légèrement les lignes générales et qu'il convient de supprimer ses superlatifs ; si l'on tient pour assez fréquentes de légères omissions de copiste ; si l'on corrige ou qu'on écarte le texte de Polyen, de valeur historique douteuse, on se dit qu'à Merdogne les *Commentaires* « collent » parfaitement. Et, comme le proclamait le monsieur maigre, Gergovie, c'est Gergovie !

### Il faut faire des fouilles

Pas de débats, donc, sur les textes : ils ne mènent à rien. Pas de débats, mais des fouilles. Qu'on en fasse à Merdogne et qu'on en fasse aux Côtes. Après quoi, là, on saura à quoi s'en tenir sur les découvertes de Stoffel ; et ici, les pierres mystérieuses entreront dans le domaine des sérieuses discussions archéologiques. Fouilles modestes, vu le malheur des temps, et contrôlées par qui l'on voudra, mais qui devraient permettre d'y voir clair, à la fin des fins.

Clermont se masse dans le soir, sur son mamelon bas, et vers le sud s'allonge la falaise claire de la Gergovie traditionnelle qui porte, minuscule, le monument fiché à sa proue. Faudra-t-il le déplacer un jour, l'ériger ici, devant ces pierres où s'achoppa la fortune de César ? De quelque côté qu'on se tourne, ce ne sont que doutes encore. M. Busset ne m'affirme point avoir découvert les restes de Gergovie, ni même d'un oppidum. Il demande seulement qu'on les étudie, qu'on cherche. En attendant, Clermont est là, perplexe, dans sa plaine, entre ses deux oppidums, et comme assis par terre entre deux selles.

Le soir tombe, et dans la chute de la grande lumière de printemps le vent se lève. L'air est plus frais, plus rapide. Il faut presser le pas sur le chemin de ronde. Soudain, parce que c'est le samedi saint, toutes les cloches de Clermont se sont mises à sonner. Grandes voix de ce qui mène là nombreusement son affaire de travaux, de soucis et de peines. Pensez à ce

(1) Il faut reconnaître que lorsque César parle du mur élevé par les Gaulois à mi-côte, *a medio fere colle in longitudine, ut natura montis ferebat*, cela s'applique fort bien aux terrasses naturelles qui, vers le milieu du puy de Merdogne, coupent la rampe et appelaient un mur derrière quoi établir des camps.

qu'est une ville, à sa lente destinée. A cette heure il peut paraître léger de donner trop de moments à des problèmes d'archéologie. Que nous fait après tout que Gergovie soit au sud ou soit au nord de Clermont ? Mais se retourner vers Gergovie, c'est une façon de songer à nos destins. Et il n'est pas si mal de se demander où elle fut, cette ville à laquelle a succédé Augustonemetum, la cité des Arvernes, c'est-à-dire Clermont d'Auvergne, qu'on nomme aujourd'hui Clermont-Ferrand. Que Clermont se soit formé sur l'emplacement du camp de César, que la ville ait simplement glissé de l'acropole aux quartiers bas, comme il arrive d'ordinaire, ce serait l'hypothèse la plus simple, plus facile à admettre qu'un déplacement de plus de deux lieues.

Aux Côtes, on est en altitude plus douce qu'à Merdogne, de près de cent mètres, — six cent cinquante, là-bas sept cent quarante-quatre. Le climat est donc plus favorable. Et la situation l'est autrement encore. D'ici on commande le débouché d'une demi-douzaine de vallées: revenant vers Durtol, nous les voyons s'enfoncer en gorges moutonnantes, dans le chaos montueux que régit de haut le puy de Dôme. Merdogne est simplement entre deux vallées et semble à l'écart du chemin qui menait les pèlerins de la plaine et du monde au grand puy. La situation des Côtes, c'est celle qui a fait la fortune de Clermont. La place d'une ville était là plutôt qu'à Merdogne, parce que les conditions y sont bien meilleures et pour l'habitat et pour le trafic et pour la défense.

M. Desdevines du Dézert me faisait remarquer qu'il est assez extraordinaire que ce puy soit sans nom. On dit le puy de Chanturgues, le puy de Var, le puy de Quème. Comment se ferait-il que ce mont ne fût pas lui aussi sous un vocable celte ? Mais ce vocable a disparu, comme si on l'avait fait disparaître parce qu'il rappelait de pénibles souvenirs. Et l'on n'a plus dit, selon le versant, que les côtes de Clermont, les côtes de Durtol, les côtes de Blanzat, les côtes de Cébazat. Toutes ces appellations ne font pas un nom.

On dit les côtes de Gergiat, aussi. Il y a là, au pied du puy vers le nord, Gerzat, que les paysans prononcent Gergiat; de l'alleu de Gergia, il est fait mention dans une charte du x<sup>e</sup> siècle. M. Busset veut que cela vienne de la Gergovia antique, mais s'entendra-t-il donner raison par les étymologistes ?

## A bout d'horizon

De tout Clermont, sur des kilomètres carrés, les cloches battent et rebattent. Là-bas, dans les reculées, l'ombre prend déjà les grands pays bleus étendus.

Tant d'ombre, quand nous remontons les âges. Nous voudrions comprendre la vie, retrouver dans ces fonds l'histoire vraie de notre peuple. Mais ce sera une chance déjà, si, de loin en loin, nous relevons quelque trace vivante. Voici encore des amas de basalte, dans les bourres d'herbe couleur de poussière. Les contradicteurs de Busset disent qu'ils ne sont pas gaulois, ces murs. Probablement ces messieurs disent vrai: ils ne sont pas gaulois, ils sont plus vieux. Je songe à la belle et très parlante *Histoire de la Campagne française* de Gaston Roupnel. M. Gaston Roupnel croit qu'on n'a pas eu la hardiesse d'imaginer notre civilisation paysanne aussi antique qu'elle l'est; que lorsque les invasions gauloises arrivèrent sur ce sol, cinq ou six cents ans avant notre ère, elles trouvèrent la campagne déjà aménagée, bâtie par les Ligures, avec ses chemins ferrés, ses clairières en cultures équilibrant ses forêts, ses parcelles de champs découpées en lanières à la mesure d'une journée de laboureur, à peu près telle enfin que nous la voyons aujourd'hui.

Visions, cela aussi? Non pas: aux champs, et surtout en montagne, on touche de la main le passé, de très loin venu, même s'il ne s'est fait qu'hier. Ces murs, ces huttes, un grand-père vigneron a pu les bâtir, qui est à peine couché dans le petit cimetière de Durtol, mais il ne faisait que répéter les gestes d'aïeux disparus depuis des millénaires peut-être. Tout comme tel potier, tel sabotier travaillent encore à la façon d'un artisan gaulois; ou comme tel guérisseur que je connais use de procédés magiques plus antiques que Celtes et Ligures.

M. Camille Jullian a dit que les pierres des Côtes devaient être les restes d'une ville abandonnée bien avant la conquête romaine. Sur tous les plateaux d'Auvergne, on retrouve des vestiges semblables. Les étudiera-t-on comme le veut Busset, et auront-ils quelque chose à nous dire?

Tout cela élargit la perspective. Dans ce recul des âges, « nos aïeux les Gaulois », comme parlaient nos manuels d'enfance, font figure d'envahisseurs. Avec eux, avec les Celtes,

les Germains, les Hellènes, les Latins primitifs, tous rameaux d'un même peuple et descendus peut-être des rivages baltes, se serait ouverte l'ère des guerres, des histoires. Avant, c'aurait été une longue et lente civilisation agricole, qui, à en croire M. Gaston Roupnel, aurait pu être une sorte de siècle d'Évandre: l'âge d'or. Apprendrons-nous à regarder vers cette antique Ligurie? Ou plutôt, saurons-nous demander à tous nos vieux pères, Ligures, Gaulois, Romains, Gallo-Romains, pour des temps plus difficiles encore que ceux qu'ils connurent, une perpétuelle leçon de courage et de constance?

Maurice Busset nous a fait prendre un mince sentier qui dévale de biais sur la rampe. Nous longeons un bosquet de jeunes cerisiers en fleur. Leurs baguettes sont garnies de touffes blanches, sans poids, pleines de l'air du soir, de l'air de la montagne. Toute vive, l'éternelle force du printemps reprend la Limagne d'Auvergne.

Et cela du moins est sûr. Gergovie? A peine imagine-t-on ce qu'elle était, et ce qu'étaient ses hommes. Les Gaulois? peut-être les oppresseurs d'un moment, vite fondus dans la race plus antique qui avait fait depuis des âges alliance avec cette terre. Mais ces hommes auxquels nous hésitons à donner un nom, nous pouvons croire qu'ils étaient proches des choses naturelles. Le grand spectacle des monts et de la plaine était une part de leur vie, politique, militaire, religieuse. Cela comptait pour eux, cela entraînait en eux, et ils se sentaient plus près que nous de la force du printemps. Si pourtant nous voulions... Par delà l'histoire, par delà notre ignorance, derrière l'ombre et ses fantômes, nous retrouvons cela : la terre, et l'éternel effort de l'homme pour l'aménager.

Nous retrouverons toujours cela : les choses naturelles et le vieux courage humain; et devant ces monts rien ne sera jamais perdu parce qu'ici l'homme ne peut pas perdre cœur.

Alors si, après tant d'histoires, le temps venait de donner son vrai sens à ce courage? De voir qu'il n'est qu'une voie? Et de comprendre que les hommes n'ont eu à aménager la terre que pour apprendre finalement à aménager l'amitié?

HENRI POURRAT.

---

## POUR LE CENTENAIRE D'ANDRÉ THEURIET

Le dimanche 23 juillet, la ville de Bar-le-Duc a inauguré le monument élevé à André Theuriet et fêté le centenaire de sa naissance. La *Revue* ne saurait oublier qu'André Theuriet fut un de ses collaborateurs les plus féconds et les plus goûtsés : pendant cinquante ans, de 1857 à 1907, il y a publié des poèmes, des romans, des nouvelles, et des essais. Il en était fier, comme en témoigne ce fragment de lettre inédite, qu'on veut bien nous communiquer. C'était en 1857, lors de la publication de ses premiers vers. Il écrit à une amie : « Je vous avoue sincèrement que j'attends avec anxiété le moment où mon pauvre poème va paraître dans le premier recueil européen. C'est pour ainsi dire la première fois que je me présente réellement au public. Les pièces publiées dans la *Revue de Paris* avaient trop peu d'importance, et ce recueil lui-même était trop peu connu pour que je craignisse le public... Quand je me reporte à six années en arrière et que je me vois, à l'ombre des platanes du jardin de la grand tante, lisant ou plutôt dévorant les volumes de la *Revue des Deux Mondes* ; quand je songe que je me disais : « Écrire là-dedans, ce serait un grand pas de géant, presque une victoire ! » Et aujourd'hui, me voilà à la veille de lire mon nom ignoré au bas de l'une des pages de la *Revue*!... »

La *Revue* a tenu à honneur de s'associer à la manifestation de Bar-le-Duc. Elle a prié M. Louis Bertrand de l'y représenter. Meusien lui-même, ancien élève du lycée de Bar-le-Duc, M. Louis Bertrand a prononcé, sur l'œuvre du poète et du romancier barrois, un discours dont nous extrayons les principaux passages.

---

Mesdames, Messieurs,

... Je puis dire que, pendant mes tristes années de collège, Theuriet a été un de mes grands consolateurs, un de mes bons génies. Par ses vers si frances, si directs, si exempts d'artifice, il a contribué à développer en moi le sens de la poésie. Je me rappelle encore avec quel frémissement de sympathie et de patriotique curiosité je lus son premier recueil de vers : *le Bleu et le noir*, précédé du *Chemin des bois*, qui venait alors de paraître. Ce devait être vers 1880 ou 1881. Un de mes camarades du lycée avait acheté chez Sertin, rue du Cygne, à moins que ce fût chez Collot, rue Entre-deux-ponts, le mince volume à couverture jaune avec l'estampille de l'Homme à la Bèche de la maison Lemerre. Nous le lisions en cachette derrière un rempart de dictionnaires, car Theuriet, auteur dangereux, était alors prohibé par l'autorité universitaire. Et je me souviens qu'en ce temps-là nos professeurs jugeaient assez sévèrement les élucubrations poétiques de ce receveur de l'enregistrement. Pour moi, enfant de la Meuse, non seulement j'y percevais de nouvelles cadences, toute une charmante et discrète musique non encore entendue, mais j'y découvrais un aspect émouvant de ma terre natale.

Jusque-là, j'avais considéré Bar et ses aimables paysages avec un sombre ennui, l'ennui du collégien captif qui n'aspire qu'à rompre sa chaîne et à fuir sa prison. Et voici que ce poète de mon pays m'apprenait que ces lieux sans grâce pour moi recélaient toute une poésie insoupçonnée. Vous l'avouerai-je ? Les promenades du jeudi et du dimanche m'étaient une odieuse corvée. La ville me paraissait sans gloire, ni beauté, intérêt d'aucune sorte. Je n'avais un peu de considération que pour la fameuse rue de la Rochelle, non encore promue, cependant, à la dignité de boulevard. Traverser, en rangs, la rue des Ducs de Bar par un triste après-midi de novembre m'était une véritable pénitence. Et voici que les vers et la prose de Theuriet m'égayaient cette rue mélancolique, me la rendaient attrante, sympathique, pleine de charmants mystères. Et non seulement cette rue antique et cérémonieuse, mais tout le vieux Bar, tous nos vieux quartiers me parlaient un langage ami : ce receveur de l'enregistrement, dont se moquaient mes maîtres, m'avait initié à la poésie du passé. Et du même coup,

en suivant son *Chemin des bois*, j'étais entré avec lui dans tous les enchantements de la Forêt. Ces bois magnifiques qui environnent votre ville, où je n'avais vu jusqu'alors qu'un but de promenade sans agrément, devenaient, à mes yeux, un monde inexploré, où toute sorte de surprises et de féeries m'attendaient.

Un demi-siècle a passé depuis ces émois juvéniles. Je suis bien sûr qu'ils ne m'ont pas trompé. Et c'est parce que j'en suis sûr, parce que j'en garde une reconnaissance attendrie à celui qui me les donna, que je voudrais y revenir avec vous et, à l'occasion de ce centenaire, rafraîchir mes raisons d'aimer André Theuriet, André Theuriet poète, André Theuriet chanteur du vieux Bar et du Barrois et, par-dessus tout, chanteur de la Forêt lorraine.

\* \* \*

Né à Marly en 1833, il est mort à Bourg-la-Reine en 1907 : cela fait donc plus de vingt-cinq ans qu'il nous a quittés. Remarquez que pour un écrivain tant soit peu notoire, il y a toujours, après sa mort, une période d'éclipse plus ou moins longue, — c'est ce que j'appelle son temps de purgatoire, — avant l'entrée définitive dans la gloire. Pour Theuriet, ce temps pénitentiel ne semble pas encore fini. Le silence semble s'être fait sur son œuvre, pourtant si considérable et même si variée, car elle comprend la matière d'environ quatre-vingts volumes : poèmes, romans, nouvelles et contes, impressions de voyage, souvenirs d'enfance et de jeunesse, critique d'art, voire des essais dramatiques. Moi-même, tout en lui conservant la gratitude que vous savez, je confesse que je l'avais quelque peu oublié. L'occasion de ce centenaire m'a ramené à ses livres. Je confesse encore que je n'y revins pas sans une certaine appréhension. Je me rappelais un mot cruel de Jules Lemaitre sur lui. C'est dans son fameux éreintement de Georges Ohnet, qu'il appelle « un Theuriet sans fraîcheur et sans poésie ». Être un Georges Ohnet, même loti de fraîcheur et de poésie, n'était certainement pas un grand éloge sous la plume de Lemaitre. Bien entendu, mes craintes étaient vaines. Il me suffit d'ouvrir *le Bleu et le noir*, le petit volume de chez Lemerre qui me fut offert en prix par Theuriet lui-même, lorsque j'étais élève de votre lycée, — pour retrouver tout de suite l'aimable poète

de mon adolescence : *Fraîcheur* et *Poésie*, il est impossible de mieux dire : c'est cela même, c'est cela qui sauve et qui sauvera toujours son œuvre, non seulement ses vers, mais aussi sa prose, et même ses romans et ses nouvelles. La grande qualité de sa poésie est incontestable, c'en est la fraîcheur : elle est fraîche, elle le sera toujours comme ces fleurs et ces fruits peints par un Chardin, ces pêches, ces prunes, ces œillets, qui paraissent encore embués de la rosée matinale et qui ont l'air d'être cueillis à l'instant même...

Cette fraîcheur, c'est la marque distinctive de Theuriet, chantre du vieux Bar, du Barrois et de la Forêt lorraine. Je devrais dire *peintre* en même temps que chantre. Mais j'insiste sur ce dernier qualificatif : je préfère l'appeler *chantre*, parce que c'est le caractère poétique qui domine dans toute l'œuvre de notre compatriote, même dans son œuvre en prose. Il a su mettre de la poésie jusque dans la peinture des mœurs les plus bourgeois et des milieux les plus terre-à-terre de notre pays.

Et voilà une belle objection contre ceux qui prétendent que nous, Lorrains, nous sommes totalement dénués du sens de la poésie. Certains disent même : du sens littéraire. Je me rappelle que, lorsque j'étais élève de votre lycée, notre proviseur avait coutume de répéter : « Ici, rien pour la littérature ! De bonnes têtes à mathématiques, voilà les produits du terroir ! » Je ne relèverais pas ces calomnies, si elles n'étaient devenues un préjugé courant... Eh quoi ? La Lorraine serait une terre sans poésie, quand elle a produit le plus grand lyrique français, à savoir Victor Hugo, car nous n'allons pas renier ce grand compatriote, issu d'une vieille famille lorraine, sous prétexte qu'il est né, par hasard, à Besançon ! Un nom comme celui-là suffirait, n'est-ce pas, à la gloire littéraire d'une province et même d'une nation. Mais nous avons des poètes et des artistes dans tous les ordres. Peut-on oublier le génie lyrique d'un Barrès, le génie dramatique d'un François de Curel, le dilettantisme esthétique des frères de Goncourt et l'étrange et mélancolique poésie qui respire dans les paysages romains et campaniens de notre Claude Gelée dit le Lorrain ? La vérité, c'est que les longues et continues calamités de notre malheureux pays, sans cesse foulé par l'invasion, et sans doute aussi la sévérité de son ciel et de son climat, en contrariant son génie, en ont retardé l'élosion.

Le cas de Victor Hugo, Lorrain déraciné, est aussi celui de notre Theuriet. Né à Marly, d'un père fonctionnaire et, comme tel, condamné à une vie errante, il était fils d'une Lorraine. Il a vécu de longues années à Bar; il y a fait ses études au vieux collège de Gille de Trèves; il y a été lui-même fonctionnaire et, lorsque ses fonctions l'entraînaient bien loin de son pays d'origine, il y revenait périodiquement à l'époque des vacances. Il était donc tout imprégné d'atmosphère barroise et meusienne. Mais cela n'importe pas essentiellement au poète qu'il était. Lorrain, barrisien ou non, Theuriet avait bel et bien reçu le don de poésie : il était un poète authentique. Il suffit de songer à ses émules et notamment aux Parnassiens, contemporains de sa jeunesse, pour sentir aussitôt ce qui le distingue d'eux et la qualité vraiment poétique de sa poésie, qualité indéfinissable, mais qui se perçoit et se goûte tout de suite. La plupart de ces Parnassiens sont devenus illisibles : lui, le modeste chantre des beautés bocagères et des intimités bourgeois, il a résisté à l'épreuve du temps : comme on dit, il tient le coup...

Il a écrit une demi-douzaine de pièces, qui, de son temps, figuraient déjà dans les anthologies et qui y resteront. Mais il en a écrit beaucoup d'autres, jusqu'à la veille de sa mort. En 1907, la *Revue des Deux Mondes*, dans son numéro du 15 janvier, publiait encore des vers d'André Theuriet. Tout n'est pas de même valeur, tant s'en faut, dans cette production considérable. Et, pour ma part, j'y sacrifierais volontiers de longs poèmes à visées sociales ou philosophiques pour quelques strophes de lui qui embaument comme un bouquet de muguet, qui en ont la fraîcheur et l'odeur pénétrante.

Fraîcheur de source, senteur forestière ! Il faut toujours en revenir à ces mots, quand on veut définir le meilleur Theuriet.

Je me hâte, d'ailleurs, d'ajouter que ce poète rustique a été plus d'une fois capable de grands coups d'aile et aussi des plus belles mélodies sentimentales.

\* \* \*

Mais la poésie, quoi qu'en ait dit, est indépendante du vers. On peut parfaitement être un poète en prose. Et Theuriet l'a été dans ses romans, ses nouvelles et ses contes. C'est par

cette poésie agreste, ou familière, ou intime, que cette œuvre si abondante mérite de survivre. Ce poète en prose a énormément écrit et pas seulement sur son pays natal. Le cadre de ses romans se place un peu partout : en Lorraine, en Bretagne, en Touraine, en Savoie, en Champagne, en Provence même et jusque sur la Côte d'Azur...

Il faut bien le reconnaître : ces œuvres d'aspect si varié ne se distinguent point par de très hautes qualités de romancier. On peut trouver que l'imagination de l'auteur manque de force, que sa psychologie est courte, à fleur d'âme, quelquefois conventionnelle et un peu bourgeoise, mais il est souvent très près de la vérité, — et, justement, de la vérité, de la réalité bourgeoise : c'est par là qu'il se revanche. Il a fait *plus vrai* et *plus juste* que beaucoup de ses contemporains à la renommée plus bruyante. Relisez les coryphées du naturalisme de ce temps-là, les Zola et les Maupassant, — et vous sentirez tout de suite la différence. Le naturaliste voit gros, ou il ne voit pas du tout, il ne daigne pas voir : cela est au-dessous de son observation. Theuriet, lui, est un observateur très fin, très précis et très consciencieux. Il fait son butin de tous ces menus détails de mœurs que les naturalistes considèrent comme indignes de leur attention et, d'ailleurs, odieusement bourgeois. Que ce soit médiocre, c'est possible. Mais c'est vrai, *c'est cela* : le portrait ou le tableau est d'une ressemblance scrupuleuse. Et enfin cette vérité un peu médiocre, un peu ordinaire, se relève toujours, chez lui, par un brin de poésie, comme ces petits bouquets de lavande ou de thym qui parfument autrefois les lessives de nos aieules.

Où cette poésie de Theuriet prosateur est particulièrement savoureuse, et, ça et là, colorée et brillante, c'est dans la série de romans que lui a inspirés notre terre de Meuse et, plus spécialement, Barent le Barrois : *Tante Aurélie, le Mariage de Gérard, la Maison des deux Barbeaux, Gertrude et Véronique*, pour ne parler que des plus connus.

Ce Lorrain d'origine a été un poète et un peintre excellent de votre ville et de votre région et non seulement du vieux Bar avec ses vieux logis et ses vieilles églises, mais de nos mœurs, de nos vieux us, de toutes nos traditions.

\* \*

Reconnaissons encore qu'à ces peintures si véridiques se mêle toujours quelque chose de ce convenu dont nous parlions tout à l'heure.

Trop de pères nobles, de princes charmants, trop d'amoureux exagérément romanesques, à côté de personnages assez plats, assez vulgaires d'idées et de sentiments. Pas mal de gaucherie aussi, de maladresse, soit dans l'expression, soit dans la conduite du récit. Mais, en dépit de toutes ces réserves, il reste ceci : c'est que Theuriet a fort bien rendu l'amour bourgeois, tel qu'il se manifestait de son temps. Son romanesque même porte la marque d'une époque, il est un document pour toute une période de la sensibilité française. Si les grands sentiments dont certains de ses héros font étalage ne sont pas vrais, ils expriment du moins ce que ces héros auraient voulu être, ce que l'opinion publique exigeait qu'ils fussent devant leur conscience. L'opinion d'aujourd'hui est loin d'être aussi exigeante, et cela confère aux personnages de Theuriet, par comparaison avec ceux de notre époque, une manière de poésie un peu factice, mais d'une bonne volonté touchante.

En revanche, l'amour ingénue, l'amour bourgeois ont trouvé chez lui leur formule exacte et souvent charmante. C'est bien ainsi qu'ont aimé nos parents, nos oncles et nos tantes, aux beaux temps du second Empire... On se rencontre dans une sauterie ou une partie de bois. On se regarde, on se plait. On se donne son cœur tout de suite et on se le dit dans un langage dépourvu d'artifice. Les déclarations d'amour, dans les romans de Theuriet, sont toujours d'une ingénuité et, — reprenons notre mot, — d'une fraîcheur sentimentale qui étonne le lecteur d'aujourd'hui, tout en le ravissant.

Je ne sais trop si cela est spécialement barrisien, ou lorrain, mais ce dont je suis sûr, c'est que je respire à pleines narines le bouquet du terroir dans les descriptions que Theuriet nous a données du vieux Bar, de ses environs et de ses bois. Tout y est, ou presque tout : la rue du Bourg avec ses vieux hôtels du *xvi<sup>e</sup>* et du *xvii<sup>e</sup>* siècle commençant, la rue des Tanneurs et son canal aux eaux rapides et noirâtres, la rue Entre-deux-ponts, centre des élégances, et le pont *Notre-Dame* avec sa chapelle assise sur une de ses piles, — et la ville haute :

la rue des Ducs, la fameuse Tour de l'Horloge, la cathédrale Saint-Étienne et le squelette de Ligier-Richier, — enfin la rue de la Rochelle et le café des Oiseaux, — et les entours : la promenade des Saules, Savonnières, Polval, la Côte Phulpin et le Faubourg de Véel.

Ce qu'il a célébré avec une dilection particulière, ce sont les vieux logis de la ville haute. Vous vous rappelez la pièce cent fois citée qui figure dans toutes les anthologies et que M. Paul Bourget a commentée dans sa réponse au discours de Theuriet, lors de sa réception à l'Académie française :

Dans le calme logis qu'habite la grand tante,  
Tout rappelle les jours défunts de l'ancien temps,  
La cour au puits sonore et la vieille servante,  
Et les miroirs ternis qui datent de cent ans...

Mon Dieu ! ce sont là des beautés modestes, et il ne conviendrait pas de trop éléver la voix pour les louer. Pourtant, je reprocherais à Theuriet de n'avoir peut-être pas assez insisté sur le style, sur la valeur architecturale, enfin sur l'originalité de certains ensembles : je songe, en disant cela, non seulement à la rue du Bourg, ou à la rue des Ducs, mais à la place de la Halle, à la place Saint-Étienne, à la rue Chavée et aussi à la mélancolique et si distinguée rue de Nève...

En revanche, il a rendu merveilleusement l'aspect de vos rues : les marchés, les foires sur la place Reggio, les réjouissances publiques, sans oublier les enterrements qui, dans certaines de nos petites villes somnolentes, sont, sinon une réjouissance, du moins une manière de distraction : le défilé du clergé, des deuillants et de leur famille, et les sœurs de Saint-Charles avec leurs cornettes, talonnant les enfants de l'hospice, qui portent des cierges... Après cela, les types, aujourd'hui disparus, qui animaient vos rues et vos maisons : le vieux gentilhomme de la ville haute, ou de la rue de Nève, ancien garde du corps de Louis XVIII ou de Charles X, la vieille demoiselle ruinée, qui donne des leçons de harpe ou de piano au couvent des Dominicaines, et qui, ayant économisé, sou à sou, une petite fortune, la lègue à deux amoureux, — et les pauvres gens, les serviteurs qui entourent ces vénérables débris, les tisserands, tapis dans leurs caves et leurs taudis, les brodeuses, les corsetières, les fermiers, les garde-chasse, le

barbier Magdelinat, que nous avons tous connu, qui tenait boutique dans la rue Rousseau et qui se servait d'un grand plat d'étain pour raser ses clients, et le pharmacien, M. Péchoin, et le chef de bureau de la Préfecture, M. Nivard, le substitut, M. Duprat, qui risque de gâcher son bel avenir dans une aventure galante, le vieux professeur du collège, avec son ombrelle verte et sa veste d'alpaga, flanqué de sa fille Octavie, enfin la préfète qui révolutionne la ville par ses élégances, la directrice des contributions qui la scandalise par ses débordements, ou la jeune Parisienne, que ses allures tapageuses et un peu bohèmes font mettre en quarantaine.

Comment vivait tout ce petit monde, où une jeune fille était « compromise » pour avoir dit deux mots à un jeune homme ; quels étaient ses plaisirs, ses habitudes, ses occupations ou ses tribulations, Theuriet nous a dit tout cela. Il nous a conté les dîners de famille, où l'on mangeait les truites de l'Ornain et où l'on buvait ce délicieux pineau de Bar qui, hélas ! n'est plus qu'un souvenir. Et les parties de bois, les pique-nique, les sauteries en forêt, au son d'un violon et d'une clarinette, et les grands chars-à-banc, voire les carrioles campagnardes, où s'entassaient les danseurs. N'oublions pas les vendanges avec leur accompagnement traditionnel de beuveries et de ripailles, ni surtout la confection des confitures, ces confitures de groseilles épépinées qui sont la gloire de Bar. Je ne vous citerai pas, parce que vous la connaissez trop, la fameuse pièce :

A la Saint-Jean d'été, les groseilles sont mûres...

Je préfère relire avec vous ce passage non moins savoureux, où il s'agit de confitures de mirabelles : « Sur un réchaud fumait une bassine de cuivre rouge, pleine de sirop bouillonnant. Des mirabelles aux couleurs d'or étaient amoncelées dans des corbeilles, et M<sup>me</sup> Laheyraud, après les avoir délicatement vidées de leurs noyaux, les disposait une à une dans de grands plats de faïence, d'où s'exhalait une odeur appétissante de fruits mûrs et meurtris. A droite et à gauche, Tonton et Benjamin, la figure barbouillée de confitures, surveillaient ces apprêts avec des mines gourmandes... Hélène, ornée d'un tablier blanc à bavette, les bras nus jusqu'au coude, se tenait debout devant la bassine et agitait le contenu

avec une longue spatule qu'elle soulevait de temps en temps pour faire briller au soleil les gouttes perlées du sirop... La cuisine se remplissait d'une suave odeur de prunes que les enfants aspirèrent à narines grandes ouvertes. — Comme cela sent bon ! s'écria Hélène, on mangerait l'air en tartine, tant il en est embaumé... »

Ailleurs, le romancier nous montre une maîtresse de maison, — personne riche et considérée, — comptant son linge, après la lessive semestrielle, tandis que sa fille dévide un écheveau de fil, à l'aide d'une *giroinde*, joli tourniquet d'ébène à boules d'albâtre, comme j'en ai vu autrefois sur la commode d'une vieille tante. J'ai parlé de Chardin tout à l'heure, à propos de la poésie de Theuriet. Il faut y revenir encore à propos de sa prose. Il égale vraiment ce grand peintre des tableaux d'intérieur et des natures mortes, non seulement par le sentiment qu'il y met, mais aussi par l'éclat, la luminosité des tons, et la solidité toute classique de la composition et du dessin.

Qu'ajouteraï-je encore ? Ce bouquet de terroir est constamment relevé, chez lui, par l'emploi d'une foule d'expressions locales aussi pittoresques que savoureuses. Dans ses romans, on apporte les fruits à pleines *charpagnes* et la crème à pleins *possons*. On va fermer la *poulerie* ou *chaver* les vignes. On sonne *en mort* pour les enterrements. On n'est pas fatigué, on est *hodé*. On n'est pas une espiègle, on est une *évaltonnée*... Mais je n'en finirais pas de dénombrer toutes les richesses de ce vocabulaire provincial...

\* \* \*

Mieux encore que les vestiges de notre passé, les mœurs et les coutumes locales, la forêt et, plus spécialement, la Forêt lorraine ont inspiré Theuriet.

C'est son culte de la forêt qui lui donne sa vraie physionomie littéraire. On peut dire que, pendant un quart de siècle, il a été, parmi nos écrivains, le spécialiste des choses forestières, le grand maître des eaux et forêts de la littérature française. On s'en est même un peu moqué. Je me souviens qu'un critique de la *Revue bleue*, Maxime Gaucher, qui eut son quart d'heure de notoriété vers 1880, ne l'appelait que « M. Theuriet-sous-bois » (*Sous bois* est, d'ailleurs, le titre d'un

de ses volumes d'impressions forestières). Et je me souviens aussi que certains raillaient son amour de la botanique, de la botanique forestière, bien entendu. Octave Mirbeau, l'ayant pris, un jour, en faute au sujet de je ne sais plus quelle plante bocagère, s'écriait, tout heureux de dauber à la fois sur Theuriet et sur l'Académie française, dont il n'était pas : « Et voilà ce qu'ils appellent leur grand botaniste ! »

Ces plaisanteries ne font que souligner le caractère le plus essentiel de l'œuvre de Theuriet. L'amour des bois était, chez lui, quelque chose de congénital, une véritable vocation qui datait de sa plus petite enfance. Rappelons-nous qu'il naquit à Marly, c'est-à-dire en pleine forêt; que, plus tard, étant élève au collège de Bar-le-Duc, il fit connaissance avec nos bois, qu'il noua ainsi avec la forêt une amitié qui ne devait jamais se briser ni s'interrompre; que, pendant presque toute sa carrière de fonctionnaire, il eut la bonne fortune de résider dans des régions sylvestres; et qu'enfin, s'il lui fallut un initiateur pour pénétrer dans les mystères forestiers, il le trouva en son ami Camille Fistié, celui qu'il appelle « le fidèle Tristan ».

Et c'est ainsi que la forêt eut en lui son peintre et son chantre: on peut dire toute la forêt, d'où qu'elle soit, aussi bien la Forêt champenoise que celle de l'Ile-de-France. Mais il a réservé ses faveurs et le meilleur de son cœur à la Forêt lorraine, à celle de l'Argonne et du Barrois, aux bois des environs de Bar surtout: les pentes boisées de Polval et de Savonnières, le Fond d'Enfer, les bois de la Vierge et du Grand Juré servent de toiles de fond à maints épisodes de ses romans. Et notons que son premier recueil de vers s'intitule *le Chemin des bois* et qu'il commence par les strophes que voici :

Aux bois!... Aux bois de mon pays  
Dont on voit les sombres lignes,  
Futaie épaisse, ou clair taillis,  
Bleuir au-dessus des vignes;

Aux bois, où travaillent, campés  
Dans les gorges éloignées,  
Des bûcherons aux cœurs trempés  
Comme le fer des coignées;

Aux grands bois, où de mes amours  
 Dorment les chères reliques,  
 Parmi les mousses de velours  
 Et les fleurs des véroniques.

Aux bois !... Un vent de liberté  
 Y souffle à travers les chênes ;  
 L'âme y ravive sa fierté  
 Blessée aux luttes humaines.

Les frais sentiers de l'Idéal,  
 C'est au bois qu'on les retrouve,  
 Près de la source où matinal  
 Le ramier soupire et couve.

Le chant divin de l'Oiseau bleu,  
 C'est aux bois qu'on croit l'entendre,  
 Quand le coucou, comme un adieu,  
 Dit son refrain grave et tendre.

Aux bois émus, aux bois baignés  
 De rosée et de lumière,  
 J'offre mes vers tout imprégnés  
 De la senteur forestière !...

Je me rappelle mon émotion, lorsque je lus pour la première fois ces strophes. J'étais un petit élève de votre lycée. Et, jusque-là, j'avais regardé nos bois du même œil que mes camarades : un bois, c'est un endroit où l'on chasse, où l'on dispose des *tendues*, où on passe le dimanche à faire la popote, à jouer au tonneau et au cochonnet, — et, pour beaucoup d'entre nous, fils de marchands de bois ou de propriétaires ruraux, c'était surtout un terrain de rapport où l'on pratique des coupes fructueuses. Theuriet sut m'y faire voir autre chose. C'est à partir du jour où je lus ses vers que la Forêt commença à exister pour mes yeux et mon imagination. Dans ses poèmes, j'avais fait provision de lyrisme pour mes vacances. Et, lorsque je revenais en pays mosellan, c'était le souvenir de ses strophes qui m'accompagnait à travers les bois de Briey, d'Homécourt, de Moyeuvre, d'Hayange, de toute cette zone forestière qui suit le cours de l'Orne...

D'abord, j'aimais nos bois pour les raisons romanesques et littéraires que me suggérait Theuriet. Il y voit souvent un cadre pour une idylle amoureuse. Il le dit lui-même : « aux grands bois, où de mes amours dorment les chères reliques... » Il y voit aussi « le chemin de l'Idéal », un sanctuaire, où éclosent les grands sentiments et les pensées sublimes. Mais tout cela n'est pas la Forêt : c'en est la figuration, l'accessoire ou le décor. Il était trop poète pour ne pas le sentir, — pour ne pas sentir qu'un vrai poète doit aimer la forêt pour elle-même. Et c'est bien ainsi qu'il a fini par l'aimer et nous la faire aimer. La « poésie pure » de la forêt, c'est chez lui qu'on la trouve.

Il l'a célébrée dans ses arbres, ses arbustes et jusque dans ses ronces : il en connaît toutes les essences. Il décrit amoureusement toutes les métamorphoses des bois, — le jet des sèves, l'éclosion des bourgeons, les colorations changeantes des feuilles, l'élan aérien des hautes futaies, les perspectives hallucinantes des tranchées, les profondeurs végétales des fourrés où l'on enfonce dans l'humus et dans un lit de feuilles mortes, parmi les fougères arborescentes.

Parmi tous les Princes de la forêt, c'est le tilleul qui a ses préférences : « Le chêne, dit-il, est la force de la forêt ; le bouleau en est la grâce ; le sapin, la musique berceuse ; le tilleul, lui, en est la poésie intime. L'arbre tout entier *a je ne sais quoi de tendre et d'attirant*. (Sentez-vous l'amour du forestier pour ses arbres ?) Sa souple écorce, grise et embaumée, saigne à la moindre blessure. En hiver, ses pousses sveltes s'empourprennent comme le visage d'une jeune fille à qui le froid fait monter le sang aux joues. En été, ses feuilles, en forme de cœur, ont un susurrement doux comme une caresse... Va te reposer sous son ombre par une belle après-midi de juin, et tu seras pris comme par un charme... »

La forêt est un grand verger, plein de fleurs et de fruits : les coucous, les campaniles, les véroniques, les reines-des-prés, les muguet, — les muguet surtout qu'il ne se lasse pas de chanter, — en sont la plus belle parure. Les fruits, à l'en croire, en sont délicieux : « Te voilà, dit-il, dans le grand fruitier de la forêt. De quelque côté que tu te tournes, tu verras des fruits pendre aux branches des arbres et des arbustes. En mère attentive, la forêt donne à ses enfants non

seulement bon gîte, mais encore un bon souper et, avec cette grâce aimable qui n'appartient qu'aux mères, elle sème, au dessert, ses plus belles fleurs sur la nappe verte, afin de réjouir les yeux des convives... »

Quel amour de la forêt ! n'est-ce pas touchant ? Il en parle comme un fils ! Avec quelle complaisance il en énumère toutes les gourmandises, toutes les richesses gastronomiques, depuis les fraises, les framboises, les mures, les merises noires et rouges, les prunelles, les poires et les pommes, les cornouilles, les alizes, les noisettes et les faines, jusqu'aux cèpes, aux chevrottes et aux morilles !

Et, au milieu de tous ces trésors, la faune et la population sylvestres : à côté des chasseurs, les braconniers, les bûcherons, les charbonniers, — tout ce petit monde à part empruntant à la forêt un peu de son mystère... Le mystère de la forêt ! Theuriet vous en parle avec des airs d'initié, comme d'une chose dont on ne plaisante pas. Mais vous entendez bien que ce « mystère » n'est pas méchant, — que c'est le plus aimable et le plus humain des mystères, fait d'alternatives, de silence et de bruits, de bourdonnements d'insectes, de pépiements d'oiseaux, de cris sauvages, puis de calmes un peu angoissants, que rompent parfois des chutes de branches, ou le déchaînement des grandes orgues du vent dans les futaies...

Et tout cela ne l'a pas empêché de comprendre le rôle tutélaire de la forêt et que, le moment venu, elle peut être une barrière contre l'envahisseur. De quel cœur, celui qui a célébré *les Paysans de l'Argonne*, les volontaires de 1792, n'aurait-il pas chanté les poilus de 1914, ceux qui sont tombés au Bois de la Gruerie, et au Bois-le-Prêtre, et dans la Forêt de Hay !...

On dirait qu'il avait le pressentiment du rôle qu'allait jouer la forêt lorraine, lorsqu'il a écrit des vers comme ceux-ci :

Au plus profond des bois la Patrie a son cœur.  
Un peuple sans forêts est un peuple qui meurt...

Et ailleurs, cet autre cri d'amour :

Il aime son métier, il aime la Forêt...  
La Forêt qui revêt les monts de sa ceinture  
Et berce dans le vent ses masses de verdure.

C'est notre mer à nous, Lorrains et Bourguignons,  
 Gens des pays de l'Est et du Nord. — Les Bretons  
 Ont l'Océan terrible, immense, aux eaux fécondes ;  
 Nous avons les forêts sonores et profondes.  
 Quand, loin du sol natal, nous errons vers le soir,  
 Souvent, à l'horizon, nous croyons les revoir,  
 Nous croyons distinguer votre voix mugissante,  
 O bois de mon pays !...

\* \* \*

« O bois de mon pays ! » Il ne se lasse pas de répéter ces mots, comme s'ils recélaient je ne sais quelle puissance d'incantation. Ses bois ! Son pays ! C'est toute sa poésie. Je me demande si cette poésie-là est sensible à d'autres que nous, Lorrains et Barrois : elle se confond peut-être avec celle de nos poètes qui, depuis Lamartine, en passant par Victor de Laprade, André Lemoine, Gabriel Vicaire, François Fabié, Charles Le Goffic et combien d'autres ! ont chanté leur terroir natal.

Mais ce que nous pouvons dire, c'est que, le premier chez nous, Theuriet a réveillé dans nos âmes le sens de notre terre et de notre passé, le culte de tout ce qu'ont aimé nos ancêtres, de tout ce qui a fait leur humble vie, et, à de certains moments, leur force, leur grandeur, ou leur héroïsme.

Barrès a écrit quelque part : « J'ai fait la Lorraine comme d'autres ont fait la République ! » Il voulait dire que sa Lorraine à lui était une construction idéologique : voilà, selon lui, ce que la Lorraine signifie, voilà ce qu'elle représente pour le penseur et pour l'historien, voilà ce qu'elle est et ce qu'elle doit être dans l'économie nationale.

Ce que Barrès a fait dans l'ordre de l'intelligence, Theuriet l'a fait, avant lui, dans l'ordre du sentiment...

LOUIS BERTRAND.

---

# SUITE HONGROISE

## DÉBARQUEMENT AU CORSO

Dimanche, Budapest.

Chaque fois que je reviens à Budapest, je retombe dès l'arrivée sous le charme indéfinissable et si personnel de cette ville sans réelle beauté architecturale, qu'alourdissent plutôt qu'ils ne la rehaussent des monuments théâtraux tels que, au bord du Danube, le Parlement trop vaste, trop riche, trop fouillé et, sur la colline de Bude, le bastion des Pêcheurs, mais qui a bien su choisir sa place sur les rives du fleuve qui la seyt et la pare. De quelque côté qu'on l'aborde, la nuit, son accueil est lumineux. Les rues larges, les quais illuminés au long de la royale artère du Danube entre les deux villes jumelles, et, jusqu'au faite même des collines que couronnent la tour Élisabeth et la citadelle de Bude que dore la lumière de projecteurs invisibles, composent une féerie de lumières, quelque chose de comparable à un feu d'artifice figé.

J'ai descendu le Danube depuis Vienne. C'est dimanche et nous glissons vers le cœur de la ville où se trouve le débarcadère, dans une apothéose de lumière. « N'est-ce pas magnifique ? » interroge le jeune étudiant hongrois qui, sur le bateau, s'est gracieusement improvisé mon cicerone.

Nous débarquons au milieu du Corso qui borde les palaces; et la moitié de la ville, attablée en plein air aux terrasses de café, autour des orchestres tziganes, regarde parader l'autre qui défile avec nonchalance. J'irai à pied jusqu'à l'hôtel Saint-Gellert où j'ai retenu un appartement. Beaucoup de visages sémites parmi les promeneurs et les autres. Je reconnaissais avec

plaisir, au passage, les traits d'archet à la fois nerveux et languissant des violons tziganes. Après Vienne, silencieuse, sévère, presque morose (car si elle n'a pas changé de visage, elle a changé d'expression), ces quais inondés de musique gorgée de séduction, exercent sur le voyageur une étrange fascination. Sans m'attarder, je prends le pont Élisabeth, remonte le quai désert qui longe la colline de Bude et débouche en face du Saint-Gellert Palace.

Sur la terrasse où dîne une foule élégante, l'orchestre joue un tango à la mode : « Jo » (C'est bon!) et je me demande si les belles convives en robes légères jettent parfois un regard sur l'immense croix lumineuse dressée à trente pas d'elles sur le rocher qui surplombe le restaurant, et qui semble être une réclame gigantesque pour la foi. Au fond du jardin où on danse et à peine moins vêtues que les danseuses, des jeunes filles jouent au ballon dans la piscine d'où elles sortent ruisseantes pour se promener avec la tranquille assurance que donne une plastique agréable.

Je prends en hâte possession de mon appartement, car je veux aller cette nuit encore (ce sera demain pleine lune) jusqu'au mont Janos, à une demi-heure d'auto, en suivant une route bordée de villas enfouies sous le feuillage et en traversant la forêt toute fraîche et odorante d'averses récentes. Je connais un coin d'où le point de vue est magnifique; je m'y arrêterai au retour...

Je suis déjà venue ici par une nuit d'hiver, quand la ville toute blanche sous la neige était une véritable féerie de Noël. L'ami qui m'accompagnait et qui monte jusqu'ici, de Bude où il habite, assez fréquemment, me disait n'avoir vu Budapest éteinte, la nuit, qu'une seule fois, pendant la terreur bolchévique, lorsqu'il était défendu de sortir de chez soi après dix heures :

— Et c'était si lugubre et si poignant, cette grande ville tapie dans l'ombre que je me sentais étouffé d'angoisse et près des larmes... Et voilà que, tout à coup, à droite, presque à la limite des faubourgs de Pest, le phare d'une auto s'alluma qui presque aussitôt se déplaça rapidement vers la gauche. Seuls, les commissaires du peuple avaient une auto à leur disposition et le droit de circuler la nuit dans les rues désertes. Je suivis des yeux cette unique lumière vagabonde et pus bientôt, dans le

silence lourd, percevoir le bruit du moteur qui s'arrêta brusquement lorsque l'auto atteignit la place du Parlement. Le phare s'éteignit... Quelques instants plus tard des détonations assourdis par la distance parvinrent jusqu'à moi. Dans les caves du Parlement, chacun le savait, on fusillait les « rebelles »... C'était sans doute un ordre de mort dont je venais de suivre le trajet à travers la ville. Tant que dura la terreur, je ne remontai plus, la nuit, sur la colline.

Chassons l'évocation tragique.

#### UNE RÉCEPTION CHEZ LE RÉGENT

Lundi.

**Où suis-je? Ces chants, graves et lents, ouatés par mon inconscience, accompagnent-ils mon réveil ou mon rêve?**

Je cours à la fenêtre dont j'écarte les battants de bois. En face de moi, à la hauteur de mon deuxième étage et à portée de pierre jetée par un petit enfant, dans la grotte aménagée en chapelle qui creuse le rocher de Saint-Gellert, un prêtre va dire la messe. Ce sont les fidèles, agenouillés en plein air sur les bancs et même sur le sol jusqu'à mi-flanc de la colline, dont les cantiques m'ont éveillée. Je m'attarde sur mon balcon à jouir de « ma » vue. A gauche, des promeneurs vont et viennent dans les allées du jardin fleuri, égayé de pelouses bien tenues qui s'étagent en terrasses étroites jusqu'à la citadelle. A droite, par delà le Danube et le pont François-Joseph qui dresse ses hauts pylônes de fer, face à l'hôtel, c'est Pest avec ses clochers en forme de bulbe.

J'ai l'intention d'assister à toutes les fêtes données en l'honneur de la *Fédération internationale des Journalistes*, auxquelles je suis conviée. Elles seront particulièrement fastueuses, m'a-t-on dit, et je comprends les scrupules de quelques amis hongrois qui, tout en se rendant avec moi au château royal où le Régent et M<sup>me</sup> de Horthy donnent une brillante garden-party auquel prendront part la société du pays, la diplomatie, le haut clergé, les hauts fonctionnaires et la haute finance, me disent avec un peu d'humour :

— Pourquoi tout cet apparat, ce gala? Le luxe déployé pour recevoir les journalistes venus de toutes les parties du monde n'est-il pas en contradiction avec nos doléances de

peuple malheureux, en deuil de ses frères et quasi acculé à la misère ? Que penseront-ils de nous qui, après avoir crié au monde notre détresse, réelle je vous assure, avons l'air de vouloir les éblouir par notre magnificence ? On sait que nous sommes hospitaliers : ne témoignerions-nous pas de plus de tact en l'étant, avec moins d'éclat ? Plus de modestie conviendrait mieux à notre situation actuelle.

Si je comprends ces sentiments, je ne les partage pas et ne manquai pas de le dire à mes amis :

— Personnellement, je ne tiens pas aux fêtes brillantes et je me fusse accommodée bien volontiers d'une hospitalité plus simple : cependant je ne laisse pas d'être très touchée et flattée de celle qui nous est offerte. Il vous eût été si facile de profiter du court séjour de mes collègues parmi vous pour chercher, au lieu de les distraire, à les apitoyer par l'étalage théâtral de votre misère ! Je me souviens d'un thé officiel, au Reichstag, en 1930, où un thé imbuvable et des gâteaux secs nous furent servis, accompagnés d'excuses larmoyantes... effet grossier, qui, il faut l'avouer, réussit quelquefois...

Le parc du Château royal bâti par Marie-Thérèse offre une vue magnifique sur la ville. Avec ses terrasses, ses larges allées sablées, ses buissons taillés et ses massifs de fleurs rutilantes, il se prête admirablement à la réception qui est donnée cet après-midi. Il fait un temps radieux. Le Régent, dans sa tenue d'amiral austro-hongrois qu'il porte toujours dans les occasions officielles, assisté de M<sup>me</sup> de Horthy, en toilette gris perle, et de ses fils, serre les mains, s'incline, sourit. La simplicité, la bonté, la charité active de M<sup>me</sup> de Horthy, autant que le charme de sa personnalité accueillante, l'ont rendue très populaire dans toute la Hongrie.

Quelques heures avant la garden-party, le Régent a reçu en petit comité quelques congressistes qui ont été enchantés de lui, parce qu'il a parlé à chacun (ou presque) la langue de son pays, et prononcé quelques généralités sur la Hongrie et la situation actuelle, avec beaucoup de mesure, de dignité, d'esprit et de modestie. A-t-il remarqué le maladroit qui (distraction ou préméditation) le salua gravement selon le rite maçonnique ?

Le Régent porte l'uniforme avec aisance. Il est grand, haut en couleur (il pourrait être Bourguignon) et il a peut-

être plus de tenue que d'allure. On devine l'homme d'une rectitude de vie absolue et qui ne néglige ni l'esprit, ni la lettre des fonctions auxquelles il a été appelé.

## DÉJEUNER AU PARLEMENT

Mardi.

C'est à l'occasion du déjeuner offert par le Parlement que le faste de l'hospitalité hongroise nous fut rendu le plus sensible. Question de décor. Le Parlement est, selon les uns, une merveille, et, selon les autres, une mauvaise farce, puisqu'il sert de décor à une assemblée qui n'a qu'une part très restreinte dans la destinée du pays, part que le Régent et M. Gömbös s'apprêtent à rogner.

— Il n'est pas tout à fait inutile, cependant, me dit un jour non sans amertume un membre de l'opposition. Il permet au public qui lit les comptes rendus des séances dans les journaux de voir que tout le monde n'approuve pas le gouvernement; en somme, il sert à la circulation et, espérons-le, à la diffusion des opinions: c'est quelque chose, dans un pays comme le nôtre où la liberté de la presse n'existe plus.

A chaque marche de l'escalier d'honneur qui conduit à la salle de réception, des gardes en costumes nationaux, d'une richesse et surtout d'un éclat inouïs, se tiennent debout, hallebarde au poing; velours, soies écarlates, bleu vif, émeraude; peaux de panthères, aiguillettes, passementerie d'or, bottes vernies. Nous sommes, les femmes surtout, émerveillés. Goût oriental du clinquant, de ce qui brille, à quoi, peut-être parce que j'ai vécu longtemps en Orient, j'avoue être sensible. On croit entrer dans quelque palais fabuleux et on est tout surpris et désenchanté d'être reçu là-haut par des hommes en jaquette noire, très peu décoratifs.

Cent mains à serrer, paroles aimables, rendez-vous pris avec tel ou tel parlementaire spécialiste de l'une ou l'autre question qui m'intéresse, promenade à travers les galeries sans fin (on ne me fait grâce, c'est bien naturel, d'aucun détail) en passant devant la pierre commémorative du comte Tisza assassiné, et, parfois, une phrase lourde qu'il faut laisser glisser sans la relever... La révision, les récents incidents à la frontière roumaine, la misère grandissante, le pays mutilé,

les minorités martyres, la tache d'huile de l'hitlérisme qui, si on n'y prend garde, après qu'elle aura imbibé l'Autriche, atteindra la Hongrie, le rôle prépondérant et conciliateur que pourrait jouer la France dans le bassin danubien, etc... thèmes que je connais bien, et auxquels je ne puis rien répondre.

Je préfère, et de beaucoup ! qu'on me parle des rapports franco-hongrois à travers les siècles, des mariages de princes hongrois avec des princesses françaises qui emmenèrent avec elles toute une cour française ; de l'influence qu'exercèrent en Hongrie, dès le onzième siècle, Bénédictins et Cisterciens. Il ne me déplait pas d'entendre que ce sont des colons français qui introduisirent la culture de la vigne à Tokay et que lorsque la Hongrie, encore grièvement meurtrie par ses guerres contre l'Allemand et le Turc, s'efforça au dix-huitième siècle de reprendre parmi les nations civilisées le rang que la domination turque lui avait fait perdre, c'est sous l'influence française, celle de nos philosophes, Rousseau, Voltaire, que commence à renaitre la littérature hongroise. Je sais presque par cœur (on me l'a fait lire tant de fois !) le discours prononcé à la Chambre des députés, le 28 janvier 1871, par Daniel Iranyi qui dénonçait l'annexion de l'Alsace-Lorraine comme une injustice et une faute politique ; et c'est moi qui apprends à beaucoup que la Hongrie fut la première à renoncer à l'extra-territorialité en Tunisie.

La culture française ? J'en trouve l'empreinte chez tous ceux que je rencontre ! On parle français très couramment dans les milieux intellectuels, et dans la société, encore qu'on jongle de façon bien désinvolte avec l'orthographe : on en est resté, dirait-on, à celle que ne dédaignait pas d'employer la grande Marie-Thérèse. D'ailleurs le caractère magyar, généreux, optimiste, sympathise avec le nôtre. Les Hongrois aiment notre gaieté, notre élégance, notre franchise, notre finesse, notre conception de l'honneur ; la culture latine (le latin était la langue officielle jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle) a trouvé chez eux un terrain favorable. S'ils sont demeurés des Orientaux, par une certaine nonchalance, l'amour de la splendeur, et la tendance à se laisser guider par l'instinct, je les sens être nos parents plus que ceux des peuples germaniques. La plupart d'entre eux partagent ce sentiment.

On nous sert un excellent déjeuner (cuisiné par Cerbaut, le

pâtissier-cuisinier à la mode à Budapest depuis la fin du siècle dernier) et qui doit me faire oublier l'exécrable pitance que j'absorbai, il y a quelque six mois, à la buvette du Parlement à la confusion du député dont j'étais l'invitée. Une seule fausse note du reste vite oubliée dans l'accueil cordial qui nous est fait. Un membre de la Chambre, porteur d'un grand nom, qui eût fait augurer mieux de son goût, présenté à quelques femmes de journalistes français, croit opportun et sans doute très parisien de leur tenir un langage si déplacé que, n'osant par courtoisie remettre vertement à sa place un de leurs hôtes, elles en demeurent coites. L'incident ne vaudrait pas la peine d'être mentionné, s'il ne m'était revenu par ailleurs que le comte K... croyait avoir été divertissant.

Une foule élégante qui ne se précipite pas sur le buffet et ne piétine pas les fleurs va et vient dans le parc immense, bavarde, jouit du spectacle charmant des toilettes claires et des uniformes rutilants. Les Hongroises sont belles, sans apprêt, et s'habillent à la perfection. Quelques toilettes sobres de coupe, et de teinte discrète, portées par des jeunes femmes élancées, attirent tous les regards. Les seules robes voyantes sont celles des prélates nombreux et très entourés.

#### CHEZ LE PREMIER MINISTRE

Mercredi.

Après un dîner intime chez la comtesse H... où il fut parlé d'art, de voyage, et très peu de politique, quoique le maître de la maison, membre du Parlement et l'un des piliers de son parti, ait des idées très intéressantes au sujet du redressement économique du bassin danubien pour lequel il préconise le groupement en sorte de fédération économique sans cohésion politique des « régions » ayant les mêmes intérêts économiques à défendre, je me rends au palais de la Présidence, l'ancien palais Sandor à Bude où le premier ministre M. Gömbös (cet hiver on disait le général Gömbös ou même le général, tout court, en parlant du maréchal Chang-so-lin, tigre de Moukden) donne une soirée de gala.

Cohue policée, mais enfin cohue, car il y a trop d'invités même pour les salons spacieux de la Présidence ; épaules et

dos nus, parfums, et jamais je n'ai vu autant d'uniformes et de décos : l'œil en est flatté...

A peine entrevu M. Goembœs, dont l'œil vif fait un choix (il est impossible de saluer tous les arrivants). M<sup>me</sup> Goembœs, petite, mince (elle vient, me dit-on, d'être souffrante), jolie malgré la fatigue de ses traits, accueille gentiment tous ceux qui s'inclinent devant elle. Comme elle doit être fatiguée!... Plongeons, réverences, baise-mains ! L'archiduchesse Augusta, princesse bavaroise, femme de l'archiduc Joseph et petite-fille de François-Joseph, massive, rubiconde, joviale, fait son entrée.

Entrainée par un flot de nouveaux venus, j'admire la décoration des salles fleuries avec goût et je prends contact avec quelques personnalités au hasard de présentations hâtives. Me voici, face à un prélat entouré d'une petite cour : je me penche pour voir son visage que me cache l'épaule d'une femme fort jolie et de taille avantageuse. C'est le prince primat de Hongrie Seredi, dont la carrière fabuleuse a défrayé bien des conversations. Le jeune prélat, il a quarante-deux ans, dont le nom véritable est Szapucsek, est un paysan slovaque qui a fait son chemin. Le cardinal Seredi, qui est une intelligence de haute valeur et de plus un érudit (il a contribué à la préparation du nouveau code canonique), jouit, dit-on, d'un immense crédit auprès du Saint-Père.

## SUR LES BORDS DU LAC BALATON

Dimanche, Tihany.

J'ai fait le tour du Balaton, le plus grand lac de l'Europe, ce qui, à vrai dire, m'impressionne peu ; il est peut-être le moins profond, ou le moins ci ou le moins ça, et je déteste cette manière américaine de proposer à notre admiration les lieux et les gens, non pour leur beauté ou leur valeur propre, mais parce qu'ils sont le plus ou le moins ceci ou cela. Les rives du Balaton, sans avoir la beauté écrasante des lacs suisses ou italiens, ni la grâce sauvage peu exploitée et mal connue du grand public des lacs d'Annecy et du Bourget (c'est tout dernièrement qu'Aix-les-Bains paraît avoir découvert « son lac » et songé à lui faire quelque publicité, oh ! bien modestement, à la française !), les rives du Balaton, tantôt plates, tantôt dominées par des collines volcaniques, ont un

charme mesuré fait de contrastes; les stations à la mode, Sjofok fréquentée par la société juive et Foldvar par l'aristocratie, offrent tous les agréments des plages modernes.

De Foldvar, je fis l'excursion de Tihany en traversant le lac dans sa largeur. La presqu'île de Tihany est la partie la plus pittoresque du lac. Le cloître bénédictin où le roi Charles passa quelques jours, avant de repartir en exil, est situé sur la colline. On ne pénètre pas sans émotion dans l'appartement qu'occupa ce malheureux prince. Pourtant ma première impression, lorsque j'entrai dans la chambre ensoleillée à vastes rideaux de reps, au mobilier simple et parfaitement laid qui rappelle celui d'une pauvre gentilhommière perdue dans les bois, fut assez singulière. Quelle agréable prison! me dis-je. Qu'on doit y pouvoir bien travailler en paix durant la belle saison! car, des fenêtres ouvertes, on peut à volonté, selon qu'on s'y penche ou qu'on demeure au milieu de la chambre, jouir d'une vue champêtre très agréable sur le flanc boisé de la colline embaumée d'acacias, et sur les rives du lac, ou se croire, en pleine mer, sur un bateau, sans autre horizon que l'eau bleue. Est-il rien de plus favorable à la pensée qu'une vue sur une étendue infinie, mer ou plaine?

La seconde impression fut de tristesse, et je plaignis Charles IV déchu, dont les réflexions en ce lieu durent être à tout le moins moroses... Ceux qui ont connu ce prince et ne sont pas aveuglés par des préjugés sociaux ou politiques rapportent qu'il était intelligent, bon, avait des vues très claires et très nettes qu'il n'eut pas la force ou l'occasion de faire prévaloir.

Depuis quelque temps on parle beaucoup de restauration en faveur du jeune prince Otto. Le fait que le gouvernement ait déclaré *urbi et orbi*, par la voix autorisée de M. Gembœs et par celle de la presse, que la question d'une restauration éventuelle ne pourrait se poser que lorsque la Hongrie serait réunie « pour un avenir commun dans le cadre d'un État centralisé par les Karpathes » et que les temps sont loin d'être révolus où il faudra choisir un roi pour porter la couronne de saint Étienne, ne suffit pas à prouver que le mouvement légitimiste soit sans importance et n'ait aucune chance de succès.

On dit tout haut que l'Italie serait favorable à d'une restauration qui, en jumelant l'Autriche et la Hongrie, fortifierait l'une en face de la Yougoslavie et empêcherait l'autre de céder sous la pression hitlérienne, car il est à craindre qu'une Autriche hitlérienne inoculerait son virus à la Hongrie, ce qui serait très désagréable pour l'Italie. Au parlement, bon nombre de membres dont un tiers appartient au parti gouvernemental sont ouvertement ou non légitimistes. Le Saint-Siège, mécontent de la tournure que prennent les événements en Allemagne, verrait sans déplaisir se reformer une monarchie catholique en Europe centrale. La noblesse, propriétaire de terres, est presque entièrement légitimiste ainsi que la majorité des paysans attachés aux idées des seigneurs laïques ou ecclésiastiques dont ils dépendent pour leur bien-être immédiat, puisque ceux-ci leur servent d'intermédiaires pour la vente de leurs produits agricoles. S'il est exact que les paysans n'osent pas toujours voter selon leurs convictions (le vote dans les villages n'est pas secret, ce qui permet une pression de la part des émissaires gouvernementaux), on peut croire que, pourvu qu'on leur présentât le retour du roi comme précurseur d'une nouvelle prospérité économique, ils accepteraient volontiers la restauration. Il est vrai que certains milieux hongrois redoutent moins la restauration que son corollaire, la réunion à l'Autriche. En outre, les hésitations qui retardent un accord économique entre l'Autriche et la Hongrie, — l'une ayant depuis le traité de Trianon intensifié son agriculture et l'autre son industrie, chacune craint de ne plus trouver chez la voisine devenue sa concurrente un marché suffisant pour absorber ses produits, — sont des symptômes non négligeables. Enfin l'Autriche ne semble-t-elle pas devoir aller à une dictature pure et simple et ne prononce-t-on pas le nom du major Fey, légitimiste, comme successeur probable de M. Dollfuss?... Mais quittons Tihany et le problème compliqué de la Restauration.

## SUR LA ROUTE D'OR

La route qui conduit du Balaton à Or, à la propriété du comte S..., est une des plus agréables que je connaisse. Villages crépis de frais (on fait deux fois par an la toilette des

maisons) où les jeunes filles en jupes rouges et mollets nus se promènent le soir en se tenant par le bras à la manière des jeunes filles du monde entier; prairies couvertes de fleurs, champs de blé aux grains gonflés, routes bordées de mûriers ou d'acacias, forêts fraîches coupées de clairières, allées de peupliers si beaux en hiver quand ils sont gemmés de givre, mais qui paient parfois cruellement, comme cette longue allée d'arbres géants, gelés depuis le dernier hiver, la gloire d'avoir eu trop d'éclat. Vingt fois, le comte S..., qui conduit, serre les freins : pour un troupeau de bœufs hongrois aux longues cornes en forme d'arc, pour un attelage de buffles qui me rappelle les attelages des paysans hindous à Colombo, ou pour le porcher communal qui rassemble autour de lui les porcs qu'il ramène du pâturage et qui accourent à son coup de sifflet. Plus loin sur la route ce sont des aigrettes, cou dressé, puis des lièvres, installés au bord du chemin, passant leur fin museau entre les branches, l'œil fixe et l'oreille au guet, prêts à détaler mais incapables de résister à leur curiosité, une faisane affairée et en pleine forêt, des chevreuils, une patte levée, figés.

— Surtout, me recommande mon ami en approchant d'Or, n'attendez pas de nous une hospitalité bien luxueuse. Je vous ai montré le long de la route plusieurs châteaux appartenant à des amis et qui sont fermés parce que les propriétaires ne peuvent plus les entretenir. Moi-même, quoique ma propriété soit plus modeste, j'ai dû réduire mon train de maison. Plus de personnel en livrée !... Je n'ai gardé que ceux de mes serviteurs à qui je n'ai pas pu procurer de travail ailleurs; il m'en coûterait de renvoyer ces malheureux; à la campagne, au moins, nous pouvons les loger et les nourrir à peu de frais. Nous ne recevons plus; j'ai fait fermer les cuisines et la moitié des appartements et j'ai renoncé, pour l'instant, à faire installer l'électricité chez moi. Vous voudrez bien vous accommoder ainsi que nous des lampes à pétrole avec lesquelles nous nous éclairons.

Dans tous les châteaux où je serai reçue, j'entendrai, à divers degrés, les mêmes doléances; les uns ont renoncé à leur voiture, les autres me montrent des écuries vides. Les magnats hongrois, grands propriétaires fonciers, sont complètement ou à peu près ruinés. Ceux dont la fortune, autrefois immense,

suffit encore aujourd'hui à mener un train de maison luxueux, n'en ont pas moins, en général, perdu la plus grande partie de leurs revenus.

La tragédie des grands propriétaires hongrois est également celle des petits propriétaires, fort nombreux depuis que la distribution des terres résultant de la loi agraire de 1920 les a multipliés. Tous sont endettés et incapables de payer leurs dettes. Un propriétaire foncier dont les biens sont hypothéqués de 25 pour 100 se trouve, par la dévaluation qui atteint les terres, être hypothéqué pour 100 pour 100 de son bien. D'autre part, son revenu, de 4 ou 5 et même de 7 pour 100 qu'il était, n'est plus que de 1 pour cent, et il a dû consentir à payer 8 ou 10 pour 100 pour son hypothèque ! Non seulement, il ne peut amortir sa dette, mais celle-ci augmente tous les jours.

Aussi les propriétaires fonciers demandent-ils une dévalorisation des dettes pour rétablir l'équilibre entre leur dette et le capital représenté actuellement par leurs terres. Pour permettre un regain de vie aux 777 000 fermes endettées dont 76 700 appartiennent à de petits propriétaires, possédant moins de 50 arpents, une dévalorisation des dettes de 50 pour 100 serait nécessaire. Les banques, dont la plupart sont entre les mains des Israélites, soutenues par le comte Bethlen, partisan comme elles de l'industrialisation de la Hongrie aux dépens de l'agriculture, préconisent la liquidation pure et simple de ces fermes, qui déposséderait des milliers de gens. Les grandes banques achèteraient ces fermes à vil prix, ce qui mettrait les biens fonciers entre leurs mains et, par ricochet, la main d'œuvre paysanne. Si ce coup de Bourse n'entraînait pas la révolution, il permettrait de transformer la population paysanne en population ouvrière. Ceux qui ont engagé des capitaux dans l'industrie hongroise, prétendent que les agriculteurs, ruinés par les frontières économiques qui leur interdisent d'exporter leurs produits avec profit et incapables de payer leurs impôts, nécessaires au maintien du niveau de culture atteint, risquent de faire rétrograder la Hongrie. L'industrie au contraire verrait s'ouvrir de nouveaux débouchés, par exemple en Orient.

— Il est aisément de leur répondre, me disait dernièrement M. Tibor Eckhardt, chef du parti des petits propriétaires. L'industrialisation d'un pays obligé de se procurer les matières

premières à l'étranger compromet l'indépendance de son existence économique. De plus, tandis que l'agriculteur dans un pays comme la Hongrie peut, dans des conditions normales, procurer du travail à la majorité de la population et lui permettre de vivre, l'industrialisation, en tenant compte des progrès du machinisme qu'il est impossible d'entraver, doit nécessairement augmenter le chômage. Tout au plus, afin d'aider la main d'œuvre paysanne sans emploi, peut-on encourager une industrie qui utilise les produits agricoles hongrois, telle que l'industrie textile.

#### UNE VISITE AU VILLAGE

Ce n'est pas uniquement pour me reposer que je suis venue à Or, mais aussi pour étudier sur le vif les rapports des magnats hongrois avec les paysans. Dans sa structure sociale, la Hongrie fut longtemps un pays moyenâgeux ; elle l'est encore. Les classes y sont moins fondues que chez nous. Au faîte de l'échelle sociale, il y a l'aristocratie qui comprend elle-même les magnats ou aristocrates portant un titre et jouissant en général d'une fortune considérable, et la gentry, petite noblesse sans grands revenus qui occupe des places de fonctionnaires et exerce des professions libérales ; peu ou point de bourgeoisie ; le rôle que joue chez nous la bourgeoisie est tenu par les Israélites, entre les mains de qui sont les banques, l'industrie et en général toutes les affaires grandes ou petites, depuis le magasin de chaussures jusqu'aux grandes compagnies industrielles. Les grands dignitaires de l'Église, qui jouissent des revenus de mainmorte, sont assimilés aux aristocrates propriétaires de terres inaliénables.

Viennent ensuite les paysans et les ouvriers. Il va sans dire que, dans la Hongrie agricole, la population agricole excède de beaucoup la population ouvrière.

Le comte S... me fait visiter le village, bâti sur ses terres, où gîtent les familles de ses paysans, et je note que ceux-ci lui témoignent une confiance et une affection familières. J'aperçois, collé à la porte de ce que le comte S... appelle pompeusement la chancellerie de sa propriété, un faire part bordé de noir où se déchiffre le nom de mon ami, en majuscules :

— Un faire part de décès ? vous avez perdu quelqu'un ?

— Oui ! un de mes paysans, mort il y a trois jours.

— Et c'est bien votre nom que je lis en tête, là ?

— Sans doute ! N'est-il pas naturel que j'annonce la mort de mon employé ?

— Cela flatte la famille ?

— Quelle idée ! Nos paysans nous sont très attachés ; nous les aimons... en tout cas, c'est l'usage.

Nous arrivons sur la place du village. « *Jo napout !* » (bonjour !) Vieux et jeunes saluent, sans obséquiosité ; des enfants accourent et font cercle autour du comte qui organise aussitôt une course avec handicaps, et lui-même place les concurrents, les petits avec une avance de plusieurs mètres ; il y a un gamin de trois ans qu'il a toute la peine du monde à écarter. Le gagnant reçoit un *pengo* et toute l'équipe s'envole.

C'est un cousin de mon hôte qui me rapporte l'anecdote suivante :

— Pendant le communisme, mon château fut occupé par le commissaire du peuple de la région ; un de mes paysans, un porcher, ivrogne et paresseux, qui molestait les filles et que je tolérais par charité, obtint auprès du soviet du village quelque poste de confiance ; il voulut faire du zèle et, tandis que le commissaire traitait ma femme et mes enfants demeurés dans le château avec égards, le misérable ne savait qu'inventer pour les incommoder. J'étais moi-même à l'étranger et dans l'impossibilité de rentrer chez moi. Quand je revins, la terreur venait de prendre fin et les choses commençaient à reprendre leur cours normal. Je fis venir le porcher dans la chancellerie et sans explications lui administrai, en présence des autres employés, la plus belle correction qu'on puisse souhaiter sur le dos d'un misérable. Et maintenant, dis-je à mes paysans, rossez-le pour votre propre compte et qu'il fasse son paquet !

— Il ne s'est pas défendu ? Il ne s'est pas vengé ?

— Pourquoi ?... Il se savait dans son tort, n'est-ce pas ! Ah ! si je l'avais corrigé injustement, c'eût été tout autre chose !

#### FÊTE SPORTIVE À DEBRECZEN

Lundi.

Tout autre que l'amicale campagne du sud-ouest est la plaine du nord-est avec ses fermes isolées, nues, au milieu des

champs, « car les arbres attirent les oiseaux qui mangent le grain ». Je m'arrête à Debreczen, ville protestante, centre agricole et intellectuel, avant de continuer ma route sur l'Horlobagy, la grande plaine, la puszta où paissent les troupeaux.

Debreczen est une longue rue qui se termine par un bois. Elle est très fière de ses universités et surtout de son université de médecine dont les différentes cliniques sont reliées entre elles par des souterrains, qui permettent le transport des malades dans les conditions les plus favorables.

J'ai assisté cet après-midi à une fête sportive donnée par la municipalité de Debreczen. Si je ne connais pas grand chose aux sauts en longueur, j'éprouve toujours du plaisir à voir de beaux jeunes gens exercer leurs muscles en plein air. La garnison de la ville prend part à la fête et exécute son numéro, sorte de manœuvres en miniature avec force pétards, grenades, fusées, mitrailleuses, et même un tank et un auto-canon de toile peinte mus par des jambes humaines, ainsi que des brancards sur lesquels on transporte gravement les blessés. Placée au milieu d'un groupe d'officiers, et face à la foule, je scrute les visages des uns et des autres. A ma grande surprise, je ne découvre pas cette tension renfrognée, agressive, « revancharde » qui m'a toujours frappée sur le visage des jeunes Allemands lorsqu'ils ont une arme, fût-ce un sabre de bois, à la main ; car l'Allemand n'est jamais soldat par goût, mais pour faire la guerre ; il est excellent soldat comme il est excellent maître d'école, excellent ouvrier, excellent nazi, excellent tout ce qu'on voudra, pourvu qu'on le lui ordonne avec suffisamment d'autorité et pour un but déterminé, qu'il ne perd pas de vue. Le Hongrois, comme le Français, est soldat par tempérament, comme on est artiste, et c'est pourquoi je ne vois autour de moi que des visages épanouis de plaisir et, je le gagerais, sans arrière-pensée.

Mon voisin, un colonel d'artillerie, me donne quelques renseignements sur les effectifs (33 000 hommes), le recrutement des hommes, etc., et comme je lui pose une question sur le calibre des canons, il m'en désigne un de modeste apparence : « Tenez, voilà ceux que nous permettent les traités. On peut tuer des moustiques avec cela ! modèle *flytox* ! » Je n'ai pas demandé s'il en existe d'autres !...

## A TRAVERS LA PUSZTA

La route qui mène de Debreczen au Hortobagy est double. A côté de la route carrossable, il y a une route cavalière pour les troupeaux et les chevaux non ferrés. Et c'est bientôt l'étendue quasi désertique, l'immense plaine désolée, sans eau, où croit, par quel miracle ! l'herbe courte que paissent les troupeaux. On parle de canaliser l'eau de la Tisza, d'établir un système d'irrigation dans la puszta saturée de salpêtre. De loin en loin, une *czarda* (auberge). Je passe la nuit dans l'une d'elles, après avoir fort bien diné de pâtes diverses et d'un plat de viande grillée dans laquelle est fiché un couteau à manche de bois peint ouvré par des paysans et que je suis prié d'emporter en souvenir. L'auberge est construite sur le modèle des fermes hongroises : un long couloir extérieur avec des arcades sous lesquelles s'ouvrent toutes les pièces.

Dans la grande salle, la buvette est protégée par un grillage de bois, qu'un déclic abaisse promptement lorsqu'une rixe entre pâtres ou marchands de bestiaux met la vaisselle et le patron en danger.

Je me lève avant le soleil pour assister au réveil des troupeaux. Tandis que l'ombre recule et qu'un jour blasard peu à peu précise les formes couchées, des têtes encornées se dressent, des corps lourds s'ébranlent dans une salve de meuglements qui se répondent. Je cherche des yeux, derrière les troupeaux, les tentes des hordes nomades, mais je ne vois que le pâtre vêtu de sa houppelande blanche brodée de noir qui, pour se réchauffer, fait quelques exercices de lasso.

Mais, que vois-je ? Il y a un instant encore l'horizon n'était qu'une ligne nette entre ciel et terre et voilà, suspendue au-dessus du sol, une ferme, une grande ferme avec son toit aigu, des bouquets d'arbres auprès d'un étang, une meule, un puits ; et sur la gauche, galopant vers nous, une charge de chevaux sans cavaliers ; je peux aisément suivre le rythme précipité de leurs sabots. Le vétérinaire des troupeaux communaux, docteur B., qui m'accompagne, rit de ma surprise : « Le mirage ! Vous avez de la chance ! la *fata morgana* n'apparaît pas sur commande ! Cette ferme, ces chevaux existent réellement à des dizaines de kilomètres, la limite de la plaine ! »

Nous visitons un haras où j'admire un étalon, Nonius 31, dernier descendant d'un étalon importé de France, Nonius 1<sup>er</sup>. La remonte soviétique achète les chevaux des haras hongrois; mais comme on redoute la propagande bolchévique dans les campagnes où se rendent les agents de Moscou, le Gouvernement hongrois fait accompagner ceux-ci par la police... aux frais de l'U. R. S. S.

## DE MEZÖKÖVESD A EGER

Dimanche.

J'ai fait un détour pour passer par Mezőkövesd et m'y trouver sur la place devant l'église à la sortie de la grand messe afin de mieux voir les costumes des Matyos, ainsi nommés parce que leurs ancêtres joignirent les troupes du roi Mathias. Une paysanne dont j'admire le costume, jupes plissées, tablier brodé, fichu bariolé, m'invite à entrer dans sa maison, où elle me fait les honneurs de toute sa garde-robe très bien fournie, et m'offre même de m'assubler de la plus pimpante de ses toilettes, proposition que j'accepte avec empressement. Je m'habille dans la grande salle, celle où est le poêle de faïence aussi haut que le plafond et qu'on chauffe de l'extérieur, et le lit étouffé sous trente-deux édredons et oreillers recouverts de housses brodées, car je suis dans une maison cossue. Quand je suis prête, je sens que, par le sortilège du costume, une âme de paysanne a émigré en moi, et je sors dans la cour pour compter les poussins, et me lamenter parce que, cette nuit, trois cochons sont morts de la peste.

En quittant Mezőkövesd, je me rends à Eger, la plus jolie ville de Hongrie, toute pareille à une cour d'évêché distinguée, imprégnée d'onction. Je parcours plusieurs fois, pour mon plaisir, la rue des Chanoines dont chaque maison est un chef-d'œuvre d'architecture baroque ou rococo et dont quelques-unes sont ornées de grilles en fer forgé, merveilles de ferronnerie. Je prends le chemin de l'archevêché, où Mgr de Szemrecsanyi veut bien me recevoir. Monseigneur, qui a plus de quatre-vingts ans, est un prélat d'une grande affabilité. Il a conservé beaucoup d'allure, des traits réguliers, des yeux spirituels, très bleus. C'est un esprit très fin, et un causeur charmant. Malheureusement, il est devenu un peu dur d'oreille avec l'âge.

Je visite, en compagnie du frère de l'archevêque, directeur de la section des beaux-arts au ministère du Culte et de l'Instruction publique, l'évêché et l'immense lycée archiépiscopal d'Eger, construits par le prélat-mécène, le comte évêque Charles Esterhazy, qui à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle consacra les revenus de son diocèse et ceux de son majorat à embellir Eger. Il fut secondé par son architecte, Fellner, qui s'inspira de l'architecture française. La bibliothèque d'Eger possède encore les livres commandés à Paris par le comte Esterhazy à cet effet. La chapelle privée de l'archevêque et le palais monumental qu'est l'université sont décorés en style Louis XV purement français. Cependant, les artistes français ayant peu à peu abandonné les ornements capricieux et asymétriques du rococo pour adopter les lignes plus simples, inspirées de l'antique, du style Louis XVI, Fellner suivit leur exemple, et la façade de l'université fut décorée en style Louis XVI.

## UNE AUDIENCE DE M. GOEMBOES

Mercredi, Budapest.

C'est en ma qualité de simple voyageuse que le président du Conseil, M. Gœmbœs, a bien voulu m'accorder une audience. Hier, un de mes amis, membre de l'opposition, rencontrant le premier ministre dans les couloirs du Parlement, lui a demandé une interview pour « une dame étrangère de ses amies ». Le Président m'a fait savoir, à onze heures moins dix, qu'il m'attendrait aujourd'hui à onze heures. Je me hâte toute affaire cessante, et bien m'en prend, car Son Excellence est exacte. C'est à peine si j'ai le temps de sauter dans un taxi, de m'engouffrer sous la voûte de la Présidence, de grimper les escaliers, sans dignité, et de répondre au jeune secrétaire qui me reçoit dans le salon d'attente et me demande en français médiocre :

— Parlez-vous couramment l'allemand ? ou désirez-vous un interprète ?

— Je me tire très passablement d'affaire en allemand et préfère renoncer à l'audience plutôt qu'être assistée par un interprète.

Déjà la porte s'ouvre et je me trouve dans le cabinet du premier ministre qui vient à moi, la main cordialement tendue.

M. Gœmbœs est de taille moyenne et il a l'air bien portant. Il a la physionomie ouverte, presque joviale, un regard honnête, un peu fixe quand il écoute. Ses cheveux châtain clair tirant sur le roux, dont une mèche boucle sur la tempe gauche, paraissent assortis à la couleur de ses yeux. Si le menton est ferme, les lèvres ont un dessin moelleux : cet homme-là doit être bon, sensible même.

Le cabinet du premier ministre hongrois est meublé avec goût, mais simplement. Derrière le bureau où M. Gœmbœs travaille, un portrait en pied du Régent par Laszlo couvre tout un panneau. Pourquoi, puisque la Hongrie est un royaume sans roi, ne met-on pas, à la place où devrait se trouver le portrait du souverain, un emblème, une couronne de fer, par exemple, de même qu'on place un crucifix dans les oratoires?

M. Gœmbœs me conduit à un fauteuil et je lui sais gré de ne pas m'exposer à avoir la lumière dans les yeux, tout en gardant lui-même le visage dans l'ombre. Nous échangeons quelques paroles de politesse qui nous font sourire à cause de leur banalité et, puisque je suis dans la place, j'avoue être venue en Hongrie pour y faire un voyage d'études et mon intention de publier mes impressions.

— J'ai beaucoup de sympathie pour les écrivains en général et les journalistes en particulier, me répond le président. Dans quelle revue écrivez-vous?

La grande revue française lui est très familière. Il me tend une boîte de cigarettes ; je demande sottement :

— Ne sont-elles pas trop fortes ?

Un sourire amusé :

— Comment le saurais-je ? Vous me le direz quand vous aurez fumé la première.

Et la conversation s'engage, très naturellement, en allemand d'abord, puis en anglais que le président parle couramment et même en français, qu'il entend parfaitement. On m'avait fait la leçon : « Ne dites pas ceci, ne parlez pas de cela, le président sera furieux si vous effleurez tel ou tel sujet. » Devant la bonhomie évidente de M. Gœmbœs, j'oublie ces recommandations et il ne s'en formalise nullement. Et même, quand après m'être exprimée avec un peu trop de franchise sur la politique d'un membre de son cabinet, vieux bismarckien, je crois bon d'ajouter :

— Ne rapportez pas nos paroles au président du Conseil, Excellence. Vous me feriez tort.

Il me répond en souriant :

— Soyez tranquille, *ich spreche nicht, ich rede* (je ne parle pas, je ne fais que des discours).

J'avais entendu dire qu'il est vaniteux. Pour moi, l'homme vaniteux (il n'en manque ni chez nous, ni ailleurs, parmi les vedettes politiques) est celui qui pose, adopte une attitude, fût-ce celle de n'en pas avoir, la plus ridicule et la plus antipathique de toutes, pérore en s'écoutant, parle volontiers de soi-même et ne s'interrompt que pour gober goulûment les flatteries les plus grossières. Rien de tout cela chez le premier ministre hongrois. Il écoute beaucoup, avec attention, en regardant son interlocuteur droit dans les yeux, discute, soutient son point de vue et à aucun moment ne donne l'impression de manquer d'objectivité. Nous venions de parler de Mussolini pour qui il professe une grande estime.

— Il serait souhaitable, dis-je, que toutes les grandes nations eussent un grand homme à la tête du gouvernement.

— Les petits pays, les pays faibles en ont encore plus besoin, me répond-il ; la tâche d'un homme d'État, du moins en ce qui concerne la politique extérieure, est plus difficile dans un petit pays que dans une grande Puissance. Que de diplomatie ne lui faut-il pas déployer ! Il y a tant de gens qu'il ne doit pas indisposer, tant de susceptibilités à respecter ! La moindre faute peut avoir des conséquences graves pour sa patrie. *Il ne peut pas faire de politique personnelle*, il lui faut faire celle des grandes Puissances qui, elles, peuvent imposer leur volonté.

On sent en M. Gœmbœs une certaine aversion pour les méthodes diplomatiques. S'il en avait le choix, il préférerait la force. Pourtant, depuis l'automne dernier, il semble qu'il n'ait pas trop mal navigué dans les eaux politiques, et je le lui dis :

— Je me souviens, monsieur le Président, des appréhensions qui accueillirent votre nomination à la présidence du Conseil : je dois avouer que vous avez réussi, en très peu de temps, à calmer bien des alarmes. Les Juifs parlaient de pogroms, les communistes de répressions sanglantes. Aujourd'hui, les uns et les autres parlent de vous sans

crainte et sans hostilité. Vous êtes arrivé à vous les concilier.

— Je désire une Hongrie unifiée...

Et je songe à part moi : « C'est quelque chose, quand on a la carrière du général Gœmbœs derrière soi, qu'on a porté longtemps l'étendard d'un nationalisme intransigeant, de savoir faire taire ses antipathies, quand les finances du pays l'exigent. La grande industrie israélite, les cartels soutenus par le premier ministre n'ont pas grand chose à lui refuser... »

Les opinions de M. Gœmbœs sur le problème économique hongrois sont très nettes :

— La Hongrie a besoin d'exporter et ne doit pas chercher de débouchés trop éloignés. L'Autriche ne suffit pas à absorber l'excédent de ses produits. Nous devons nous tourner vers l'Allemagne; il n'existe que deux débouchés pour nous : le nord-ouest, c'est-à-dire l'Allemagne, pour nos produits agricoles; le sud-ouest (il fait un geste large de la main), pour nos produits industriels.

Quand je parle d'accords économiques entre les pays danubiens, le Président déclare avec force :

— Pas d'accords économiques possibles sans accords politiques préalables.

M. Gœmbœs considère le Pacte à quatre comme le début d'une collaboration internationale, d'où sortira « une politique européenne plus saine ».

— L'amitié franco-italienne, dis-je...

M. Gœmbœs m'interrompt, car il sait ce que j'allais dire :

— Et l'Allemagne? demande-t-il. Pensez-vous qu'une entente soit possible entre la France et l'Allemagne? Qu'en dit-on en France? La France consentira-t-elle...

Un huissier annonce le courrier de Pologne. Je me lève pour partir.

— Il est toujours possible de s'entendre avec la France, monsieur le Président, pourvu qu'on vienne à elle loyalement, sans arrière-pensée, animé du désir qui n'a jamais cessé d'être le sien : assurer, de façon durable et équitable, l'ordre et la paix du monde.

CLAUDE EYLAN.

---

# LA BOURGEOISIE FRANÇAISE

## AU XVII<sup>E</sup> SIÈCLE

### UNE CLASSE HIÉRARCHISÉE

Dès la fin du xvi<sup>e</sup> siècle et les premières années du xvii<sup>e</sup>, la bourgeoisie française apparaît comme une classe nettement distincte du peuple. C'est l'aboutissement d'une longue et lente évolution commencée au moyen âge. Née de la pratique des métiers manuels, la bourgeoisie désormais ne reconnaît plus de parenté avec les artisans ; ce qui la caractérise, c'est qu'elle ne touche plus à l'outil. La culture intellectuelle a fait d'immenses progrès dans ses rangs. Les bourgeois au début du xvii<sup>e</sup> siècle, en très grand nombre, ont fait leurs classes et appris le latin. Riche, instruite en face d'une noblesse en partie appauvrie au xvi<sup>e</sup> siècle, d'abord par la dépréciation de l'argent, quand ses revenus lui sont payés en numéraire, ensuite par la ruine de l'agriculture au cours des guerres civiles et étrangères, la bourgeoisie entend se mêler à cette noblesse et atteindre son but par l'exercice des charges d'État. A tel point que, dans la bourgeoisie même, ceux qui exercent une profession marchande semblent d'une classe inférieure qui n'a pas, en France, remarque M. Gabriel Hanotaux, l'allure qu'elle a en Italie, en Allemagne, en Angleterre, dans la banque, le crédit, le commerce extérieur.

Car la bourgeoisie est loin d'être une et égalitaire au xvii<sup>e</sup> siècle ; elle se divise en plusieurs classes. Au sommet les bourgeois qui ont déjà réussi à sortir de leur caste et à passer

dans la noblesse, à savoir la noblesse de robe qui, sans se confondre tout à fait avec la noblesse d'épée, s'allie parfois avec elle, en tout cas ne veut plus frayer avec la bourgeoisie commerçante ou industrielle, même riche.

La noblesse de robe du XVII<sup>e</sup> siècle, les Molé, les d'Aguesseau, les d'Ormesson, les Séguier et les Pasquier, se distingue de la noblesse militaire surtout par une plus grande austérité de moeurs, un plus grand attachement à la religion, aux traditions de simplicité, d'autorité paternelle. Dans ces familles on est le plus souvent parlementaire, magistrat ou avocat de père en fils. La culture intellectuelle est également traditionnelle ; on se transmet des bibliothèques considérables formées d'ouvrages de droit, d'auteurs grecs et latins, de livres de piété reliés aux armes de la famille (car tout ce monde possède des armoiries). Il y a un goût profond de l'étude, mais surtout du passé. Et ce n'est pas dans ce milieu que pénétrèrent le plus les idées nouvelles. Ces gens lisent Molière, Racine et Boileau, mais ils n'écrivent guère autre chose que leurs mémoires ou des traités sur les objets de leur profession. Ils sont graves sous la perruque ; la robe noire ou rouge, qui leur donne tant de dignité, leur fait une allure pesante. Ils méritent le respect, cependant. L'admirable portrait d'Olivier Lefèvre d'Ormesson par son fils André, la belle figure de Mathieu Molé, le président du temps de la Fronde, celle de d'Aguesseau, l'ami de Boileau, qui vécut jusqu'en plein XVIII<sup>e</sup> siècle, tous bourgeois sensés, souvent courageux, un peu bornés parce qu'ils vivaient dans un milieu trop professionnel et trop renfermé, nous parlent cependant de ce qu'il y avait de meilleur dans la bourgeoisie du XVII<sup>e</sup> siècle.

Les commerçants nous sont beaucoup moins connus. Ils n'écrivaient guère, pas même leurs mémoires, et cherchaient souvent à s'évader de leur milieu en se faisant rentiers ou fonctionnaires. Il y a un certain mépris général au XVII<sup>e</sup> siècle pour le *marchand*, un préjugé que Colbert lui-même n'arrivera pas à vaincre. Comme ils sont peu instruits, on les juge peu intelligents ; on se demande même s'il faut beaucoup d'intelligence pour réussir dans leur métier. Le grand respect pour les charges municipales, le sérieux qui entoure le cérémonial des corporations n'existe plus guère qu'en province. Le jeune Racine écrit à l'abbé Le Vasseur (d'Uzès, le 24 novembre 1661) :

« De vous dire qu'on doit cette semaine créer des consuls, cela vous touche fort peu. Cependant c'est une belle chose de voir le compère cardeur et le menuisier gaillard avec la robe rouge, comme un président, donner des arrêts et aller les premiers à l'offrande. Vous ne voyez pas cela à Paris. » Le moindre avocat, quiconque touche aux professions libérales, passe en effet à Paris avant le bourgeois qui tient une boutique, que ce soit un commerçant ou un artisan. C'est à peine si ces derniers, même patrons, sont acceptés dans la bourgeoisie. L'artisan de certaines professions est cependant sur les limites de ce qu'on appelle la petite bourgeoisie. Trait curieux, que nous verrons reparaître au XVIII<sup>e</sup> siècle, les femmes y semblent d'une autre condition que les hommes. Dancourt écrit dans la *Comédie des comédiens ou l'Amour charlatan* (1710) : « chez quelque petite bourgeoisie, dans l'arrière-boutique d'un artisan ».

Ce sont les rentiers, les fonctionnaires de tout ordre, les avocats, les médecins, ces derniers commençant seulement d'y entrer, qui forment les plus gros effectifs de la bourgeoisie. C'est une classe, très peu caractérisée au point de vue professionnel, qui fournit presque tous ses modèles à Molière. On ne sait pas quelle est la profession de son *Avare*, il semble qu'il n'en ait pas d'autre que celle d'usurier. Le père du *Bourgeois gentilhomme* donnait à ses amis des pièces de drap pour de l'argent, mais, quant à lui, il vit de ses rentes. On observe partout l'imitation de la Cour et du Roi. Dans un pays aussi profondément monarchique que la France du dix-septième siècle, un pays qui se croyait, qui se sentait sauvé de l'anarchie par l'autorité d'un roi, on observe qu'à chaque génération les bourgeois mêmes suivent les goûts du Roi. Sous Henri IV ils aimèrent la campagne, les exercices du corps; ils furent libertins et gaulois; on les vit acquérir des propriétés, se remettre au commerce et à l'industrie comme le voulaient Henri IV et Sully. Sous Louis XIII, ils commencèrent, suivant instinctivement l'idée de centralisation de Richelieu, à créer la suprématie de Paris en s'enorgueillissant d'être Parisiens ou en s'affligeant d'être provinciaux. C'est alors que les provinces perdirent leur charme et qu'on cessa d'afficher sa province. Comme le Roi était chaste, assez mystique et entouré de mystiques, Richelieu lui-même étant lettré et ayant beau-

coup conservé de son éducation théologique, les bourgeois furent passionnés de controverse religieuse et d'intellectualité, très préoccupés aussi de questions militaires et diplomatiques à cette époque de guerres et de grands traités. Sous Louis XIV, comme le roi était fastueux, incomparablement plus qu'Henri IV et Louis XIII, et comme il était dévot et qu'en même temps il avait des maîtresses, la dévotion devint générale et aussi la tendance à vivre au delà de ses revenus. Vers la fin du siècle, un certain libertinage de mœurs qui n'aurait pas été toléré dans les vieilles familles bourgeoises cinquante ans plus tôt devint très commun à Paris. Le *Tartuffe* de Molière décrit cette époque de transition.

Le mouvement d'ascension de la bourgeoisie est manifeste durant tout le XVII<sup>e</sup> siècle ; depuis le début, on observe en elle une lente évolution. Sous Louis XIII, à ses différents échelons, même les supérieurs, elle se souvient encore de ses origines ; il y a en elle de la simplicité, presque de la rudesse.

L'œuvre d'Abraham Bosse, le célèbre graveur né à Tours en 1602, et qui commence à publier ses plus belles suites à partir de 1630, nous fait souvent pénétrer dans les intérieurs bourgeois d'alors. Nous nous rendons compte à la fois du degré de culture auquel la bourgeoisie était parvenue, et de ce qui la différenciait encore profondément de la noblesse.

Abraham Bosse, fils d'un tailleur calviniste, a pris comme modèle la riche clientèle de son père. Dans une suite comme le *Mariage à la ville*, les intérieurs représentés sont spacieux et bien meublés, mais ils n'ont rien de somptueux. Dans la scène du *Contrat*, les vieux parents, vêtus à l'ancienne mode, les hommes en manteau fourré, les femmes en chaperon à l'antique, sont assis à la table pendant que le notaire écrit. Le jeune couple, beaucoup plus élégant qu'eux, en manchettes et collerette de dentelles, est à part, et la naïveté des aveux qu'ils échangent, rimés au bas de la gravure, nous assure de leurs sentiments bourgeois. Au premier plan, deux enfants, aussi en grand costume d'apparat, tournent autour de la table en jouant, le petit frère vêtu d'une longue robe, mais coiffé d'un chapeau à plume, essayant d'effrayer sa sœur avec un masque. Cette indulgence pour les enfants suffirait à indiquer un milieu bourgeois.

Cette bourgeoisie qui a posé pour Abraham Bosse, est la

bourgeoisie riche, née dans ses grands lits à baldaquin, garnis de panaches de plumes, complètement fermés pendant le jour, car on reçoit volontiers dans les chambres à coucher. Les chaises à dossier carré, à pieds droits, à crépines, rangées régulièrement le long des murs, les tables également à pieds droits, couvertes de tapis ou de nappes à beaux plis réguliers, font des intérieurs d'une grande austérité, où toutes les lignes sont rigides, sans aucun abandon, même sans beaucoup de confortable. Mais un certain luxe règne, il y a des tapisseries aux murs, parfois des glaces. La décoration consiste encore en quelques tableaux de piété, un crucifix accompagné de deux chandeliers, une belle corbeille de fleurs et de fruits flanquée symétriquement de deux vases à l'antique. Le goût de la symétrie, d'une pureté classique dans la forme et les arrangements, la simplicité jointe à une certaine austérité qui ne semble pas tenir au goût personnel de l'artiste, puisque celui-ci se permet la gauloiserie, l'allusion plus ou moins légère, tout, dans les planches qu'Abraham Bosse a consacrées à la bourgeoisie de son temps, nous montre en celle-ci, dès l'époque de Louis XIII, des goûts classiques, une grande retenue dans la vie comme dans la dépense. Elle était destinée à patronner l'art classique : elle l'a réclamé avant que Louis XIV l'imposât. L'œuvre presque entier de Poussin n'appartient-il pas au temps de Louis XIII, de Richelieu et de Mazarin, et n'est-il pas peint très souvent pour de simples bourgeois, marchands de Lyon ou de Paris ?

Il y a quelque chose de précieux et d'attisé dans les accoutrements des personnages de Bosse, même bourgeois. Est-ce parce qu'il était fils d'un tailleur, est-ce parce qu'il a débuté comme graveur d'un dessinateur à la mode, Saint-Igny, mais Bosse donne presque toujours à ses personnages une apparence de figures de modes. Dans les tableaux des frères Le Nain, nous trouverons une représentation plus familière et qui exprime quelque chose de plus intime dans les moeurs de la bourgeoisie au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Deux des Le Nain, Antoine et Louis, qui, suivant la tradition, travaillaient ensemble, étaient difficiles à distinguer avant la publication des ouvrages de MM. Antony Valabregue et P. Jamot. Ce sont eux, les deux aînés, qui ont vécu ensemble et qui sont morts à deux jours de distance, en 1648. Ce sont les peintres du règne

de Louis XIII. C'est à eux qu'il faut attribuer les scènes de mœurs du Louvre qui leur ont été inspirées par l'observation de la vie dans leur ville de Laon comme à Paris. Les frères Le Nain étaient nés, nous dit-on, dans un quartier ecclésiastique et bourgeois de Laon (1). Mais on nous explique aussi qu'ils avaient des terres à la campagne, que toute la ville de Laon était alors un centre agricole, un entrepôt pour les vins qui, dans ce temps-là, étaient encore produits dans la région. Ces familles au type rustique, aux joues rouges, qui cependant sont bien vêtues, logées simplement, mais non en paysans, appartiennent à la classe des bourgeois de ville, en même temps petits propriétaires à la campagne. La *Réunion de famille* (1642), les *Portraits dans un intérieur* (1647), les tableaux appartenant au comte de Seyssel à Turin et reproduits dans l'ouvrage de M. Valabregue, nous paraissent figurer des bourgeois de cette classe. Il faut les regarder avec d'autant plus d'attention qu'après les Le Nain, il faudra attendre presque jusqu'au temps de Chardin pour trouver un peintre qui s'intéresse aux représentations de la vie bourgeoise.

La littérature française du XVII<sup>e</sup> siècle, qui est en grande partie l'œuvre de la bourgeoisie, n'a pas son équivalent dans la peinture du temps. Les tableaux d'intérieurs sont rares et nous devons nous estimer heureux quand un poète veut bien nous donner un aperçu sur une vie matérielle que l'écrivain ne se soucie pas d'ordinaire de décrire. C'est ainsi qu'une petite comédie peu connue, mais pleine d'esprit, le *Franc-Bourgeois*, par G.-T. de Valentin (2), nous donne un tableau de l'intérieur bourgeois, qui était à la mode sous Louis XIII, et nous montre :

Ce qui dans la maison d'un bon bourgeois paraît,  
C'est-à-dire un bon lit d'une serge olivâtre,  
Un galon par-dessus de soie un peu rougeâtre,  
Le bois uni, le ciel ni trop bas ni trop haut,  
Plus large ni plus long que pour nous il ne faut.  
De surplus on voyait une demi-douzaine  
De chaises à dossier bien couvertes en laine,  
De larges clous de cuivre en relevaient les bords,

(1) Antony Valabregue, *Les frères Le Nain*, Paris, 1904.

(2) Bruxelles, 1706.

Et pour durer longtemps les bois en étaient forts :  
Les bahuts occupaient le reste de la place  
Qui, construits de noyer, reluisaient avec grâce :  
L'image des saisons, un ancien portrait  
Sans cadre ni dorure, aux murailles pendait :  
Qu'il s'en fallait enfin qu'on vit les cheminées  
De marmousets dorés, de porcelaine ornées :  
Une pique, un mousquet, avec leur fournitment  
Pendus aux bois d'un cerf, en faisaient l'ornement.

## LA BOURGEOISIE TRIOMPHANTE

Bientôt la bourgeoisie va abandonner ce vieux fond de simplicité. Saint-Simon a eu raison de dire que sous Louis XIV on vit « un long règne de vile bourgeoisie ». Nous ne dirons pas *vile*, puisqu'à cette bourgeoisie appartiennent Pascal et Molière, Racine et Colbert, mais il est certain que sous Louis XIV la bourgeoisie pénètre partout, et que son règne est en même temps le règne de l'argent. Dans la seconde moitié du siècle, sous le règne de Louis XIV, deux mouvements se dessinent. D'abord la bourgeoisie envahit toutes les fonctions de l'État, même les plus hautes. Un Colbert, fils d'un drapier de Reims, commande à tous, et sa famille, anoblie, le continuera. La bourgeoisie, qui a si peu de part dans la littérature du xvi<sup>e</sup> siècle, fournit les plus grands écrivains du siècle de Louis XIV : Corneille, Racine, Molière, Boileau, La Bruyère sont des fils de bourgeois. Les dynasties de bourgeois, les Arnauld, les Perrault, les Périer, les Pascal, qu'il s'agisse de théologie, de science ou d'art, de controverse ou de philosophie, expriment leurs opinions, alors qu'autrefois ils se seraient contentés d'être commerçants ou hommes de loi, fonctionnaires ou rentiers, et d'écrire leur livre de raison. Et cependant, quoique l'ascension de la classe bourgeoise soit générale, puisque nous voyons les bourgeois célèbres sortir aussi bien des milieux commerçants, du monde du Palais ou de la petite bourgeoisie rentière, elle est en même temps jugée avec défaveur et ridiculisée. Les mots *bourgeois* et *marchand* prennent un sens qu'ils n'avaient jamais eu. On les repousse, on a honte d'être bourgeois, au moment où il semble que la bourgeoisie mène à tout !

Ce curieux phénomène social semble tenir à plusieurs causes. D'abord, sous Louis XIV la Cour prend beaucoup plus d'importance dans la vie de la France. A Paris, on dit couramment : *la Cour et la Ville*. Le Roi est plus sédentaire que ses prédécesseurs. En temps de paix, il vit presque toujours dans les environs de Paris. La Cour, ce n'est plus Amboise ou Chenonceaux, un château, une petite ville, Chambord ou Fontainebleau, c'est presque toujours Versailles ou Marly. La Cour est le centre du pays. Paris, proche de la Cour, devient la Ville. Est-on reçu à la Cour, y tient-on par une attache quelconque, on fait figure à la Ville. Mais ce bonheur, qui échoit rarement au bourgeois de Paris, n'arrive jamais au bourgeois de province. Phénomène également nouveau, et qui en est la conséquence : le bourgeois de province devient ridicule. La mode est tout entière à Paris, reflet de la Cour. La littérature devient parisienne : aussi le bourgeois qui n'approche pas de la Cour, ou celui qui essaie ridiculement de s'en approcher sans y parvenir, sera sa victime.

Ce qui met en lumière le mouvement d'ascension de la bourgeoisie sous Louis XIV, c'est l'importance que prennent chez elle les questions d'étiquette ; tout ce qui concerne le costume, le langage, les divertissements, tout ce qui est social, passe au premier plan dans la bourgeoisie, comme il arrive dans les classes en état d'évolution, où tout est en discussion. Il s'agit de savoir à quel monde on appartient, puisque les familles bourgeoises sont en état de transformation perpétuelle. Un livre comme le *Roman bourgeois* de Furetière, sorti du milieu de la basoche parisienne, est tout rempli de ces questions d'étiquette bourgeoise (1666). Le satirique nous présente dès le début de son roman une jeune fille quêtant à l'église. Cette quête, nous dit-il, est la « preuve bourgeoise » de la beauté d'une fille « la tasse à la main, en une quête contre tous les galants ». « Celui qui donnoit la plus grosse pièce étoit estimé le plus amoureux, et la demoiselle qui avoit fait la plus grosse somme étoit estimée la plus belle. » Mais voyez le préjugé de Furetière : « Certainement la quêteuse étoit belle et si elle eût été née hors la bourgeoisie, je veux dire si elle eût été élevée parmi le beau monde, elle auroit pu donner beaucoup d'amour à un honnête homme. » Mais elle avait emprunté des diamants et un laquais ! Comprenez-vous maintenant *les Précieuses*

*ridicules et les Femmes savantes?* La bourgeoisie n'a pas le droit de trop briller.

Furetière nous montre aussi « un homme amphibia, avocat le matin, et le soir courtisan... C'était un de ces jeunes bourgeois, qui, malgré leur naissance et leur éducation, veulent passer pour des gens du bel air ». Un bourgeois, même avocat, ne saurait donc passer pour un homme du bel air, et Furetière, qui appartient à ce milieu, n'admet pas qu'on cherche à en sortir. Il se moque aussi des « bourgeois qui vont au marché le matin avec une écharpe ». Si l'on n'a pas de domestiques, ou si l'on fait son ouvrage, il ne faut pas avoir de prétentions. Aussi tous les bourgeois veulent-ils avoir des domestiques. Être servi, avoir une maisonnée, cela prouve qu'on ne travaille pas de ses mains, qu'on ne porte pas l'opprobre de l'artisan, du commerçant en boutique. Mais bien peu de bourgeois savent prendre l'air de la Cour, la désinvolture de la noblesse. Furetière remarque leur sot amour pour leurs enfants; le noble sait bien qu'il n'a que faire des siens tant qu'ils ne sont pas grands, et qu'ils ne peuvent être bien élevés par leurs parents. « C'est la coutume de ces bons bourgeois d'avoir toujours leurs enfants devant leurs yeux, d'en faire le principal sujet de leur entretien. » Il parle encore de la sottise des bourgeois « qui quittent la meilleure compagnie du monde pour aller jouer et badiner avec leurs enfants ».

De même, dans la pensée de Molière, Don Juan est un grand psychologue en parlant à M. Dimanche de son petit garçon, auquel il sait qu'un bourgeois doit s'intéresser. Le cardinal de Retz raconte de même dans ses *Mémoires*, qu'il s'est rendu populaire dans la bourgeoisie par ce moyen. « Je me fis donc connaître à cette sorte de gens, trois ou quatre mois durant, avec une application toute particulière, et il n'y avait point d'enfant au coin de leur feu à qui je ne donnasse toujours, en particulier, quelque bagatelle. Je connoissois Nanon et Babet (1)... » La faiblesse pour les enfants, caractéristique de la bourgeoisie, commence donc à devenir proverbiale. C'est un trait nouveau, que nous n'avons pas vu au Moyen Age et à la Renaissance. C'est le propre d'une classe qui s'élève : « Nos enfants seront plus que nous. »

(1) *Mémoires de Retz*, t. I, p. 167

*Le Roman bourgeois*, c'est le roman des prétentions de gens gâtés par leur argent, qui croient pouvoir arriver à tout par l'argent. Une fille bourgeoise est destinée, suivant le chiffre de sa dot, à épouser tel ou tel personnage, et si elle a depuis cent mille jusqu'à deux cent mille écus, elle peut prétendre jusqu'au président à mortier, au vrai marquis, au surintendant, au duc et pair ! Voyez, dans *le Roman bourgeois*, le tarif ou évaluation des partis sortables. Furetière voit l'importance de l'argent dans la bourgeoisie déjà comme un Balzac, mais il en est encore scandalisé : il est de ces grondeurs qui voudraient maintenir la bourgeoisie dans l'austérité. Un peu plus tard, on sera cynique. Qu'on se reporte à cette scène du *Moulin de Javel*, de Dancourt, qui est de 1696 :

**FINETTE.** — M. Georges Ganivet, le plus bourgeois et le plus ridicule de tous les habitants de la bonne ville de Paris, sans contredit...

**LA COMTESSE.** — Eh bien, d'accord, c'est un bourgeois ; mais il a de quoi vivre en homme de qualité ; il est fort riche et je n'ai point de bien ; il est très ridicule, j'en conviens, mais enfin...

**FINETTE.** — Mais... Mais vous l'aimez tel qu'il est, n'est-ce pas ?

**LA COMTESSE.** — Je l'aime, moi, je l'aime ? Au contraire, je veux l'épouser : il est trop fat pour un amant, je prétends en faire un mari. Que trouves-tu là d'incompatible ?

Toutes les distinctions sociales désormais vont être remplacées par la hiérarchie des fortunes. Il sera impossible d'empêcher un homme riche de parvenir aux plus grands honneurs. Et comme la fortune de la noblesse lui vient principalement de la faveur du Roi, la bourgeoisie va se mettre maintenant tout entière dans la main du Roi, pour faire comme la noblesse. Elle soupirera après Paris, après la Cour, après Versailles et Marly, ces beaux lieux où parfois on peut apercevoir le Roi. Le Bourgeois gentilhomme n'aura qu'un rêve, c'est de connaître quelqu'un qui fréquente la Cour. Il n'aura qu'une terreur, c'est qu'on connaisse ses origines marchandes. Dans le fond des provinces, le vieil esprit de timidité, de modestie et aussi de religion et d'austérité régnera encore en beaucoup d'endroits. A Paris, il est bien rare que la bourgeoisie ne soit pas atteinte de la démangeaison de « sortir de son état », alors qu'elle avait autrefois seulement celle d'« assurer son état ».

## LE LUXE DANS LA BOURGEOISIE

Comment vit la bourgeoisie sous le règne de Louis XIV? Les progrès du luxe sont évidents dans les constructions, car c'est à cette époque que l'habitation des villes prend, même dans la bourgeoisie, la forme de l'*hôtel*, qui était autrefois réservé à la noblesse. Il y faut une porte cochère, car tout le monde veut entretenir un carrosse: même Harpagon ne croit pas pouvoir s'en dispenser. La boutique du rez-de-chaussée qui caractérisait autrefois la maison bourgeoise doit disparaître, si on tient à garder son rang. On ne fait pas le commerce dans sa maison d'habitation. Dans le vêtement aussi, nous verrons disparaître, d'abord chez les femmes, puis chez les hommes, les différences entre le bourgeois et le noble. Malgré les arrêts et les édits qui prétendent réprimer le luxe, nous le voyons déjà signalé chez les bourgeois dans *le Tracas de Paris* par François Colletet (1665).

L'*Afféterie et le luxe de la Bourgeoise commune* :

Il semble que l'on fait mespris  
Et des arrests et des édits.  
C'est à la Cour quoi qu'on en die  
Qu'appartient cette braverie.  
Pourquoys faut-il que le bourgeois  
Viole les ordres de nos rois?  
On ne distingue plus nos dames  
D'avecque le commun des femmes.  
Dès qu'une personne d'honneur  
Prend quelque juppe de couleur  
Ou dès qu'elle change de mode,  
Enfin dès qu'elle s'accommode  
Dedans un estat éclatant,  
Une bourgeois en fait autant (1)...

La bourgeoisie a suivi l'exemple de la Cour qui, en toute chose, a adopté un luxe plus voyant, moins élégant peut-être qu'au XVI<sup>e</sup> siècle ou sous le règne de Louis XIII. Il n'y aura bientôt plus un bourgeois qui non seulement ne porte la per-

(1) *Paris ridicule et burlesque*, édit. Paul Lacroix, 1859, p. 252.

ruque, mais les cols et manchettes de dentelle, les rubans et parfois l'épée. L'éducation sévère du *xvi<sup>e</sup>* siècle, qui maintenait les fils dans les mêmes habitudes que les pères, s'est beaucoup relâchée dans la bourgeoisie, et la pièce de Molière, *l'Avaré*, qui illustre le proverbe : « A père avare, fils prodigue », résume aussi toute l'histoire de la société bourgeoisie au siècle de Louis XIV : les enfants n'ont pas voulu vivre comme leurs parents. Le luxe se fait voir dans le mobilier, les tapisseries qui sont partout, même chez les bourgeois, quoique très coûteuses. Une tenture de l'histoire de Moïse, d'après les tableaux de Poussin, composée de sept pièces à 233 livres l'aune carrée, aurait monté à près de 25 000 livres, ce qu'on ne peut estimer moins de 100 000 francs anciens ou 300 000 francs de notre monnaie. Les damas, les brocarts de Lyon, les étoffes lamées d'or et d'argent qu'on commence à employer dans le mobilier et dans les vêtements, coûtaient aussi fort cher, et se démodaient très vite. Au temps de ses plus grandes dépenses, quand il bâtissait Versailles et Marly, Louis XIV faisait exécuter de la vaisselle d'or et de vermeil, des meubles d'argent massif. Les bourgeois et les nobles l'imitaient comme ils pouvaient, et c'est de cette époque que date la marqueterie de métal et d'écailler, des Boulle, la mode des bois dorés pour les meubles. Dans les déclarations recueillies pour servir de base aux taxes, à la fin du siècle, on voit que nobles et bourgeois avaient des mobiliers de ce genre, même en province (1).

On verra là que presque toutes les familles riches avaient au moins une chambre dite d'or ou d'argent, où dorures et argentures étaient prodigieuses. Aux murs, s'il n'y avait pas de tapisseries, on voyait des tentures de cuir doré, dit cuir de Cordoue, ou de riches étoffes. Voyez comme un bourgeois dépensier fait valoir son mobilier vers la fin du règne de Louis XIV :

Ces pliants, ces fauteuils, ces riches broderies,  
 La finesse et l'éclat de ces tapisseries...  
 Que vous semble, dit-il encor, de ces tapis?  
 Ce miroir est des beaux, la glace est d'un grand prix.  
 De quel air trouvez-vous surtout la cheminée

(1) *Le mobilier de luxe à Lyon*, par Georges Guigue; Réunion des Sociétés des Beaux-Arts des départements, 1897.

Avec les raretés dont on la voit ornée?

Hé bien! avouez donc que ceci fait honneur (1).

Il y a évidemment alors deux races de bourgeois, l'avare à qui l'argent ne manque pas, puisqu'il cherche toujours à le placer, qu'il trouve toujours de nouvelles occasions de prêter, et le bourgeois gentilhomme qui est fier de son argent et ne songe qu'à dépenser. C'est l'avare surtout qu'on appelle bourgeois ou franc-bourgeois, c'est celui-là qui voudrait faire bonne chère avec peu d'argent, et qui détourne ses enfants des magistratures, et de toutes les charges publiques qui entraînent aux dépenses. Écoutez comme il parle :

Mon père, mon grand-père étaient incomparables,  
 C'étaient des gens actifs, soigneux, infatigables,  
 Haïssant les plaisirs, la parure et le jeu,  
 Appliqués au travail, se contentant de peu...  
 Respectez-les en tout, respectez leur état,  
 Et n'allez pas, mon fils, vous faire magistrat,  
 Enflé de votre argent et sottement superbe,  
 Car alors vous verriez comme dit le proverbe  
 Votre argent s'envoler vite comme le vent (2)...

#### L'INFLUENCE DE LA BAISSE DES PRIX

L'ascension de la bourgeoisie sous le règne de Louis XIV, cette ascension universelle dont témoignent à la fois les lettres et l'histoire, qui se manifeste par l'acquisition ou l'élévation aux charges et aux offices, les changements de main des propriétés, les anoblissements, a été facilitée par un curieux phénomène économique, la baisse des prix, de 1660 à 1730 environ. Certaines évaluations fixent cette baisse à 40 pour cent environ, en un quart de siècle. Vers 1665 la rareté du numéraire, et par conséquent la valeur de l'argent, ou la baisse des prix, est telle, qu'une vaste enquête est menée dans tout le royaume. A la fin de son ministère, Colbert lui-même essaye deux fois d'augmenter d'abord la valeur de l'écu par décret, puis la masse du numéraire, en ordonnant à tous les particuliers

(1) *Le Franc-bourgeois*, par G.-T. de Valentin, 1706.

(2) *Le Franc-bourgeois*, acte IV, scène I.

de porter leur vaisselle d'argent à l'Hôtel des Monnaies (1).

Tout le monde constate cette baisse des prix. Boisguilbert la fait commencer en 1660 avec le ministère de Colbert. De nos jours, M. Hanauer l'a trouvée très marquée en Alsace pour le vin, la viande, les céréales, ce qui est confirmé pour le reste de la France par D. Zolla, qui relève la baisse du prix des fermages, des loyers et par conséquent des terres, de 1670 à 1740, par M. d'Avenel qui croit que si les terres ont monté en valeur jusque vers 1675, la baisse sur les céréales a été très marquée depuis 1650, le prix de toutes les denrées agricoles restant très bas jusque vers 1750 à 1760.

La conséquence de cette baisse des prix, surtout de ceux des denrées agricoles, fut l'appauvrissement des paysans et aussi de la noblesse, dont une grande partie des biens était en terres. Pour le bourgeois, au contraire, ses revenus fixes en argent, ses rentes et tous ses services avaient augmenté de valeur réelle par la baisse du prix de la vie. On recherchait partout son argent, qu'il prêtait à gros intérêts.

Tous ceux qui avaient des revenus fixes, comme les bourgeois rentiers ou fonctionnaires, virent donc augmenter leurs revenus en valeur d'achat, cherchèrent à acquérir des immeubles ou des propriétés, se détournant du commerce et de l'industrie qui rapportaient peu, sauf dans les industries de luxe nouvelles, protégées par l'État, ou vraies industries d'État. On a dit souvent que la France avait été ruinée au XVII<sup>e</sup> siècle par l'aggravation des impôts, mais les impôts directs furent augmentés surtout parce que les impôts indirects rendaient trop peu, et la misère initiale était dans la baisse des prix. On était pauvre en France, dans l'abondance de toutes les matières nécessaires à la vie, dit Boisguilbert, parce qu'on n'avait pas d'argent pour en acheter. La vie à bon marché, la domesticité nombreuse et à meilleur marché encore, chez le bourgeois, traduisent le même phénomène que la misère des campagnes et la pauvreté des nobles. On comprend le « long règne de vile bourgeoisie » et que la bourgeoisie, dans tous les domaines, ait réussi à rivaliser avec la noblesse. Jusque vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec l'exceptionnelle et passagère hausse des prix dans la période d'inflation

(1) P. Harsin, *Doctrines financières et monétaires*, 90-91.

tion du système de Law, la vie a été facile pour le bourgeois rentier ou fonctionnaire. Comme la majorité des consommateurs sont producteurs, la baisse des prix signifie baisse des salaires et des revenus de la terre et misère pour le grand nombre, dans le temps même où la bourgeoisie est le plus tentée, par la vie facile, d'imiter l'oisiveté de la noblesse. Et c'est la partie de la bourgeoisie qui travaille encore qui est le moins favorisée. L'histoire de Colbert est l'histoire d'un grand bourgeois qui essaie de stimuler la partie active de sa classe, et la voit de plus en plus préférer les charges et les offices au commerce et à l'industrie.

#### COLBERT ET LA BOURGEOISIE

La destinée de Colbert et de sa famille nous apporte un exemple étonnant de l'ascension de la classe bourgeoise au XVII<sup>e</sup> siècle, illustrant à la fois son ambition et ses vertus, son avidité et son intelligence, et montrant comment toute une tribu s'élève aux plus hauts rangs parce qu'un seul bourgeois a été distingué par le Roi parmi ses serviteurs.

Jean-Baptiste Colbert est né le 29 août 1619 et son père était drapier à Reims, à l'enseigne du Long Vestu. Fils, petit-fils, arrière-petit-fils de marchands rémois, il était donc de souche bourgeoise, mais au lieu d'en convenir, « il se piquait d'une grande naissance et avait là-dessus un surieux faible », dit l'abbé de Choisy qui lui prête même une folie : il aurait enlevé la nuit dans l'église des Cordeliers de Reims l'épitaphe de son grand-père, le marchand de laine, pour y substituer celle d'un preux chevalier. On put le voir, dit son historien M. Charles de la Roncière, agenouillé sur la tombe pseudo-ancestrale qui eût rattaché sa famille aux rois d'Écosse (1). Colbert, avec toute l'élévation de son esprit, n'a pas cru qu'il y eût de grandeur en dehors de la noblesse, il a voulu faire entrer toute sa famille dans la noblesse. Son frère, Charles Colbert, marquis de Croissy, fut ambassadeur et ministre des Affaires étrangères, son frère Édouard fut lieutenant général sous le nom de Colbert de Maulevrier, son frère Nicolas fut évêque de Luçon et Jean-Baptiste Colbert contrôleur général

(1) *Un grand ministre de la Marine, Colbert, Paris, 1919, p. 5 et 6.*

des finances, surintendant des bâtiments, des arts et des manufactures; il administra la maison du Roi, la ville de Paris, l'Île de France, le gouvernement d'Orléans, les affaires générales du clergé, les haras, la marine, le commerce, les consulats, les compagnies des Indes orientales et occidentales, etc...

Passons maintenant aux fils de Jean-Baptiste : l'aîné, qu'il fit appeler marquis de Seignelay, eut dès sa majorité la signature des actes ministériels. Des cinq autres fils de Colbert, le second fut archevêque de Rouen, le troisième, colonel du régiment de Champagne, fut tué devant Valcour, le quatrième fut grand-maître des cérémonies de France et colonel du même régiment de Champagne, après son frère. Le cinquième fut guidon des gendarmes écossais, et le dernier, qu'on nommait le comte de Seaux, mourut au service du Roi à la bataille de Fleurus. Colbert, bourgeois, comprenait donc le service de la noblesse comme un noble et deux de ses fils donnèrent leur vie pour la France. Ses trois filles épousèrent les ducs de Chevreuse, de Beauvilliers et de Mortemart. Telle fut la destinée des quatre frères et des neuf enfants du fils du drapier de Reims. Mais ce n'est pas là toute la famille de Colbert. Son oncle Pussort, qu'on appelait le féroce, le fagot d'épines, toujours à la tête des plus grandes affaires du Royaume, fut, dit M. Alfred Neymarck, « un conseiller bourru, dur, rigide, implacable, amoureux de ses charges, les exerçant avec autant de conviction que de brutalité, au demeurant le meilleur homme du monde ». Un cousin, Colbert du Terron, fut intendant à Rochefort et un autre Colbert, intendant d'Alsace. Desmarests, intendant des finances, était neveu de Colbert. Les sœurs de Colbert devinrent abbesses; « neveux, cousins germains, petits-cousins, tous furent aidés, encouragés, poussés : les Colbert encombrèrent littéralement toutes les avenues du pouvoir, toutes les carrières » (1).

Même avant 1661, Colbert était riche : il réunissait plusieurs charges achetées à grand prix, car sa femme lui avait apporté en dot 100 000 livres qui avaient fructifié entre ses mains. En 1647, le Roi lui avait fait don de tous les biens, meubles et immeubles, de Nicolas Pussort, sieur de Cernay, son parent, à qui ils avaient été confisqués « pour s'être retiré avec les

(1) Neymarck, *Colbert et son temps*, 1877, t. II, p. 210.

ennemis déclarés de la Couronne ». En 1657, il achetait la baronie de Seignelay, un des plus vastes domaines du comté d'Auxerre, qu'il fit ériger plus tard en marquisat pour son fils ainé. Colbert habitait en 1660 un bel hôtel ayant façade sur la rue Vivienne. Son inventaire après décès, fait en 1683, dans ses résidences de Paris, de Sceaux, de Fontainebleau, de Saint-Germain et de Versailles, prouve à l'évidence que Colbert n'est pas seulement un homme riche qui ne tiendrait à la fortune que pour ses enfants, mais un personnage fastueux qui entretient dix-sept chevaux et trois carrosses dans son écurie, dont les appartements sont remplis de tapisseries de haute lisse, de brocarts et de damas, de tapis de Turquie, de meubles en tapisserie et de pendules. Il possède dans chacune de ses résidences une galerie de tableaux, des bronzes et des marbres, des bijoux, de la vaisselle d'argent et de vermeil pour des centaines de mille livres. Dans la toilette de madame, il y a de grands miroirs à glace de Venise dont la bordure d'argent porte les armes du défunt seigneur et de ladite dame, et deux clavecins façon de Flandre. Pour donner une idée du luxe de Colbert, nous dirons que son orangerie de Sceaux contenait deux cent quatre-vingts orangers, cent cinquante jasmins et cent vingt-six lauriers, enfin assez d'arbustes rares et odoriférants pour valoir plus de vingt-six mille livres. Chacune de ses filles reçoit environ quatre cent mille livres de dot en avancement d'hoirie; et Colbert laisse à sa mort, en plus de toutes ses propriétés, trois cent mille livres de capital de rentes sur la Ville de Paris et deux cent soixante mille livres sur la Caisse des emprunts. Le bourgeois de Reims n'a pas seulement acquis l'argent, la noblesse et la considération, il n'a pas seulement rempli les places de sa famille : la faveur du Roi lui assure le respect, il entend jouir comme les nobles de tous les avantages de la richesse et de la puissance. On ne trouve pas que rien soit trop beau ou trop haut pour lui.

A côté de ce goût pour les splendeurs, existent chez Colbert les vertus les plus bourgeoises : application, travail, ordre. Il gronde sévèrement son fils Seignelay qui se permet d'écrire au Roi sans faire de minutes, et qui ne sait pas bien attacher une liasse de papiers: il morigène également son fils Colbert d'Ormoy à qui il veut faire remplir à l'âge de dix-sept ans les fonctions de sa charge de surintendant des bâtiments : « Tout

ce que tu m'envoies est si fort *galopé* et tu continues à t'appliquer si peu à l'exécution de tout ce que je t'ordonne, que je commence à désespérer de pouvoir rien faire de toi. Le Roy a admiré le barbouillage du plan des bois de Verrières que tu m'as envoyé et Sa Majesté a dit que cette saleté sentait bien son écolier et ne sentait guère un surintendant des bâtiments qui aurait de l'esprit.. Mais ou tu changeras ou tu souffriras beaucoup (1)... »

Colbert avait pour maxime que « les familles ne se peuvent bien maintenir que par des établissements solides en fonds de terre ». Mais, remontant jusqu'à cette antique idée du domaine qui avait été l'origine de la noblesse, il n'aimait pas seulement la terre en seigneur du XVII<sup>e</sup> siècle, vivant de ses priviléges et de ses droits féodaux; il ne l'aimait pas sans commerce et industrie : il resta toujours le fils du drapier. Dès qu'il eut acquis la terre de Seignelay avec son château, sa chapelle, son gros bourg d'où dépendaient huit paroisses, sans entendre raillerie sur ses droits de chasse et de pêche, tenant même à rétablir ses fourches patibulaires pour l'exemple, c'est bien avant son arrivée aux affaires, avant qu'il puisse fonder en France de grandes manufactures qu'il fait installer à Seignelay un moulin à bras, une forge.

« Ce qui me réjouit le plus, écrit-il, est l'assurance que vous me donnez que la manufacture des draps commence à s'établir dans mon bourg... Il faut sur toutes choses que vous appuyiez ceux qui y travaillent, que vous excitiez mes habitants à envoyer leurs enfants apprendre à filer les laines, leur faisant comprendre qu'il n'y a rien de si avantageux pour eux et qui puisse mieux contribuer à les mettre à leur aise. »

Son intelligence va en effet jusqu'à souhaiter la prospérité des gens de son domaine, c'est une idée commerciale et bourgeoisie d'homme qui a travaillé, en même temps qu'une idée de rendement : « Au cas, écrit-il au bailli de sa seigneurie, qu'il ne vous reste point d'argent pour prêter à quelques-uns de mes habitants qui voudront faire quelque trafic, ne manquez pas de me le faire savoir au plus tôt afin que je vous en puisse envoyer, estant bien aise de faire valoir et

(1) Neymarck, *Colbert et son temps*, t. II, p. 200.

augmenter les marchés. Vous me ferez fort grand plaisir de faire toutes les choses que vous croiriez pouvoir y contribuer (1). » Quand Colbert sera ministre, son idée principale dans l'administration de la France sera moins encore une idée protectionniste qu'une idée domaniale : les sujets doivent s'enrichir pour rendre davantage au Roi. C'est pour cela que Colbert n'a pas vu seulement le commerce et l'agriculture. Il s'est toujours intéressé aussi à l'industrie, aux communications. Il fallait créer dans toute la France des industries comme Colbert en voulait créer sur ses propriétés, s'inquiétant jusqu'à la fin de sa vie, en juillet 1682, des forges de son domaine de Châteauneuf-sur-Cher, des réparations des chemins qui y mènent de Bourges.

Colbert ne fut pas suivi par sa classe, la conception des Compagnies de commerce à monopole d'État n'eut pas de succès auprès de la bourgeoisie française. Un Hollandais écrivait avec dédain : « La France n'est point capable d'un grand trafic, le génie de la nation n'y est pas propre, pour être trop attaché aux plaisirs et à la vanité. N'y ayant point de marchand riche de cent mille écus et moins qui n'emploie son bien à l'acquisition d'une terre ou d'une charge et ne démeuble par ce moyen le commerce de toute sa subsistance (2). »

Ne fallut-il pas forcer la main aux riches commerçants et industriels pour les obliger à souscrire les actions à la Compagnie des Indes orientales en 1664 (3) ? L'intendant d'Herbigny écrit encore à Colbert, de Bourges, le 28 avril 1666 : « Les priviléges de l'échevinage de cette ville ont causé une partie de ce désordre, parce que, dès qu'un marchand a amassé un peu de bien, il ne songe plus qu'à être échevin, et puis il ne veut plus se mêler d'aucun commerce. » Et trente ans après, Savarit (4) répète la même chose : « Dès le moment qu'en France un négociant a acquis de grandes richesses dans le commerce, bien loin que ses enfants suivent cette profession, au contraire, ils entrent dans les charges publiques, au lieu

(1) Lettre du 28 septembre 1658, dans Neymarck, *ouvr. cité*, III, p. 256.

(2) Lettre de Pierre de Groot, ambassadeur des Provinces Unies, à Abraham de Wicquefort, 1668-1674; La Haye, 1894, p. 94.

(3) Werner Sombart, *le Bourgeois*, trad. franç., p. 169.

(4) *Le Parfait négociant*, 4<sup>e</sup> édit, II, p. 183.

qu'en Hollande les enfants des particuliers négociants suivent ordinairement la profession et le commerce de leur père. »

On peut donc dire que la bourgeoisie française, dans la classe commerçante et industrielle, n'a pas suivi Colbert qui voulait l'entraîner dans la voie de la production et de l'entreprise. Le protectionnisme a bien mieux réussi dans le domaine des lettres et des arts. Là, les créations ont été durables; mais ces compagnies étatisées, ce commerce protégé par l'État, ces industries d'État ont été tournées naturellement par la bourgeoisie en besognes de fonctionnaires.

Colbert et sa famille nous montrent une ascension sociale partant d'assez bas, de la boutique du drapier de Reims. Nous aurions pu prendre la famille des Perrault et nous aurions vu des bourgeois s'élever par leur intelligence encore plus que par le travail, celle des Arnauld, et malgré la défaveur qu'entraînait la réputation de jansénisme, un Arnauld de Pomponne, neveu du grand Arnauld et fils d'Arnauld d'Andilly, devenir ambassadeur et ministre des Affaires étrangères.

En somme, au XVII<sup>e</sup> et jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, de 1660 à 1760, la bourgeoisie française a connu un siècle d'or. Pouvoir, richesses, honneurs, ses représentants les plus favorisés obtinrent tout; mais cet excès de faveurs souvent tourna contre elle. Trop portée à rechercher les fonctions, parfois purement honorifiques et décoratives, elle oublia ses habitudes de travail, dédaigna les professions lucratives et ceux de sa classe qui s'y livraient encore; elle adopta de plus en plus un genre de vie, oisive et élégante, qui la rapprochait de la noblesse et perdit ainsi ses plus sérieuses traditions.

JOSEPH AYNARD.

---

## UN CONTEUR IRLANDAIS

---

# LORD DUNSANY

## LE MAITRE DU MERVEILLEUX

Est-il permis de s'abstraire un moment, de « s'évader » **des** graves préoccupations de l'heure présente, pour faire en compagnie de lord Dunsany, le maître du merveilleux, quelques pas dans ce qui est proprement son royaume, le poétique royaume du rêve ? L'évasion ! Plus ou moins, selon les temps, l'humanité l'a toujours recherchée ; elle a toujours aimé la chimère et l'illusion ; elle a toujours eu du goût pour les enchanteurs. C'est plus que jamais le cas depuis la grande guerre, dans notre Europe occidentale, où la jeunesse s'est sentie tourmentée par un désir d'oubli, d'*alibi*, de fuite, par l'appel d'autres horizons, d'autres vies, d'autres mondes, par les élans d'une imagination qui veut se jouer en dehors de toute contrainte dans les mirages de la fantasmagorie.

Lord Dunsany avait-il prévu cette tendance lorsqu'il publia son premier livre en 1903 ? Ou n'est-ce pas plutôt qu'il était porté dans cette voie par son tempérament irlandais, par les dons propres **des** fils d'Erin pour le songe comme par leur pouvoir de réaction contre la réalité, leur essor de visionnaires vers l'inconnu et le surnaturel ? Toujours est-il qu'il a su rénover avec autant d'originalité que de magnificence cet art difficile et délicat, où une fausse note suffit à rompre le charme, un choc à briser l'illusion, qu'on appelle en anglais *romance*, c'est-à-dire la libre fiction en prose qui, s'affranchissant de plus en plus du réel, s'élève par les degrés divers de la fantaisie, de l'humour, du mystérieux ou du merveilleux jusqu'au rêve pur et à la grande poésie.

## L'HOMME

Edward-John-Moreton-Drax Plunkett, 18<sup>e</sup> baron Dunsany, — pour lui donner ses noms et titres officiels, — est né en 1878 au château de Dunsany, en Irlande, dans cette riche plaine vallonnée, toute verte de beaux pâturages et coupée de haies vives, qui vit naître Wellington et qu'on appelle le comté de Meath. C'est là que se dresse Tara, la vénérable « colline inspirée » des vieux Gaëls. Une petite Normandie, dirait-on. De fait, ce sont les Normands qui prirent ce pays aux anciens Celtes dès le XI<sup>e</sup> siècle, au temps de la conquête de l'Angleterre, et le couvrirent de châteaux féodaux. Normands étaient les Plunkett de Dunsany, comme leurs cousins les Plunkett de Killeen, c'est-à-dire les Fingall, et quelques siècles plus tard les *Annales des quatre Maîtres* (1636) diront encore au voyageur : « Il y a deux grands barons brigands sur la route de Drogheda, les Dunsany et les Fingall, et si vous échappez aux Fingall, sûrement vous tomberez entre les mains des Dunsany. » Mêlés au sang gaélique, alliant leurs sympathies anglaises avec un profond attachement pour leur petite patrie, ces grandes familles, — citons encore les Fitzgerald, dont le chef était comte de Kildare, les Butler, seigneurs d'Ormond, les de Courcy, les de Burgh, — surent demeurer sur place au cours des siècles, malgré les guerres et les révolutions, se « celtisant » peu à peu par la force des choses et devenant, selon l'expression connue, *hibernis ipsis hiberniores*.

C'est ainsi que le présent lord Dunsany porte l'un des plus vieux titres du *peerage*, datant de 1461. Neveu de sir Horace Plunkett, le restaurateur économique de l'Irlande, il entra dans l'armée, ses études terminées en Angleterre ; il se battit en Afrique du Sud, il fit la grande guerre comme capitaine aux *Royal Inniskillings*, à Gallipoli, puis en France et fut blessé en 1916 ; deux livres de guerre publiés par lui en 1918 et 1919 débordent d'une profonde et émouvante sympathie pour ses frères d'armes français et pour les épreuves de nos provinces dévastées.

Au physique il rappelle, dit-on, Robert-Louis Stevenson. On prétend que son ami G.-K. Chesterton se serait inspiré de lui dans son roman *Manalive*. Grand voyageur et sportsman,

amatueur de la chasse aux gros animaux en Afrique, cricketeur émérite, le premier tireur de son pays, il ressemble plus à un aristocrate britannique, non d'ailleurs sans quelque touche d'originalité, qu'à un professionnel de lettres. Ce n'est point un savant, un érudit. Un amateur? Moins encore. Conte, romancier, homme de théâtre réputé dans l'ancien et le nouveau monde anglo-saxon, il a plus de vingt-cinq ans de littérature et de succès derrière lui. Par ses dons extraordinaires d'imagination, par une exubérante fécondité créatrice, une haute richesse d'art et une étonnante faculté d'inventer des mondes, des villes, des dieux, des génies, voire des hommes, de donner la vie aux forces de la nature, du sort et du temps, il est cette puissance rare : un créateur de mythes (1).

#### UNE MYTHOLOGIE ORIGINALE

Son premier livre, *Pegana*, n'est en effet rien moins qu'une vaste mythologie de son invention, une fantastique et audacieuse théogonie : domaine où peu d'auteurs modernes se sont aventurés, et où sa fantaisie originale, sa verve malicieuse, son goût de l'étrange ou du prodigieux se donnent libre cours, sans rien emprunter aux traditions classiques. « Il y a des îles dans la mer centrale dont les eaux ne sont bornées par aucun rivage et où nul navire n'aborde : voici les croyances de leur peuple. » C'est de cette fiction qu'il part pour décrire ce que sont les dieux de *Pegana*, Mana en tête, lequel, ayant fait les autres, est tombé en sommeil, tandis que les autres, pour jouer, font la terre et les mondes, quittes à tout détruire en riant, le jeu fini. Ces créations de déités, il

(1) Romans et contes : *The Gods of Pegana*, 1903; *Time and the Gods*, 1906; *The sword of Welleran and other stories*, 1908; *A dreamer's tales*, 1910; *The Book of wonder*, 1912; *Fifty-one tales*, 1915; *Tales of wonder*, 1916; *Tales of three hemispheres*, 1920; *The chronicles of Rodriguez*, 1922; *The King of Elfland's daughter*, 1924; *The Charwoman's shadow*, 1926; *The blessing of Pan*, 1927; *The travel tales of Mr. Joseph Jorkens*, 1931. — Théâtre : *Five plays*, 1914; *Plays of gods and men*, 1917; *If*, 1921; *Plays of near and far*, 1922; *Alexander and three small plays*, 1925; *Seven modern comedies*, 1929. — Livres de guerre : *Tales of war*, 1918; *Unhappy far-off things*, 1919. — Poèmes : *Fifty poems*, 1926. — *The Book of wonder* a été traduit en français par Marie Amouroux sous le titre *le Livre des Merveilles* (Paris, Figuière, in-12, s. d.). Divers fragments d'œuvres de Dunsany ont, d'autre part, été traduits dans la *Revue européenne*, la *Revue de Genève*, etc.

les multiplie dans *Pegana* et les livres suivants jusqu'à en faire toute une tribu, un peuple entier de dieux comme en connurent la vieille Chaldée ou l'antique Égypte. Il y en a de toute espèce, des vieux et des jeunes, des petits et des grands, de plus puissants et de moins puissants, jusqu'aux dieux familiers, aux menus dieux de l'ombre, de la fumée, du silence et jusqu'aux petites idoles de rubis, d'émeraude ou de jade. Ils commandent aux éléments. Slid, ayant créé la mer, lance ses légions d'ondes à l'assaut des continents; rien ne l'arrête, même pas les quatre vents du ciel envoyés contre lui par les dieux rivaux, jusqu'au jour où les cinq océans, maîtres déjà de la moitié du globe, sont venus s'arrêter devant les murs de rocs et de monts accumulés par Tintaggon : mais la bataille n'est pas finie! Sous forme de mythes poétiques, Dunsany interprète ainsi les grandes révolutions cosmiques, personnifiant, divinisant tour à tour les puissances de la terre et du ciel.

Ses dieux, monstrueux ou mystérieux, sont toujours cruels, sinistres, et, comme les orientaux chers à l'auteur, toujours souriants. Ils s'amusent. Ils se font entre eux des tours, ils se battent et se volent leurs places. Quand l'un d'eux a la chance de mettre la main sur des peuples qui n'ont pas encore de dieux, il les fait s'entretuer pour son honneur et sa gloire. L'avare Yahn pratique l'usure en prêtant des vies aux ombres, et les force à travailler à son profit. Le jeune Kib ayant fait les bêtes, Mung a riposté en créant la mort: alors Kib de ses bêtes fit des hommes. Y a-t-il du rire et de la joie chez les humains? Les voilà jaloux, car « les dieux n'ont pas de paix »; la terre ne doit pas être un lieu de contentement, et la peste sera sa punition. Si leur foudre va frapper par erreur, au lieu du coupable, un pauvre diable de mendiant qui chante de vieilles chansons dans la rue, qu'importe! leur vengeance est accomplie, leur colère apaisée. Au reste, leurs plaisanteries se retournent parfois contre eux-mêmes; quelques-uns des plus anciens ayant donné, pour rire, à un esclave l'âme d'un conquérant, celui-ci les chasse: et de même deux pauvres vieilles petites idoles, sans grand pouvoir, ayant par jalouse commandé un tremblement de terre, se voient écrasées dans leur propre temple.

Les hommes haïssent ces dieux mauvais, mais ils les

craignent, et ils tiennent à eux, ils ont besoin d'eux, pour les prier la nuit ou lors du danger. Ceux qui n'en ont pas s'adressent à tous les dieux qui sont, à tous ceux qui voudraient bien entendre. « Ne partez pas, crie le peuple au cortège des dieux quittant le pays de Khamarzan dont les habitants n'ont plus la foi, ne ravissez pas à la terre le sombre silence qui pend à l'entour de vos temples, ne privez pas l'univers de sa vieille poésie, car si vous nous quittez, ô dieux de l'enfance du monde, vous priverez la mer de son mystère, l'antiquité de sa gloire et l'avenir obscur de toute espérance... » A cet appel l'un d'eux cède et reste, mais il se trouve que c'est, déguisé, le vieux berger Sarnidac, lequel prend et remplira d'ailleurs fort bien l'office des dieux disparus.

Inversement, les dieux ont besoin des hommes, car qu'est-ce qu'une divinité qui n'aurait pas d'adorateurs ? Il leur faut des fidèles, et quand ils en manquent il leur faut se mettre en quête pour en gagner à force de promesses; les trois dieux Yozis n'en trouvent que chez les babouins, en leur promettant de les faire hommes. Il leur faut aussi maintenir leurs peuples sous le joug, ce qui n'est pas toujours facile; ils ont bien pour cela leurs prophètes, mais ceux-ci ne sont guère sûrs, les dieux leur en ont tant fait ! Tel d'entre eux, un révolté, Ord, ayant pénétré le secret des dieux, ne leur a-t-il pas, pour venger l'humanité, prédit à eux-mêmes leur fin ?

Car leur fin viendra un jour. Ils sont, comme tout le monde, les sujets de la fatalité et du hasard, ils sont les pions de la partie sans fin que ces deux hautes puissances se jouent entre elles pour faire passer l'éternité, ainsi que l'a vu Ord le prophète : seulement il ne faut pas le dire. Et puis ils sont soumis au souverain suprême, au Temps. Le Temps n'était peut-être autrefois que leur serviteur, c'est du moins ce qu'ils veulent s'imaginer; mais du jour où il a osé détruire Sardathrion, leur ville sainte, ils ont compris qu'il les détruirait de même, eux aussi, les dieux; et les dieux alors ont pleuré sur Sardathrion, pleuré sur leur puissance condamnée et leurs illusions perdues. Aussi bien le règne de chacun d'eux est-il bref. Il lui faut longtemps pour s'établir, vaincre les doutes et s'imposer, et quand il a été adoré pendant deux ou trois milliers d'années, il s'évanouit dans le sommeil :

le Temps seul veille toujours. Finalement les derniers des dieux mourront avec les derniers des hommes. « Et alors, dans sa solitude, le Temps deviendra fou. Il confondra les heures, et les années, et les centaines d'années, et lorsqu'elles s'empresseront autour de lui pour se faire reconnaître, il étendra ses vieilles mains sur leurs têtes et leur dira, en les fixant de ses yeux aveugles : mes enfants, je ne vous distingue plus. Et à ces mots du Temps, les mondes vides s'effondreront. »

Peut-être le Temps n'a-t-il plus d'empire ou son jeu est-il différent en dehors du monde sensible, mais dans la nature ce maître inexorable ne respecte rien hors la beauté qui, impérissable, échappe à ses lois. Le roi d'Alatta, le plus puissant des souverains de la terre, ayant vaincu tous ses ennemis, a bien tenté de s'attaquer au Temps et d'aller le réduire dans son repaire de la montagne; mais parvenu avec son armée tout près du but, épuisé par la longueur de la marche, vaincu par les escadrons des jours et des années qui le pressent et l'usent, il lui a fallu faire retraite, et à son retour il a trouvé sa ville décrépite, sous la mousse et la rouille, avec quelques rares survivants hors d'âge qui ne le connaissent plus. Le seigneur Temps n'est pas, il est vrai, sans faiblesses, il aime d'amour la belle figure souriante et peinte du sphinx de Giseh, au point qu'il en oublie de détruire en Égypte maint temple et mainte pyramide; mais ce nouveau Samson n'a pas livré son secret à sa Dalila de pierre!

Les hommes, les dieux mêmes se sont plus autrefois à bâtir des cités magnifiques et fabuleuses : Babbulkund la merveilleuse, aux tours et terrasses taillées dans le marbre de la montagne, et qui se dressait au confluent du fleuve Mythe et de la rivière Fable; Perdondaris, avec ses palais d'onyx, ses temples d'argent et sa porte d'ivoire monumentale faite d'une seule et monstrueuse défense d'éléphant; Bethmoora, la ville des fleurs et de la joie, des chants et de la danse, que le désert désire : il veut l'avoir pour lui seul et la couvrir, silencieuse et solitaire, du sable de ses caresses, car dans son méchant vieux cœur il hait la vue et le bruit des hommes. Les unes après les autres elles sont toutes tombées, ces belles cités de rêve, sous les coups du Temps hostile, elles s'en sont allées, tristes, la tête baissée sous leurs voiles, rejoindre le cortège de leurs illustres compagnes, Ilion et Carthage, Ninive et Persé-

polis, qui dans leur deuil les consolaient en leur parlant doucement...

Et ce ne sont pas seulement ces villes majestueuses, ces antiques civilisations orientales qui, « s'étant élevées comme des crocus, sont tombées comme eux » : les nôtres passeront de même. Le poète, en Dunsany, n'a qu'horreur et détestation pour le monde moderne, pour la misère de ce monde sans âme comme sans imagination ; et d'un bout à l'autre de son œuvre, presque à chaque page, revient cette pensée qui le hante, celle de la brièveté des temps, celle de la fin de l'homme et de la civilisation, pensée libératrice à ses yeux, où il se complait et semble trouver une consolation. Il a comme une joie amère à songer qu'allié à la nature le temps détruira Londres et toutes nos monstrueuses villes d'Occident : les champs, les fleurs reprendront leur place, les arbres reviendront « comme un peuple exilé revient chez lui après la guerre », et à la place de la cité il n'y aura plus trace du passé dans les broussailles, si ce n'est que par endroits les roses y naîtront plus rouges et plus belles, comme sur les tombes d'un cimetière. Il écoute le secret et orgueilleux murmure de l'araignée : « Qu'est-ce que l'homme ? L'homme ne fait que préparer les cités à mon intention ; après cinq ou six cents ans les voilà prêtes, elles sont à moi... ; pour moi Babylone et Tyr la rocheuse ont été bâties, et toujours l'homme bâtit des villes : c'est moi qui hérite de tout le travail du monde. » Il écoute la prière qu'adressent les fleurs et les bois, chassés par les villes tentaculaires, au vieux Pan qui leur répond tout bas : « Patience, rassurez-vous, ces choses-là n'en ont pas pour longtemps. »

Ou bien, c'est la Nature qu'il entend se plaindre au Temps de ce qu'il l'a abandonnée : « Voici que partout mes anémones meurent, mes forêts tombent, et que partout les villes grandissent ; mon fils l'homme est malheureux, mes autres enfants dépérissent, et toujours les cités croissent, et vous m'avez oubliée. — Quand vous ai-je oubliée ? répond le Temps. Est-ce que je n'ai pas jeté bas Babylone pour vous plaire ? Et Ninive ? Où est Persépolis qui vous troubloit ? Où sont Tyr et Tarse ? Et vous dites que je vous ai oublié ! » Cela parut rasséréner la Nature ; mais elle reprit, anxieuse : « Enfin quand reviendront mes champs, quand reviendra l'herbe pour mes enfants ? —

**Bientôt, bientôt** », dit le Temps, qui s'en allait; et toutes les horloges sonnaient dans les tours comme il passait.

#### LE MERVEILLEUX, OU LA RÉALITÉ VUE PAR UN POÈTE

Après les mythes et la mythologie, ce qui l'attire le plus, c'est le merveilleux, conçu en dehors de toute thèse, pour lui-même, et pour le plaisir qu'y trouve l'auteur en laissant s'exercer librement, poétiquement son imagination. En bon fils d'Erin, idéaliste comme Berkeley, ou, mieux encore, comme William Blake, Dunsany tient pour acquis que « l'imagination a autant de réalité que le corps », et que ses créations sont « aussi positives que les choses les plus matérielles et tout aussi nécessaires à l'homme ». Tel qu'il le conçoit, le merveilleux, — non pas celui que les dictionnaires définissent sans ambages comme un genre faux, mais « cette fantaisie ailée, enchantée, qui erre avec Pégase par tout le monde », — c'est la chose la plus vraie de la vie : c'est la réalité, vue par un poète. Et le poète y trouve la meilleure défense qui soit contre la vulgarité de la vie actuelle, sa brutalité, sa dévotion à l'argent, ses préjugés et ses impostures. Aux mensonges du monde, il oppose ses songes. Son rôle doit être d'élever les hommes « au-dessus de la poussière des choses éphémères », de les sortir de leur esclavage et de leur décadence en leur montrant, en leur restituant « les choses idylliques perdues ». Il n'y a que trop de gens occupés aux choses utiles, son rôle à lui est « de faire de ces petites choses fuites qui désient le pouvoir du temps, et qui feront danser légèrement des couples dans des pays qu'ils ne connaissaient pas... »

Car la plus grande chose d'ici-bas, ce sont les rêves de l'homme. Comme on envoie les enfants des villes se reconstruire à la campagne, il faut par l'œuvre poétique envoyer les âmes se rénover en Arcadie. « En bien des pays le désert a repris possession de son bien, nivéé les murailles de grandes cités qui se croyaient éternelles, détruit les sarcophages des rois et les tombeaux qui n'ont su les garder, brisé les idoles de diamant qui naguère étaient divines. De Ninive il ne reste que quelques pierres sculptées pour l'étalage des érudits, des sept portes de Thèbes il n'y a plus rien, et cependant les hommes se racontent encore des histoires qui datent de temps

bien plus anciens. N'est-ce pas un chant, chanté par Apollon, qui a fait s'élever les redoutables tours de Troie, n'est-ce pas le sourire d'Hélène qui les a fait tomber ? Sourires et chants, ce sont ces choses-là qui dressent ou ruinent les murailles, et si Apollon, si Hélène ne sont que de vains mythes sortis de la harpe des aèdes, cela n'empêche pas qu'ils survivront à Troie bien des siècles. » Plus encore que l'esprit, c'est l'imagination qui mène le monde, celui du moins de Dunsany.

« Venez avec moi, vous qui êtes las des cités, venez vous tous qui êtes excédés du monde que nous connaissons, car nous avons ici un monde nouveau. » Ce monde nouveau, à qui va sa prédilection, n'est pas celui des spectres et des revenants chers à la tradition anglaise, ce n'est pas sauf exception le domaine fantastique d'Edgar Poe ou d'Hoffmann, ce serait plutôt le pur éden du rêve et de la fantaisie qu'aimaient Puck ou Ariel. Il le situe délibérément aussi loin de nous que possible, en dehors de toute réalité et de toute logique : n'oublions pas que le *Wonderland* n'a jamais perdu son pouvoir sur les imaginations d'outre-Manche. Passé le « bout du monde », au delà « des frontières que trace l'ennuyeuse géographie », il entre de plain pied dans ce royaume enchanté qui borde et parfois déborde la terre des vivants, comme le surnaturel borde et déborde la nature.

Au bon vieux temps, le village d'Erl, à ce qu'il nous raconte dans la *Fille du roi des elfes*, était proche de ce « bout du monde », et dans leur vie monotone ses habitants aspiraient à « autre chose », à quelque chose qui serait nouveau, idyllique et merveilleux : ces rêves-là se voient encore de nos jours ! Le jeune Alvéric tente donc sa chance et, traversant la zone crépusculaire, réussit après mille exploits à pénétrer dans le pays magique où la lumière est si douce que les fleurs y semblent réfléchies par le miroir des eaux, et s'irisent de couleurs spectrales aussi pures que le bleu profond des soirs d'été ou l'azur pâle de Vénus caressant de ses rayons le cristal des lacs. Entre les deux mondes qui se touchent et s'ignorent, des rapports s'établissent, dans le désir et la crainte ; on se cherche, on se fuit ; les avances, les coquetteries alternent avec les luttes ou les résistances. Tantôt l'empire enchanté se rapproche, tantôt il s'éloigne en ne laissant derrière lui qu'un morne désert, jusqu'au jour où la frontière étant rompue, —

c'est la fin saisissante du livre, — les hommes d'Erl voient comme dans un mirage la bordure éclatante s'avancer vers eux, telle une mer montante, avec une force irrésistible, par-dessus les prairies et les collines : le royaume merveilleux envahit la terre et recouvre toutes choses ; « les champs que nous connaissons » ne sont plus, l'irréel a absorbé le réel.

Œuvre étrange et prenante, d'une extraordinaire virtuosité musicale et descriptive, riche en vie comme en poésie, riche aussi en symbolisme : n'est-ce pas l'histoire de nos propres aventures intérieures que Dunsany a ainsi traduite ou transposée, l'opposition entre la raison et l'imagination, entre la sagesse et la folie, et dans nos âmes la lutte entre le monde, ou la nature, au sens chrétien des mots, et le mystère qui nous entoure et nous pénètre, le mystère qui ne s'efface pendant un temps que pour s'imposer plus fortement ensuite, et qui finira par submerger un jour tout ce qui est de nous-mêmes dans les flots divins ?

Ailleurs, c'est le vieux paganisme que Dunsany ressuscite et remet en possession de notre terre : *la Bénédiction de Pan*. Dans le village paisible et perdu de Wolding, un jeune garçon, Tommy, mystique et rêveur, vivant dans les bois, amoureux des arbres, des clairières, des grands dolmens familiers, reçoit à son insu de la nature ancestrale de vagues et douces inspirations que d'instinct il traduit aux sons de sa flûte de roseau : une musique étrange, qui s'élève comme une incantation et peu à peu ranime un très ancien passé, depuis longtemps effacé des mémoires, une chose toute primitive, une sagesse oubliée, une magie à peine humaine et plus vieille que les chênes et les pierres. Les filles et les femmes, les hommes bientôt, viennent l'écouter la nuit dans le vallon sacré ; ce n'est pas la curiosité qui les attire, mais la puissance d'un antique secret venant du plus profond des âges et des âmes, c'est la fascination de ce chant mystérieux qui les ravit en extase. Autour des granits dressés, à la lueur des étoiles, les danses, les cérémonies se déroulent. « Les petites choses éternelles reviennent doucement. » Le révérend Anwrel, pasteur du village, a bien essayé de lutter contre ces reviviscences païennes, il lutte encore dans un dernier sermon dominical, le plus éloquent de tous, lorsqu'au cours même de son prêche le chant de Tommy se fait entendre du dehors, tout doux d'abord, s'enflant peu à

peu et devenant si puissant, si pressant, que tous les assistants quittent l'église les uns après les autres pour suivre le magicien, et que bientôt le révérend lui-même, vaincu et gagné, ira sacrifier de ses mains à l'aurore le taureau, sur la table druidique, devant toute la communauté réunie. Le paganisme est rétabli, avec tous ses vieux rites, dans le village de Wolding qui dorénavant vivra en paix replié sur lui-même, sans contact avec le reste du monde, thébaïde ignorée des vivants. C'est la victoire de Pan. Et c'est aussi, sous la plume de lord Dunsany, en demi-teintes, par touches légères et fines notations, avec de larges envolées de poésie panthéiste, une séduisante et belle réalisation d'art.

L'appel païen ne lui fait pas oublier l'attrait du merveilleux. Comme les anciens Gaëls aimaient à décrire dans des poèmes fabuleux leurs entreprises imaginaires et leurs voyages aux pays inconnus, il aime à faire lui-même, de temps à autre, de brèves incursions dans le monde enchanté. Peut-être connaissez-vous à Londres cette petite rue très encombrée et banale qui va du Strand au quai de la Tamise et que pour la circonstance Dunsany appelle *Go-by street*, disons la rue traverse. Il y a là un modeste magasin de bibelots d'Orient, de fétiches et d'idoles; chacun passe sans le remarquer; Dunsany le connaît, et il connaît aussi au fond de la boutique certaine porte secrète qui conduit au pays du rêve.

Un jour, ramant sur la Tamise, il amarre au quai son bateau et va trouver, au soleil couchant, la vieille fée, maîtresse du lieu, qu'à force de diplomatie il persuade de lui ouvrir la porte magique. « Vous voici revenu pour changer vos illusions, lui dit-elle; rien de mieux que de les changer pour ne pas s'en lasser. » Il entre, et le voilà dans un jardin merveilleux où les fleurs dressées chantent d'étranges chansons, les fontaines murmurent leurs légendes, un faune se lève et danse au bord du bois de rhododendrons, et des poètes cherchent des perles qu'on donnera aux pourceaux. Au loin, sous les étoiles, passé le précipice d'améthyste où se jouent les dragons d'or, il aperçoit la magnifique et légendaire cité de Singanee, avec son château illuminé, tout en fête; mêlé à la foule, il entre au palais où il est fort civilement reçu lorsqu'il se réclame de ses dieux, les dieux de Pegana : « Nous avons entendu parler d'eux avec faveur », lui est-il répondu. Il passe

là des heures, ou des années ? d'enchantement, au milieu de splendeurs inouïes, dans un décor des Mille et une Nuits dont il nous donne le récit avec une somptuosité d'invention et de vision qui eût ravi Baudelaire ou Villiers de l'Isle Adam. Revenu à son point de départ, il trouve une porte de sortie et l'ouvre : à sa stupeur plus de Londres, plus de quais, quelques ruines seulement ça et là, et au lieu de son bateau une vieille pièce de bois vermoulu. Il a « manqué le monde », il a voyagé dans le temps et franchi des siècles ; par terre, voilà un lion de pierre tout usé qu'il reconnaît pour avoir été l'une des statues de *Trafalgar square*.

Il retourne à la vieille fée, lui explique sa mésaventure. « Quoi ! Vous êtes sorti par la mauvaise porte !... Si vous êtes las du pays des rêves, prenez celle-ci. — A quoi bon, puisque Londres n'est plus et que tout a disparu ? — Eh ! que savez-vous du Temps ?... Rien du tout ! » Là-dessus, ayant passé la porte indiquée, il se retrouve en effet dans *Go-by street* où tout est à l'ordinaire, car la première chose qu'il voit, c'est un taxi qui entre dans un cab et le démolit. Las, pour une fois, du pays des songes, il a plaisir à retrouver la vie habituelle, la ville familière, et la majestueuse Tamise « pleine des choses malpropres et accoutumées ».

#### LE MERVEILLEUX RAPPROCHÉ DU RÉEL

Il tient ainsi dans ses romans son rêve aussi loin que possible de la réalité, il l'en dégage presque complètement. Dans ses volumes de contes et nouvelles, il tend au contraire à le rapprocher de la vie, il l'humanise, il met un pont entre son monde et le nôtre : comme Antée, le poète a besoin de toucher le sol pour refaire ses forces. Mais lors même que Dunsany reprend contact avec la terre, il ne fait que l'effleurer. Il reste sur les frontières des deux mondes. S'il touche au réel, il refuse de s'y insérer. En quoi il est logique. Détails d'observation, analyses de caractères, il n'a que faire de tout cela ; il ne s'inquiète pas de crédibilité, son affaire étant la conception originale d'un nouvel ordre de choses où l'inavraisemblable sera reconnu naturel, où l'impossible fera figure de postulat. Quand il se laisse trop attacher aux faits, il faiblit ; mais d'ordinaire il a bien soin de ne prendre à la réalité qu'un

minimum de traits qu'il choisit avec art pour leur sens pittoresque ou poétique, attentif à ne pas laisser s'altérer les valeurs dans ses tableaux, et à empêcher que le visuel ne vienne troubler sa vision.

Souvent inégal, il est parfois difficile à saisir ou à suivre. Mais ses créations imaginatives ont toujours quelque chose de vif et de vigoureux, qui s'oppose par exemple à la langueur pâle des figures de Maeterlinck. Dans ses heures médiocres, il lui arrive de se rapprocher de la première manière de Wells. A d'autres moments il fait penser à Edgar Poe, lorsqu'il nous mène au bord de la démence pour nous demander « si la folie est infernale ou divine », ou lorsqu'il nous montre (dans *Treize à table*) un chasseur surpris par la nuit et reçu dans un château inconnu dont le maître, sir Richard Arlen, le fait dîner à ses côtés avec onze convives qui ne sont que des ombres. Mais il est moins raisonnable, moins tendu, moins systématique que Poe, il ne s'embarrasse pas comme lui de science et de logique, il a plus de variété d'imagination, et même dans les effets de terreur plus d'équilibre, plus d'art et de poésie. S'il nous donne le frisson en dépeignant les sensations d'un noyé, il en relève l'horreur par l'émouvante évocation de l'adieu que viennent tour à tour dire au mort les personnes qu'il a chéries, les choses qu'il a aimées, ses souvenirs, son pays et jusqu'aux héros antiques.

Du bizarre au mystérieux, du plaisant au sinistre, il a tous les modes et tous les tons de la libre fantaisie. Mais cette fantaisie, souvent légère en apparence, n'est pas d'ordinaire simple divertissement ; sous des formes imprévues et singulières, elle se charge de sens symbolique selon les tendances profondes de l'auteur. Que ce soit dans les jeux de l'humour, les secrets de la magie ou les illusions de la chimère, on retrouve constamment un de ses thèmes de pré-dilection qui fait le fond des récits et leur lien : la prééminence du rêve et sa toute-puissance. Où est la vérité, dans le réel ou dans l'apparence ? Demandez la réponse au berger mandchou qui, dans la campagne, grave et digne, la pipe d'opium à la bouche, absorbé dans l'union mystique avec l'Un, l'Ineffable à la fleur de lotus, voit un soir passer sur la route une file de voitures contenant chacune un homme en habit, — c'est la fameuse course autour du monde de Pittsburg à

Piccadilly ; — il n'hésitera pas à certifier que son rêve seul est vrai et que ce qui passe sur la route, ou ce qui se passe dans le monde, n'est que vaine illusion. Qu'est-ce que la réalité, sinon un mirage des sens, le miracle, sinon l'effet d'une force créée par l'imagination ? C'est l'idée bouddhiste, adaptée par un Irlandais, et l'on ne s'étonnera pas de savoir que cet Irlandais prétend que l'Irlande a pour plus proches voisins la Chine, le Thibet ou l'Inde. Il exalte donc les pouvoirs prodigieux et mystérieux du rêve. La belle cité orientale de Merimna, noblement guerrière autrefois et maintenant oublieuse des armes, vit encore dans le culte fervent de son grand héros mort, Welleran, qui lui a donné naguère la victoire et la gloire; l'ennemi va l'attaquer: or voici qu'à l'heure du danger Welleran inspire en songe à son peuple la volonté de se défendre, commande en esprit au jeune Rold de prendre son sabre courbe et son grand manteau rouge; et voici que, sous la conduite de Rold ou de Welleran qui le dirige, le peuple exalté repoussera l'agresseur.

De même, les visions développent une puissance magique inconnue du commun. Dans le centre africain, deux voyageurs britanniques arrivent un jour avec leur escorte de noirs à un village appelé Bwona Khubla, du nom déformé d'un chef anglais qui y est mort récemment; les noirs ont peur, car l'Anglais a laissé le lieu en proie aux visions de sa ville, de cette ville de Londres où allaient tous ses désirs, tous les appels de son imagination tendue; de fait les deux voyageurs, la nuit venue, voient de leurs yeux Londres dans une hallucination enchanteresse, Londres transfiguré, mais Londres tout de même; vers minuit le mirage peu à peu s'efface, et au moment précis où il va disparaître ils voient, par une étonnante superposition d'images, un vrai rhinocéros s'ébrouer tout fumant et pénétrer avec fracas dans le *Carlton club*, le grand cercle aristocratique londonien.

L'ironie est partout chez Dunsany, toutes les ironies, l'âpre satire à la manière de son compatriote Swift, la dérision méprisante ou le sourire ému, ou plus simplement l'humour fantaisiste et léger comme dans la bataille qu'il raconte entre ce tyran, l'imagination, et cet esclave, le corps, épuisé, torturé par les exigences de sa souveraine. Manifestement l'écrivain se plaît dans l'ironie; à sa manière toujours

étrange et surprenante, il s'amuse. Dans *le Bureau d'échange de maux*, il nous montre une petite boutique parisienne où des clients viennent, avec d'autres clients, troquer leurs marchandises, qui sont leurs maux ou souffrances : un sceptique donne sa sagesse pour avoir de la folie; une femme sans enfant cède son sort à une femme qui en a douze; un moribond livre les vingt-quatre heures qui lui restent à vivre et reçoit la vie entière d'un homme qui n'y tient plus; modestement, l'auteur se contente de changer sa crainte du mal de mer contre la peur de l'ascenseur.

Ailleurs la poésie l'emporte sur l'ironie. Quel que soit le genre du conte, il y a presque toujours des effluves poétiques qui l'animent. Parfois un souffle, un rien: telle cette première vision toute claudéienne de New-York, à l'arrivée, par une nuit de lune, dans la ville géométriquement bâtie qui a docilement obéi à son créateur dans le plan, en surface, mais qui se venge en échappant à la loi de l'homme par la hauteur, et qui dans l'air brumeux semble une immense forêt éclairée par d'invisibles phares.

Et parfois au contraire tout est en poésie. L'auteur est pris et comme surpris par un pur lyrisme quand il fait converser les monts et les nuées, ou la bise arrogante de l'hiver avec la brume insidieuse et rampante qui se fait tout bas à elle-même le compte de ses dépourvus depuis le début des siècles, galions et galères, frégates et vaisseaux, amiraux et pêcheurs. Nulle part la magie de la mer n'est rendue plus sensible que dans *Poltarnees*, dans l'histoire de l'édénique cité, rivale de l'océan, plus puissante, croit-elle, et plus belle que cet océan son ennemi, ce monstre insatiable qui aime les cadavres et qui peu à peu lui prend tous ses fils : nul ne revient, et une fois chaque année, solennellement, sous les rayons de la lune, Poltarnees continue à maudire les flots océaniques. Connaissez-vous le secret des mers? Vous croyez, vous autres terriens, qu'un bateau est une chose inerte et sans vie parce qu'il obéit pour un temps à son capitaine, à son équipage; mais, quand il est libéré de l'homme, ne serait-ce que quand ses maîtres d'occasion sont ivres, il reprend son indépendance et fait sa volonté, et alors il file tout droit vers les rives du sud pour y gagner le Temple de la mer : là se réunissent tous les bateaux abandonnés, leurs figures de proue

se reconnaissent, se parlent, et sous les colonnades à demi ruinées du palais, ornées d'algues merveilleuses, vont rendre leurs dévotions à la déesse marine dont la statue de marbre blanc accueille et protège les navires délaissés des hommes...

Poète, Dunsany célèbre la mission du poète. N'est-il pas seul à savoir vaincre par ses incantations les maléfices de la fleur géante de pavot dont le murmure incessant « ne vous souvenez pas », répandu par les vents sur toute la terre, étouffe l'humanité comme sous un suaire pesant ? Quand un monde disparaît, les dieux n'en voient revenir à eux qu'une relique, l'immortel don du chant rapporté par les cygnes. Dans le navire en perdition sur l'océan de l'oubli, le poète est le constructeur du radeau qui seul surnagera quand tout le reste sera submergé. Les hommes, les cités méprisent le poète, le chassent ou le font mourir. Un jour, dans la grande ville, il a rencontré la Renommée, qui selon son habitude lui a tourné le dos; mais en partant elle s'est retournée pour lui dire, dans un demi-sourire : « Rendez-vous dans cent ans, au cimetière de la maison des pauvres. » La nature a pour lui plus d'égards. Héros, poètes, la terre les aime. Revenant une nuit d'une course aux étoiles, il a entendu notre mère la Terre parler à ses enfants : rêves et batailles, elle ne savait plus que cela de l'histoire du monde ; de tout le reste, nul souvenir ; des rêves et des batailles, répétait-elle ; et il lui dit alors (c'était pendant la grande guerre) : « Mère, mère, vous vous souviendrez de *nous* ! »

De l'amour Dunsany parle peu. Il y a pourtant une belle émotion dans certain dialogue entre Eros et l'homme. Ils ont marché longtemps côte à côte, pour heur et malheur, et l'enfant divin, qui va quitter son compagnon, l'incite à ne pas avoir de regrets : il n'a pas été bon pour son ami, il s'est montré indigne, cruel, il n'a fait que se jouer de lui. L'homme cependant ne l'écoute pas, il ne cesse de pleurer l'amour qui le faisait vivre. Alors celui-ci, ne pouvant consoler le désespéré, lui enverra sa petite sœur la mort qui, elle, ne le trompera pas, et qui viendra avec un pâle sourire le prendre doucement dans ses bras pour le mener, en lui murmurant tout bas quelque vieux chant, au pays du matin, chez les dieux.

Si Dunsany ne prend rien à l'antiquité, il sait ce qu'il lui

doit, et lui rend hommage en interprétant parfois, à sa façon et avec son art personnel, quelques-uns des vieux mythes classiques. Voici le nocher du Styx, tel que le voit le fils d'Erin à travers les brumes du nord :

Charon se pencha et se mit à ramer. Toutes les choses s'unissaient avec sa lassitude. Ce n'étaient pas des années ni des siècles qui pesaient sur lui, mais d'innombrables flots de temps, et la lourde vieillesse, et sa douleur au bras, tout cela n'était qu'une part du plan des dieux, un fragment d'éternité.

Si les dieux lui avaient une fois envoyé un vent contraire, cela aurait divisé le temps dans sa mémoire en deux masses égales.

Les choses étaient toujours si grises là où il vivait, que si quelque rayon avait erré un moment sur les morts, sur le visage peut-être d'une reine Cléopâtre, ses yeux ne l'auraient pas perçu.

N'était-il pas étrange que les morts arrivassent maintenant en si grand nombre ? Ils venaient par milliers, quand naguère ils venaient par cinquante. Charon n'avait ni le devoir ni l'habitude de se demander dans sa grise âme le pourquoi de ces choses. Charon, penché, ramait.

Et puis, des jours durant, personne ne vint. Ce n'était pas l'usage que les dieux ne lui envoyassent personne pendant un si long temps. Mais les dieux savaient ce qu'ils faisaient.

Enfin, un homme arriva, seul. Et la petite ombre s'assit frissonnante sur le banc, et le bateau poussa en avant.

Un seul passager ! Les dieux savent ce qu'ils font !... Le grand Charon, las, ramait, avec la petite ombre silencieuse et tremblante près de lui. Le bruit du flot était comme un puissant soupir que la Souffrance aurait soupiré au commencement des choses, et qui ne pouvait plus s'éteindre comme s'éteignent les échos des peines humaines sur les collines de la terre, mais qui était aussi vieux que le temps, et que la douleur dans les bras de Charon.

Enfin, portée sur les flots gris et lents, la barque toucha la côte de Dis, et la petite ombre toujours frémissante débarqua en silence, et Charon vira de bord pour retourner, las, vers la terre. Alors parla la petite ombre, qui avait été un homme :

« Je suis le dernier. »

Personne n'avait jamais encore fait sourire Charon, personne encore ne l'avait fait pleurer.

Avec plus de lumière et de fantaisie, on retrouve cette

noble gravité dans *Ulysse et la Mort*, pièce extraite comme la précédente d'un petit volume où l'auteur a réuni des apophyses brefs, serrés, puissants, d'ordre philosophique ou simplement humain :

Dans les cours de l'Olympe, l'Amour moqueur se riait de la Mort, parce qu'elle était laide à voir, — il n'y pouvait rien, — et qu'elle ne faisait jamais rien qui valût la peine, — ce n'était pas comme lui !

Et la Mort détestait de se voir moquée. Elle se tenait à l'écart, ne songeant qu'à ses griefs, et à ce qu'elle pourrait faire pour mettre fin à ces façons intolérables.

Voici qu'un jour elle apparut avec un air que tous les dieux remarquèrent. « Qu'est-ce que vous projetez ? » lui demanda l'Amour. Avec quelque solennité, elle lui répondit : « Je vais faire peur à Ulysse. » Et, s'enroulant dans son grand manteau gris, elle sortit par la porte du vent, la face tournée vers la terre.

Et, vite, elle arriva à Ithaque, au palais qu'Athèna connaît. Ouvrant la porte, elle vit le célèbre Ulysse aux boucles blanches, penché près du foyer, tâchant de réchauffer ses vieilles mains.

Et le vent de la porte ouverte alla frapper Ulysse rudement. Et la Mort, s'avancant derrière Ulysse, poussa un cri soudain. Mais Ulysse continuait à chauffer ses mains pâles.

Alors, tout contre lui, la Mort se mit à hurler dans son dos.

Après un moment, Ulysse enfin se retourna et lui dit : « Eh bien ! vieille servante, tes maîtres ont-ils été bons pour toi depuis que je t'ai fait travailler à mon compte sous les murs d'Ilion ? »

La Mort resta muette, car elle se rappelait les railleries de l'Amour.

« Allons, viens, lui dit Ulysse, prête-moi ton épaule. » Et lourdement appuyé sur l'osseuse armature, il partit avec elle par la porte ouverte.

#### LE THÉÂTRE

A côté du conteur et du romancier, il y a en lord Dunsany un homme de théâtre. Voici un quart de siècle qu'il a abordé la scène. De ses vingt-cinq ou trente pièces, petites ou grandes, quelques-unes seulement ont été jouées en Irlande ; la plupart ont vu la rampe en Angleterre, et aux États-Unis où dans le

seul hiver 1916-1917 on représenta six de ses petits drames.

Négligeons dans son œuvre la comédie moderne; il en a fait souvent, et ne paraît guère, à notre sens, fait pour elle; habiles et faciles, ses satires contre la sottise de certaine bourgeoisie, contre la réclame, contre les falsificateurs, ne nous intéressent que médiocrement. Négligeons même, quelle qu'en soit la haute noblesse, son drame historique sur *Alexandre*. La figure du grand roi manque de corps, l'action ne se soutient pas au long de ces quatre actes dont l'unité ne se fait qu'autour de cette question : Alexandre est-il fils de Philippe ou de Jupiter? Que pense-t-il de lui-même et des dieux? La pièce n'est guère scénique. Et l'épopée ne nous semble pas être l'affaire de Dunsany. Il est l'homme du rêve, et la question était de savoir si de nos jours le rêve peut retrouver place au théâtre, sur les vieux tréteaux de Shakespeare. Pourquoi non, puisqu'aujourd'hui comme hier le théâtre est justement fait pour nous sortir de nous-mêmes en nous conduisant dans un monde artificiel et à part, et que son but et sa condition ne sont autres que l'illusion? Mais cette place, que pouvait-elle être? La fantaisie légère ou lyrique? La fantaisie dramatique?

Le premier de ces genres lui a fourni de jolis contes scéniques, pleins d'une poésie rêveuse et gracieuse, et d'ironie : ironie spirituelle sur les jeux de l'enfant et du sort dans *Golden Doom* (l'Oracle d'or); ironie émue, dans *The old King's tale* (le Conte du vieux roi), sur l'amour et les dieux, ces dieux implacables que doivent pourtant combattre et vaincre les jeunes amants; ironie plus grave sur les caprices du destin qui font d'un roi un esclave et d'un esclave un roi dans *Argimenes*. Plus purement poétiques sont les *Tentes des Arabes*, charmante bluette sur la magie du désert et les amours de la fille des sables. Quand à *If (Si)*, sorte de féerie en quatre actes qui ne nous semble guère caractéristique de l'esprit ni de la manière de l'auteur, c'est la pièce du conditionnel passé, de ce qui aurait pu être si... : que serait-il arrivé si John Beal, de la maison Briggs et Caters, marié, paisible et heureux, n'avait pas certain jour, il y a dix ans, manqué son train du matin?... Cette curieuse pièce à surprises et aventures, adroite, mouvementée et par endroits émouvante, avec des éclairs de poésie et une riche décoration orientale, a eu deux cents repré-

sentations consécutives à Londres en 1921. Retrouverait-elle pareil succès à Paris? On en peut douter : le théâtre a ses frontières...

C'est plutôt à la forme dramatique de la fantaisie qu'est porté Dunsany par ses dons et ses goûts. Il est arrivé au théâtre très doué quant au sens de la situation dramatique. Et avec ses idées à lui. Petit ou grand, le drame étant par définition quelque chose d'inattendu et de fatal qui arrive tout à coup, l'art consiste à « surprendre par la vérité », à rendre l'évidence imprévue et nécessaire, de façon qu'après le premier choc de la surprise le spectateur ait d'instinct ce réflexe : « Quoi! bien sûr! » Ni accidents ni incidents : il faut que les événements apparaissent inévitables et qu'on y voie la main de la destinée. Peu importe qu'il s'agisse de faits survenus sous la sixième dynastie d'Égypte ou suggérés par un écho des feuilles d'hier soir, mais il faut que, réels ou non, ils aient un caractère étrange, saisissant et merveilleux. Et les caractères seront tout d'une pièce, dominés par une seule passion ou vision ; ils sont considérés comme secondaires, subordonnés aux événements, et la conséquence en est que, les personnages et leurs motifs d'action étant insuffisamment expliqués, l'auteur risquera de tomber parfois dans le mélodrame.

Ajoutons que, le savoir-faire lui manquant pour la construction de grandes pièces en cinq actes, il est plus à son aise dans l'acte unique ou les deux actes, où d'ailleurs les caractères ont moins d'importance, où l'action est plus simple et l'illusion plus facile à maintenir ; on sait que cette forme réduite du drame, déjà employée à Paris, et dont sir James Barrie a été le premier à tirer parti en Angleterre, s'était alors largement répandue dans les pays anglo-saxons, sur la scène des *little theatres*. Tout cela aboulit, chez Dunsany, à de brèves esquisses dramatiques, à portée symbolique, largement brossées, et où tout converge à produire un puissant effet de surprise dans la scène finale.

Ses meilleurs thèmes, il les trouve dans les jeux des hommes et des dieux. La toute-puissance et la vengeance du destin, représenté par l'idole aveugle et sacrée qui punit ses ravisseurs après les avoir frappés d'épouvante, c'est *Une nuit à l'auberge*, petit acte que l'éminent critique américain, M. Ernest Boyd, a déclaré l'un des plus vibrants et forts de la scène contem-

poraine, et qui a connu un très grand succès populaire dans les pays de langue anglaise. Les *Dieux de la Montagne*, c'est l'insondable crédulité humaine. Il y a dans Marna des mendians qui se lamentent sur la dureté des temps : « tout ce qui est divin dans l'homme, la bonté, les chants, l'ivresse et l'extravagance, tout cela disparaît » ; les marchands ne font plus l'aumône, et pourtant, qu'est-ce que leur culte pour les dieux, sinon de la mendicité déguisée ? Que ne sommes-nous dieux ? Et voilà qu'après les préparations nécessaires ils se font passer pour les dieux protecteurs de la ville, les dieux de jade verte descendus de leur montagne. Le peuple, sceptique, hésite d'abord à croire en eux ; mais une nuit les anciens dieux sont venus en secret jusqu'au temple où ils ont pétrifié les imposteurs, et quand la foule arrive à l'aube, voyant ceux-ci de pierre, elle s'écrie, enfin pleine de foi et de repentir : c'étaient donc de vrais dieux !

La sottise des hommes n'a d'égale que la malignité des dieux. Dans *the Glittering gate* (le Portail éblouissant), nous voyons deux voleurs, le vieux Jim et son cadet Bill, se retrouver après leur mort dans une grotte close d'un mur de granit où s'encastre, bien verrouillée, la porte dorée du ciel. Jim, ancien ivrogne, dit à Bill, nouvel arrivé, son désespoir : la grotte est pleine de bouteilles ; il les essaie toutes, toutes sont vides. Et la porte du paradis est fermée. Pas d'espoir. Donc pas d'avenir. Et puisqu'il n'y a pas d'avenir, il n'y a pas non plus de passé. A peine du présent. Mais Bill trouve moyen de forcer la serrure de la porte céleste. Il l'ouvre, et que voit-il ? La nuit, et rien dans la nuit. Il n'y a pas de ciel. Il n'y a rien. Et voici que d'en haut part un rire immense, monstrueux, démoniaque, qui éclate et envahit en crescendo toute la scène : c'est le rire des dieux qui narguent les humains après s'être joués d'eux.

L'humour et l'ironie, qui chez les Irlandais pénètrent partout, font place ici, comme dans bien d'autres pièces à succès de Dunsany, à la raillerie amère, au sarcasme féroce et corrosif. L'impression troublante qui en ressort est plus brutale que dans les romans ou contes, parce que la scène exige un certain grossissement des choses et qu'il lui manque l'atmosphère, l'environnement où les valeurs se mettraient d'elles-mêmes à leur place. L'auteur se défend d'avoir fait « des allé-

gories » ; mais le symbolisme de ses petits drames n'en est pas moins fait pour choquer parfois les spectateurs ; d'ailleurs Dunsany n'a-t-il pas déclaré lui-même, en une curieuse formule, que « tout ce que nous écrivons avec sincérité est vrai, parce que nous ne pouvons rien *réfléchir* que nous n'aurions pas *vu* » ?

Son théâtre ne vaut pas, aux regards d'un étranger, ses livres. Et si cela vient, pour une part, de ce qu'il manque de certaines qualités théâtrales, de celles qui font la forte construction dramatique, les caractères pleins et les personnages vivants, cela tient aussi à la nature des choses, à ce que le théâtre ne laisse pas à un rêveur comme lui la même liberté d'imagination que le livre et ne lui permet pas d'en utiliser toute la richesse. C'était une expérience intéressante que de tenter de faire admettre à la scène ses rêves irréels. Il a pu y introduire une petite part de sa mythologie, de sa magie ou de sa fantaisie ; mais de son pur royaume enchanté rien n'a passé. L'expérience n'a qu'à demi réussi. C'est que si le théâtre a plus de puissance d'action sur la sensibilité des foules, en revanche, il offre un champ plus restreint aux songes du poète.

#### L'ŒUVRE ET SON ESPRIT

L'œuvre de lord Dunsany comporte, à nos yeux de Latins, des défauts apparents : une note souvent forcée dans le bizarre ou le grotesque, un abus recherché dans la parure verbale, dans les détails décoratifs d'ailleurs charmants, quelques teintes de mauvais goût, là et là des puérilités, des boutades fantiques, sans compter les obscurités dont on se demande à qui la faute, et si elles cachent une intention ; bref un excès de facilité, qui porte par occasion l'auteur à abuser de ses dons naturels. Mais ceux-ci sont incontestables, et il y a dans l'ensemble de son œuvre une force et une richesse qui la mettent sans conteste hors de pair. Son style se reconnaît entre cent, et non pas par ses petits côtés, ses menues manies comme l'abus biblique des *et* au début des phrases, mais par ses qualités essentielles d'opulence et d'éclat : tantôt une extrême concision nerveuse et vigoureuse, des mots rares et suggestifs, des sentences frappées et frappantes, et tantôt cet intime tressaille-

ment de la phrase haletante, ce large rythme musical et magnifique, et cette abondante splendeur nombreuse et majestueuse comme la houle des océans. On devine en Dunsany, un lecteur fréquent de la Bible ; la langue s'en ressent.

On ne lui voit guère de maître, de modèle, et toute son œuvre semble sortie, vigoureuse et fraîche, d'une imagination extraordinairement féconde, prodigue, naturelle et spontanée, au jet dru et puissant, produisant comme sans effort, sans artifice, et au contraire avec une jouissance évidente ; une imagination toujours poétique, habile à se jouer dans l'irréel et l'impossible, dans un monde où temps, mesure, logique, n'existent plus, indépendante de toutes les formes convenues, de toutes les traditions reçues, taillant audacieusement dans le neuf avec une intensité et en même temps une netteté de vision surprenantes ; une imagination toujours en mouvement. « Je l'ai vu », écrit de Dunsany un de ses amis, « esquisser un scénario pour une pièce, écrire un conte et inventer une douzaine d'incidents pour ses histoires dans l'espace d'une matinée, et tout ce temps parlant imaginativement. » Ce visionnaire aurait pu dédier son œuvre, comme Poe a fait pour *Eurèka*, « aux rêveurs et à tous ceux qui ont mis leur foi dans les rêves comme dans les seules réalités ». Mais il n'y a pas chez lui ce qu'il y a chez Poe de morbide ; nulle névrose, nulle hystérie. Avec Hoffmann, avec Wells, il a, comme avec Poe, des points de contact plutôt que de ressemblance. Rien ne le rapproche du vieux romantisme sentimental de Novalis ou de Jean-Paul. Il rappellerait plutôt Villiers de l'Isle Adam, par certains côtés : même ironie, même humour, même orgueil que chez l'auteur des *Contes crus*, sans toutefois ses sympathies humaines et ses aspirations religieuses.

On dit qu'il ne doit rien à l'Irlande, et qu'il est dans son pays comme une énigme. Quelle erreur ! Par ce prodigieux pouvoir imaginatif qui est le sien, il est précisément, essentiellement irlandais. Il l'est par cette recherche de l'*alibi*, ce besoin de sortir de la réalité qui l'a conduit au merveilleux comme il en a conduit d'autres à l'occultisme, à la poésie pure, à la psychanalyse ou à l'utopie politique. Il l'est littérairement par ce trait caractéristique des fils d'Erin qu'on a dénommé leur « tragique aliénation de la vie », et qui fait que nulle part plus qu'en Irlande on ne peut dire, selon

l'expression de Miss Mitchell, que « l'esprit et le corps sont largement dissociés l'un de l'autre ». Les vieilles épopeés gaéliques ne sont-elles pas remplies de visions, de mystères, d'aventures plus fictives que réelles ? Ainsi Dunsany nous raconte à son tour ses aventures intérieures dans le monde imaginaire qu'il s'est créé et où son rêve et sa fantaisie se sont donné carrière. Veut-on savoir quels sont, d'après un récent et savant ouvrage (1), les traits typiques de la sculpture irlandaise au début de l'ère chrétienne ? L'ornement pour l'ornement, le décor absorbant la figuration, le rejet de la logique comme du réalisme et de l'imitation de la nature, et d'autres encore qui témoignent « d'imaginaires plus lyriques que constructives » : ne dirait-on pas que voilà qualifiés, dans un autre ordre d'art et à bien des siècles de distance, quelques-uns des mérites et des défauts de la littérature de Dunsany ? Chose étrange, n'est-il pas vrai ? que cette persistance à travers les âges d'un certain nombre de caractères psychologiques, accessoires ou essentiels, mais en tout cas frappants, — nous ne dirons pas dans la race, car sans doute lord Dunsany n'a-t-il pas beaucoup en lui de sang gaélique, — mais dans un pays, dans un climat donné, comme si sous chaque ciel la nature avait voulu fixer à sa guise un type et forger pour toujours la chaîne des générations.

Ce n'est pas, semble-t-il, comme chez les jeunes gens d'après-guerre, l' « inquiétude », le trouble intérieur, le désarroi moral qui l'ont mené à l'évasion ; ce serait plutôt une réaction instinctive contre un tempérament porté au pessimisme et au fatalisme. « Les dieux sont contre nous..., on ne lutte pas avec eux..., ils ne pardonnent pas... ; seule la jeunesse peut les apitoyer ou les combattre... ; après trente ans tout n'est que tristesse... » : voilà des pensées qui reviennent souvent sous sa plume. Nous avons dit son horreur pour la civilisation, la ville et la machine ; le châtiment du monde dépravé, il le voyait dès avant 1914 dans la guerre, lorsqu'il faisait dire à l'un de ses personnages : « l'homme et ses cités doivent être brisés par la guerre, afin qu'en surgissent la sagesse et la vigueur ; l'épée est le soc de la charrue qui

(1) *La sculpture irlandaise pendant les douze premiers siècles de l'ère chrétienne*, un volume de texte et un volume de planches (Paris, Leroux, 1933), par Mme Françoise Henry.

laboure l'humanité pour qu'elle ne se corrompe pas dans les villes ». Au cours même de la grande guerre à laquelle il payait si noblement son tribut, voyant de près la mort, ce sont les vivants qu'il plaint : « De quelles horreurs et de quelles terreurs les dieux n'ont-ils pas chargé l'avenir ?... L'avenir est plus terrible que la mort, qui n'a qu'un seul secret... La vie seule a ses peines, la mort n'en a plus... Les morts seuls sont saufs. » L'épreuve, dirait-on, a nourri en lui l'héroïsme, mais au prix d'une amertume orgueilleuse et sombre. Réfugié dans son rêve, au haut de sa tour d'ivoire, froid et distant, il ne paraît accorder qu'un dédain railleur à la pauvre humanité errante et souffrante. Les petites vies d'hommes semblent compter pour peu de chose à ses yeux, comme à ceux de ces Orientaux dont il évoque si souvent la cruauté dans ses livres ; en tout cas, tout ce qui est bourgeois, tout ce qui fait ce monde serf, bas et laid, lui répugne, et dans ce verdict de réprobation il mêle curieusement « les prêtres, les commerçants, les maîtres d'école et les journalistes ». L'humanité en général ne lui paraît avoir de prix que parce qu'elle est capable de rêve, ou ce qu'elle peut donner d'héroïsme sous l'inspiration du rêve ; hors de là, il n'imagine pas du tout qu'elle soit la grande affaire du monde !

Son scepticisme dissolvant, son sarcasme destructeur s'attaquent à tout et à tous. Aux dieux qu'a créés sa fantaisie, après à la vengeance, cruels et fourbes, habiles à se moquer des mortels et à les leurrer. Aux hommes, dont il tourne en dérision la crédulité, les espoirs vides et les craintes vaines, au risque de saper en eux ce qu'il y a de plus noble foi non plus dans les dieux, mais en Dieu. L'espérance ne sait que nous tromper, l'effort ne va qu'à la déception, l'idéal reste hors d'atteinte ; l'individu n'est qu'un jouet aux mains d'une fatalité aveugle et malfaisante : et tout n'est ici-bas que mirage et chimère.

C'est-à-dire illusion. Mais l'illusion porte en soi son remède. Elle est poison et contrepoison ; défaite, ou, à notre choix, victoire. La réalité n'étant qu'une apparence, l'illusion sera, si nous voulons, la réalité. Elle ouvrira la porte au prisonnier, elle lui fournira une revanche contre la vie, contre le nihilisme et la désespérance. Universelle, toute-puissante et nécessaire, elle se suffit à elle-même, elle se satisfait elle-même ; de

fait, chacun a la sienne, depuis la marotte niaise ou ridicule jusqu'au rêve idéal et divin. Écoutez comment Perkins, le fou, c'est-à-dire le sage, le voyant, parle des illusions dans *la Bénédiction de Pan* : « Elles sont la seule défense que nous ayons... Gardez vos illusions, ô hommes!... De quoi avons-nous besoin dans la vie, sinon d'illusions? Il y en a tant qu'on veut. Elles sont à vous si vous voulez. » Chez un Anatole France, le pyrrhonisme s'ingéniait à chasser et à détruire toutes les illusions; chez un Dunsany, il se porte à les rechercher et à s'y complaire. « Si on reprochait à lord Dunsany, écrit son ami M. Padraic Colum, d'avoir rempli le peuple de vains contes et de songes, il pourrait dire : j'ai conservé vivant son esprit de rêve, et le rêve est saint. Il dirait comme William Blake que l'imagination est l'homme même. Il dirait que la seule chose qu'on puisse faire pour l'humanité, c'est d'exalter de plus en plus son imagination. Et dans toute son œuvre il n'y a qu'une idée à portée sociale, c'est une hostilité implacable contre tout ce qui appauvrit l'imagination des hommes. »

L'imagination, le rêve, voilà donc ce qui, selon Dunsany, permet de vivre. Les esprits supérieurs y ajoutent l'ironie. Les plus nobles, l'art. L'art, l'ironie, le rêve, dégagent l'homme, le relèvent, et le vengent. C'est là une philosophie, pour employer un grand mot, qui paraîtra sans doute déficiente et décevante. Non pas que l'évasion, puisqu'évasion il y a, celle du moins qui veut fortifier les esprits et les cœurs en leur ouvrant de nouveaux horizons, ne puisse avoir sa raison d'être et dans certaines limites sa justification. Toute littérature d'imagination n'est-elle pas en un sens une évasion, puisqu'elle tend à nous sortir des conventions, des préjugés, de la banalité quotidienne de la vie? Encore faut-il qu'elle nous élève au-dessus de nous-mêmes, qu'elle nous éclaire et nous soit, selon le mot connu de Taine, « bienfaisante ». Bienfaisante, l'œuvre de Dunsany ne l'est guère, malgré tout son charme et son art; elle enchanter, mais elle déconcerte, elle trouble, elle inquiète. Elle nous transporte dans un « à-côté » plutôt que dans un « au-delà ». D'aucuns préféreront les « Châteaux de l'âme » aux châteaux de l'imagination. Entre le rêve et la réalité, entre le merveilleux et notre pauvre terre, n'y a-t-il pas la vérité, la vérité spirituelle comme la vérité

morale? Et n'est-ce pas elle qu'il faut suivre et poursuivre, au lieu de chercher un alibi dans les songes et de s'enfermer dans l'illusion, c'est-à-dire, au vrai, dans la négation?

De tous les grands rêveurs en prose, Dunsany est sans doute le plus hors la vie, celui qui nous transporte et nous tient le plus loin de la réalité. Et il est par surcroit le plus continûment poétique. « On le dirait descendu d'Orion ou d'Aldébaran », écrit de lui le poète A. E. (George Russell); « s'il était né dix mille ans plus tôt, sa faculté créatrice de mythes aurait fait de lui un fondateur de religion, et les savants d'aujourd'hui étudieraient son système en s'étonnant de n'y trouver aucune affinité avec aucune des religions connues... » Si dans l'Irlande actuelle il fait un peu figure d'isolé, il a pourtant su traduire et illustrer en maître quelques-uns des traits les plus typiques d'Erin. Nul n'est plus éloigné de notre esprit français, de nos traditions classiques; cela n'empêche que dans le mouvement intellectuel de l'Europe il n'ait devancé la jeune littérature sur le plan de l'évasion qu'elle allait mettre à la mode et où elle s'exerce aujourd'hui avec tant de complaisance: il a même été, sur ce plan, plus loin qu'elle. Et c'est ainsi qu'il se trouve, peut-être un peu à son insu, très représentatif à la fois de son pays et de son temps. On ne peut en tout cas que reconnaître à une œuvre telle que la sienne un caractère très remarquable de puissance et d'originalité, qui assure à lord Dunsany une place de premier rang dans les lettres contemporaines.

L. PAUL-DUBOIS.

---

## LA FIN D'UN VILLAGE FRANÇAIS

---

# LA DISPARITION DU PLESSIS-PIQUET

### **Au temps de la reine Ysabeau**

Avant qu'il ne disparaisse, victime des lotissements et de la création de ces cités tentaculaires construites autour de Paris pour décongestionner la capitale, évoquons le souvenir d'un coin charmant de sa banlieue : Plessis-Piquet.

Les origines du Plessis s'associent à une aventure d'amour, celle de la reine Ysabeau de Bavière et de Jean Piquet de la Haye, son amant. Un vestige de vieille charmille est, dit-on, le dernier témoin de l'idylle champêtre d'autrefois. Familiar du roi Charles VI, et figurant, avec le titre d'écuyer, dans la liste des seigneurs « Chevaliers, escuiers et autres officiers du Roy » qui formaient la cour de ce pauvre Roi, Jean Piquet avait acquis en 1407 le lieu dit le Plessis-Raoul, ce dernier nom étant celui du précédent propriétaire et Plessis désignant, selon le vieux parler normand, une certaine contenance de terre close de pieux et de branches d'arbres entrelacées (1).

C'est vers 1412 que fut construit le château du Plessis-Piquet, qui devait avoir l'honneur de donner, quelques années

(1) Pour cette partie historique, nous avons utilisé, en plus des enquêtes faites dans les archives municipales, une étude très documentée que M. Georges Teissier a consacrée au Plessis-Piquet, tant pour faire œuvre d'historien que comme parent du dernier des grands propriétaires de ce domaine, M. Louis Hachette. C'est grâce à ces obligeantes communications que nous pouvons tenter de sauver de l'oubli le Plessis-Piquet.

plus tard, l'hospitalité à la Reine. En effet, si grande était la faveur de Jean Piquet auprès d'Ysabeau de Bavière, que celle-ci, après l'échec du Dauphin, duc de Guyenne, pour saisir le pouvoir royal, vint se reposer de ses émotions au Plessis-Piquet. Le souvenir de cette visite royale a été conservé dans un manuscrit des Archives nationales, sous le titre *Menus plaisirs de la Reyne* que reproduit l'ouvrage de M. Georges Teissier. Nous sommes en 1416 : les gens du village s'empressèrent au-devant de la Reine, lui firent un présent, et, durant son séjour, lui offrirent les produits de leurs vergers. Ysabeau faisait, en échange, remettre une petite somme par les gens de sa suite. Pour faire passer le temps à la Reine, on fit venir un jongleur, et l'intendant inscrit : « A la Reyne comptant pour Ysabeau de la Fauconière pour bailler à un joueur de basteau nommé Matthieu Lestuveur qui avait joué devant ladite dame au Plessis-Piquet, le 1<sup>er</sup> jour de juillet... 18 sols. »

L'aventure galante du seigneur de Piquet devait finir assez mal. Devenu trésorier général des Finances, il donna prise à maintes accusations et tomba en disgrâce. Il mourut quelques années plus tard dans l'oubli, mais en laissant son nom au domaine qui avait abrité ses amours avec Ysabeau et devait désormais s'appeler le Plessis-Piquet.

### De Colbert à Messire d'Artaignan

Beaucoup de personnages de noble origine ou de roture ont séjourné dans ce petit village du Plessis, sans laisser beaucoup de traces à travers cette petite histoire locale. Mais voici qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, en 1682, le domaine du Plessis-Piquet devient la propriété de Colbert qui l'acquit pour 68 000 livres.

Colbert s'était constitué, aux alentours, un sief d'une certaine importance avec le domaine de Sceaux. Son plan était de faire de la petite baronnie de Sceaux, qu'il avait achetée en 1670, une terre digne par ses constructions, son parc et ses eaux, du ministre du roi qui construisait Versailles. En quelques années, Aulnay, Châtenay, Vaux-Robert, Châtillon, Fontenay furent presque en entier achetés par lui. Perrault construisit le château. Le Nôtre dessina le parc et les pièces d'eau, disposa les cascades et les jets hydrauliques, alors si fort à la mode. Pour remplir ces immenses bassins existant encore

aujourd'hui, les faibles sources qui, de tout temps, avaient alimenté un petit étang nommé la Mer-Morte ou la Mare-Morte, étaient absolument insuffisantes. Colbert fit alors entreprendre des travaux considérables et tels que pouvait seul les exécuter un ministre tout-puissant. Dans toutes les plaines environnantes, des rigoles furent creusées, des aqueducs construits, des servitudes perpétuelles constituées sur les terrains traversés. Il obtint ainsi un débit d'environ 260 mètres cubes d'eau par jour. C'était assez pour alimenter ses bassins, mais il lui manquait encore un réservoir supérieur pour obtenir des eaux jaillissantes. C'est alors qu'il acheta le Plessis-Piquet, à seule fin d'utiliser un ancien moulin mis en mouvement par les eaux de pluie du vallon recueillies dans un petit étang qu'il fit agrandir.

Colbert, ayant atteint son but qui était d'assurer par un système complet de canalisation le service des eaux du château de Sceaux, le reste du domaine du Plessis devenait sans intérêt pour lui, et, moins d'un an après son achat, il revendait le château et son parc, tout en restant seigneur du lieu pour conserver sur l'étang les droits seigneuriaux attachés à la possession du fief.

Après Sébastien-François de Laplanche, qui fut acheteur du Plessis pour quarante mille livres, mais ne put achever d'en payer le prix, la propriété est de nouveau mise en vente par les créanciers et passe en 1699 aux mains de messire Pierre d'Artaignan, chevalier, lieutenant général des armées du Roi, gouverneur d'Arras, directeur général de l'Infanterie française. En faveur auprès du Roi, Pierre Montesquieu d'Artaignan voulait augmenter l'importance et l'agrément de sa résidence par des travaux somptuaires. Il ordonna d'édifier, à l'extrémité du parc, sur toute la partie dominant la vallée de Fontenay et de Sceaux, une longue terrasse dans le genre de celle de Saint-Germain, soutenue par d'épaisses murailles, développant en son milieu une large demi-lune. Cette terrasse a survécu, jusqu'à présent, à toutes les transformations du Plessis nouveau, et l'on peut y admirer l'une des plus belles vues panoramiques des environs de Paris.

Couvert de gloire et d'honneur, créé maréchal de France en 1709, Pierre d'Artaignan n'eut guère le moyen, au cours de sa longue carrière militaire, de séjourner longtemps au Plessis.

Mais il y vint pour mourir en 1725, et même pour y être enterré, ainsi qu'en témoigne l'inscription suivante, transportée dans la sacristie, lors de la réédification de l'église : « Ci-jest très haut et très puissant seigneur Monseigneur Pierre de Montesquiou, comte d'Artaignan, maréchal de France, général des armées du Roy, conseiller du conseil de régence, gouverneur des ville, cité et citadelle d'Arras, chevalier commandeur des ordres de Sa Majesté, décédé dans son château du Plessis-Piquet le 12 août 1725, âgé de 71 ans et six mois. *Req. in pace.* »

### Pendant la Révolution

Après cette rapide revue des grandes figures qui ont illustré le Plessis-Piquet, et marqué sa place dans l'histoire locale, liée assez intimement à celle de la cour de Sceaux et de Versailles, il nous reste encore à signaler quelques faits évoquant l'époque troublée du village, sous la tourmente révolutionnaire.

En 1789, le propriétaire du château est Jean-Louis Dugas, chevalier, marquis de Bois-Saint-Just, seigneur de Birieu, ancien officier aux Gardes françaises. Il émigra, le château du Plessis devint bien national et fut acquis successivement par divers propriétaires, dont le plus notable fut Régnier, duc de Massa, ministre de la Justice sous Napoléon.

Au cours de la Révolution, le Plessis-Piquet devait connaître de sombres jours. Le 1<sup>er</sup> janvier 1794, un arrêté fut rendu sur la proposition du maire, Bertray, portant que l'église serait consacrée au temple de la Raison, qu'une inscription au-dessus de la porte indiquerait cette affectation et qu'en outre le temple servirait aux réunions des citoyens en assemblées générales.

Les registres des délibérations contiennent, peu après, le texte d'une délibération prise, le 8 février 1794, au sujet d'une fête civique à célébrer dans le village :

« L'an deux de la République française, une et indivisible, le vingt pluviose, les citoyens composant la commune du Plessis, réunis dans le temple de la Raison en assemblée générale, la séance s'est ouverte par la lecture du Bulletin de la Convention nationale de sa séance du sept du présent mois.

On a pris ensuite des conventions pour la célébration d'une fête civique qui doit avoir lieu le décadi trente pluviôse (18 février 1794) en la commune du Plessis-Piquet :

« 1<sup>o</sup> Que la fête a pour motif la plantation d'un arbre de la liberté, lequel sera planté sur la place de la maison commune;

« 2<sup>o</sup> l'inauguration des bustes de Marat et de Lepelletier, martyrs de la liberté;

« 3<sup>o</sup> la fête pour la reprise de Toulon par les armées de la République;

« 4<sup>o</sup> l'installation d'une pierre de la Bastille, sur laquelle sont écrits les Droits de l'Homme.

« Il a été arrêté pour ladite fête qu'il serait construit une montagne au pourtour de l'arbre de la Liberté, qu'on se pourvoirait des bustes de Marat et Lepelletier ; qu'il y aurait deux vieillards, un enfant et une jeune citoyenne qui représentera la déesse de la Liberté, lesquels seront portés sur un char trainé par deux chevaux ; qu'il y aurait une charrue, un semeur, une herse, accompagnés de la garde nationale et des autorités constituées. »

Signalons enfin, pour compléter le tableau révolutionnaire, que le 21 décembre 1793, l'Assemblée municipale décida de donner à la commune le nom de Plessis-Liberté, qu'elle conserva jusqu'en 1801, comme sa voisine, Bourg-la-Reine, transformée, elle aussi, en Bourg-l'Égalité (1).

### Un grand homme inconnu

La Commune renfermait un autre domaine, comportant une grande maison à porte cochère, sise Grande-Rue du Plessis, et dénommée Petit Château. Au commencement du xix<sup>e</sup> siècle, il avait eu son heure de célébrité avec un illustre étranger dont le nom n'a été identifié qu'en 1932. C'est à la Société des Amis de Sceaux, présidée par M. Henri Lemaitre, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, que revient l'honneur d'avoir ajouté une nouvelle page, des plus curieuses, à l'histoire inédite du Plessis-Piquet.

Alerté par des archivistes suisses, MM. Marcel Godet,

(1) Le document figure dans la notice historique consacrée par M. Fernand Bournon au Plessis-Piquet, publication faite sous les auspices de la Direction des affaires départementales.

directeur de la Bibliothèque nationale, Frédéric Dubois, bibliothécaire à Lausanne, G. A. Bridel, président du Vieux Lausanne, et D. Secrétan, secrétaire général de l'Institut de coopération intellectuelle, M. Lemaître fut chargé par eux de retrouver la propriété qu'avait habitée, au Plessis-Piquet, de 1800 à 1815, Frédéric-César de La Harpe, Directeur de la République helvétique.

Quel était donc ce personnage? Le *Dictionnaire historique de la Suisse* nous donne quelques détails sur sa vie mouvementée entre la Suisse et la France et sur son rôle dans la République helvétique. Nous les complétons par les intéressants renseignements sur son séjour en France, que nous devons aux recherches du président de la Société des Amis de Sceaux.

Frédéric-César de la Harpe était cousin germain du général Amédée de la Harpe, dont le nom est inscrit sur l'Arc de Triomphe à Paris, pour avoir pris part aux batailles de Loano et de Mondovi avec l'armée française d'Italie et avoir été tué le 8 mai 1796 à Codogno, où il empêcha le général autrichien Beaulieu de passer le Pô; son buste se trouve à Versailles, dans la salle des Maréchaux.

Né le 6 avril 1734 à Rolle, et mort le 30 mars 1838 à Lausanne, La Harpe, suivant la version suisse, se trouvait en Russie lorsque la Révolution française éclata, comme précepteur des petits-fils de l'impératrice Catherine II. Il prit ardemment fait et cause pour ce mouvement, et parvint à dissuader la souveraine d'adopter une attitude hostile à la Révolution. Rentré en Suisse, il se livra à une propagande révolutionnaire contre la domination du canton de Berne sur le canton de Vaud. Condamné au bannissement, par contumace, il se fixa à Paris, et y publia en 1797 un *Essai sur la Constitution du pays de Vaud*, dans lequel il dressait un dur réquisitoire contre l'administration bernoise. Cette même année, il remit au Directoire français un mémoire lui demandant d'intervenir en Suisse pour constituer un État de Vaud libre sous la protection de la France, et d'y joindre les pays du Jura et du Bas-Valais, qui étaient rattachés à la France ainsi que Neuchâtel. Il remit au Directoire une nouvelle supplique, le 9 décembre et, en même temps, proposait un plan de Constitution unitaire et démocratique de la Suisse.

Revenu dans son pays en 1798, il prit une part active à la réorganisation politique de la Suisse, en s'opposant d'abord au projet, établi par Brune, de division en trois États indépendants. Puis, ayant été appelé à faire partie du Directoire, il se vit bientôt aux prises avec de grosses difficultés politiques et financières. Dans son outrance révolutionnaire, il réclama de ses collègues un emprunt forcé de trois millions auprès des villes, un autre de deux millions prélevé sur les oligarques bernois, la vente des biens nationaux et des biens des couvents, ce qui était une solution un peu trop avancée pour l'époque. Aussi, ses propositions furent-elles écartées, et pour mettre fin à ces conflits persistants, les Conseils helvétiques prononcèrent, en 1800, la dissolution du Directoire.

La Harpe se retira à Lausanne, mais il n'y trouva pas le repos. Tenu pour suspect, il fut compromis dans un présumé complot contre Bonaparte. Arrêté et conduit à Berne pour y être jugé, il parvint à s'échapper et gagna la France pour s'y fixer pendant près de quinze ans. Il sortit de sa retraite en 1814, lorsque les conservateurs bernois prétendirent revendiquer le canton de Vaud. C'est alors qu'il reprit sa plume au profit des libertés vaudoises. La Harpe entra en 1816 au Grand Conseil Vaudois; il y devint rapidement le chef du parti libéral qu'il dirigea vers la révision constitutionnelle en 1830.

Telle est, dans ses grandes lignes, la vie de l'homme public et du patriote vaudois, mais ce qui nous intéresse plus particulièrement chez La Harpe, ce sont certains événements de sa vie privée, hors de Suisse, au cours desquels il s'est acquis d'illustres amitiés qu'il a retrouvées dans la suite, lorsqu'il est venu chercher le repos et la paix dans ce vallon du Plessis-Piquet.

Nous avons dit qu'au moment où éclata la Révolution, La Harpe se trouvait en Russie. C'est à la suite d'un voyage en Italie où, sur la recommandation de Grimm, il avait accompagné le prince Lanskoi, frère cadet du fameux favori de Catherine II, que La Harpe vint, en 1783 et sur l'ordre de l'Impératrice, à Pétersbourg, pour occuper la charge de précepteur de ses deux petits-sils, les grands-ducs Alexandre et Constantin.

Pour un esprit aussi républicain que celui du jeune Suisse, c'était un véritable cas de conscience que d'être admis à diri-

ger les études des héritiers du plus autocrate des Empires. Aussi, jugea-t-il que son devoir lui imposait de ne pas dissimuler à l'Impératrice comment il comprenait sa fonction, et c'est ce qu'il fit en remettant à Catherine II un Mémoire dans lequel il exposait ses idées en matière d'éducation de prince. Or, ce qui peut paraître plus surprenant encore, c'est que Catherine II, non seulement approuva ce Mémoire, mais encore le commenta en y ajoutant l'apostille suivante :

« Il est nécessaire à tout bon citoyen de reconnaître les principes sur lesquels reposent les sociétés bien organisées; mais il est surtout nécessaire qu'un prince s'en pénètre de bonne heure. Il y verra qu'il fut au moins un temps où tous les hommes étaient égaux, que si les choses ont changé depuis, ce ne peut jamais avoir été pour livrer le genre humain, pieds et poings liés, au caprice d'un seul homme et qu'il y a eu des monarques absous assez généreux et assez francs pour faire cet aveu public à leurs sujets. Nous faisons gloire de le dire, nous n'existons que pour nos peuples. »

M. Henri Lemaitre, à qui nous devons cette documentation sur La Harpe à la Cour de Russie, nous apprend qu'il s'acquitta pendant dix ans de ses fonctions, à la satisfaction de tous, aussi bien de l'Impératrice que de ses élèves. D'ailleurs le précepteur restait sage dans la région sereine des principes, et ne cherchait pas à se poser en censeur des institutions et traditions historiques de l'Empire russe. C'est grâce à cette prudente réserve qu'il conserva toujours l'amitié de son élève, devenu dans la suite l'empereur Alexandre I<sup>r</sup>, et on peut même ajouter sa reconnaissance, si l'on en juge par la présentation que l'ancien élève fit de son maître au roi de Prusse, en 1814, au Congrès de Paris : « *Tout ce que je suis et tout ce que, peut-être, je vaurai, c'est à M. La Harpe que je le dois.* »

Après avoir quitté la Russie, en 1793, avec le titre honorifique de colonel, qu'il devait même échanger, en 1813, contre celui de général, La Harpe devait encore rencontrer sur sa route, ou plus exactement sur celle du Plessis-Piquet, l'empereur Alexandre I<sup>r</sup>. Retiré dans cette propriété qu'il avait achetée en 1799, par les soins de son banquier à Paris, Jacob van Berchem, La Harpe vivait en sage, faisant de la botanique, plantant des arbres, et regardant d'un peu loin les événements. Le soin de son parc était sa grande distraction, ainsi

qu'il en témoigne dans ses *Mémoires*, datés du Plessis-Piquet, par la description du charme de ce lieu : « J'ai abandonné le soin des affaires publiques : la culture de mes arbres absorbe presque tout mon temps. Je manie bien plus la bêche et la serpe que les livres et la plume ; j'ai même beaucoup de peine à reprendre celle-ci et si je n'avais pas donné ma promesse de terminer un autre travail, j'y aurais déjà renoncé. Au milieu des arbres et arbustes appartenant aux quatre parties du monde, je deviens de plus en plus cosmopolite (1)... »

Donc, le 13 mai 1814, l'empereur Alexandre I<sup>er</sup>, venu en France pour signer le traité de Paris, qui mettait fin aux guerres napoléoniennes, se rendit au Plessis accompagné de ses trois frères. Habitué qu'il était aux vastes domaines de Russie, la propriété lui parut petite : « C'est donc là, dit-il, le modeste asile où vous vivez retiré en vrai philosophe. » M. de La Harpe répondit en montrant sa femme : « Sire, voilà mon philosophe, et vous voyez que nous vivons heureux. »

Durant son séjour à Paris, l'Empereur chargea La Harpe d'examiner les milliers de mémoires et de pétitions qu'on lui adressait de toute part, et de lui en rendre compte. Il y a même tout lieu de croire que son rôle ne s'était pas borné là, et qu'il avait usé de son influence sur l'Empereur pour obtenir de lui que la France ne fut pas trop maltraitée. L'année suivante, au Congrès de Vienne, le Tsar se prononça nettement en faveur de la Suisse, et l'on peut dire que ce pays lui doit, et doit par suite à La Harpe, sa constitution actuelle.

Revenu en Suisse pour prendre une part active à la vie publique, La Harpe mit en vente sa propriété du Plessis qui fut achetée en 1817 par le comte de Lanjuinais.

### La dernière phase

Signalons encore que le château du Plessis-Piquet et la propriété voisine, appelée Petit Château, qu'occupa Frédéric-César de La Harpe, appartinrent, pendant cinquante ans, à la famille des grands éditeurs Hachette. Louis Hachette, fondateur de la Librairie, puis Georges Hachette, furent successivement propriétaires du château ; M<sup>me</sup> Bréton, puis

(1) *Mémoires de Frédéric-César de La Harpe*, publiés par Jacques Vogel, Paris et Genève, 1854.

M. René Fouret, son gendre, posséderent le Petit Château, le tout formant non seulement un vaste foyer familial, mais encore un centre d'attraction pour l'élite intellectuelle de Paris. Plessis-Piquet vit alors passer ou séjournier, dans la cordiale hospitalité de ces deux maisons, quelques-uns des grands noms de la littérature, tels Alexandre Dumas fils, Émile Augier, Edmond About, Victor Duruy, Victorien Sardou, et nombre d'autres hommes politiques et littérateurs de l'époque. C'est là aussi que résida Henri Regnault, le jeune peintre d'un si beau talent, tué en 1871 à la bataille de Buzenval.

Dans cette toute dernière période de sa petite histoire, Plessis eut encore l'honneur de sentir les blessures de l'invasion allemande, en 1870. Le 19 septembre 1870, après une lutte ardente soutenue par le 15<sup>e</sup> régiment de marche, sous les ordres du général Ducrot, une brigade de Bavarois, commandée par le général de Walther, s'empara du village et se retrancha dans la propriété Hachette qu'elle occupa, et même dévasta, durant toute la période de l'envahissement. La défense par l'armée de Paris fut non moins vive que l'attaque, ainsi qu'en témoigne un obus qui tua, dit-on, onze Allemands, et sert aujourd'hui d'enseigne à un café de la place du village : « A la Bombe ».

### Une ville nouvelle : Plessis-Robinson

De tout ce passé plein de grâce et de poésie champêtre, que reste-t-il encore aujourd'hui, et que restera-t-il demain ? Une petite église au clocher roman sur fond de verdure, une rue montante, un escalier aux marches usées qui ne sont même pas de marbre rose, enfin un îlot de quelques maisons ou fermes groupées autour de l'ancienne mairie.

En dehors de ce dernier carré de résistance, qui en 1920 ne représentait encore, pour l'ensemble de la commune, qu'une centaine de maisons, abritant environ sept cents personnes, voici que par le fait du morcellement des terres avoisinantes, le Jardin de Paris, le plateau de Malabry, le domaine attenant à l'étang de Colbert, comme aussi le dépècement de l'ancien Château acheté par le Département de la Seine, s'élève aujourd'hui une ville nouvelle, avec des alignements de rues, de places, de squares, groupant des milliers de

maisons vides ou occupées, et une population atteignant sept mille habitants.

Et ce n'est qu'un commencement, car on nous prédit la mise à exécution d'un plan d'extension comportant un nouveau réseau de rues, places et squares, avec une nouvelle série d'immeubles, le tout pouvant porter la population, dans quelques années, à trente mille habitants. Une ligne de Métro, se substituant à l'ancien chemin de fer de Sceaux, toute neuve, desservira cette cité, en attendant de l'englober dans le Grand Paris.

Ainsi, par un étrange retour des choses d'ici-bas, le Plessis-Piquet, après avoir été, pendant des siècles, l'une des plus petites communes de la région parisienne, vient d'être promu au rang de Cité-modèle, comme étant doté des plus récents perfectionnements utilitaires, telle par exemple une centrale d'ordures ménagères, en communication avec chaque logement, une centrale de chauffage, équipée de brûleurs à mazout, et pouvant desservir, dès à présent, 5150 radiateurs. On comprend, dans ces conditions, le lyrisme des circulaires de propagande pour le lancement de cet Éden départemental : « En fait, il n'existe, il n'existera pas, avant longtemps, nulle part en France, une organisation urbaine aussi remarquable et aussi perfectionnée. »

Cette transformation de village en ville s'est opérée en moins de dix ans, sous la baguette magique de l'Office public des habitations à bon marché, et par des procédés analogues à ceux qui furent jadis en usage dans le Far-West américain pour faire sortir une ville de terre, dans le minimum de temps. On trace les rues, les places et les trottoirs, on établit les canalisations d'eau, de gaz et d'électricité, on met en mouvement les moyens de transport, on édifie des maisons, puis on fait un *boom* pour amener, avec une publicité intelligemment conduite, les nouveaux habitants, appelés à bénéficier des avantages d'une ville du dernier modèle.

Tel est le cas pour la nouvelle ville qui vient d'ensevelir, sous son amas de constructions neuves, l'ancien village, aujourd'hui transformé en Plessis-Robinson, car il faut bien que l'on sache que ce charmant Plessis-Piquet a perdu jusqu'à son nom. Après le seigneur de Piquet, la société élégante du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'élite littéraire du XIX<sup>e</sup>, c'est mainte-

nant la foule joyeuse des bals-musette et des arbres-restaurants qu'évoque la nouvelle dénomination du pays.

Progrès démocratique, dira-t-on, et nous devons alors nous incliner devant cette conception humanitaire consistant à transporter des faubourgs parisiens vers une cité toute d'air pur et de lumière, des milliers de ménages d'ouvriers et d'employés. Nous reconnaissons même que l'Office public d'habitations à bon marché, en parfaite collaboration avec la Mairie, a tenu à ménager, pour le plaisir des yeux, une partie de l'ancien parc, et surtout la magnifique terrasse embrassant un panorama aussi vaste que celui de la terrasse de Saint-Germain.

C'est néanmoins avec tristesse que l'on voit disparaître ces vestiges du passé, ces châteaux remplis d'histoire, ces bois peuplés de souvenirs, où maintenant on chercherait en vain les ombres illustres de tant de personnages mêlés, au cours des siècles, à la vie nationale. Le progrès égalitaire, la multiplicité des moyens de transport, le confort moderne ont bouleversé et banalisé le Plessis-Piquet, après tant d'autres de ces villages qui formaient, autour de Paris, cette ceinture verdoyante et pittoresque, que peuvent seules s'offrir les grandes capitales et les vieilles civilisations.

MAURICE LEWANDOWSKI.

---

## ESSAIS ET NOTICES

### UNE NOUVELLE VIE D'ALEXANDRE

Salonique, le second port, et la seconde Université, de la Grèce moderne, au fond de son golfe que barrent au sud les neiges de l'Olympe, rappelle par son nom le souvenir de la femme de Cassandre, Thessaloniké, sœur, dit-on, d'Alexandre le Grand. Si les recherches archéologiques, faites dans la vallée du Vardar depuis les dernières guerres, ne nous ont pas encore renseignés sur les plus anciennes capitales de la Macédoine, en revanche, la personnalité du héros macédonien semble avoir particulièrement attiré l'attention des érudits contemporains.

Un historien latin a écrit les *Vies des douze Césars*. Pour faire un Alexandre, combien faut-il de Césars! Le divin Jules lui-même, le premier des douze, n'avait jamais rompu « avec les manières d'être usuelles de l'humanité ». Alexandre, au contraire, fut un héros d'épopée, un homme-dieu. *Apollinien* par son père Philippe, le « fondateur d'empire », *dionysiaque* par sa mère Olympias, la mystique descendante d'Achille, il unit au sens lumineux de l'action positive et concrète la han-tise religieuse de l'infini.

Sur ce thème, M. Georges Radet, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux et membre de l'Institut, vient de tracer le portrait le plus alerte, le plus coloré et le plus véridique qu'ait depuis longtemps inspiré l'illustre conquérant (1). Écrit au siècle des vies romancées, ce livre est un récit vivant et imaginé de la plus étonnante aventure qui fut jamais vécue.

(1) *Alexandre le Grand*, 1 vol. petit in-8°, 447 pages, avec une carte. Paris, L'Artisan du Livre.

De plus, sous la plume d'un érudit qui a consacré tant d'années à l'étude critique de l'histoire d'Alexandre, cet ouvrage est une *somme*, une synthèse aussi solide que brillante, méritant les suffrages des spécialistes comme ceux du public lettré.

Alexandre devait réaliser pour un temps le rêve éternel de l'hellénisme. Partie d'une donnée grecque, son épopée n'avait pas tardé à se revêtir des merveilleuses couleurs de l'Orient, et l'Orient, « pays d'élection des grands imaginatifs », transpose invinciblement l'histoire en légende : le Macédonien, *orientalisé*, a vécu sa propre légende. Emporté par Bucéphale, le jeune vainqueur a d'abord parcouru d'une traite les routes de la Grèce et de l'Asie; poussant toujours plus avant et quittant le sol, le héros ensuite a galopé « hors du cercle des horizons terrestres, sur le dos ailé de Pégase, à travers un mirage divin qu'illuminent des espoirs infinis ».

Le rêve de domination universelle avait de bonne heure hanté le cerveau du fils de Philippe. Plutarque raconte que, tout jeune encore, Alexandre demandait aux ambassadeurs de la Perse quels chemins conduisaient vers les provinces de la Haute Asie. Lorsqu'à vingt ans, il reprit énergiquement en main le royaume et les projets de son père assassiné, il ne s'agissait plus seulement de délivrer du joug perse les cités helléniques de la côte anatolienne, mais, ouvrant à la Grèce l'Orient, de lui assurer l'hégémonie sur le monde asiatique, et, plus loin, de succéder aux princes babyloniens des quatre régions, aux rois de l'Univers assyrien, aux Achéménides enfin, souverains de tous les pays de la vaste terre.

Avant d'aborder l'Asie, le nouvel Achille voulut sacrifier aux mânes du chef thessalien Protésilas, le premier Grec qui avait débarqué sur le sol ennemi, trouvant une mort prédicte par les oracles. On montrait son tombeau près d'Eléonte (Eskihissarlik), sur ces rives désolées des Dardanelles, inutilement abreuvées de sang au cours de la dernière guerre. Au vrai, les obus turcs, puis nos soldats, n'ont découvert, dans le soi-disant *tumulus* de Protésilas, que des vestiges d'habitats bien antérieurs à la guerre de Troie. Mais la protection du héros homérique permit au Macédonien de franchir le détroit sans être inquiété par la flotte perse, et de jeter le premier son javelot sur la rive d'Asie. Dans les champs troyens, Alexandre

ne manqua pas de renouveler son geste pieux au « tumulus d'Achille », complétant les sacrifices par un carrousel sacré. Dans ce culte de l'invincible fils de Thétis, il puisait une sorte d'investiture divine.

La première bataille d'Alexandre fut « de l'*Iliade* en action ». Dans la rencontre du Granique, le jeune roi se conduisit en impétueux entraîneur d'hommes plutôt qu'en habile tacticien : on en croira facilement Plutarque sur ce point. Une part des trophées de victoire fut envoyée à Athènes, pour être consacrée en réparation à la déesse de l'Acropole avec la fameuse dédicace : « Alexandre, fils de Philippe, et les Hellènes, à l'exception des Lacédémoniens, sur les Barbares qui habitent l'Asie. » Le vainqueur a pu songer à refaire d'Ilion une capitale; plus tard, le fondateur de Constantinople reprendra l'idée un moment. Mais aux torrents de larmes et de sang que Troie avait jadis fait couler, les homérisants de tous les siècles ont en vain ajouté des ruisseaux d'encre, sans que fût jamais retrouvé l'emplacement exact de la ville de Priam. On était certes reconnaissant à Schliemann, épicier de génie et fouilleur opiniâtre, d'avoir stabilisé Troie, au prix de quelques sacrifices, sur la minuscule colline d'Hissarlik. Trompeuse certitude, aujourd'hui bien éloignée de nos esprits ! Ilion, la cité fantôme, erre de nouveau, ballottée d'une rive à l'autre de la Troade : ultime satisfaction accordée par les dieux grecs aux mânes d'Achille, le héros thessalien.

Alexandre, au début de sa prodigieuse anabase, ne pouvait s'arrêter longtemps, fût-ce au pied des tumulus d'Achille et de Patrocle. On le voit poursuivre bientôt, sur toute la côte asiatique, une marche triomphale, et parcourir cette « terre classique des aëdes », où s'était naguère éveillé, au contact de l'Orient, le génie grec, qui civilisa toute la Méditerranée. L'une après l'autre les cités ionniennes étaient libérées du joug perse. La lydienne Sardes recouvrait les lois de Crésus. À Éphèse, il dirigeait, à la tête de ses Macédoniens, une procession sacrée en l'honneur de la déesse toute-puissante de l'Artémision. Partout miracles ou présages célestes accompagnaient la course du héros : « dès cette période, l'Argéade issu d'Hercule, rénovateur de cités et bienfaiteur des sanctuaires, apparaît comme un favori des puissances divines, annoncé, protégé, inspiré, guidé par elles, en attendant qu'il devienne lui-même un dieu ».

L'empire de l'Asie était destiné à qui dénouerait le lien inextricable du char royal conservé dans le temple de Gordion, la capitale des Phrygiens. En tranchant le nœud qu'il n'avait pu défaire, Alexandre ne se bornait plus à l'« héritage achéen de l'*Iliade* »; il commençait à s'orientaliser. Maître de l'Asie Mineure, la victoire d'Issus lui ouvrait la Syrie, et, plus loin, l'Égypte et la Mésopotamie. Comment pouvait-il désormais se contenter de cette Petite Asie, de Sinope à la Cilicie, que lui offrait, avec l'ainée de ses filles et son amitié, Darius Codoman? Même portée jusqu'à l'Euphrate, après la conquête de l'Égypte, la frontière de l'Orient méditerranéen ne suffisait pas à contenir les ambitions d'Alexandre. Le rêve de Philippe eût comblé Parménion, — et Alexandre, *s'il eût été Parménion*. Mais il ne s'agissait plus d'organiser un puissant État hellénique sous l'égide de la Macédoine. C'est la domination du monde jusqu'à ses derniers confins que le grand prêtre d'Ammon avait promise, confirmant sa filiation divine, au « royal pèlerin de l'oasis libyque ».

Cet impérialisme démesuré cessait d'être grec. Au temps où « trois grands oracles, Delphes, Ammon et Didyme, mettaient à ses pieds l'Europe, l'Afrique et l'Asie », Alexandre pouvait-il hésiter, après Arbèles, à descendre de Bucéphale pour pénétrer en char dans la reine des cités, Babylone, demeurée, parmi ses ruines magnifiques, le premier centre vital du monde? Coiffé de la tiare à cornes, il y succédait aux dieux vivants qui, de Naram-Sin à Cyrus, avaient dominé l'univers. Dans cette ville, née, comme a dit Bossuet, pour commander à toute la terre, le nouveau Roi d'Asie rêvait, — éternelle chimère des esprits généreux, — d'une immense Société des nations du monde, dont le cosmopolitisme s'unirait, sous son sceptre, en une monarchie universelle.

A Suse, où il pénètre sans coup férir, Alexandre laisse la famille de Darius qui suivait depuis Issus l'armée du conquérant; mais il fait enseigner le grec aux rejetons des Achéménides, et il restitue aux Athéniens le célèbre groupe en bronze des *Tyrannoctones*, autrefois volé par Xerxès. Après une pénible traversée des défilés persiques, les deux autres capitales, Persépolis et Pasargades, sont atteintes. L'une, « la plus opulente des cités qu'il y eût sous le soleil », — les archéologues américains de l'Université de Chicago en dégagent les

splendides vestiges, — est mise à feu et à sang, en expiation des ravages autrefois commis en Grèce ; l'autre, la cité sainte de Cyrus, achève la conversion du nouveau maître de l'Iran, désormais substitué au Grand Roi et prêt à reprendre l'idéal achéménide.

La grande idée ne fut pas sans rencontrer d'irréductibles oppositions. Lorsqu'il eut châtié comme régicide le meurtrier de Darius, Alexandre dut plus d'une fois dénouer d'un coup d'épée la « crise asiatique », comme il tranchait naguère le nœud gordien. Les amis montraient peu d'empressement à reconnaître le droit divin du nouveau despote ; leur orgueil occidental se refusait à la « proskynèse » perse, prosternation devant le monarque, où le front doit toucher le sol. Philotas, le Murat grec, et son père, l'illustre Parménion, « Clitos, qui avait, sur le Granique, sauvé la vie au roi, Callisthène le philosophe, neveu d'Aristote, furent parmi les victimes, inégalement coupables, de la résistance hellénique à la cosmocratie orientale ».

Après cinq années de fatigues surhumaines endurées pour la gloire d'Alexandre, les Macédoniens, parvenus à l'Axarte, avaient espéré retourner dans leurs foyers par la Colchide et le pays des Scythes. Mais voici qu'Alexandre épouse, en Bactriane, la « resplendissante » Roxane, fille d'un grand seigneur sogdien, et qu'il conseille aux Macédoniens de se mêler aux Perses par des mariages. Au lieu de tourner ses regards vers l'Occident, ce « prototype des grands pionniers explorateurs de mondes nouveaux » brûle de pousser jusqu'aux extrémités de la terre habitée, que limitait, selon son maître Aristote, la ceinture de l'Océan. A la suite d'Héaraklès, son ancêtre, et de Dionysos, dieu cher aux Macédoniens, il veut conquérir l'Inde. Ayant réuni une armée formidable, près de trois fois plus nombreuse qu'au temps d'Arbèles, cent vingt mille fantassins et quinze mille cavaliers, il sort de Bactriane par la route des pèlerins bouddhistes, que nous connaissons par Hiuan-tsang, le « Pausanias chinois », dévale l'Hindou-Kouch vers le Pendjab et la riante vallée de l'Indus, traverse le Gandhâra, dont l'art gréco-bouddhique est aujourd'hui célèbre, prend l'imprénable Aornos, la Roche fabuleuse (récemment fixée à Pir-Sar), retrouve au passage les traces du Bacchos indien et reçoit partout l'hommage rendu, de gré ou

de force, par les rajahs. Mais l'Inde gangétique, — lassitude des « maréchaux » autant qu'épuisement des soldats, — devait lui demeurer close, et, sur les bords de l'Hyphase, le conquérant fit éléver aux douze grands dieux douze autels gigantesques, avec une colonne de bronze, où l'on grava ces mots : « Ici s'est arrêté Alexandre ».

Le retour fut une odyssée. Par l'Hydaspe, l'Acésine et l'Indus, la Grande Armée descendit jusqu'à l'Océan indien. Commandée par le Crétois Néarque, — précurseur de Vasco de Gama, — l'escadre rejoignit le Golfe persique après un terrifiant périple le long des côtes désolées du pays des Ichthyophages. Un corps d'armée, sous les ordres de Cratéros, revint, au nord, par l'Arachosie, tandis qu'Alexandre, avec le reste des troupes, traversait, au prix de souffrances inouies, les déserts de Gédrosie.

Après la pompe dionysiaque de Carmanie, où le cômos, ce délice collectif, entraîna toute l'armée dans une bacchanale sacrée, les fêtes nuptiales de Suse rapprochèrent, selon le plan du conquérant, vainqueurs et vaincus. Alexandre, ses familiers, quatre-vingts grands officiers et plus de dix mille soldats s'unirent aux filles des anciens princes et seigneurs asiatiques dans les « noces symboliques de deux mondes ». Les grognards eux-mêmes furent ralliés par l'habile conduite de leur chef lors de la sédition d'Opis. A Babylone se réunit, au printemps de 323, « le premier concile œcuménique qu'ait vu le monde », où les députés de tous les peuples civilisés vinrent saluer le maître de l'univers.

Cependant Alexandre méditait de nouvelles expéditions : soumission de la Méditerranée jusqu'aux colonnes d'Hercule et périple de l'Afrique, reconnaissance de la mer Hyrcanienne et conquête de l'Arabie. A la veille du départ, la mort le surprit. L'Occident était réservé à Rome. Mais le Macédonien avait triomphalement promené sur toutes les routes de l'Orient les armées et la culture grecques, et le prestigieux héros devait rester dans l'esprit des hommes le *Sire de l'univers*, pour avoir, comme dit Montaigne, « dans une demi-vie, atteint tout l'effort de l'humaine nature ».

ROBERT DEMANGEL.

---

# REVUE LITTÉRAIRE

---

## RETOUR AU ROMAN DE CARACTÈRES (1)

---

Y aurait-il parmi les romanciers un renouveau du goût pour la peinture des caractères ? Si différentes qu'elles soient par le sujet traité, quelques-unes des œuvres dernièrement parues ont toutes ce trait commun : elles sont l'étude d'une personnalité singulière. *Mlle de Boisdauphin*, qui a valu à son auteur, M. Roger Chauviré, le prix du roman, est le portrait haut en couleur d'une étrange jeune fille. M. de Mauvert, le héros de *la Réponse au Seigneur* de M. Alphonse de Chateaubriant, est un original gentilhomme breton dont les conceptions philosophiques forment l'essentiel du livre. *Le Colonel Durand* de M. Jean Martet est le type d'un jeune homme aventureux du début du xix<sup>e</sup> siècle. *Les Fiançailles* de M. de Lacretelle sont tout entières ordonnées par le caractère de Lise. *L'Ombre*, de M. Francis Carco, est dominée par la figure de Denise, qui se débat comme elle peut entre les sentiments contradictoires qui la poussent à rechercher son frère disparu et à empêcher la police de le retrouver. Et *le Pouvoir absolu* de M. Robert Bourget-Pailleron est ardemment animé par un caractère de femme, celui de l'héroïne, Juliette Decroix.

La littérature qui a eu pour objet de peindre le désarroi de la jeunesse d'après guerre achève à peu près sa course. Elle a duré

(1) Roger Chauviré, *Mlle de Boisdauphin* (Flammarion); — A. de Chateaubriant, *la Réponse au Seigneur* (Grasset); — Jacques de Lacretelle, *les Fiançailles* (Gallimard); — Jean Martet, *le Colonel Durand* (Albin Michel); — Francis Carco, *l'Ombre* (Albin Michel); — Robert Bourget-Pailleron, *le Pouvoir absolu* (Gallimard).

près de quinze ans. M. André Lamandé, qui vient de mourir prématulement, l'avait définie dans *les Nouveaux Enfants du Siècle*, livre fort curieux pour l'histoire des idées et de la conception du roman. Lui-même avait fini par s'intéresser à un autre genre de sujet. Son dernier livre, *le Jeu de l'amour*, nous racontait l'histoire d'un médecin, doué de beaucoup d'énergie, de délicatesse, et de désintérêt, qui s'appliquait à guérir sa femme de la passion qu'elle sentait pour un autre. Dans une étude qu'il a faite de ce livre, un jeune critique, M. Pierre Audiat, a remarqué subtilement que ce médecin devait appartenir à une génération d'avant guerre. Par cette observation, il notait la différence de nature qui existait entre ce personnage romanesque et d'autres qu'avait peints M. Lamandé. Il l'opposait très justement au héros du *Drôle de voyage* de M. Drieu La Rochelle, à ce *Gilles*, assez voluptueux et plus cérébral encore que voluptueux, qui ne songeait qu'à des expériences raffinées et variées, et qui était ravageur.

Il n'est pas étonnant que les romanciers n'aient pas pu longtemps se tenir à la description de l'homme considéré comme une collection de sensations. C'est au fond une matière assez pauvre. La plus brillante réussite de ces peintures de personnages adonnés à des plaisirs successifs et vivant d'une série de secousses émotives a été représentée par les deux ouvrages de M. Paul Morand : *Ouvert la nuit* et *Fermé la nuit*. Réussite due à la parfaite concorde d'un art à la fois très coloré et très rapide avec la représentation cinématographique d'une suite de tableaux. M. Paul Morand était servi par un don très personnel, par l'invention des images frappantes, par les comparaisons imprévues et par les éléments poétiques qui habitent son esprit. Mais il ne s'est pas tenu à ce genre restreint. Après avoir ébloui le public par ces tours d'acrobatie, il a modifié et élargi de lui-même sa manière. Il a montré dans *Rien que la terre* qu'il était capable des plus vastes pensées. Il s'est attaché ensuite à évoquer des villes entières, à faire vivre dans ses livres New-York et Londres.

Ce qui frappe dans la littérature de ces dernières années, c'est l'effort fourni par les écrivains pour trouver une réalité plus substantielle que les incertitudes de la génération d'après guerre. Le public s'est lassé vite du mal du siècle. Il a manifesté son goût pour l'histoire, qui a dans la jeune école de brillants représentants ; pour la biographie, même romancée, et qui cesse de

l'être afin de devenir plus rigoureuse ; pour les récits d'aventures, pour l'exotisme, pour les livres de voyage, pour tout ce qui lui apportait de l'agrément et du réel. Le succès de M. Pierre Benoit a été un signe. Et c'est un signe aussi que l'intérêt provoqué par le livre de M. Peisson, *Parti de Liverpool*, qui a obtenu le prix Paul Flat, par l'*Itinéraire espagnol* de M. t'Sterstevens, par les *Zigzags* de M. Bedel, ou par les grands tableaux historiques qu'a tracés M. Henri Béraud dans *le Bois du Templier pendu* et dans *les Lurons de Sabolas*.

D'où vient la vogue elle-même des romans policiers, si ce n'est du penchant durable qu'a le public pour un récit qui ait un commencement, un milieu et une fin, pour les péripéties, pour l'intrigue et pour les dénouements ? Avec un peu de goût, un peu de style et un peu d'humanité dans les caractères, le roman policier devient un genre littéraire, et il peut se prévaloir des plus célèbres ascendants. Quelques livres traduits de l'anglais ont ravi les lecteurs, parce que, outre une narration attrayante, ils apportaient des détails vrais, l'évocation de personnages plausibles et la peinture d'une société. Dans un petit essai fort intelligent, dont j'ai eu occasion de parler, M. Pierre Mille soutient que le roman, sorti du roman de chevalerie et de l'épopée, ne peut se passer d'héroïsme, c'est-à-dire d'exploits et de passion. Il remarquait que les personnages de Balzac sont tous des héros dans le crime, dans l'ambition ou dans la vertu, un peu plus grands que nature, portant leurs vices, leurs passions, leurs qualités plus loin que l'ordinaire des hommes, au fond comme dans les romans de chevalerie. Le réalisme indispensable à toute œuvre qui compte est une transposition accomplie par un artiste. Il ne réclame pas la notation de la vie telle qu'elle s'écoule, il n'implique pas un calendrier des émotions ni des idées. Le roman ne peut pas se passer d'être un récit composé, l'analyse d'une crise morale, une étude de caractères. Et nous y revenons.

\* \* \*

*Mlle de Boisdauphin* est un livre cruel et pénible, mais c'est un livre puissant. Il est bien construit. Il est d'une ardeur continue qui emporte le lecteur. Marie de Boisdauphin est la fille du marquis et de la marquise de Boisdauphin, qui sont à demi ruinés et qui ne tarderont pas à l'être complètement. L'auteur a fait d'eux une peinture très pittoresque : le père, négligent, fier, accommodant,

optimiste, plein d'illusions ; la mère, autoritaire et intelligente, tous deux très soucieux de garder leur rang et incapables de le faire. La maison est ancienne et illustre. M<sup>me</sup> de Boisdauphin, malade, souffre sans se plaindre. Pour s'occuper, elle étudie les archives et trouve une nouvelle force de vivre en se plongeant dans l'orgueilleuse histoire des siens. Mais pendant ce temps, sans pitié pour cette grandeur qui sombre et qui lutte, l'homme d'affaires Griffaton, retors et sournois, guette les accidents qui mettront le château et les terres à sa merci. Les temps difficiles viennent. Griffaton va l'emporter. Qui sauvera les Boisdauphin ?

Il y a dans le pays un homme riche et influent, Clémot, industriel, viveur vieillissant. Il connaît Marie depuis longtemps, et elle l'aime bien. Toute petite, Clémot l'avait plainte, parce qu'elle était sacrifiée à son frère, puis parce qu'elle était abandonnée par son fiancé. Elle représentait pour lui un frais refuge, une compagnie discrète et pure. Il lui devait ce plaisir que les vieilles gens prennent dans la société des jeunes ; il avait pour elle une tendresse limpide et désintéressée. Et tout semblait heureusement ordonné ainsi. Mais tout change lorsque Clémot est pris d'un brutal amour pour Marie. Amour ? peut-être. Désir d'homme bientôt vieux, tyrannique, qui a l'habitude de tout plier à sa volonté et qui n'a pas le temps d'attendre. Marie effarée songe à entrer au couvent pour échapper à cette poursuite.

Et soudain le drame surgit. Les Boisdauphin sont ruinés. La seule manière pour eux d'être sauvés, c'est que leur fille se sacrifie en se vendant à Clémot. Tout se passe en silence, sans explication. Marie part en voyage avec Clémot. Elle revient meurtrie, désespérée, humiliée, mais soutenue par la haine. Elle tiendra comme elle pourra dans cette situation affreuse, mais elle tiendra. Clémot cependant se rend compte qu'il s'est conduit d'une manière indigne et il offre à Marie de l'épouser. La scène est dure et superbe. Tout ce que peut inspirer à une femme blessée le mépris, l'horreur, la certitude de tenir une vengeance, Marie le dit : « Décidément, conclut-elle, vous êtes immonde... L'homme se taisait, érasé. Il admirait, ricanant à la fin par excès d'amer-tume, comment ses pensées les meilleures, ses élans les plus humains et les plus généreux, se transformaient en machinations sordides, interprétés, défigurés, avilis par cette haine. Il admirait cette impuissance absolue, sans remède, où il était, lui, Clémot, le grand Clémot, de courber si peu que ce fût, par douceur, force ou ruse,

ce jeune arbre qui se redressait indomptable, toujours plus loin de lui. » Tel est le ton du livre.

Clémot a une attaque et il meurt avant d'avoir épousé M<sup>me</sup> de Boisdauphin, qui avait fini par faire à ses parents ce dernier sacrifice de consentir à un mariage qui lui faisait horreur. Ruinée, elle vivra avec son père infirme dans la petite maison que lui a donnée une paysanne, entourée d'une sorte d'amitié par les voisins et les pêcheurs.

Ce livre est remarquable par sa violence, par la manifestation des caractères, par la peinture des personnages secondaires, par la description des mœurs locales, par les paysages vendéens, et surtout par cette extraordinaire héroïne, mélange de faiblesse et d'obstination, victime douloureuse et terrible, dont la figure vit à toutes les pages.

Lise Daremberg, qui remplit *les Fiançailles*, est, comme M<sup>me</sup> de Boisdauphin, une jeune provinciale pauvre, et qui songe à retrouver le domaine de son enfance. Comme sa compatriote, elle est ardente, digne et bornée. Comme elle, un peu moins cependant, elle est vénémente et aventureuse. Et peut-être finira-t-elle mieux. Car nous n'en sommes qu'au début de sa jeunesse. *Les Hauts Ponts*, le lecteur s'en souvient, sont un vaste ouvrage en plusieurs volumes. Le premier avait un grand charme dans sa tristesse. Il nous décrivait l'histoire de Sabine, la mère de Lise, la décadence de la famille Daremberg, propriétaire des *Hauts Ponts*, la mort de Sabine et de son mari, et il laissait Lise pauvre et seule. Tandis que l'abbé Bourrasseau récitait près d'Alexandre Daremberg, qui venait de succomber, la prière des morts, Lise lisait le mémoire laissé par son père sur *les Hauts Ponts*, et, au milieu des sanglots, avec une résolution farouche, elle murmurait : « Je rachèterai... je rachèterai. »

Sabine était l'âme du premier volume, elle en était la grâce, elle avait dans la frivolité et dans l'imprudence une sorte d'innocence et de pureté. Lise est l'âme du second volume, qui a moins de douceur et, je crois, plus de force. L'histoire est sombre. M. de Lacreteil la conte avec un art clair et sûr. Il excelle dans les portraits ; il donne un relief remarquable aux personnages secondaires ; il a de la précision et de la vigueur. Lise, retirée modestement dans son village, ne songe qu'à sa mission de reconquérir *les Hauts Ponts*. Elle y rêve tant qu'elle finit par ne plus avoir la notion de ce qui

est possible et de ce qui ne l'est pas. Elle se croit à la veille de faire un mariage très riche ; elle se heurte à la résistance de la famille de celui qu'elle considérait comme son fiancé. Déçue, mais toujours imaginative, elle se laisse consoler par un châtelain du voisinage, qui dans le premier volume courtisait Sabine. Exaltée, tentant le destin, elle se donne à lui, et elle sera mère. Mais séparée de cet homme par la femme légitime qui intervient au nom de la famille et des enfants, rassurée du moins sur l'avenir du fils qui doit naître et qui aura de la fortune, elle pense de nouveau à la conquête des *Hauts Ponts*, et ce songe obstiné la préserve du désespoir. « Son imagination, volant dans l'avenir aussi vite que son regard dans l'espace, lui montrait son enfant redevenu maître du domaine grâce à la fortune sagement épargnée. Et animée par cette vision, elle murmurait, le doigt tendu : « Tout cela lui appartiendra... Nous irons jusque-là et jusque-là... » Tout le personnage de Lise est animé d'une vie intense : c'est un être singulier, qui n'a pas la séduction de Sabine, mais qui est émouvant par l'obstination, la volonté constante, par cet amour plus fort que les épreuves, l'amour de la terre.

Nous retrouverons avec *le Pouvoir absolu* de M. Robert Bourget-Pailleron un caractère de femme tout aussi énergique. Les conditions de son existence sont très différentes ; elle est veuve et parisienne, elle a l'intention des choses qu'elle fait, elle a conscience de sa supériorité. Mais, elle aussi, elle règne. Les romanciers, qui ont sans doute éprouvé la faiblesse du caractère masculin dans beaucoup d'œuvres contemporaines, se plaisent à retrouver chez les femmes des instincts puissants et des volontés fortes. Les femmes, qui ne votent pas encore dans notre pays ami des lumières en théorie et peu réformateur en pratique, prennent dans la littérature une belle revanche. Le roman de M. Robert Bourget-Pailleron est d'un art dépouillé, volontairement un peu sec, mais net, personnel, et vigoureux. C'est un livre où il y a beaucoup de talent, d'observation, de maturité et parfois de hardiesse.

L'héroïne du *Pouvoir absolu* a un singulier rayonnement qui n'est pas sensible au premier abord, et qui se manifeste peu à peu avec une continuité et une sécurité étonnantes. Le portrait est fait très adroitemment par une série de petites touches. Juliette Decroix a beaucoup de relations ; elle est entourée de beaucoup

d'hommes, qui sont ses anciens amis ou ses futurs amis. Elle est, d'ailleurs, excellente pour eux et leur rend d'appréciables services. Elle est cependant sans illusions, elle les voit tels qu'ils sont. Mais elle se plaît à les éléver au-dessus d'eux-mêmes et à maintenir entre eux une sorte d'harmonie. « Unir les êtres toujours, les servir même au prix d'intrigues nouvelles, batailler quelquefois contre elle en travaillant pour eux. Tout ce qui arrivait à ceux qu'elle aimait, il fallait que ce fût grâce à elle, par ses conseils et sous son contrôle. »

Juliette n'est pas incapable d'aimer. Elle a même de la générosité. Mais elle a aussi une précieuse faculté d'indépendance. Son amant, Raymond, qui n'est pas un sot, mais qui lui est inférieur par le caractère, a un instant de clairvoyance. Il se juge et il la juge intelligemment quand il dit : « Tu m'aimes comme une chose à toi, avec un instinct de propriétaire. Tu m'aimes pour le pouvoir absolu que tu prétends avoir sur moi, pour la valeur que je représente, en sachant que cette valeur vient de toi. Je suis à tes yeux un être que tu as créé une seconde fois, qui a reçu par tes soins une sorte de révélation spirituelle et pratique aussi. » Pas un instant, Raymond ne se doute que cette femme qu'il accuse d'être dominatrice ne demandait qu'à être dominée. Elle n'a pas eu de chance : elle n'a jamais trouvé de maître, et ce n'est pas sa faute.

Elle réservait à Raymond une surprise qui dépasse tout ce qu'il imaginait. Elle le quitte au moment où elle va avoir un enfant de lui. Elle trouve un père bénévole, qu'elle épouse, mais elle se sépare du père véritable. Ainsi son enfant sera pour elle seule, et c'est une manifestation du pouvoir absolu devant laquelle Raymond demeure stupide. On ne saurait penser à tout. M. Robert Bourget-Pailleron a peint avec une incontestable vigueur ce caractère de femme original, et il a su, sans termes excessifs, par une série de petits faits bien choisis, en faire un personnage intéressant, un peu insaisissable, et très vivant.

C'est aussi une femme, Denise, qui est le personnage principal parmi les figures présentes dans *l'Ombre*. Je dis « présentes », parce que celle qui est sans cesse évoquée dans le livre est celle qui en est absente, l'ombre, le frère de Denise. M. Francis Carco est, comme on sait, un artiste habile, qui se meut avec aisance dans les sujets les plus difficiles, et qui mêle avec beaucoup de bonheur on

ne sait quelle fantaisie à la fois pitoyable et enjouée à un réalisme souvent audacieux. Il a peint dans ses livres nombre de personnages louches, d'irréguliers et même de criminels. Il a choisi cette fois, comme décor, l'intérieur d'un petit appartement bourgeois et l'arrière-boutique d'une crémierie parisienne.

Un crime a été commis, et tout semble accuser le frère de Denise, Jean, qui était l'amant de la femme assassinée et qui a disparu la nuit même du crime. La police le recherche. Interrogée, Denise défend son frère avec un courage obstiné. Elle a des doutes, cependant. Elle vit dans la terreur de découvrir une vérité terrible, dans la terreur d'être la cause de l'arrestation de Jean. Elle vit dans le désespoir de l'avoir perdu. Elle le cherche, elle veut le retrouver, et elle redoute de le découvrir. Dans sa détresse, elle ne rencontre un peu de calme que lorsqu'elle cause avec le crémier Blache, qui connaissait Jean et qui paraît avoir des renseignements mystérieux. A force de s'entretenir avec lui, elle finit par deviner que Blache est l'assassin. Le crémier, arrêté, finit par avouer. Denise a-t-elle sauvé son frère ? Il semble qu'elle n'ait sauvé qu'une ombre et que Jean n'ait pas eu la force de supporter les soupçons qui pesaient injustement sur lui.

C'est un récit étrange qui vaut surtout par la force avec laquelle l'auteur a su rendre l'obsession dont sont accablés les personnages. Déjà, dans *l'Homme traqué*, Francis Carco avait su exprimer l'angoisse qui envahit un criminel. Cette fois, ce qu'il a décrit avec beaucoup de puissance, c'est l'anxiété de Denise qui tour à tour craint, espère, désespère, et finit par se ressaisir et par triompher de tous les obstacles. Ce magnifique effort de volonté est, d'ailleurs, vain, puisque Denise ne retrouve pas celui dont elle a du moins réussi à faire proclamer l'innocence. Francis Carco a su donner très adroitement, presque sans explications, par des indications successives, cette impression d'horreur, de trouble, d'envoûtement qui accable Denise, puis le sursaut d'énergie, la clairvoyance dans le dévouement, qui font d'elle un personnage pathétique et douloureux. M. Carco sait très bien son métier de conteur. Il évite les effets, il ne s'appesantit jamais. Il ne s'attarde pas. Il va droit le long d'un chemin qu'il connaît et qui mène le lecteur au dénouement.

Voici, après ces figures de femmes, quelques caractères d'hommes, car, enfin, il en reste encore dans la littérature. On doit à M. Alphonse de Chateaubriant de faire connaissance avec un

personnage inattendu et fort exceptionnel. M. Alphonse de Chateaubriant n'est pas un écrivain qui proclame ses livres. Mais il les médite fortement. Après *Monsieur des Lourdines*, qui le fit connaître, il a publié *La Brière*, qui a montré en lui un puissant paysagiste en même temps qu'un romancier. *La Réponse au Seigneur* est un peu trop chargé de matière et de spéculations, et il est écrit dans un langage parfois symbolique qui n'est pas très sûr. Mais c'est un ouvrage très curieux, lourd de vie intérieure, pour cette raison même attachant, et qui invite à la réflexion.

M. de Mauvert est un vieux gentilhomme breton, qui a beaucoup pensé ou beaucoup rêvé au fond de son manoir. Il s'est formé ainsi toute une philosophie particulière qui a pour objet le perfectionnement de soi-même, et le secret du bonheur, ou du moins de quelque chose qui y ressemble ici-bas. C'est cette sagesse qu'il livre à un jeune étudiant que le destin lui envoie, et c'est cette initiation qui est le sujet principal du livre. Mais le lecteur n'y arrive pas tout de suite. M. de Chateaubriant excelle à nous faire voir les scènes qu'il imagine. Tout le début de l'ouvrage est rempli par la rencontre fortuite du jeune homme et de M. de Mauvert, par la description du château et des environs, puis par le récit des circonstances romanesques qui lient peu à peu le vieillard et son hôte. Tout cela est très bien conduit pour donner une impression de mystère. Le lecteur est ainsi préparé peu à peu à entrer dans l'intimité de M. de Mauvert et à recevoir la confidence qu'il va faire à l'étudiant, lequel devenu vieillard à son tour nous en révèle le secret.

Or, ce que M. de Mauvert apprend à son hôte ce n'est ni son passé, ni ses amours, ni ses tribulations de châtelain. Ce sont les aventures de son âme. M. de Mauvert est un homme étrange, qui n'a peut-être pas beaucoup de rigueur, et qui n'est pas très théologien. C'est un contemplatif, et c'est à sa manière un mystique. La seule méthode qui conduise à l'amélioration de soi-même et à la sérénité est, d'après lui, la contemplation de la vertu. « Contemple en toi-même la vertu de toutes les vertus les unes après les autres, jusqu'à ce qu'au zénith de ta pensée tu voies s'ouvrir un firmament étincelant, auprès duquel la voûte étoilée n'est qu'un visage sans Dieu. Si tu fais cela, des astres se réfléchiront dans ton cœur et renaitront dans ton sourire. »

Avec impartialité, M. de Chateaubriant place près de M. de Mau-

vert une auditrice qui n'est pas très convaincue. Mais l'étudiant, qui a recueilli ces propos et qui les a longuement médités, y a trouvé une vérité qu'il nous communique. On sent bien que l'auteur l'approuve. Il y a dans le livre tant de chaleur contenue, d'intensité, il y a le reflet de tant de belles doctrines que l'impression qui reste est celle qu'a sans doute voulu donner M. de Chateaubriant, celle de la primauté de la vie intérieure. Et ce zèle, qui a son mérite en tout temps, a chez un romancier de 1933 quelque chose d'appréciable et de rare.

M. Jean Martet, l'auteur de *Marion des Neiges et des Cousins de Vaison*, a écrit un roman qui a eu beaucoup de succès, parce qu'il est amusant. *Le Colonel Durand* a du mouvement et de la couleur. Il doit beaucoup à Balzac et aux Mémoires du premier Empire. L'auteur s'est servi très heureusement de l'histoire et des historiens. Colonel à vingt-sept ans, Gérard Durand est un personnage traditionnel. Il a l'entrain, la bravoure, le goût du risque, et la faveur du destin qui lui permet de traverser indemne toutes les circonstances. Bretteur, buveur, coureur, il ne doute de rien. Il aime l'amour sans être amoureux. Il va d'aventures en aventures, plus ardent que scrupuleux. Il lui arrive cependant d'être un peu troublé par les conséquences de ses incartades. Il cause le malheur de plusieurs personnes. Mais il est courageux, et il ne se laisse pas accabler. Il faut l'amour profond et douloureux de la sœur d'une de ses victimes pour l'émouvoir et le mener à des sentiments dont il se croyait incapable.

On conçoit très bien pourquoi et comment ce roman romanesque a beaucoup plu. Le public est toujours heureux de retrouver ce qu'il connaît ou ce qu'il croit connaître. Il y a dans *le Colonel Durand* toutes sortes de souvenirs agréables au lecteur, qui y discerne un peu des histoires de mousquetaires, un peu des histoires de demi-solde, un peu même des histoires de Scribe. Il y a des épisodes militaires. Il y a une amusante visite de Bonaparte dans une caserne. Il y a du passé, et il y a du romanesque de tous les temps. Et puis M. Jean Martet a su, après un travail de documentation qui a dû être très minutieux, dominer tout ce qu'il avait appris et faire avec aisance un récit qui est conduit avec une sorte d'allégresse.

Il a été longtemps à la mode, sous prétexte de ne pas mettre dans les romans une logique qui n'est pas dans la nature, de laisser

une grande part d'indétermination dans les caractères. Balzac même semblait un peu trop raisonnable à ceux qui croyaient trouver dans Dostoïevsky un secret plus subtil du cœur humain. Aux personnages de Balzac, on reprochait presque d'être trop cohérents et d'être dominés par une seule passion. Les héros de Dostoïevsky, en raison de leur complexité même, paraissaient plus proches de la vérité, et peu s'en fallait que la contradiction ne parût le signe même de la vraisemblance. La littérature étrangère, et peut-être plus encore la littérature anglo-saxonne que la littérature russe, a exercé une grande influence sur nos romanciers, et elle les a certainement assouplis, elle les a enrichis, elle les a aidés à approfondir leurs observations et à se former la notion d'un réalisme complet. Mais la tradition du roman français n'a pas cessé de réclamer un choix, une clarté et une ordonnance, que les écrivains de la génération d'avant-guerre n'ont jamais négligés. Ce sont des qualités que la génération d'après-guerre paraît apprécier aujourd'hui plus qu'elle ne le faisait il y a encore quelques années : grâces lui soient rendues.

ANDRÉ CHAUMEIX.

---

## CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

---

### L'EXPÉRIENCE DU PRÉSIDENT ROOSEVELT

L'historien de la vie politique doit aujourd'hui s'astreindre à exposer et à commenter des faits d'ordre économique et financier ; mais s'ils dominent notre époque, ils sont loin cependant de l'expliquer toute. L'action de l'intelligence et de la volonté des hommes sur le déterminisme matériel reste un facteur capital des événements. Prévoir et préparer, entre ces deux forces également essentielles, un équilibre nécessaire mais constamment variable, c'est constituer toute une branche de la philosophie sociale ; maintenir cet équilibre et l'adapter aux circonstances, c'est le devoir et la tâche des gouvernements quels qu'ils soient. Ce noble combat des forces morales contre la tyrannie des forces matérielles fait le dramatique intérêt de l'audacieuse entreprise du président Roosevelt pour rétablir, dans le vaste champ des États-Unis, la prospérité et la stabilité.

Délivré jusqu'au mois de janvier du contrôle tracassier de son Congrès, le Président s'est lancé dans une extraordinaire expérience d'économie dirigée. Mais, d'abord, il fait appel aux forces morales, à l'esprit d'initiative et au dévouement du peuple américain ; il crée une mystique ; il demande qu'on lui fasse confiance, qu'on aide, avec une sorte de loyalisme sportif et patriotique, son téméraire effort ; il s'adresse, par des messages, à la bonne volonté de ses concitoyens ; il n'impose pas les mesures qu'il propose ; il prie qu'on les accepte et récompense qui les adoptera. Et, par là déjà, sa tentative d'étatisme socialisant se sépare fondamentalement du système bolchéviste autant que l'état d'esprit d'un fermier ou d'un industriel des États-Unis se distingue de la mentalité d'un moujik. L'expérience qu'il ose instituer mérite donc d'être suivie

avec sympathie et respect ; si quelque chose peut la faire réussir, c'est l'esprit d'aventure et le goût du risque des Américains, leur instinct d'initiative et leur bonne humeur dans la détresse, leur confiance en eux-mêmes et en la valeur de l'effort.

Mais il semble bien que ce système de réglementation et d'intervention étatiste, qui se complique tous les jours à mesure qu'apparaissent les obstacles et que se révèlent les fissures, soit en opposition avec tout ce que l'on sait par l'observation et l'expérience des lois de l'économie politique. Il est vrai que, depuis 1914, prophètes et pontifes de l'économie orthodoxe ont vu bien souvent leurs doctes prévisions bousculées par les faits. Pourtant, il reste vrai l'axiome célèbre de Bacon que l'on ne dirige la nature qu'en lui obéissant. Et beaucoup d'éléments de l'expérience américaine paraissent décidément en rébellion contre les lois naturelles. Il arrive souvent que cette rébellion des réalités contre les étroites lisières que l'on prétend arbitrairement leur imposer est interprétée par les autorités dirigeantes comme une insurrection volontaire contre l'État et sa politique ; les pouvoirs publiques sont ainsi entraînés à intervenir de plus en plus pour réparer le désordre créé par leurs premières interventions ou pour en combler les lacunes ; par là l'économie dirigée glisse vers la tyrannie politique et engendre l'inquisition policière. Il convient d'observer et d'attendre, sans se dissimuler que tout ce qui se passe aux États-Unis, en dépit de leur prétention à « l'autarchie », a une répercussion inévitable sur l'économie européenne, jusqu'au foyer de nos paysans et de nos ouvriers.

Afin d'organiser la prospérité par la reprise des affaires, le *brain trust*, le trust des cerveaux, dont le Président s'est entouré, prend en main la dictature économique. Il considère que la clef du problème, c'est la hausse des prix qui permettra d'élever les salaires et, par là, de renforcer le pouvoir d'achat du peuple américain ; il doit en résulter la remise en route de toute la machine. On l'obtient d'abord par la dévaluation du dollar. Une monnaie élastique est nécessaire pour parer aux accidents d'une économie artificielle. On travaille dans l'enthousiasme d'une foi aveugle et d'une confiance sans limites ; la spéculation à la hausse s'empare des valeurs de Bourse et des matières premières, et voilà de nouveau déchaînée la fièvre du jeu ; les industriels cherchent à se couvrir par la spéculation des pertes dont ils se sentent menacés par le système de la réglementation étatiste.

Mais, très vite, cette effervescence boursière est ramenée à sa base de départ, car, le 19 et le 20 juillet, une panique à Wall Street dégonfle d'un coup cette prospérité en baudruche.

La fièvre spéculative calmée, on se met à l'œuvre plus sérieusement. Le Comité que préside le général Hugh Johnson et où siègent des représentants des industriels, des ouvriers, des consommateurs, mène tambour battant ses délicates négociations et met rapidement sur pied pour les diverses industries de nouveaux codes dont l'essai loyal sera fait jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier et pour lesquels M. Roosevelt demande et obtient la libre adhésion des patrons. Si, d'ailleurs, cette adhésion n'était pas assez vite obtenue, on en viendrait à la contrainte. Le code comporte d'abord, afin de diminuer le nombre des chômeurs, la réduction de la semaine de travail à 40 heures pour les employés et à 35 heures pour les ouvriers. Le travail des enfants au-dessous de seize ans est interdit. Un programme de travaux publics, notamment de reboisement, emploiera un grand nombre de chômeurs. Des ententes entre producteurs devront limiter la concurrence ; les industries sont groupées en cartels. Un minimum de salaire est fixé indépendamment des fluctuations des prix ; il ne devra pas descendre au-dessous de 14 dollars par semaine pour les ouvriers. Les industriels devront limiter leur production comme les fermiers leurs emblavures. L'État fédéral qui, jusqu'ici, ne possédait que des moyens d'action strictement limités par l'autonomie des États, intervient partout. Le vote des deux tiers des États est assuré et sera bientôt acquis pour l'abolition du régime « *sec* » ; mais la transition est délicate et c'est l'État fédéral qui se charge de l'organiser. Il entreprend aussi la lutte contre le fléau des bandits qui, embrigadés en puissantes corporations, ne pourraient se livrer à leurs odieux exploits s'ils ne trouvaient des complicités parmi les fonctionnaires des États ; seule une police fédérale puissante pourrait nettoyer l'Union de cette vermine dont l'existence, tant qu'elle sera tolérée, relègue l'Amérique au dernier rang parmi les États civilisés.

Nous voilà donc en présence d'une courageuse offensive de l'ordre contre le désordre, de l'organisation contre l'anarchie. N'oublions pas que les États-Unis étaient, par exemple au point de vue des lois de protection sociale, l'un des pays les moins avancés. Ce qui confère à l'expérience de M. Roosevelt un intérêt tout particulier, c'est qu'il entend réaliser ce régime d'économie

dirigée sans toucher aux fondements du gouvernement représentatif et démocratique, à l'encontre de ce qui a été fait en Russie, en Italie, en Allemagne. L'expérience se poursuit presque en vase clos, car l'économie américaine n'était pas fondée, comme celle de l'Angleterre, sur l'exportation. Il est évident que la hausse des prix de gros, des salaires et des prix de revient est incompatible avec une exportation importante, à moins de recourir à de fréquentes dépréciations de la monnaie au bout desquelles il y a infailliblement la culbute. Mais, dans les conditions où vit et travaille la démocratie des États-Unis, le système autarchique ne paraît pas susceptible de se prolonger longtemps. Il peut être utile pour remettre en route une économie embourbée ; mais comment pourrait-on se représenter le monde civilisé comme une série d'organismes économiques fermés et évoluant séparément ? La plus parfaite organisation, en pareille matière, est tangente au plus complet désordre et ne saurait guère manquer d'y conduire. L'autarchie économique est comme la dictature politique : on voit bien les chemins semés de fleurs qui y conduisent, on voit moins bien les sentiers bordés de précipices par où l'on en sort. Aussi tous ces régimes promettent-ils à leurs admirateurs la pérennité de leur système ; il suffit d'ouvrir l'histoire pour rester sceptique.

Nous ne saurions ici entrer dans l'étude des nombreux *bills* dont l'ensemble forme une législation qui s'augmente tous les jours, ni même les énumérer. Les premiers ont été des mesures de circonstance destinées à parer à la terrible crise des banques qui sévissait au moment où M. Roosevelt est entré à la Maison Blanche, le 4 mars ; les autres, plus récents, ont pour objet la remise en marche des affaires par une politique de crédits, de réglementations et en faisant appel au dévouement des citoyens. Deux obstacles apparaissent aussitôt : d'abord, l'accroissement des charges de l'État et de la dette publique qui s'est grossie depuis un an de trois milliards de dollars ; si les industriels payent plus cher leurs ouvriers, s'ils ne peuvent plus exporter, comment se reformera la matière imposable ? C'est par la fiscalité que périssent les économies étatistes. En second lieu, ce système de socialisme d'État est amené, par la force des choses, à recourir de plus en plus à l'intervention répressive de l'État. Une société telle que la Russie supporte un pareil régime parce qu'elle est sans moyens de le secouer ; mais les Américains sont d'une autre pâte. M. Roosevelt bénéficie d'une sorte d'union

sacrée en face de la détresse économique ; l'Assemblée des gouverneurs d'Etat, qui vient de se réunir à Sacramento (Californie), lui a promis à l'unanimité son appui ; mais il est évident que les républicains pensent déjà aux prochaines élections et que M. Al. Smith et ses amis n'épargnent pas les critiques auxquelles le système Roosevelt prête le flanc. Le Code de l'industrie a été accepté par un très grand nombre de patrons ; mais la plupart contemplent avec effroi la ruine où les entraîne la politique des prix élevés et des hauts salaires. Les ouvriers, d'autre part, ne sont pas satisfaits. La Fédération américaine du travail profite de l'occasion pour organiser le syndicalisme ouvrier contre l'Etat et le patronat. Des grèves ont éclaté ; la plus sérieuse en Pennsylvanie où 100 000 mineurs ont cessé le travail. Le gouverneur Pinchot s'est vu obligé de proclamer la loi martiale et d'appeler des troupes ; on signale des morts et des blessés.

Pour M. Roosevelt, les difficultés commencent ; chacun rend hommage à son énergie, mais comment ne pas se demander si ses remèdes hardis n'aggraveront pas la situation loin de l'améliorer ? Le Code de l'industrie, *Blanket Code*, est entré en vigueur le 1<sup>er</sup> août et l'on indique, le 4 août, le chiffre des adhésions patronales se montant à 700 000. C'est le résultat de l'enthousiasme du début et de la crainte des sanctions ; mais déjà s'élève la voix des hommes d'expérience. M. Jordan, président du *National Industrial Conference Board*, écrivait le 20 juillet dans le *Iron Age* : « Les théories appliquées ont été émises par des jeunes gens qui ont lu dans des bibliothèques et fait des cours à des étudiants et qui n'ont jamais acquis la moindre expérience en se débattant avec les problèmes pratiques des prix de vente et des prix de revient qui sont, en tous les temps, à la base de la situation dans ce pays-ci et dans tous les autres. » La ruine des entreprises n'est pas un remède au chômage et à la stagnation des affaires, pas plus que l'écrasement des contribuables n'est une solution aux problèmes de déficit budgétaire.

Il ne faut pas méconnaître les éléments généreux que comporte le plan Roosevelt ; ce puissant effort d'idéalisme et de régénération ne sera pas perdu, car c'est d'abord aux forces morales que le Président fait un appel émouvant ; son message du 24 juillet s'achève par cette éloquente adjuration : « Je ne puis garantir le succès de ce plan national, mais le peuple et le pays peuvent le garantir. Je ne crois pas aux remèdes universels,

mais je crois pouvoir exercer une forte influence sur les forces économiques. Je n'ai aucune sympathie pour les économistes professionnels qui ne veulent pas laisser les choses suivre leur cours, parce qu'ils ont changé tous les cinq ou dix ans leurs théories sur les lois économiques; mais j'ai gardé ma foi dans la force de l'intérêt commun et dans la force de l'action unifiée du peuple américain. » C'est là un langage digne d'un homme d'État, dont les illusions mêmes ont un accent de force et de virilité. « L'expérience que tente M. Roosevelt sur une échelle gigantesque, a dit à la Chambre des communes M. Neville Chamberlain, le 26 juillet, est d'un intérêt extraordinaire... J'espère que sir Stafford Cripps s'est trompé quand il a déclaré qu'elle devait avoir pour résultat un échec complet ou l'expropriation du capital. Personne ne peut prophétiser le résultat dans la phase actuelle. »

Les derniers mots du message du Président des États-Unis, que nous venons de citer, sonnent comme un appel de M. Mussolini ou de M. Hitler. Les États-Unis, par l'effet de la crise, deviennent plus que jamais une nation. L'effort de M. Roosevelt s'apparente aux grandes entreprises d'unification et de valorisation qui entraînent l'Italie et l'Allemagne vers de nouvelles destinées. Économie nationale, économie dirigée, pouvoir centralisé, on retrouve dans ces divers pays les mêmes éléments de l'évolution économique qui entraîne la transformation politique. « Quand les intérêts particuliers s'insurgent contre l'intérêt général, quand les forces économiques menacent de le dominer, il est nécessaire que la puissance politique se redresse et remplisse avec vigueur son rôle d'arbitre, qu'il s'agisse de conflit entre les classes, les professions, les membres d'une même profession, entre les diverses catégories d'agents de l'État, entre ces agents et l'État lui-même. »

Mais, dans les expériences qui se déroulent sous nos yeux, dans les folies criminelles de l'économie inflationniste, « tout retombe, finalement, sur la personne humaine. Atteinte par la crise économique dans l'exercice normal de sa raison et de sa liberté, entravée dans ses initiatives et l'épanouissement de sa vie de famille, la personne humaine subit une véritable dépression et déprime à son tour la société politique ». On prend les moyens pour la fin ; on oublie que, selon le mot de Gladstone, « ce qui est faux moralement ne sera jamais juste politiquement ». On oublie ces vérités fondamentales : « L'État est fait pour l'homme et non l'homme pour l'État. La société, l'autorité, bienfaits de Dieu,

sont pour l'homme (1) ». C'est ce que méconnaissent les écoles socialistes. M. Marcel Déat, théoricien du néo-socialisme autoritaire, se félicite de discerner, dans les réformes de M. Roosevelt, la notion de « salaire social ». Il entre, sans doute, dans la fixation du salaire un élément « social », ou plutôt humain, au contraire de ce que soutenait la pure économie orthodoxe ; mais il y entre aussi un élément économique qu'il est absurde d'oublier, car la vie et la prospérité des industries, quel que soit le patron, même si c'est l'État, même si ce sont les ouvriers, sont les conditions de l'existence et de la stabilité du salaire. Dans la mesure où les expériences politico-économiques actuelles tiendront compte de cette éminente dignité de la personne humaine et de ses droits inaliénables, elles seront bienfaisantes ou maudites.

## LE CONCORDAT ET LE REICH

Le texte du Concordat signé le 20 juillet par le cardinal Pacelli, secrétaire d'État, et le vice-chancelier von Papen est non seulement publié mais amplement commenté ; les circonstances qui ont déterminé le Saint-Siège et le Reich à le conclure s'éclairent ; et déjà éclatent les divergences d'interprétation qui ne peuvent guère manquer de mettre aux prises le système « totalitaire » et les droits sur lesquels la Papauté ne transige pas. La conclusion rapide du traité s'explique, du côté du Saint-Siège, par l'insistance de Mgr Kaas, naguère président du Centre, et de Mgr Gröber, archevêque de Fribourg-en-Brisgau, présents l'un et l'autre à Rome en même temps que M. von Papen. Ainsi, ce sont les chefs du Centre eux-mêmes qui ont pressé le Saint-Siège de signer un Concordat qui constate la mort de leur parti et promet qu'il ne sera pas reconstitué. La terreur hitlérienne suffit-elle à expliquer l'empressement insolite de ces hommes, dont le moins qu'on en puisse dire c'est qu'ils ont manqué d'héroïsme, à faire harakiri ? Faut-il croire, comme le laisse entendre l'ancien chancelier Wirth, qu'une Église nationale schismatique allemande était sur le point de se constituer si le Pape n'avait hâtivement fait la part du feu et sauvé ce qui pouvait être sauvé ? Le vent de

(1) Voir, pour les citations qui précèdent, la remarquable leçon d'ouverture de M. Eugène Duthoit : *Politique et sens chrétien*, à la Semaine sociale de Reims, le 24 juillet 1933. (Editions de la Chronique sociale de France, 16, rue du Plat, Lyon.)

folie qui souffle sur l'Allemagne ne permet pas d'écartier une telle hypothèse ; le fond de paganisme grossier qui est sous-jacent au christianisme allemand sous ses diverses formes réapparaît très vite dès que des troubles sociaux bouleversent l'ordre établi ; le cri *Los von Rom* n'est pas seulement le mot d'ordre du nationalisme religieux, c'est un appel des vieilles théogonies, de l'animisme ancestral, à la révolte contre les disciplines venues de la Méditerranée et apportées de Rome et de France par Boniface et Charlemagne.

Le Concordat aura-t-il la vertu de faire cohabiter en paix l'Allemagne de Hitler et un catholicisme affaibli par le sacrifice de ses chiens de garde, par la ruine de cette « tour imprenable » du Centre qui avait vaincu Bismarck ? On en peut douter. Pour le moment, la mort du Centre a fait disparaître le dernier obstacle qui pouvait limiter l'omnipotence du Fuhrer. Plus de partis, plus de « pays ». Dans un État où les catholiques ne sont qu'une minorité confessionnelle, on ne saurait espérer qu'en face des Chemises brunes la puissance morale du Saint-Siège, appuyée sur un texte, arrêtera les violences et les injustices.

Le Vatican, peut-être étonné de trouver un partenaire si condiscendant, a obtenu toutes les garanties qu'il a demandées. Toutefois, il convient d'observer que jamais, en Allemagne, l'Église catholique ne fut plus libre que sous le régime de Weimar ; le Concordat a donc plutôt limité les pertes qu'elle devait subir par la révolution hitlérienne que procuré des avantages nouveaux. Dans la question scolaire, cependant, le Pape enregistre un progrès : « L'enseignement de la religion catholique dans les écoles élémentaires, professionnelles, moyennes et supérieures est matière ordinaire d'enseignement et sera donné conformément aux principes de l'Église catholique. » L'enseignement des devoirs « envers la patrie et des devoirs civiques et sociaux » sera donné, « avec un soin particulier », « selon les maximes de la foi et de la loi morale chrétienne ». Comment concilier les doctrines du racisme avec « la loi morale chrétienne » ? C'est ce que l'on se demande. Déjà, sur le sens des textes dont Hitler n'a peut-être pas compris toute la portée et où il semble avoir vu surtout l'acte de décès du Centre et la reconnaissance implicite du régime nouveau, les interprétations diffèrent. Un additif à l'article 14 précise que l'État peut, dans un délai de vingt jours, éléver des objections contre un candidat à des fonctions ecclésiastiques sans qu'il lui soit reconnu

par là un droit de *veto*. Mais la *Correspondance nationale-socialiste* écrit : « L'État allemand garde le droit de prononcer son *veto* contre la nomination d'évêques inadmissibles au point de vue politique. » Sur ce point et sur plusieurs autres, de vives polémiques ont commencé, moins de dix jours après la signature, entre l'*Osservatore romano* et les organes officieux du Reich hitlérien. Les journaux du Chancelier prétendent que le Pape, en signant le Concordat, a reconnu le nouveau régime ; l'*Osservatore* répond que l'Église n'a pas à connaître les régimes politiques et n'a en vue que « le bien spirituel des individus et des peuples ». La presse insiste sur l'indépendance de l'instruction patriotique à l'égard des principes de l'Évangile et affirme qu'aucun droit de contrôle n'est accordé à l'Église. Autant d'articles, autant de divergences. Comment en serait-il autrement ? Jamais un gouvernement raciste n'aurait signé un pareil texte s'il ne se réservait de n'en appliquer que ce qui peut s'adapter à ses besoins. Mais un traité serait-il nécessaire si l'accord allait de soi ? Un Concordat peut être une charte de collaboration entre deux pouvoirs, qui marchent sur des plans différents vers les mêmes fins, mais il peut être aussi l'engagement de deux pouvoirs, dont les principes sont opposés et qui cependant ne peuvent éviter d'avoir entre eux des rapports, de résoudre à l'amiable les différends qui pourront surgir entre eux.

Mais ce qui fait l'intérêt dramatique du débat actuel, c'est que, sous l'apparence de chicanes de textes et de divergences d'interprétation, apparaît la réalité d'une lutte pour la civilisation chrétienne contre la marée montante du paganisme. M. G. Ferrero, dans l'admirable chapitre de *la Fin des aventures*, intitulé *Paganisme et christianisme*, a deviné, avant même qu'elle commençât en Allemagne, toute la grandeur de cette lutte éternelle des deux Cités et que, dans son issue, l'avenir de la civilisation humaine est impliqué. Dans l'affreuse bagarre économique, sociale et politique qui est la conséquence ultime de la grande guerre, travaillons à sauver avant tout la dignité de la personne humaine. La loi allemande autorisant, ordonnant même, la « stérilisation » de certains malades héréditaires n'est-elle pas essentiellement païenne ? La presse nous apprend que des exemplaires d'un journal communiste ayant circulé à l'École polytechnique de Berlin, le directeur a chargé les étudiants nationaux-socialistes de fouiller leurs camarades : le communisme est un fléau, mais la délation est une honte. Tel est le degré d'igno-

minie où certains régimes politiques ravalent les caractères.

Ce même conflit des forces morales et des forces matérielles, c'est aussi ce qui prête tant de dramatique intérêt à la lutte énergique que mène le Gouvernement de la République d'Autriche contre l'assaut de l'hitlérisme. Plus encore que le désir passionné de réaliser l'annexion de l'Autriche afin de consolider par ce succès la révolution hitlérienne, c'est la rage de voir une partie du germanisme, avec l'une de ses grandes capitales historiques, condamner les doctrines du racisme et rejeter ses méthodes, qui anime le gouvernement du Reich contre « le traître Dollfuss ». Survols d'avions allemands sur le territoire autrichien, intrigues d'agents hitlériens, formation clandestine de comités racistes, introduction d'armes et d'argent, campagne de radiodiffusion, tous les moyens sont bons à Hitler et à ses nazis.

L'Europe fait-elle tout ce qu'elle doit pour aider l'Autriche dans une si juste cause ? Il est question d'une démarche diplomatique de l'Angleterre, de l'Italie et de la France pour rappeler le gouvernement de Berlin au respect des traités et de ses engagements du Pacte à quatre. C'est quelque chose ; ce n'est point assez. Il faut que les Puissances avertissent Berlin que toute tentative de révolution violente en Autriche aurait immédiatement pour effet une action concertée des trois Puissances afin de maintenir dans l'Europe centrale le statut territorial et politique de 1919. « L'Allemagne de 1933, écrit excellemment le *Times* du 4 août, est, au moins autant que celle de 1914, l'une des causes du malaise européen. Et s'il est vrai qu'on n'est vainqueur qu'après avoir converti les vaincus, peut-on dire que la cause pour laquelle l'Angleterre a combattu ait vraiment triomphé, alors que le Reich, fidèle à l'Évangile de son Chancelier, se prépare à réunir par la force à son territoire les Allemands qui sont sujets d'États limitrophes ? L'Allemagne semble avoir toujours le même mépris des traités, le même dédain pour les droits des petites nations. » Que ces fortes paroles soient aujourd'hui notre conclusion ; et puissent-elles être annonciatrices d'une action plus énergique et mieux coordonnée des Puissances pacifiques !

RENÉ PINON.

*Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.*

TABLE DES MATIÈRES  
DU  
SEIZIÈME VOLUME

JUILLET — AOUT

Livraison du 1<sup>er</sup> juillet

	Pages.
LES DÉCLASSÉS, première partie, par M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française . . . . .	5
LA POLITIQUE MILITAIRES DE L'ALLEMAGNE, par JACQUES MAUPAS . . . . .	49
UN HISTOIRE DE LA CAMPAGNE FRANÇAISE. — M. GASTON ROUPNEL, par M. DANIEL HALÉVY . . . . .	78
LE BRIGANDAGE PENDANT LE CONSULAT, par M. MARCEL MARION, de l'Institut. . . . .	97
ADDIS-ABBEBA, LA FLEUR NOUVELLE, par M. HENRI DE MONFREID . . . . .	129
UN CHAPITRE NOUVEAU DES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE, par MM. MAURICE LEVAIL-LANT et ÉDOUARD CHAMPION . . . . .	140
LA POLITIQUE FRANÇAISE DES PÉTROLES, par M. G. de LABARRIÈRE . . . . .	152
COMMENT ON PLACE UN EMPRUNT EN U. R. S. S., par *** . . . . .	167
QUESTIONS SCIENTIFIQUES. — ONDES ET PROJECTILES, par M. CHARLES FABRY, de l'Académie des Sciences . . . . .	181
QUINZE JOURS A VIENNE, par M. André NICOLAS . . . . .	194
LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — M. CHARLES MORGAN, par M. LOUIS GILLET. . . . .	203
A LA CONFÉRENCE ÉCONOMIQUE DE LONDRES, par M. S. de LA ROCHEFOUCAULD. . . . .	215
REVUE MUSICALE. — LE BARBIER DE SÉVILLE. — LES BALLETTS RUSSES, par M. LOUIS LALOY . . . . .	221
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE, par M. RENÉ PINON . . . . .	231

Livraison du 15 juillet

LES DÉCLASSÉS, deuxième partie, par M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française . . . . .	241
LE PRÉSIDENT ROOSEVELT ET LA CRISE AMÉRICAINE, par M. FIRMIN ROZ . . . . .	252
LETTERS DE LA REINE HORTENSE AU PRINCE EUGÈNE, — L. 1799-1806, publiées par M. JEAN HANOTEAU . . . . .	303
LA MÉDECINE FRANÇAISE A L'ÉTRANGER, par M. CHARLES ACHARD, de l'Institut. . . . .	334
ERNEST PSICHARI TEL QUE NOUS L'AVONS CONNU, par M. JEAN DIETZ . . . . .	351
A TRAVERS LE CENTRE AFRICAIN, par M. André ARMANDY . . . . .	382

	Pages.
POÉSIES, par M. ALFRED DROIN . . . . .	410
EN TERRE BRETONNE, — L'ÎLE DE SEIN, par M <sup>me</sup> M. DESROSEAUX . . . . .	418
L'EXPOSITION RENOIR, par M. LOUIS GILLET . . . . .	438
ESSAIS ET NOTICES. — LA RÉSURRECTION DE SOLESMES, par M. VICTOR GIRAUD . . . . .	448
LES LIVRES D'HISTOIRE, par M. ALBERT PINGAUD . . . . .	455
REVUE MUSICALE. — VERCINGÉTOIRE, par M. LOUIS LALOY . . . . .	465
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE, par M. RENÉ PINON . . . . .	471

Livraison du 1<sup>er</sup> août

LES DÉCLASSÉS, troisième partie, par M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française . . . . .	481
M. DE VALERA, par M. ROGER CHAUVIRÉ . . . . .	534
LETTRES DE LA REINE HORTENSE AU PRINCE EUGÈNE, — H. 1807-1817, publiées par M. JEAN HANOTEAU . . . . .	551
LE COEUR ET LA JUSTICE, par M. HENRI-ROBERT, de l'Académie française . . . . .	583
LA ROUTE, par M. EDMOND CHAIX . . . . .	592
LE THÉÂTRE DE MARIE-ANTOINETTE, par M. ANDRÉ BELLESSORT . . . . .	624
QU'EST-CE QUE LA VÉRITÉ? par M. CHARLES RICHET, de l'Académie des Sciences . . . . .	646
DANS LE SUD-AFRICAIN, par M. ANDRÉ ARMANDY . . . . .	664
REVUE LITTÉRAIRE. — LA SENSIBILITÉ DE M <sup>me</sup> DU DEFFAND, par M. VICTOR GIRAUD . . . . .	689
SUR LES CHEMINS DE LA GRÈCE, par M. ROBERT DEMANGEL . . . . .	704
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE, par M. RENÉ PINON . . . . .	710

## Livraison du 15 août

LES DÉCLASSÉS, dernière partie, par M. HENRY BORDEAUX, de l'Académie française . . . . .	721
LA FIN DU CENTRE ALLEMAND, par M. ROBERT D'HARCOURT . . . . .	767
LETTRES DE FLORENCE, par ROBERT DE LA SIZERANNE . . . . .	770
LA DISPUTE DE GERGOVIE, par M. HENRI POURRAT . . . . .	805
POUR LE CENTENAIRE D'ANDRÉ THEURIER, par M. LOUIS BERTRAND, de l'Académie française . . . . .	837
SUITE HONGROISE, par CLAUDE EYLAN . . . . .	852
LA BOURGEOISIE FRANÇAISE AU XVII <sup>e</sup> SIÈCLE, par M. JOSEPH AYNARD . . . . .	873
UN ROMANCIER IRLANDAIS. — LORD DUNSANY, LE MAÎTRE DU MERVEILLEUX, par M. LOUIS PAUL-DUBOIS . . . . .	893
LA FIN D'UN VILLAGE FRANÇAIS. — LA DISPARITION DU PLESSIS-PIQUET, par M. MAURICE LEWANDOWSKI . . . . .	920
ESSAIS ET NOTICES. — UNE NOUVELLE VIE D'ALEXANDRE, par M. ROBERT DEMANGEL . . . . .	932
REVUE LITTÉRAIRE. — RETOUR AU ROMAN DE CARACTÈRES, par M. ANDRÉ CHAU-MEIX, de l'Académie française . . . . .	938
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE, par M. RENÉ PINON . . . . .	949

410  
418  
438  
448  
455  
465  
471

481  
534

551  
583  
592  
624

646  
664  
689  
704  
710

721  
767  
770  
805

837  
852  
873  
893  
920  
932  
938  
949